ESSAI

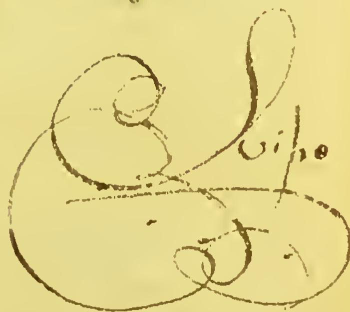
SUR LES AGRÉMENS ET SUR LA SALUBRITÉ DU CLIMAT DE NICE.

Par P. RICHELMI, Médecin à Nice, Membre associé ou correspondant de plusieurs Sociétés savantes.

» O Nice, heureux séjour, montagnes renommées,
De lavande, de thym, de citron parfumées ;
Combien je jouissais . . . . ! »

DELILLE, Poëme des Jardins.

L'auteur à M.





A NICE,
Chez A. M. J. CANIS, imprimeur-libraire,

Avec permission. [1822.]

DÉDICACE.

A Monsieur le Docteur

Matthias Baillie, Médecin extraordinaire de S. M. le Roi de la Grande-Bretagne, membre associé du Collège Royal de Médecine de Londres, membre honoraire du Collége Royal de Médecine d'Edimbourg, etc. etc.

Monsieur le Docteur,

Vos travaux précieux pour les progrés de la science à laquelle vous vous êtes dévoué dès l'aurore de vos jours, la confiance par laquelle votre gouvernement vous a aussi appuyé le dépôt sacré de la santé du Roi, et celle que vous avez su si bien inspirer à tant d'Illustres Lords qui font la gloire et l'éclat de votre brillante patrie, vous ont attiré l'admiration de tout le monde, et surtout des personnes de l'art, même étrangères à votre pays. Étant de ce nombre, il ne doit pas être étonnant, si j'ose joindre ma faible voix aux nobles acclamations que j'entends retentir

pour vous de toute part, en vous dédiant un ouvrage qui n'a d'autre but que de rendre plus commune partout et particulièrement en Angleterre, la connaissance du climat de Nice; moyen que vous appliquez si souvent et avec tant d'intelligence et de succès aux maladies de vos illustres compatriotes.

En recevant ce faible hommage, je vous supplie, Monsieur le Docteur, de l'honorer de votre indulgence, et de pardonner s'il n'est pas à la hauteur de votre mérite, sous la considération que pour arriver à ce point là, il faudrait qu'il eût la perfection si difficile à atteindre, que l'on trouve dans toutes vos immortelles productions. Quel qu'il soit, comme il n'est que dans le but du bien, le seul qui vous soit agréable, tout en rendant des grâces infinies à votre bonté, pour m'avoir permis de le livrer au public, revêtu des marques de votre bienveillance, j'ose espérer que vous daignerez l'agréer, comme un gage du profond respect, avec lequel j'ai l'honneur d'être,

De vous, Monsieur le DOCTEUR,

Le très-humble et très-obéissant serviteur,

Richelmi.

Nice le 30 mars 1822.

ESSAI

SUR LES AGRÉMENS ET SUR LA SALUBRITÉ DU CLIMAT DE NICE.

ARTICLE PREMIER.

Nice, sa fondation, son exposition, sa forme, son intérieur, et ses faubourgs.

NICE (dite de provence ou maritime), ainsi appelée du mot grec *Nikias* qui signifie victoire, a été fondée l'an 300 avant l'ère vulgaire par une colonie de Phocéens, qui, vexés chez eux par la tyrannie d'Harpagus, lieutenant de Cyrus, s'étaient 260 ans auparavant établis à Marseille (1). Cette ville est située presque en amphithéâtre dans l'exposition au S-O par une pente plus ou moins sensible qu'elle a du N-E vers les bords de la mer et ceux du torrent Paillon. Son pavé est un peu plus relevé que celui

(1) Cet ouvrage n'est pas destiné à l'histoire de Nice : mais j'opine que quelques faits historiques de ce beau pays, épars dans la sécheresse des descriptions des localites, ne peuvent qu'intéresser le lecteur et servir par la variété de l'objet au délassement de l'esprit,

de la plaine où elle est située. La forme de cette ville s'approche de celle d'un triangle scalène qui aurait son plus long côté du N au S-O, aux bords du torrent Paillon, un plus court de l'O à l'E sur les bords de la mer et un troisième du S-E au nord, sur le glacis du rocher où existait jadis l'ancien château de la ville. La circonférence de Nice est à-peu-près d'une demi lieue, y compris le rocher auquel elle est adossée, rocher dont la base occupe autant d'étendue que la ville elle-même. L'angle S-O, supposé dans toute sa perfection, peut s'évaluer à 63 degrés. L'angle N est d'environ 50, et celui du S-E est à quelque différence près de 67. Le côté N-O de Nice, d'environ 1200 pas, s'étend depuis la place Victor jusqu'à l'embouchure de Paillon dans la mer, et paraît suivre en quelque façon dans sa direction les douces inflexions de ce beau torrent. Il est formé par des remparts que l'on ne trouve hors lui dans aucune autre partie des bords de la ville, hormis que dans l'extrémité occidentale du côté sud. Ces murs, n'étant pas d'une élévation bien considérable au-dessus du sol de Nice, ils ne peuvent ôter à cette ville l'action bienfaisante des rayons du soleil. Une étendue plus spacieuse sur eux, près de l'angle S-O de ce scalène, a fourni assez d'espace pour que l'on y élevât un charmant parterre, qui, joint à la verdure de quelques vergers d'orangers qui existent entre le dehors de ces murs, et

quelques points des courbes du torrent, prête beaucoup à l'agrément de la promenade qui a lieu de ce côté. Ces remparts sont ordinairement couverts le jour de fête des flots du beau monde qui s'y rend, pour s'y livrer au plaisir de la promenade. On s'y trouve satisfait alors d'y voir, sur tous les visages, l'agrément qu'inspire la vue, d'un côté, d'une mer si bien azurée, souvent bigarrée par la blancheur des voiles éparses, de l'autre, l'aspect vague des têtes élevées et arrondies des Alpes fuyant au loin dans l'horison, et sur les collines en face, l'éclat d'un jour qui dore, d'une manière si agréable et si variée, les rameaux ondoyans et les feuilles mobiles des saules. Le trajet, qui est entre l'angle S-O de ce scalène et les Ponchettes, point fixe au pied de la partie la plus méridionale et occidentale du rocher, est d'environ 850 pas. Il est formé depuis l'angle S-O, pour une centaine de pas, par une continuation des remparts, et ensuite par une jolie terrasse, qui en fait la plus grande partie, et qui n'est que la plate-forme du premier étage d'un alignement de maisons situées tout le long du bord de la mer au-devant de Nice. Cette terrasse va de l'ouest à l'est dans une direction légèrement courbée dans le sens de ces bords. Elle est de 15 à 20 pieds de large et nantie des deux côtés de garde-fous à une hauteur convenable. Elle est pavée de manière à être impénétrable à la pluye,

qui, lorsque elle y tombe, se verse d'abord au dehors par des égouts existans au bas des garde-fous; ce qui fait que les malades et les infirmes peuvent s'y promener dès qu'elle a cessé sans craindre l'humidité des pieds. On trouve tout près des gardefous des grandes masses quarrées en pierre de taille, ou des bancs couverts d'ardoises qui servent de siège au beau monde lorsqu'il s'y trouve fatigué de la promenade. Cette belle terrasse offre plusieurs avenues, mais la plus remarquable est celle qui se trouve à sa moitié du côté de la ville, d'un grand et très-commode escalier en fer-à-cheval par lequel elle communique avec le Cours. Cette plate-forme est, surtout dans les jours de fête, un des endroits les plus fréquentés de la ville; car le peuple vient à y jouir en hiver, en plein jour, de la douceur des rayons d'un beau soleil, et en été, avant le lever ou après le coucher de cet astre, de l'agréable fraîcheur du matin et de celle du soir. On est vraiment ravi d'y voir alors, entre la riante verdure des cimes saillantes des ormeaux du Cours; d'un côté, et le mouvement des flots azurés d'une si belle mer, de l'autre, à travers un jour si heureux, la foule du beau monde s'y promener, s'y rechercher, s'y presser, s'y serrer en groupe, la satisfaction, la joie et les égards sur toute l'attitude de l'individu.

Je ne ferai pas ici une description exacte du côté N-E de notre scalène. Comme le

bord de la ville est ici adossé au rocher, de manière à y couper en divers endroits la liberté du trajet, et qu'il offre en même-tems beaucoup d'irrégularité, il est plus aisé de supposer ce dit côté dans la ligne la plus courte (que j'évalue à 900 pas) que l'on pourrait tirer des Ponchettes jusqu'à la place Victor. Le rocher (1) en contact, est à son extrêmité méridionale, de 93 mètres d'élévation, et l'on découvre de son sommet, au nord, quelques-unes des pointes les plus élevées et même les plus reculées de nos

(1) C'est sur ce rocher élevé, situé aux bords de la mer, que les Phocéens, s'établissant dans un pays encore mal assuré, après l'occupation qu'ils venaient d'en faire sur des hordes non civilisées, vaincues mais point domptées, crurent fonder la ville de Nice. Les comtes de Provence, après la défaite des barbares, qui, à la chûte de l'empire romain, l'avaient successivement occupée, devenus les maîtres de cette ville, y firent des fortifications, qui, ayant insensiblement augmenté sous leurs successeurs, après avoir fait descendre l'une après l'autre, la moitié des maisons de l'habitation, et ensuite l'autre moitié au lieu où elles se trouvent aujourd'hui, y ont donné l'existence à ce fameux Fort, que l'on appelait dans le seixieme siécle, le boulevard de l'Italie, Fort que Charles de Bourbon appela du nom d'assiéte dont on *ne connait point l'importance* (V. Nicæ civit. pag. 33), qui, en 1543, résista avec succès aux efforts combinés d'une armée Gallo-Turque qui s'était emparée de Nice, qui en 1616 repoussa les Espagnols, et qui fut enfin pris en 1691 par le marechal de Catinat, et démoli en 1706 par le Duc de Berwick. On voit cette forteresse telle qu'elle était, il est longues années, dans une planche du Théâtre piémontais à l'article Nice, et dans l'état où elle était il y a 211 ans, avec son château, ses tours, ses batteries et sa cittadelle, dans une carte de Nice, possédée par M. Laurenti géomètre de cette ville, faite par Baldoin et dédiée à M. le Comte de Beuil, alors gouverneur de Nice. On voit aussi, dans cette carte à l'angle S-O d'alors de la ville, une Tour triangulaire dont-on a trouvé encore des traces dans un mur en pierre de taille que découvrit l'année dernière M. Ardisson dans des excavations qu'il fit faire à son jardin tout-près du Cours.

Alpes, au midi, une étendue immense d'un superbe horizon maritime sur les parages de la Corse, à l'E, le port de Nice et la phare de Villefranche, et à l'ouest distinctement toute la ville, les ponts, le torrent, les faubourgs et tous les compartimens charmans et variés, et enfin toutes les grâces de la belle campagne de Nice. Dans le reste de son élévation ce rocher, à fur et mesure qu'il s'avance du côté du nord, se rabaisse, et se rapprochant peu-à-peu du niveau du sol de la ville, qui, se releve aussi insensiblement à son tour, à mesure qu'il s'étend dans cette direction, il va enfin se confondre avec lui au bord oriental de la place Victor. Ce rocher sépare la ville du port; il la défend de l'atteinte des vents du N-E et du N-N-E, qui échappent des crêtes de Vinagrier, de Montalban et de Montboron, et il abrite le port et la vallée de Lympia de ceux de l'O et du N-O.

Il serait trop long et peut-être inutile à mon but, de m'arrêter exactement sur une description trop détaillée de la ville de Nice. Je dirai seulement que l'on y entre par quatre portes; une au N-E qui est celle de Turin; une autre au sud, qui est appelée Porte-marine; une au S-O, et c'est la porte de France, et celle du Pont-neuf; et une à l'ouest, et c'est la porte du Pont-vieux: je dirai aussi que la ville se divise en deux parties distinctes, la vieille ville et la nouvelle. Je toucherai seulement en passant ce

qui regarde la vieille ville, puisqu'il n'y a aucun agrément, rien de remarquable sous le rapport de la salubrité et que, habitée seulement par le petit peuple, elle n'offre presque jamais de réfuge aux malades étrangers, et j'aurai soin de faire connaître d'une manière un peu plus détaillée les endroits de Nice nouvelle les plus fréquentés et les plus remarquables par leurs agrémens et par leur salubrité, parce que ce n'est que auprès d'eux que ces malades, qui n'habitent pas à la campagne, cherchent et trouvent un abri vraiment utile.

La vieille ville est la partie de Nice qui se trouve plus au centre de l'habitation, ou qui approche le plus de son côté N-E ou de son angle N. Elle a en général des rues angustes, tortueuses et irrégulières. On y trouve, en plusieurs quartiers, un pavé beaucoup plus en pente, les maisons élevées jusqu'à un cinquième étage et au dessus (1). Les bâtimens en général n'en sont point construits sur un plan moderne et bien régulier, et l'on y souffre de voir, à cause de cela, en quelques endroits, les maisons

(1) Dans la carte de M. Baldoin que j'ai citée pag. 9, on voit toutes les maisons de Nice d'un seul, ou tout au plus de deux étages, et la ville même moins étendue d'un tiers de ce qu'elle le soit à présent. Dans le tems dans lequel cette carte a été publiée, la population de Nice, qui en 1790 était de 28,000 habitans, ce que l'on verra ensuite, n'était peut-être pas beaucoup au dessous de ce qu'on la trouve aujourd'hui. Cela prouve que les familles de Nice, qui vivaient alors pour ainsi dire, comme entassées dans de très-petits appartemens, occupent aujourd'hui des emplacemens vastes, commodes et bien aérés; aussi elles ne peuvent que respirer un air plus pur et plus salutaire.

privées (surtout aux étages inférieurs) des rayons bienfaisans du soleil et du jour nécessaire aux usages de la vie et au soutien de la santé, et en apparence reprochables du manque de cette grande pureté d'air, dont on abonde dans tout le reste de la ville et dans tous les environs; quoique ses rues courtes, terminant par tout ou à des rues plus longues de la ville nouvelle, ou aux contours de l'habitation, ou aux places nombreuses distribuées dans ses différens quartiers, et recevant, de tous ces aboutissans, des allées et venues des habitans, à chaque instant, un flux d'air extérieur, elle se trouve en substance tout-à-fait à l'abri de cet inconvénient. Il faut pourtant aussi avouer que cette vieille partie de la ville a des endroits où les rues sont assez larges et droites, où les maisons sont construites sur un goût moderne, et ne sont pas trop élevées, et où l'on est enfin en état de jouir librement de l'action du soleil et de tout l'éclat du jour.

La nouvelle ville fait toute la partie S-S-E et S-O de Nice. Cette partie de l'habitation n'étant formée que par des rues et des bâtimens qui datent tout au plus à-peu-près d'un demi siècle, n'est construite que sur un goût moderne et sur un plan plus régulier que l'autre. Les rues en sont grandes et plutôt droites, les maisons n'y sont pas élevées au-dessus d'un quatrième étage; on y jouit des rayons du soleil et de toute la plé-

nitude du jour; l'air y est parfaitement pur et bon, et puisque, outre à celà, les appartemens y sont très-commodes, elle ne renferme en général que l'habitation des personnes les plus riches et les plus respectables de la ville et des étrangers qui se rendent ici pour raison de santé. Comme il serait trop long de faire et d'entendre la description entière de cette partie de Nice, je me bornerai seulement à dire quelque chose des endroits qui sont, ou qui méritent d'être les plus fréquentés par les malades étrangers. Tels sont la rue du Cours, celle du Pont-neuf, l'autre de la grande Place, la rue des Ponchettes, la place Victor et les deux Faubourgs, disant, comme en passant, ainsi que l'usent, dans des essais semblables, les autres Topographes de l'art, quelque chose des édifices publics de l'endroit.

La rue du Cours est la plus ample et la plus droite de toutes, quoique légèrement courbée au nord à son tiers occidental. Elle suit exactement le côté N de la Terrasse depuis l'angle S-O du scalène indiqué, jusqu'à celui du S-E imaginé aux Ponchettes. Elle commence aux remparts et après la moitié environ de sa longueur, elle s'élargit encore du quart environ de sa largeur, pour faire place à un Cours, qui, quoique un peu court, est pourtant assez large et assez beau. Ce lieu agréable est partagé dans toute sa longueur en trois planches dont

celle du milieu est la plus large, toutes de la même longueur, par deux lignes droites et parallèles d'ormeaux assez rapprochés entre eux et à égale distance. Ces arbres, qui ne datent pas plus que d'une quarantaine d'années environ, sont très-élevés, très-touffus et très-frais. Ils sont aussi si étendus, que, quoique à une distance convenable, ils entrelacent presque leurs jeunes et robustes rameaux de l'un à l'autre et d'une allée à l'autre. Ils forment en été, par l'épaisseur de leur feuillage, un agréable berceau de verdure, impénétrable aux rayons du soleil, et ce même feuillage mobile, agité alors presque sans cesse par les brises gentilles qui lui viennent de la mer à deux pas, produit, par ses mouvemens rapides, un bruit agréable à l'oreille, et un effet ravissant sur les sens de tous ceux qui, oppressés par la chaleur de la saison, veulent se rafraîchir à l'ombre des bocages et au frais des zéphyrs. Ces arbres, dépouillés en hiver de leur belle parure, n'offrant pas dans ce tems d'obstacle au soleil pour dissiper l'humidité de la place et en attiédir l'ambiant, et attirant sur eux les tourbillons des oiseaux délicats que les frimats chassent des Alpes, fournissent alors non-seulement l'agrément d'une sécheresse très tempérée, et d'une douceur salutaire aux poumons, mais aussi celui de l'harmonieux ramage que ces habitans de l'air font rétentir de leurs branches étendues. La planche du milieu de ce

Cours offre une douce pente vers les deux allées, et est couverte d'une terre jaunâtre, qui, bien battue, forme un sol souple, lisse, égal et propre à la promenade, même dans les tems pluvieux. Elle a tout le long des allées des masses quarrées en mortier ou en pierre de taille, qui servent de siège à ceux qui se trouvent fatigués de la promenade. C'est sur ces sièges où s'arrêtent les divers groupes qui, sans se donner la peine de marcher, veulent, au tems de la promenade, jouir du spectacle agréable du flux et reflux du beau monde. La planche méridionale de cet endroit, ne servant que d'avenue aux magasins et aux habitations de la terrasse, est pavée en grosses pierres sur lesquelles les chevaux et les voitures ne peuvent guère jouer; celle qui est entre la ligne septentrionale des ormeaux et les maisons de la seconde rue, n'ayant que l'apprêt ordinaire des routes, parait n'être destinée qu'au passage des chevaux et des voitures qui trouvent la voie obstruée dans les autres planches de ce Cours. Ce bel endroit termine à une traverse qui, de Porte-marine, croisant à angle droit cette première rue, après avoir cotoyé la façade de l'église de St-Jacques, va s'ouvrir dans celle que l'on appelle Grande-place. Le reste de cette rue, qui va de cette traverse jusque à son extrémité orientale, conservant la même largeur qu'a le Cours, percée à son midi par une espèce de voute en portique qui

traverse la terrasse, tout près de Porte-marine, forme un emplacement commode, ouvert et très-aéré, qui, sous le nom de Poissonerie, est destiné au dépécement et à la vente du poisson.

En sortant de la Porte-marine pour aller à Lympia en cotoyant la mer, on trouve une route voiturable qui ne date que de la construction du port. Cette route étant bornée jusqu'à l'extrêmité méridionale du rocher, d'un côté, par un prolongement de la terrasse, et de l'autre, par une suite non interrompue de fort jolies maisons, forme une rue qui n'est point encore pavée, qui, du nom de l'endroit, s'appelle rue des Ponchettes. Les maisons de cette rue, s'élevant, en plusieurs endroits, dans des excavations presque à pic de la face S-occidentale du rocher et sur une petite anse de mer, en perspective, au dela du golfe, de la longue suite des montagnes de la Provence, offrent la vue d'un tableau très-beau et très-pittoresque, des emplacemens dans l'exposition la plus directe contre le soleil, et à couvert de tous les vents hormis ceux du S-O, qui, (V. le 7.[me] tableau des vents) sont presque nuls à Nice, des séjours si calmes, si doux, si tempérés et à portée d'une promenade si agréable et salutaire, que je les crois les habitations de Nice, et je pourrais dire du monde entier les plus propres au traitement de la Phthysie pulmonaire. Cette idée n'est pas le seul résultat de ces

considérations

considérations théoriques ; elle est aussi l'effet des cures prodigieuses que j'ai été dans le cas d'y faire.

La rue du Pont-neuf est celle qui vient des remparts immédiatement au côté N de celle du Cours. Elle commence de la porte de France qui donne accès à ce Pont, et se continue, dans une direction presque parallèle à celle de la rue du Cours, jusqu'au palais du Sénat, tout près du rocher, traversant successivement trois places, savoir celle de St-Dominique, l'autre de la Paix, et celle du Sénat. Cette rue, assez vaste et jolie au commencement, se rétrécit insensiblement et devient moins agréable et plus étroite, à fur et mesure qu'elle approche de sa fin (1). C'est à son commencement, au dehors des remparts, un peu plus au midi, que l'on a jeté cette année, sous les auspices et par les soins de M.r le Comte Crotti, heureusement notre Intendant général, les fondemens d'un superbe Pont en pierre de taille, qui doit conduire, de ce point du bord oriental de Paillon, sur le côté occidental de ce torrent.

La troisième rue est immédiatement au côté nord de la précédente. Elle commence aussi aux remparts, et après le trajet d'une

(1) La seconde rue, arrivée dans la place de la Paix, prend une telle inflexion au sud que l'on pourrait la considérer divisée en deux. Mais comme cela importe fort peu au but de cet ouvrage, l'on me permettra que pour éviter la multiplicité des détails, je les voie ici de la manière la plus expéditive pour moi.

centaine de pas environ, elle s'ouvre à la partie la plus septentrionale de la place de St-Dominique. Au delà de cette place, cette rue s'élargit encore plus d'un quart de son étendue, et prenant le nom de Grande-place, elle se continue dans cette largeur, ayant d'un côté et d'autre la façade de fort agréables maisons et surtout celle du palais du Gouvernement. Elle se rétrécit ensuite et se relève, en s'avançant vers son extrémité orientale jusqu'au glacis du rocher, où en prenant le nom de Malhonat, elle va enfin se terminer aux bords de cette masse. A cet endroit, elle est très-sèche et à l'abri des vents de l'est et du nord.

Les Places de cette ville sont au nombre de neuf. La place Victor, celle de St-Dominique, la place de la Paix, celle du Jésus, l'autre dite aux Herbes, la place du Sénat, celle de St-François, celle du Lycée, et la place dite Glace-vieille. Les trois premières sont formées par des étendues quarrées en plaine et assez vastes, entourées de bâtimens propres à fixer l'attention; les autres sont si peu étendues, qu'elles méritent à peine le nom de place.

La place Victor ne date que d'une trentaine d'années environ. Elle a tiré le nom de Victor (Amé III.e) Souverain, qui, voulant favoriser la prospérité d'une ville dévenue désormais, pour ainsi dire, le rendez-vous de tous les malades les plus aisés de l'Europe, saisissait avec empressement

tout ce qui pouvait conduire à son agrandissement et à son embellissement. Le champ où cette Place a été tracée, était, dans le tems des Romains, un endroit, où la jeunesse de Nice, près de Paillon, comme celle de Rome auprès du Tybre, se réunissait souvent, pour se livrer aux jeux publics, et pour se former au maniement des armes, un lieu où l'on convoquait les comices, où l'on passait la revue des corps de l'armée; et où l'on brûlait solemnellement, après la mort, les cadavres de ceux qui avaient rendu quelque grand service à la ville. Il y avait tout près de ce lieu, à la place où est aujourd'hui la bâtisse qui a servi de couvent aux Religieux de St-Augustin, un temple dédié à Mars, dont les environs conservent encore aujourd'hui le souvenir, sous le nom de *Camas*, patois du pays qui signifie champ de Mars. La place Victor est un rectangle parfait et très vaste, formé par quatre lignes parallèles, (deux à deux,) de maisons bien bâties, toutes ayant la même forme, la même élévation et la même peinture en jaune au dehors, et offrant partout à l'œil presque la même architecture. Les arcades sur lesquelles le devant de ces maisons est élevé, sont toutes égales, et ne paraissent d'abord, dans leur ensemble, à un premier coup d'œil, qu'un trait rembruni uniforme qui borde toute la partie inférieure des bâtisses de la place. Il en est de même des trois rangs des croisées qui

partagent la façade de ces maisons à la diverse hauteur où ils se trouvent placés. Il y a jusqu'aux parisiennes de ces croisées, qui sont toutes de la même forme, grandeur et couleur. On ne voit dans toute l'étendue des divers côtés de ce magnifique quarré, d'autre interruption à cette grande uniformité, que la façade de l'église des Pénitens bleus, au milieu du côté S-O de la place, qui, dans quelque différence avec le reste, paraît faire le pendant du beau portail de la route de Turin qui lui est en face. Le devant de cette chapelle paraît, par trois arcades, à sa base, plus étroites que toutes les autres du quarré, par ses trois seules grandes fenêtres en galerie pour toute son étendue, par huit colonnes en relief, par des chapiteaux, des corniches etc. produire un très bel effet, en rompant par une moindre uniformité avec ce portail, la monotonie de l'uniformité trop grande de toute la place. La beauté de ce vaste quarré, soutenue par l'aspect des collines riantes qui s'offrent à la vue, à toute proximité, par celui des allées d'ormeaux jeunes et frais qui de cette place conduisent au port et à la route de Turin, par la perspective du joli portail de la ville au commencement de cette route et en vue de la place, et relevée par le contraste du lit raboteux de Paillon qui est à côté, produit un effet agréable aux yeux de tout le monde, et surtout à ceux des personnes qui la voient pour la première

fois. Le côté N-E des maisons de cette place et surtout ses angles avec les côtés E-S et N-O, forment un asyle extrêmement doux en hiver pour les individus qui sont attaqués de maladies de poitrine.

Les Édifices publics de la ville de Nice, sont les Églises, l'Évêché, l'Hôtel de ville, le Palais du Gouvernement, celui du Sénat, le Lycée, les Hôpitaux, le Spectacle, la Boucherie, les Prisons, etc. etc.

Les Églises de Nice sont majestueuses et belles. Celle du Dôme ou l'église cathédrale est dédiée à Ste-Reparate, et se trouve dans le centre de la ville. Elle est vaste, riche et magnifique. Il est fâcheux qu'elle ne soit dans un endroit plus relevé et plus à découvert des maisons voisines, pour pouvoir, par un plus grand jour, étaler tout son prix et toute sa beauté.

L'église de St-François de Paule est au N-O de la rue du Cours. Elle a une fort jolie façade, et on trouve dans son intérieur une belle architecture. Elle est la plus jolie de toutes les églises de Nice. Étant exposée au plus grand jour, elle montre toute sa beauté. Tous les autres temples de Nice sont inférieurs en magnificence et en beauté à ceux que je viens d'indiquer.

L'Évêché est au S-E du Dôme. Il a son entrée à l'E-E-N. Cet édifice déjà trop petit, pour l'objet auquel il est destiné, n'offre de remarquable que la sainteté des mœurs et l'éclat des vertus du grand per-

sonnage qui l'habite actuellement, notre très-digne Évêque, Jean-Baptiste Colonna d'Istria.

Le Palais du Gouvernement est un fort beau bâtiment, placé entre la rue dite Grande-place et la place de la Paix/ Il a son entrée au N-O. Il a plusieurs étages. Le supérieur est destiné à l'Intendance générale, et les inférieurs au Gouvernement de la Comtée dont est chargé aujourd'hui M. le Chevalier, grand'croix de St-Maurice, major-général de Saluce. Ce militaire distingué, qui, aux talens de l'épée, allie, à l'exemple de ses ancêtres et de MM. ses frères, si bien ceux de la plume, et qui sait, par ses bonnes manières, et ses belles qualités tant faire chérir le Souverain qu'il représente, reçoit avec les démonstrations les plus prévenantes les étrangers qui se rendent à Nice, et fait de son mieux, avec les autres Autorités locales, pour leur en rendre le séjour agréable.

Le Palais du Sénat est situé à l'E de la ville dans un endroit solitaire et à l'ouest du rocher où jadis était le Château. La construction en est simple et fort peu recherchée; il n'a que deux étages; il est peint en brun au dehors, et il paraît, par sa simplicité, sa situation et sa couleur, annoncer toute la sévérité et l'impartialité des arrêts qu'y rend dans le cours de l'année, un Sénat toujours composé de personnes d'une grande doctrine et d'une encore plus grande inté-

grité. Ce Tribunal supérieur est présidé aujourd'hui par M.r le Comte Peiretti, grand' croix de St-Maurice, un des jurisconsultes les plus éclairés et les plus sages du Royaume. Heureux les pays qui ont de tels hommes à la tête de leur magistrature!

L'Hôtel de ville se trouve au N-O de la place de St-François. C'est un petit édifice à deux étages, qui, ayant une architecture différente des autres bâtimens de la place, se trouve fort à propos hors de l'alignement des autres maisons à portée. Sa forme paraît mériter quelque attention. Quoiqu'on dise des effets de l'air de la mer sur la surface des pierres calcaires, c'est sur un relief en marbre du portail de cet édifice déjà très-ancien (1), que l'on peut remarquer deux belles renommées, dont les coups de ciseaux n'ont encore souffert la moindre altération.

Le Lycée est un beau bâtiment de deux étages, que fit construire, il est environ douze ans, le gouvernement français dans la place de St-Jean-Baptiste, pour l'éducation et les études de la jeunesse. Il a été livré, l'année dernière, à une communauté des Pères Jésuites, qui ont été depuis peu, rétablis dans cette ville.

Les Hôpitaux de Nice sont au nombre

---

(1) Dans la carte ancienne de Nice, que possède M. Laurenti (v. p. 9 et 11) publiée en 1610, l'on voit déjà cet hôtel, tel qu'il est aujourd'hui. Qui sait de combien d'années ne datait-il peut-être déjà pas à cette époque!

de deux : celui de St-Roch, et celui des Pénitens blancs, dit de la Croix. Le premier est situé au N-E de la première rue de la ville, dite rue du Cours : il offre un emplacement commode pour 100 lits et sert à tous les malades indigens du pays, qui peuvent y être placés. Le dernier est situé à quelques pas au N-E de l'Hôtel de ville ; il est moins considérable que l'autre, et il n'est destiné qu'aux malades de la Confrérie, qui se trouvent dans l'indigence.

Le Spectacle est au midi de la rue du Cours. Quoique le Docteur Dawis ait voulu le comparer à une Tabagie, il est pourtant assez vaste pour la ville et assez bien construit. Il est monté tantôt par des acteurs italiens et tantôt par des français, mais plus souvent par ces derniers.

La Boucherie est au-dessus de la rue du Marché, tout le long d'une portion du côté intérieur des remparts. Elle date d'environ un siècle, et est, dans ses fondemens, bâtie en pierre de taille d'une couleur grisâtre. Sa base orientale consiste dans une suite de 6 ou 7 grandes arcades égales, soutenues par des piliers égaux, placés à égale distance de l'un à l'autre. Sa base occidentale pose sur le mur oriental des remparts. Ces arcades, voûtées en dedans, offrent, par-dessous, un rez-de-chaussée très-commode, pour abattre le bétail et dépécer la viande. Cette pièce est divisée, dans tout son long, par une grille en fer,

en deux parties, une extérieure et la plus proche de la rue, destinée à l'exposition et à la vente de la viande, et dont les bancs sont en pierres de taille, et une intérieure qui sert d'abattoir. Cette dernière est parcourue, dans toute sa longueur, par un canal en maçonnerie, dans lequel un courant considérable d'eau, venant de Paillon à côté, après avoir servi à la propreté de cet établissement, dirigé au sud de la ville, va se jeter dans la mer à proximité. Cet édifice a ensuite trois étages qui sont abandonnés en partie, tantôt à un supplément des casernes de la garnison et tantôt à d'autres usages de service public, et en partie au desséchement des peaux, à la conservation de la graisse et à d'autres objets de la boucherie. Ce bâtiment a ensuite des appendices latérales qui servent d'écurie au bétail que l'on se propose d'y abattre.

Les Prisons sont à côté du Sénat et tout-à-fait couvertes à l'est par le rocher. Elles ont une situation à l'abri, le matin, des rayons du soleil. On ne saurait trop faire pour rendre salubres et le moins désagréables que possible des lieux, où les circonstances forcent souvent d'entasser l'innocent avec le coupable.

Le Cimetière se trouve hors de la ville, et à une certaine distance au delà de son côté N-E, sur une élévation à pouvoir facilement éteindre la malfaisance de ses exhalaisons dans l'océan immense des cou-

rants aëriens. C'est environ, depuis une quarantaine d'années, qu'à Nice l'on n'enterre plus dans les caveaux des Églises.

Tous les édifices et jusqu'à toutes les plus petites maisons de Nice, ainsi que toutes les habitations de sa campagne, sont couverts de tuiles, et ils sont en grande partie agréablement peints à fresque en dehors. La ville est pavée presque partout en petits cailloux roulés, que le lit de Paillon et les bords de la mer fournissent en abondance. Les croisées de ses édifices sont très bien percées : elles sont la plus part vitrées à gros carreaux et presque partout ornées d'abat-jour. Comme il ne fait pas froid à Nice, les appartemens de ses édifices ne sont pas parquetés; ils sont pavés de petites briques vernissées que l'on tire de Marseille. Il est peu d'années qu'il n'y avait point un poêle ; ce n'est que depuis peu, que l'on y en a introduit quelqu'un pour se faire au goût des étrangers qui y arrivent. Les cheminées des salles et des chambres n'y sont que comme des objets de luxe que les familles d'une fortune limitée et bien d'autres aussi, n'allument jamais. Les volets des fenêtres et les portes des salles et des chambres, qui, ainsi que dans tous les pays chauds, ne ferment presque jamais, dans toute cette exactitude qu'on leur admire dans les pays froids, prouvent le peu de soin qui y est nécessaire, pour s'y mettre à l'abri d'un ennemi

(le froid), qui ne s'y trouve jamais à redouter. Toute communication des latrines avec l'air des rues y est soigneusement interceptée, les tanneries y sont réléguées dans les faubourgs, et la ville est, par une surveillance active et sévère, toujours gardée dans la plus grande propreté (1).

Nice a deux faubourgs; celui de la Croix de marbre, et celui du Port.

Le premier appelé aussi le faubourg des anglais, à cause du nombre considérable de familles anglaises qui, tous les ans, viennent s'y abriter une grande partie de l'année, ou à l'objet de simple agrément, ou pour mettre les santés de leurs individus à l'abri des maux dont elles sont ménacées, ou pour les guérir de ceux dont ils sont atteints, comprend en général toutes les habitations de Beau-lieu, de Champ-long, de la Buffa et des Baumettes etc., campagnes qui se trouvent entre Paillon, le vallon de Magnan, les bords de la Mer et la colline de Cimièz. Ce faubourg communique à la partie occidentale de la ville, par le Pont-vieux (le Pont-neuf n'étant encore qu'en pleine construction), bâtiment

---

(1) Ceux qui aiment de censurer, trouveront peut-être ces détails trop minutieux. Celui pourtant qui sait que j'écris pour deux points principaux; savoir, pour faire connaître l'agrément et la salubrité de l'endroit, ne chicanera pas sans doute des descriptions, qui n'ont pour but, que de dérouler à ses yeux les causes de l'un et de l'autre. S'il compare ce travail aux autres Topographies écrites dans les mêmes vues, et au bel ouvrage de M. Dawis, médecin anglais, tracé sur le même sujet, il ne les trouvera peut-être point assez étendus.

dont la fondation se perd dans la nuit des tems (1). Plusieurs anglais, qui ont autres fois demeurés à Nice, ont fait construire, dans les sables de la partie méridionale des Baumettes, un cimetière pour l'inhumation des cadavres des malades de leur nation qui auraient le malheur de perdre la vie dans cette ville. Comme les autres étrangers de réligion protestante ne peuvent, après leurs mort, être reçus dans les cénotaphes d'un pays entièrement catholique, ils sont accueillis sans difficulté, à la première demande, dans ce cimetière, s'ils ont le malheur d'y mourir. Une société de Philantropes de l'Église anglicane, a fait des pas pour obtenir de notre Gouvernement l'autorisation d'ériger, dans ce faubourg, un Temple, pour le faire servir au recuillement et à la prière des individus de leurs pays, qui auraient occasion de séjourner à Nice. Elle a réussi, et déjà ce Temple est aujourd'hui, par les soins du brave M.r le capitaine Pearson, mon ami, député *ad hoc*, élevé, avec un nouveau cimetière à

(1) Ce Pont est formé par trois arcades soutenues par des gros piliers en cubes à deux faces latérales plus alongées terminans la saillie de leur angle plus aigus, contre la déscente du torrent. Il a été emporté le [illegible] d'octobre 1530, à la suite d'une grande averse par un ter[illegible]ble coup de main de Paillon en fureur, avec un nombre considérable de jardins, de murailles et de maisons à proximité. Il fut, en 1531, reconstruit à frais publics. On trouva, sur une pierre quarrée d'un de ses piliers, le beau distique suivant :

Pons sacer exhaustas celsis de montibus undas
Respuit et rapidas hic Pallionis aquas.

côté, à la droite de la grande route qui va de Nice au Var et à cent pas environ, avant d'arriver à la Croix de marbre.

Les habitations de ce faubourg sont formées par la bâtisse du Lycée et ses dépendances, par diverses filatures en soie, par des savoneries et des tanneries, par les logemens des manufacturiers et des ouvriers de ces divers établissemens, par ceux des propriétaires et des paysans des jardins et des vergers du quartier, par les jeux de billard, les cafés, et les auberges y existans et par un nombre très considérable d'hôtels garnis très spacieux, très comodes, très élégants et fort bien peints à fresque en dehors, destinés à loger les étrangers qui viennent tous les ans passer l'hiver à Nice. Ces hôtels délicieux (1) qui s'élèvent au milieu des forêts de limoniers, de bigaradiers, de cédratiers et d'orangers, en pleine terre, ont vue, à l'est, sur l'aspect ravissant de la ville, tracée, pour ainsi dire, sur le miroir lamelleux d'une si belle mer, et située dans la végétation fraiche et colossale de ses riants alentours; à l'ouest, sur un golfe si agréablement azuré et vaporeux, et sur la longue suite des montagnes

---

(1) „ Ce faubourg bâti en maisons élégantes, dit le D. Fodéré (v. p. 300 de son second volume du Voyage aux Alpes-maritimes) construites particulièrement pour les Anglais qui viennent passer l'hiver à Nice, s'agrandit tous les jours rapidement et tant par la propreté de ses édifices, que par les jardins d'orangers qui l'entourent, il donne aux voyageurs venant de France, l'idée d'une ville opulente et délicieuse. „

qui se perdent dans un lointain si vermeil et si lumineux; et au nord, à toute proximité, sur des jardins couronnés d'arbres à pommes d'or, dont s'exhalent les plus doux de tous les parfums, à une plus grande distance, sur des jolies collines hérissées de forêts d'arbres fruitiers et de frais et robustes oliviers, et à perte de vue, sur plusieurs têtes des Alpes, diversement azurées par la vapeur ou blanchies par les neiges. Ah !.... qu'il est agréable de voir de ces jolis hôtels, dans des perspectives si amples et si bien nuancées, la verdure foncée des frais oliviers de nos collines les plus saillantes, s'affaiblir graduellement, à mesure qu'elle s'élève au loin dans la vague des airs, et se trouver ensuite entièrement absorbée dans l'éclatante blancheur des neiges, ou dans la fumée bleuâtre des montagnes, qui, en ces lointains reculés, lui servent de fond ! Ces hôtels ont la plus part des galeries ou des terrasses, appelées par les gens du pays des *Belveders*, qui donnent sur la mer, sur les jardins, et sur la grande route de Nice au Var, et qui offrent à l'amateur du beau toutes ces vues à la fois. C'est sur le bord méridional de cette route et à 3 ou 400 pas du côté occidental de Paillon et au *Carme vuiell*, que l'on trouve, montée sur un socle ou piedestal, en pierre de taille, et couverte d'un pavillon en maçonnerie soutenu par quatre colonnes de pierre calcaire, une grande Croix de

marbre, à l'endroit même, où, dans un couvent de Cordeliers (1), fut reçu en 1538 (v. Nicea civit. p. 202.) Sa Sainteté Paul III.e, lorsqu'il se rendit à Nice pour concilier les différens, qui, depuis si long tems, divisaient François I.er et l'Empereur Charles V, et désolaient une si belle et grande partie du midi de l'Europe (2).

Les individus atteints de maladies chroniques, et surtout d'affections lentes de la poitrine qui habitent ce faubourg, y jouissant de l'aspect riant de ses divers sites, de toutes ses belles vues et des parfums délicats de ses jardins, et y goûtant des sommes extrêmement doux, au bruit sourd, lentement répété des vagues d'une mer si paisible, à côté, et aux accents mélodieux du rossignol qui habite ses rosiers, se trouvent fort bien de la pureté, du calme et de la douceur de l'ambiant de cet incomparable endroit, si l'on a le soin de placer ceux de ces malades qui sont attaqués de ces maladies d'une espèce inflammatoire et

(1) Ce couvent érigé aux frais de la ville, en 1451, exposé dans la suite, tout près de la mer sur une grande route, aux avanies des barbares, qui paraissaient dans ce tems là dans cette contrée, fut transporté en 1548 à Cimiez, (v. ibid p. 203), où il existe encore aujourd'hui.

(2) François I.er était alors logé aux Baumettes, et l'Empereur était resté à Villefranche. Ces deux Souverains ne voulurent point se voir. Le Pape qui n'avait pu obtenir pour son logement le Château vide de gens de guerre, comme il avait demandé, s'arrêta dans ce couvent, d'où il portait la parole de l'un à l'autre de ces deux puissants adversaires, et s'il ne put leur faire conclure la paix après la quelle l'Europe soupirait, il parvint au moins à les faire convenir d'une trève de dix ans.

sthénique, dans les plaines agréables des Baumettes, de la Buffa et même du Lycée, et ceux qui ont des maladies chroniques astheniques, et qui sont affectés de la phthysie pulmonaire muqueuse ou scrophuleuse, dans les campagnes de Beaulieu, et sur la pente occidentale de la colline de Cimiez. Il ne faut prendre que dans ce sens les belles louanges que M. Jenks, médecin anglais, a donné à ce faubourg pour ces maladies dans sa dissertation (p. 23) *de cœlo tabescentibus benigno.*

Le second faubourg se trouve dans la vallée de Lympia jusqu'à la place Victor, et sur les avenues du Port. On n'y trouvait, avant l'existence de cet abri du commerce, qu'une fort délicieuse vallée sur les bords de la mer, parsemée de quelques usines et de diverses maisons de campagne. Ce ne fut qu'après l'an 1749, et à la suite de la paix d'Aix-la-Chapelle, que l'on se détermina d'y construire un port, et que l'on en jeta les fondemens dans la rade par deux moles supérieurement bâtis en pierre de taille, à une disposition et distance de l'un à l'autre, à ménager entre eux, à l'est, une entrée et sortie, et en creusant avec beaucoup d'activité, en profondeur et en largeur, l'espace qui est entre ces deux moles et le reste de cette vallée. Ce fut à la suite de ces travaux que l'on ouvrit quelques années après par la force du fer et du feu dans la dureté de la pierre vive de la

base

base méridionale du rocher, sur les bords de la mer, la route voiturable qui va des Ponchettes à la vallée de Lympia, et que l'on bâtit la plus part des jolies maisons de ce faubourg. S. M. l'ayeul du Roi régnant, épris des charmes de Nice, conçut la pensée de rendre cette ville florissante par le moyen du commerce et de l'aisance, et pour atteindre plus sûrement ce but, il fit non seulement procéder avec beaucoup de soin et d'activité à la construction de ce port, mais il chercha à le rendre fréquenté autant que possible, en le déclarant franc et libre de tout droit, et en lui ouvrant, par la belle route qui va de Nice au col de Tende, un débouché utile dans le Piémont.

Ce faubourg est composé des habitations des individus qui veillent à la sûreté du Bagne établi dans les chambrées du môle oriental, et aux travaux de l'entretien et de l'agrandissement du port; des auberges, cafés et jeux de billard, utiles aux arrivants par mer, qui, mettant momentanément le pied à terre, ne comptent pas d'aller jusqu'à la ville; des filatures en soie, savoneries, fabriques de gaze, de gants et de diverses usines établies dans la vallée; des magasins qui servent au débarquement, à l'embarquement et au dépôt des objets d'importation, d'exportation et de transit, qui arrivent dans ce port; des maisons des propriétaires et des paysans des jolies campagnes de ce quartier et de divers hôtels

garnis qui servent aussi ici au logement des étrangers qui se rendent à Nice pour rétablir leurs santés. Ceux de ces hôtels qui se trouvent plus à l'est du faubourg, et qui sont situés sur les mamelons occidentaux de Montalban, de Montboron et au Lazareth, méritent la préférence pour l'habitation des individus qui sont attaqués de maladies chroniques asthéniques et surtout de la Phthysie pulmonaire, qui est le résultat de la faiblesse. En effet ils sont plus relevés, l'on y respire un air plus pur, plus doux, mais en même tems, à cause de la nature pierreuse du site, plus sec qu'humide, et ils sont par l'entremise des montagnes qu'ils ont immédiatement à l'est, à l'abri des vents de ce rumb, dominants dans la contrée. Les affections chroniques ou la phthysie pulmonaire, qui dépendent d'irritation vive et d'inflammation lente, mais vraie, sont mieux modifiées par l'habitation de toute autre partie des bords du Port et du reste de cette charmante vallée.

ARTICLE SECOND

Bassin de la Comtée de Nice, et Bassin de la Ville de ce nom.

Le Bassin de cette contrée, consiste dans l'ensemble de plusieurs rangs, successive-

ment plus élevés de dedans en dehors, de hautes montagnes, à diverse distance de Nice, qui, dans une exposition directe au S-O, embrassent cette ville comme dans leur sein. Ce bassin a la forme d'une ellypse tronquée à une de ses extrémités, qui aurait au N-E, et très-relevée, son extrémité entière, et au S-O, et très-enfoncée, son autre extrémité, coupée par la courbe des bords de la mer. Nice se trouve à la partie convexe et orientale des bords de cette courbe. Le premier rang que l'on trouve, en partant de Nice, de cet ensemble de hautes montagnes, est composé de Montboron, de Montalban, du col de Villefranche, de Vinaigrier, de Montgros, des montagnes de St-Pierre, de celles de Peillon, des montagnes de Labadie, du petit et grand Montcau, de Bellet, de Genestières, de Terron, et de la Lanterne. Les montagnes de ce rang sont toutes en vue de Nice, et à la distance seulement de peu de lieues de cette ville. Elles sont toutes distribuées à son circuit, dans la forme de trois quarts et plus, d'une ellypse qui irait de l'E-S-E de l'habitation à son Est, et de là à son E-E-N, au N-E, au N-N-E, au N. au N-N-O, au N-O, à l'O-N-O, à l'O, et à l'O-S-O. Cette ellypse tronquée commence à l'E-S-E de Nice aux bords de la mer par la pointe de Montboron. Elle passe au nord de cette pointe pour former cette montagne, ainsi appelée de *Mons Bobonis*

ou de *Mons Mororum*, de ce que Simon Bobon la défendit contre les Maures, d'un fort qui y exista jadis (v. Nic. civitas p. 157) ou de ce qu'elle a été dans le tems, occupée par ces infidèles (v. ibid. p. 32) (1). Cette montagne se continue ensuite en allant à l'E de Nice et au nord de sa propre masse; et prenant, à fur et mesure de cette continuation, un accroissement plus considérable, elle porte ensuite le nom de Montalbau, *Mons Alborum*, endroit duquel les gens du pays (les blancs) battaient les Sarrasins devenus les maîtres de Montboron; savoir de sa partie la plus méridionale. Cette montagne, en avançant de plus en plus au nord, s'élève de manière, qu'à son sommet, elle a été trouvée de 221 mètres de hauteur au-dessus du niveau de la mer. C'est sur sa crête, où existe un petit fort quarré, jadis fondé par Emanuel Philibert, qui, vu de loin, ressemble à un bonnet de prêtre. Après celà, la ligne supérieure de ce circuit de montagnes, allant de l'Est, à l'Est-Est-Nord de Nice, s'enfonce, d'une manière assez apparente, dans une échancrure de ce rang, où l'on a trouvé bon de

(1) Lorsque les habitans eurent repris ce fort aux infidèles, ces derniers ne trouvèrent plus d'asyle qu'au Fraxinet, autre fort, situé alors sur la presqu'île de St-Hospice, duquel ils venaient faire leurs déprédations sur toute la côte. Après avoir gardé, longues années, ce poste, ils s'y trouvaient encore en 972 (v. Nic. civit. p. 33), époque où ils furent chassés pour toujours par les efforts combinés des armes de la maison de Savoie, de celles de Vintimille et des Comtes de Provence qui en restèrent les maîtres.

tracer la route voiturable qui va de Nice à Villefranche. C'est à cet endroit que l'on a donné le nom de col de Villefranche. De cet abaissement, la crête de ce circuit, s'élevant, d'une manière plus brusque, de ce qu'elle était tombée, donne lieu, au N-E de Nice, à l'élévation saillante et raboteuse de Vinaigrier, et ensuite, en allant dans la même direction, un peu plus au Nord, à la masse collossale et élevée de Montgros, qui domine le port de Nice et celui de Villefranche, et du sommet duquel on étend sa vue à une distance immense, au-delà d'Antibes et des îles de Ste-Marguerite. En passant de Montgros un peu plus au N-N-E de Nice, on trouve, au-delà des rocailles broussailleuses de St-Aubert, les montagnes de Peillon, et celles de St-Pierre, et traversant les gorges étroites et profondes du torrent Paillon, l'on voit celles de Labadie, élévations au-delà desquelles l'on apperçoit de Nice, à plus grande distance, sur le sommet d'une haute montagne à pain de sucre, le village presque abandonné de Châteauneuf. C'est à l'ouest des montagnes que je viens de nommer et plus au nord de Nice, que l'on voit le petit Montcau, et plus à l'ouest le grand Montcau, la reine des montagnes de ce premier rang. On trouve ce dernier de 500 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et étant presque à pic sur l'intérieur du bassin de la campagne et de la ville de Nice il paraît

encore plus élevé qu'il ne l'est. C'est sur la pointe de cette haute montagne, à la distance de quelques lieues seulement de Nice, que les Étrangers qui séjournent dans cette ville, vont souvent dans l'espace de peu d'heures, à dos d'âne ou de mulets, sentir les effets d'une faible compression des colonnes de l'air, respirer un ambiant éthéré de la plus grande pureté, et chercher un point de vue extrêmement étendu, varié et intéressant (1). Montcau est ainsi appelé, selon les uns, de *Mont chauve*, de la nudité de sa tête de toute espèce de végétation apparente, et selon les autres, de *Mont caud*, patois du pays, qui signifie *Mont chaud*, de la prévention de l'antique existence, sur son sommet, d'un volcan, dont aujourd'hui le moindre indice en fait découvrir les traces. Après ces montagnes l'on trouve, dans la direction du N-N-O, N-O, O-N-O, O et O-S-O, en laissant plus loin et au N-O les campagnes d'Aspremont, les montagnes cultivées et fertiles de Bellet,

---

(1) On trouve sur ce sommet en face de Nice, une Croix colossale, avec l'inscription suivante :

Aurora de Marassè,
Sanitate divinitus obtenta,
Tanti beneficii memor,
Hoc posuit monumentum.
Videant viatores
Et in spem divinæ misericordiæ erigantur.

Cette illustre Dame, alors grande maîtresse de la cour de Cobourg, arrivée ici grièvement malade, ayant recouvré sa santé à Nice, rendit, par ce monument, justice à cette contrée, et, par reconnaissance, elle se fit Niçoise, épousant M. le Comte de Venanson.

de Genestières et de Fabron, et enfin la crête alongée de la Lanterne jusqu'aux bords de la mer, élévation qui, conjointement aux trois précédentes, nous sépare entièrement du lit et de l'ambiant du Var.

Le second rang de ces montagnes, plus élevé que le précédent, en laissant quelque intervalle, plus ou moins grand entre lui et le premier, commence plus à l'est que l'autre, sur la mer de Monaco, à deux lieues et demie de Nice, par trois têtes saillantes de montagnes très élevées, dites dans l'itinéraire d'Antonin (v. Nicæa civitas p. 12 et 41) *Alpes summæ*. Ces trois montagnes sont Aggel, situé plus au nord, Zembola plus au couchant, et tête de Chien entièrement à pic sur la mer de Monaco. C'est entre ces têtes et à l'élévation de 400 à 500 mètres, au-dessus du niveau de la mer, que l'on trouve l'ancienne ville de Mars, la Turbie. C'est vraisemblablement à cet endroit où Hercules Monæcus, venant victorieux de Gerion, Roi des îles Baléares (Majorque, Minorque et Yvica) trouva, à son passage pour la Grèce, une telle résistance de la part des montagnards, que son armée, ayant déjà consommé tous les traits qu'elle avait, ne dut sa délivrance, et la victoire qu'elle remporta, qu'à une grêle de cailloux que Jupiter y avait fait pleuvoir, par lesquels, dit la fable, continuant le combat il mit l'ennemi en déroute. Il est à croire que l'armée d'Hercules, ayant con-

sommé, dans l'opiniâtreté du combat, tous les traits dont elle était nantie, ne dût la victoire qu'aux cailloux dont elle trouva le champ de bataille couvert. En effet l'on trouve beaucoup de pierres sur ces montagnes élevées. Quelqu'un a prétendu que cette action a eu lieu entre le Rhône et Marseille, où l'on trouve une immensité de cailloux roulés. Mais quel que soit l'endroit où l'on veuille supposer que cette affaire se soit passée, il n'est pas moins vrai, qu'encore aux tems de Strabon, il y avait aux pieds des montagnes dont il est question, et aux bords N-E du port de Monaco, à l'endroit où il existe aujourd'hui la chapelle de Ste-Devote, un temple dédié à Hercules Monæcus, édifice (dont peut-être la ville de Monaco a tiré le nom), qui indique le passage que fit à cet endroit ce demi-Dieu, ou quelque fait mémorable venu de lui. C'est dans ces alentours, que, dans les tems des Romains, une armée romaine, allant en Espagne, ayant eu à faire avec les fiers habitans de cette contrée, reçut un échec si terrible, que, il n'y resta pas un seul individu qui pût en porter la nouvelle au Sénat. Tout le monde indistinctement, depuis le dernier soldat jusqu'à Bœbius, Général en chef, y laissa la vie (v. Nic. civit, p. 29) (1). Ces élévations sont ensuite

---

(1) C'est aussi dans ces alentours, où les fiers habitans de ces Alpes, entourés partout par les Romains, supérieurs en nombre et en forces, dans la crainte de tomber sous le joug

suivies au N et à l'O par les montagnes de Peillon, par Rastel, la cime de l'Ours, Méras, le Farguet, Roche coupée, et par l'ample et haute montagne de Braus, au S-O de Sospello, masse dont on voit encore les deux hauts sommets, au-delà de St-Aubert, des lieux les plus élevés et les plus à l'ouest de Nice, et où les français placèrent, en 1792, au commencement de la guerre, leur premier camp, dans la vue d'attaquer de là le fort redoutable de Saorgio. Cette belle chaine de montagnes ensuite continuée, entre Berra et Coaraza, par Ferrion, dont la tête saillante s'offre aussi, en vue de Nice, au-delà et à l'est du petit Montcau, est suivie à l'ouest par Tournet, et après par Roche Sparvière, montagne située à l'ouest des sources de Paillon, et endroit où l'on trouve encore les vestiges d'un palais, où, dit-on, la Reine Jeanne se réfugiait *incognito*, à l'occasion des troubles de la Provence, et est complétée au N-O et à l'O-S-O, par la croupe haute et alongée de Mont-génés, *Mons Cemenus* (v. Nic. civit. pag. 10), montagne qui à l'O de la Lanterne et dans la direction de cette dernière, forme le côté droit de la vallée du Var, et se prolonge

---

d'un ennemi si abhorré, après avoir tué leurs femmes et leurs enfans, se jetèrent sur des buchers allumés, et ceux qui n'avaient pas eu la force, ou le tems d'échapper, par cette triste ruse, des mains du vainqueur, s'ôtèrent la vie, ou par le moyen du fer, ou en s'étranglant, ou en se refusant toute nourriture.

depuis l'Esteron, jusqu'à St-Laurent, à l'embouchure du Var, et de là elle s'élance jusqu'à Antibes. En remontant, du midi au nord cette montagne, jusqu'à l'ouest du Broc, on trouve que, à la plus grande proximité de ce village, elle s'abaisse pour l'étendue d'un mille de sa longueur, d'une manière fort sensible, et qu'elle se relève ensuite pour former, à une petite distance, au nord, un angle à l'embouchure de l'Esteron, dans le lit du Var, par lequel elle se retourne à l'ouest sous le nom de Ciairon, pour se continuer ensuite, sous ce nom, jusque dans le cœur de la Provence. C'est cette montagne qui offre, depuis cet angle, des pâturages gras et abondans à des milliers de troupeaux de menu bétail, dont la viande est excellente. Cet endroit du second rang des montagnes de notre Comtée, communique avec l'intérieur de la Provence 1.° par l'abaissement indiqué de Mont-génés à l'ouest du Broc; 2.° par une gorge qui est entre le S-O de la montagne de Vial et le N-E où le N du Ciairon.

Un troisième rang de nos montagnes se montre aussi à l'est plus reculé que le second, sur la mer de Vintimille ou de Bordighèra, par une première ligne dite de Foulcoin, et monte au N-E par les élévations que l'on trouve successivement sur les bords de la Nervia, de Roya et de Bevera, en passant par Airole. Bientôt, allant plus à l'O, l'on trouve Maurigon, le Penas, Pian de Laval,

Ventabren, St-Veran, et au S de Breglio, Brouis. Ce fut, sur cette dernière montagne, qu'exista si long-tems, pendant la guerre dernière, le quartier-général des troupes piémontaises. L'on y rencontre aussi, un peu plus au S-E, le poste important du Toet, près du Molinet, la haute montagne de Lauthion, précieuse par l'abondance et la bonté du pâturage qu'elle offre en été à presque tout le gros bétail à lait de la Comtée, Rauss, Millefourches, Linières, des champs retranchés desquels furent si vigoureusement repoussées les attaques des français du 8, 9 et 12 juin du 1793, ou bien il commence par une autre ligne, encore plus à l'est, de la mer de l'Arma, par des élévations semblables à celles de la première, d'abord sur le côté occidental de la Treglia. à l'ouest de Taggia, et il se continue ensuite plus au N-O par Monte del Capo, Rocca Baben, Gordale, tout agrégé de beaux chataigniers, Toraggio, riche en foin de la meilleure espèce, et Tenarde, de sur le haut duquel, on trouve un plateau, qui, sans doute, par des bonnes raisons, est depuis tems immémorial, appelé le Champ de mort. C'est là où eut lieu, en avril du 1794, une affaire sanglante, lorsque les français, voulant s'ôter tout obstacle à leur entrée en Piémont, harcelant par une de leurs colonnes les postes de Lantousque et de Belvedere, cherchèrent à tourner, par l'autre, de ce côté, les camps retranchés de Lanthion, de Rauss,

de Millefourches et le fort de Saorgio. En suivant toujours ce troisième rang de montagnes, on trouve aussi au N-O en face de Roccabillière et à l'ouest de la Vesubia, Somma-longa qui soutenait, dans la guerre, la ligne de Rauss etc., et plus au S-O le Sirol, les montagnes boisées de Clans et les Duines, et l'extrémité N-E du col de Vial, très-haute montagne, dont-on suit aussi des yeux la crête de Nice, quoique à cinq et plus de lieues de distance. On la voit entre l'O du grand Montcau et le N-E de Mont-génés. C'est au pied de la partie méridionale de cette montagne, que l'on trouve Gilette, où se passa en octobre du 1793, entre les français et les piémontais, une affaire sanglante et malheureuse. C'est aux pieds et au S-O de cette élévation colossale, que l'on trouve un enfoncement considérable qui forme le lit de l'Esteron, et qui du nom d'un vallon qui se décharge dans ce torrent, s'appelle vallée de Cianam. Cette vallée passe à Roquesteron, à Castellane, et de là, filant dans le département des Basses-Alpes, elle arrive jusqu'aux alentours de la ville de Digne. Ce troisième rang de nos montagnes est soutenu plus à l'ouest par une trace un peu plus écartée d'élévations dans la même direction. Ces montagnes sont Fourches, Colliole et l'Esterel, qui, à une certaine distance et à l'ouest de Mont-génés et d'Antibes, se prolongent du nord au midi, jusqu'aux bords de la mer.

Un quatrième rang de montagnes, encore plus relevé que les précédens, vient naître, à l'est, de la mer d'Albenga. Il suit le côté droit de l'Aroscia, et montant de son origine, dans la direction courte du N et du N-O; il donne naissance à Monte-rezzo, à Monte-grosso, à Formosetta, à Formosa, et de là, à 30 mille anglais et plus de Nice, il se joint au col de Corn, ou de Cornio, ainsi appelé de la retraite qu'y fit, au bruit des vertus de St-Dalmas qui s'était retiré sur ces environs (1), le Pape Corneille, qui fuyait, dans les tems des malheurs de l'Église, les persécutions de Decius (v. Nic. civit. p. 49). Cette montagne s'appelle Col de Tende, de ce que le village de ce nom, ancien siège de l'illustre famille des Comtes de Vintimille (2) se trouve sur la grande route de sa face méridionale. Elle est de 2000 mètres environ d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et est le commencement d'une très-haute et très-longue suite de montagnes, qui séparent, au nord, la Comtée de Nice des plaines du Piémont et des pays adjacens. Elle a, à son S-E, la Briga, village antique, dont les habitans étaient men-

---

(1) Ce fut dans un village tout près de Péone, que S. Dalmas s'était retiré dans ce tems-là, et où il fut martyrisé et enseveli. Ce village a ensuite pris le nom de ce Saint.

(2) Cette famille jadis si puissante, éteinte depuis environ une vingtaine d'années, descendait par la voie d'Irène fille de l'Empereur Téodore, mariée au Comte Robert Lascaris, de l'illustre race des Empereurs d'Orient.

tionnés dans l'inscription d'Auguste sur la Tour de la Turbie (1). Elle est suivie au N-O par le col de la Bisa, par la montagne de Sabion, par le haut sommet de Femme-morte, où les piémontais gardaient encore en 1796 un camp de troupes, par Misson, par le Mont-clapier, et un peu plus au nord par les montagnes élevées de Fenestres, qui ont un pic, que l'on évalue à plus de 2300 mètres d'élévation, au-dessus du niveau de la mer. C'est sur ces hauts sommets et dans les vastes espaces de l'air que l'observateur, dans un parfait silence, pense contempler la nature à ses pieds, et qu'il lui paraît voir le néant des intérêts qui agitent la foule des mortels. C'est si près des régions éthérées que, au dire de Rousseau, il semble à tout individu que l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. Le col de Fenestres a une ouverture, du nord au midi, qui est semblable à une grande fenêtre, qui passe a travers de toute son épaisseur. C'est cette ouverture qui a fait que l'on a donné ce

(1) La situation de cet antique village, et les pâturages gras et abondans de ses campagnes, prêtant beaucoup au métier de berger, le rendent riche en menu bétail, et font que beaucoup de ses habitans se livrent à la simplicité, au régime, et aux occupations de la vie pastorale. Ce bétail pressé, à la fin de l'été, par le froid et la neige de l'endroit, et par le besoin de trouver des pâturages qui ne se trouvent pas, comme dans ces montagnes, ensevelis sous plusieurs couches de neige, est forcé avec ses gardiens de se réfugier, jusqu'au printemps, dans la partie la plus méridionale de cette Comtée. On connaît d'abord ces bergers des deux sexes, à leur vigueur, et au beau coloris de leur teint, à leur patois singulier, à leur caractère de gaîté et de franchise, et au sel de leurs saillies.

nom (1) à cette haute montagne. De là cette grande chaîne d'élévations colossales se continue vers le S-O par la haute cime de l'Agneau, par la croupe de la montagne de la vallée Obscure, par celle du Barracon, et par le col de Molière. Elle finit enfin par conduire en France par la vallée d'Aigue-blanche, enfoncement qui entre dans le département des Basses-Alpes.

Les montagnes, que je viens d'indiquer, ne sont pas, dans l'immense réunion de nos Alpes, les seules qui forment les diverses parois des deux bassins, dont je veux m'occuper dans cet article. Il y en a parmi elles un si grand nombre d'autres, si diverses en forme, en direction, en hauteur, longueur et largeur, qu'il est impossible d'en donner une description exacte, dans un ouvrage que l'on ne veut pas trop encombrer de détails. Les intervalles qui séparent ces divers rangs de montagnes, doivent aussi se ressentir de ce nombre d'élévation, de leur confusion et de leurs inégalités. Dans quelques endroits moins malheureux, tels que le Puget-Théniers, Roccabillière, Scarene,

(1) Cette ouverture est l'effet du hasard. On a cherché, comme à Pausilippe, dans le Royaume de Naples, d'en faire une semblable à la moitié environ du Col Tende, qui, dispensant de s'enfoncer, en hiver, dans les neiges du haut de la montagne, conduisit, comme sous un portique, le voyageur allant à Nice, ou en venant, de la moitié de la face septentrionale de cette élévation, à celle de l'autre, et réciproquement. Ce travail utile pour la Comtée de Nice, et pour le Piémont, déjà bien commencé, a été suspendu, ou presque abandonné, quelque tems avant la révolution. Il est à désirer qu'il soit repris et porté à toute sa perfection.

Sospello, Vintimille, Dolceaqua et Pigna, ils s'élargissent, pour offrir leur sein à l'agriculture, et forment des vallées charmantes, agréablement serpentées, par des ruisseaux, où des torrens, ornées partout, par des riantes collines et entourées de divers côtés, et surtout au nord, par des hautes montagnes ; dans d'autres ils se resserrent, ici, dans des gorges très-angustes point trop profondes, ailleurs, dans des abîmes épouvantables ou des horribles anfractuosités caverneuses, telles que le gouffre profond de Duranus dans le Vesubie, appelé le *Temple*, les *Gourscies* affreuses du Var, au-dessus de Malausène, et mille autres endroits semblables ; abîmes formés par le pur hasard, ou produits par la violence terrible des vallons grossis dans les averses, et se précipitant du haut des rochers.

Ces diverses montagnes de cette Comtée sont en plusieurs endroits d'une telle élévation et si à pic, et en bien d'autres si accumulées les unes sur les autres, que l'on n'a pas manqué de les comparer à celles de la Thessalie, que la fantaisie des Poëtes a supposé avoir été entassées par l'orgueil et par la rage des Titans, pour faire la guerre à Jupiter. (1)

---

(1) Cette comparaison trouve encore un second point de rapprochement dans les dénominations presque identiques de quelques endroits des deux contrées, la Thessalie et nos Alpes. En effet il n'y a pas une grande distance des Lympia et selon quelqu'un d'Olympia à Olympe, et de Peillon à Pelion. *Lympia* ou *Olympia* et *Peillon* sont deux localités de cette

Le

Le rang extérieur de cet immense assemblage de hautes montagnes, de 30 mille anglais environ d'étendue en longueur, sur 25,000 à-peu-près en largeur, de 2,000 à 2,500 mètres presque de profondeur, en comptant du niveau de la mer à celui de la croupe du Col de Cormio ou de la pointe du pic de Fenestres (1), sur les bords de la méditerranée, entre le 43.me et 44.me dégré de latitude septentrionale, dans l'exposition la plus douce et la plus riante du monde, savoir celle du S-O, est ce qui constitue le *bassin de la Comtée de Nice*, ou bien le *grand bassin de Nice.* Ce rang extérieur et très-majestueux de hautes montagnes, est, dans son intérieur, suivi immédiatement d'un autre, qui est d'une moindre étendue, et aussi d'une moindre hauteur; celui-ci en renferme d'autres plus ou moins concentriques, qui, décroissant en étendue et en élévation, condui-

---

Comtée, et *Olympe* et *Pelion* sont deux montagnes de la Thessalie, que les écrivains font figurer même dans la guerre des Titans, comme nous l'allons voir dans les vers suivants de deux grands Poëtes de l'antiquité.

Ter sunt conati imponere Pelio *Ossam*,
Scilicet atque Ossæ frondosum involvere Olympum
Ter pater extructos disjecit fulmine montes.

ÆNEID.

Altaque congestos struxisse ad sidera montes
Tum pater omnipotens misso perfregit Olympum
Fulmine et excussit subjectum Pelion *Ossæ.*

MÉTAMORPH.

(1) L'auteur anonyme du mémoire anglais sur le climat de Nice, inséré sur le numéro de septembre de 1818 des annales de Philosophie de Thomson, porte cette hauteur à la mesure de 8,000 à 10,000 pieds.

sent ensuite à un dernier plus interne, plus petit et plus près de la mer, qui forme, ce que j'appelle, le *petit bassin de Nice*, ou le *bassin de la campagne et de la ville de Nice*. Ces deux bassins sont construits, disposés et situés de manière, qu'ils paraissent conçus, dans le dessein de mettre à couvert des intempéries des vents et des saisons, les santés les plus délicates, les infirmes et tous les individus qui ont quelque chose à redouter pour leur santé et surtout pour le mauvais état de leur poitrine.

Ces lignes presque elliptiques de hauts remparts qui nous protègent contre les vents, ne sont pas tracées de manière qu'elles n'offrent, dans leur trajet, quelques interruptions, d'où ces météores puissent pénétrer dans leurs enceintes. Par exemple, le Col de Fenestres fournit, au nord du rang extérieur de ces montagnes, un abaissement et une ouverture étroite, par lesquels les vents du Piémont peuvent entrer, suivant la Vésubia, dans l'intérieur de cette Comtée. Il en est de même à l'est de ce même rang à l'égard des vents de Mondovi, par la vallée du Tanaro, pour l'ouest de la rivière de Gênes, et à l'ouest de ceux de la Provence, par l'abaissement du Mont-St-Génés en face du Broc, pour l'ouest de ce bassin, ainsi que des diverses autres interruptions de la continuation de ces rangs extérieurs de remparts, propres à mettre les vents des pays limitrophes en

contact avec nous ; mais les divers rangs du cohos immense de ces montagnes sont si nombreux, et les plus intérieurs sont situés d'une manière si propre à borner toutes ces communications extérieures, qu'il en résulte, que les vents qui entrent par elles, frappant sur le flanc des montagnes qu'ils rencontrent plus à l'intérieur, ne peuvent en aucune manière pénétrer dans le petit bassin de Nice, absolument à l'abri de leurs atteintes : en effet, ces météores entrés par ces ouvertures, en frappant sur les flancs des montagnes qu'ils rencontrent plus en dedans du pays, ou sont anéantis dans les gouffres profonds qui séparent les uns des autres les rangs de ces énormes élévations, ou bien ils sont repoussés de l'intérieur au dehors par les voies d'autres ouvertures de ces lignes, que, (réfléchis des obstacles) ils rencontrent dans leur trajet (1).

On voit s'élever, tout le long de la partie inférieure et interne des montagnes qui forment le petit bassin de Nice, plusieurs

(1) Par exemple, les vents, qui, par la communication de Fenestres, pénètrent dans l'intérieur du bassin de cette Comtée, se trouvent bientôt dans la vallée de la Vésubia, d'où, filant, par la continuation du lit de cette rivière, dans la vallée du Var, ils vont frapper sur la partie S-E du Col de Vial. Cet aspect de ce mont, les dirigeant sur Lespasses et Traverses, montagnes de Levens et de St-Martin du Var, ou bien sur celles de la Roquette, de Bellet, de Genestières, qui de ce côté gardent de plus près les avenues du petit bassin de Nice, ils sont de nouveau repoussés par elles ou en Provence, par l'abaissement de Mont-St-Génés, ou bien dans la mer, dans la direction de la vallee du Var.

jolies collines, plus ou moins élevées, qui paraissent servir de moyen de transition, entre les sommets de ces masses hardies, et la plaine qui existe autour de Nice. Telles sont St-Aubert, Gairaut, le Piol, la belle colline de Cimiez, celle de St-Pierre de Frésia, le charmant coteau de Ste-Hélène etc. etc. L'on trouve dans l'intervalle qui s'étend, entre ces collines riantes et la ligne courbe des bords de la mer, une sorte de plaine, en plan incliné, de quelques lieues de long du N-E au S-O, et d'un peu moins de large de l'E à l'O. Nice immédiatement sur ces bords et un peu à l'est, en occupe la partie la plus méridionale.



ARTICLE TROISIÈME.

Du Golfe de Nice.



L'ELLIPSE du petit bassin de Nice doit être supposée avoir, au N-E, une extrémité réelle et entière, et d'en avoir, au S-O, une rationnelle et tronquée, par la courbe des bords de la mer. Cette dernière extrémité doit être censée coupée par une première ligne courbe, qui, (formant l'arc d'un cercle dont le centre serait immaginé dans l'axe de cette ellipse prolongé dans la mer), du Cap de la Rascasse au S-E de

Nice, irait au S-O, jusqu'à l'extrémité méridionale de la Lanterne, tout près de l'embouchure du Var: elle doit être aussi censée coupée par une seconde ligne courbe, qui (formant l'arc d'un autre cercle, dont le centre serait conçu sur le même axe, plus loin que le premier) conduirait de la pointe de Monaco ou de Bordighèra, au S-O. jusqu'à celle de la Garoupe, tout près d'Antibes. L'espace qui est renfermé entre les arcs de ces deux courbes, l'une sur l'autre, ayant chacune sur le même axe un centre différent, est celui qui constitue le beau golfe de cette ville (1). La coupe presqu'à pic de plusieurs des montagnes dont nous sommes environnés, le passage si souvent rapide et tranchant dans des abymes très-profonds, des élévations saillantes qui existent à notre portée, les fentes et crevasses des rochers que l'on trouve au bord de la mer, toutes perpendiculaires ou presque à l'horizon, font assez conjecturer la continuation du même sol et des mêmes interruptions dans le fond de la mer, et même à une fort petite distance de ses bords, et portent à faire pressentir quelle doit être, à ces endroits, sa grande profondeur: en effet, sur la plus grande étendue de ce rivage, à portée de cette ville (si l'on

(1) Entre les deux extrémités orientales de ces deux arcs, on trouve le golfe de Villefranche et le golfe Jean à côté, mais comme ces deux lieux sont sous l'influence des mêmes causes, ce que je dis des premiers, doit aussi être entendu pour les autres.

en excepte, jusqu'à un certain point, le quartier du Lazareth, où le peu de profondeur de la plage permet de s'élancer en toute sécurité), les baigneurs sont souvent embarrassés de trouver un local assez sûr et assez propre pour se baigner, et en se baignant, pour peu qu'ils s'écartent des bords de l'eau, ils se trouvent sitôt sans appui sous la plante des pieds, courant le danger de se noyer, s'ils ne savent point prendre promptement leur parti à la nage (1).

M.r de Saussure curieux de connaître la vraie mesure de cette grande profondeur, à l'occasion du voyage qu'il fit à Nice, sonda ce golfe, à une demi-lieue de distance de ses bords, sur le Cap dit de la Corse, devant Montboron, et il le trouva de 1800 pieds. Ayant moi-même interrogé nos marins les plus vieux et les plus au fait de cette mer, j'en ai reçu en réponse, que l'on trouve la profondeur indiquée par M.r de Saussure, non-seulement à la distance et à la direction que ces avant désigne sur la même pointe, mais qu'on l'a déjà à ce point, à quelques brasses d'étendue du rivage; que depuis ce lieu, en allant à l'O, elle se continue dans un sol extrémement varié jusqu'au dessus de la chapelle champêtre de Ste-Hélène, mais en s'avançant insensible-

(1) Des Actionnnaires font maintenant travailler à un établissement de bains de mer, froids, et chauds, qu'ils se proposent de mettre en activité avant la fin du mois d'aoüt prochain.

ment toujours un peu plus, au large dans la mer, de manière à être déjà à cette dernière station, 150 pieds écartée de terre; que c'est à cause de celà que les bâtimens ne peuvent rester à l'ancre au devant de Nice, dans tout l'espace qui est entre ces deux points, et que de ce dernier jusqu'à la rade de St-Laurent, la même profondeur se continue, mais toujours un peu plus à l'écart du rivage (1).

On s'est assuré que l'eau de la mer de Nice est plus chaude en hiver et plus fraîche en été que celle de toutes les rades connues, et il paraît que ce phénomène n'est, comme je me propose de l'expliquer amplement dans l'article 11.mo, qu'une pure conséquence de cette grande profondeur. Les eaux de ce beau golfe, protégées contre les gros vents, par la distribution heureuse des montagnes qui nous environnent, et par la hauteur énorme de leurs crêtes, sont ordinairement d'un calme ras-

(1) Le peu de largeur guéable qu'offre la mer près du rivage de Nice, s'est même retréci, par la retraite que paraissent faire insensiblement vers le midi, les eaux de la méditerranée, des bornes qu'elles avaient anciennement. Je m'étais déjà apperçu de ce phénomène à Menton, et je trouve ici à Nice, que la mer, observée les jours de calme, quelque brêche qu'elle ait faite, par des raisons locales, au rivage du Lazareth, est d'une douzaine de pas plus reculée vers elle, de ce qu'elle le fût, il est 40 ans, dans les mêmes circonstances, lorsque je la vis la première fois. Celà est-il l'effet de l'atterrissement toujours croissant des bords de cette mer, ou bien de celui d'une retraite lente, insensible mais réelle des eaux de ce rivage! Cette dernière opinion pourrait rendre raison des coquilles et autres productions maritimes, que l'on trouve pétrifiées dans les rochers de nos plus hautes montagnes.

surant ; seulement bien de fois, sous un ciel ordinairement serein, leur surface blanc-azurée est à peine mollement ondulée, plissée bien légèrement, ridée et bigarrée çà et là par des traits fugitifs d'une écume blanchâtre, dérivés des brises fraîches qui folâtrent sur elle ; mais fort rarement le courroux d'une mer houleuse y efface cette aménité douce et riante qui est presque sans cesse empreinte sur son aspect (1). C'est cette grande profondeur et ce calme habituel, qui, avec un jour si beau, font que les eaux de ce golfe sont si épurées, si réfléchissantes et si diaphanes, et que, au lieu de paraître sous une couleur verdâtre et de montrer ce léger trouble que l'eau de la mer a presque partout, elles déroulent si bien, à leur surface, sur un fond si agréablement azuré, des tableaux si fidèles, si frais et si jolis, et jusqu'à plusieurs brasses dans leur intérieur, les objets divers qui s'y rencontrent. C'est du haut des rochers crénelés, dispersés dans ses bords, que l'on apperçoit sur l'ondoyante surface d'une si belle

(1) Ce ne sont que les vents du S-O qui sont susceptibles d'exciter, dans ce golfe une véritable tempête, mais le 7.me tableau des vents, pag. 324, montre combien les météores, qui nous viennent de ce rumb, y sont rares, et l'expérience nous prouve que, lorsqu'ils s'y font sentir, ils sont peu de fois violens. On ne les y a vu bien furieux que trois seules fois pendant une soixantaine d'années. La dernière fois a été la veille de Noël de l'année passée, mémorable pour tous les dommages qu'ils ont faits sur la côte. Ces vents viennent le plus ordinairement, après les grandes pluyes à ramener le beau tems, et alors Paillon qui a souvent grossi, trouvant de la résistance à sa décharge aux bords de la mer, s'élargit amplement à son embouchure.

mer, au S-E de Nice, balancer avec tant de grace, l'image des touffes pittoresques des pins épars sur ces parages, et celle des antres incrustés de coquillages et tapissés de mousse, qui s'offrent à la face méridionale de cette côte; à son midi et au S-O flotter les belles empreintes des maisons champêtres et des orangers fleuris qui ornent ces alentours, et partout sur ce miroir mobile, onduler la réflexion de l'horizon doré qui borne cette enceinte, ainsi que l'éclat de la voute magique qui lui sert de coupole: c'est de ces élévations que l'on voit aussi bien loin, au fond de cette mer, les galets, les sables, les algues, les rochers, et les élancemens subits en essaim à la moindre amorce, les rencontres, les chocs entr'eux, les fuites précipités et tous les jeux enfin des habitans argentés qui y frétillent en si grand nombre.

Les eaux de Paillon et celles du Var, n'étant en grande partie, après la pluye, si celle-ci est un peu conséquente, que le lavage des hautes montagnes calcaires qui conduisent vers elles, ordinairement couvertes d'une poussière fauve-grisâtre, ces eaux sont alors très troubles et frappées de la couleur et de l'opacité de leurs mélanges. Pénétrées, en cet état, au milieu de l'eau limpide et transparente de la mer de Nice, plus pésante qu'elles, et en s'y égarant en diverses directions, elles offrent, sur un fond si cristallin et si bien azuré,

des rayes plus ou moins alongées, des lizières droites, courbes ou en zigzag, de diverse forme, d'une couleur fauvâtre, qui, flottant en diver sens, au doux sourire de la sérénité du ciel, si commun dans cette contrée après la pluye, rendent encore plus ravissant l'aspect déjà bien agréable de cette belle mer.

Il est naturel qu'un golfe si profond et si calme, avec des eaux si pures, soit fréquenté, de préférence à tout autre, où l'on ne trouverait pas ces avantages, par un fort grand nombre de poissons : que ces habitans de l'onde s'y trouvent en abondance, et que ceux que l'on y pêche, doivent, comme le poisson que l'on a dans la rade de Marseille, soient du meilleur goût. C'est ce qui est en effet. Les espèces qui y sont plus communes et que l'on voit plus souvent sur les tables des ménages de Nice, sont le Merlan, l'Espadon, le Rouget, le Pagel, le Chapon, le Thon, les divers Congres, l'Anchois, la Galinote de mer, le Turbot, les Rayes, le Muge, la Sole, la Sardine et enfin tous les poissons indiqués par M.r Millin comme existans dans la rade d'Antibes. Les Anchois que l'on y sale, y sont délicats, et on en envoye, ainsi apprêtés, beaucoup à l'étranger. Il en est de même du Thon que l'on y marine. M.r de Louvois soutient, dans son bel ouvrage sur les vues des environs de Nice, que les Rougets, les Sardines et le Thon que l'on pêche dans ce

golfe sont préférables à ceux que fournit l'Océan. L'on trouve sur les tables des M.rs de Turin, surtout dans les mois de l'hiver, très-exquis les Merlans que l'on pêche dans la mer de Nice. On voit du rivage, dans les belles soirées de l'été, sur les parages à portée, des troupeaux de Dauphins qui bondissent à fleur d'eau de diverses manières, et qui font jaillir de leurs avents, comme de deux sources ascendantes, l'eau de la mer à une grande distance. Si l'on veut être bien instruit de cette partie de l'histoire naturelle de Nice, on n'a qu'à consulter les deux ouvrages que M.r Risso a publié sur cette matière. Un d'eux, présenté, dans le tems, à l'Institut de France a valu, à son estimable auteur, les éloges les plus flatteurs des Commissaires que ce corps de savans avait chargés de lui en faire un rapport. M.r Risso a fait connaître, dans ces deux ouvrages précieux, beaucoup de poissons, trouvés par lui dans la mer de Nice, dont aucun Ichthyologiste n'avait point encore parlé avant lui. Le rivage qui forme, ici à Nice, les bords de la mer méditerranée, offre une pente sensible vers cette mer, qui, se continuant ensuite avec celle de la plaine à portée, fait que les vagues et les courants ne peuvent, lorsqu'ils débordent, jamais laisser ni flaques, ni marais. Les vagues qui s'élèvent sur la plage, sont d'abord entraînées en totalité; par leur poid, dans le sein de la mer.

Selon M.r le Docteur Fodéré (pag 284 du second vol. de son voyage aux Alpes-maritimes), 15 hectogrammes d'eau de cette mer, soumises à l'analyse, ont donné deux livres d'air athmosphérique, mélangé d'un peu d'acide carbonique, 30 grammes de muriate de soude et 15 de muriate de chaux et de magnésie.



ARTICLE QUATRIÈME.

La division de la campagne de Nice en ses différens quartiers, et ses diverses productions.



Cette belle campagne est divisée en divers quartiers qui n'ont encore reçu de circonscription et de nom, que de cette habitude du peuple, qui laisse toujours quelque chose à désirer. Il doit donc par fois se présenter quelques incertitudes dans la désignation précise de l'étendue de sa surface et des limites de ses différens quartiers, ainsi que dans les diverses dénominations, par lesquelles on a indiqué ces parties respectives. Pourtant, comme le service public exige une division et des dénominations quelconques pour les rélations nécessaires, du jour au jour, du Gouvernement aux gouvernés, et réciproquement, nos Autorités

toujours pressées de faire le bien public, ont provisoirement adopté celles qui étaient déjà en usage dans le pays, désignant un Capitaine et un Caporal dans chacun de ses différens quartiers, sans perdre peut-être de vue de procéder, par la suite, à une nouvelle division, et à des dénominations, qui, calculées sur les collines, les ruisseaux, les routes et autres données positives et invariables, puissent emporter, de leur nature, toute espèce de perplexité.

Cette campagne est d'abord divisée en deux portions distinctes par le torrent Paillon qui la traverse du N-E au S-O dans toute sa longueur. Sa partie orientale, en commençant au N-E, à la plus grande distance de la ville, est formée par les deux beaux quartiers de Roccabillière supérieure et inférieure, situés entre la colline de St-Aubert, la route de Turin et celle de Nice à Gênes. C'est à l'extrémité méridionale du quartier de Roccabillière inférieure, où l'on trouve les charmans jardins et les fertiles vergers des plaines de St-Roch. Plus au midi, entre la route de Turin, celle de Nice à Gênes, celle de place Victor à Villefranche et la montagne de Vinaigrier, l'on a l'excellent, mais un tant-soit-peu humide quartier de Riquier, qui a, à son ouest, les campagnes heureuses de Campo Santo. C'est entre le chemin de Villefranche, place Victor, les ruines du Château, Mont-Alban et Montboron, que l'on trouve la délicieuse

vallée de Lympia ou d'Olympia, et plus au S-E, l'agréable fraîcheur des fertiles campagnes du Lazareth. La partie montagneuse de cette première étendue de la campagne de Nice, est formée, en commençant du côté du nord, par le quartier rocailleux et broussailleux de St-Aubert, sur le sommet duquel l'on trouve, à côté de la route qui va de Nice à Gênes, tout près d'un tertre de jeunes et tendres pins maritimes, une chapelle dédiée à ce Saint. Plus à l'est de la route, dont je viens de parler, l'on a l'élévation imposante de Montgros, sur laquelle M.r le Comte Bray, Président de la Société de botan. de Ratisbonne (v. Fl. Od. Botan. *Zeitung* t. 2.° suppl.) se trouva si heureux en 1818, de se voir, et en revenant de là vers le S-E, entre cette route et le territoire de Villefranche, l'on trouve les campagnes raboteuses de Vinaigrier. En descendant un peu plus vers la mer, l'on a la masse de Montalban, qui, ainsi que Montboron, qui est plus au midi, offre, sur ses mamellons occidentaux, quelques maisons de campagne, inaccessibles aux vents de la contrée.

La partie occidentale de cette belle campagne, en commençant aussi au N-E, à la plus grande distance de la ville, offre une étendue assez agréable et fertile, appelée Labadie, de ce qu'elle payait anciennement une rédevance à l'antique abbaye de St-

Pons. (1). Entre cette étendue et le quartier de St-Pons, existant plus au midi, l'on a le beau quartier de l'Arianne (2). Après ce dernier, tout en descendant vers la mer, l'on trouve sur les bords de Paillon le quartier de Cap de Croix, duquel rélevait jadis cette ancienne abbaye. située à l'O, tout près de l'endroit même où St-Pons, en 281, sous le règne de Gallerien et Vallerien, fut martyrisé et inhumé. De là, en avançant au S et à l'O, on trouve le beau quartier de Brancolat, duquel relève la colline vraiment charmante de Cimiez, de laquelle je parlerai plus amplement à l'article 6.me, et l'on parcourt à l'est, tout le long du bord ori-

---

(1) St-Pons, natif de Rome, fut décapité, par ordre de Clandius, Préfet romain, à Cimèle, non dans le Cirque, comme l'a prétendu M. Millin, mais sur le rocher qui se relève à l'est de cette abbaye au-dessus de Paillon, pour s'être refusé de sacrifier aux faux Dieux dans le temple d'Apollon, qui était à côté de l'amphithéâtre. Ce ne fut que l'an 800, avant que Charlemagne, lors de sa dernière descente en Italie, allât pour la quatrième fois à Rome, que ce Souverain des Gaules fit bâtir cette abbaye. Cet établissement eut pour premier supérieur Syagrius, neveux de ce Monarque (v. Nic. civit. pag. 119.). Ce fut sous un ormeau, qui existait devant l'Église de ce Couvent, que les Députés de la ville de Nice, avec ceux de la maison de Savoie, signèrent en 1388, l'acte par lequel cette ville fut incorporée aux États de cette Auguste Famille. M. Millin a remarqué à St Pons plusieurs belles inscriptions.

(2) Plusieurs endroits de cette contrée ont des dénominations qui paraissent avoir du rapport à celles des objets ou de personnes, qui ont existé dans la Grèce. Qui sait si les Phocéens, qui s'établirent les premiers dans cette contrée, grecs d'origine, ne les ont données eux-mêmes sous des rapports de ressemblance ou d'autre espèce à des objets qu'ils auraient connus dans leurs pays natal ? Qui sait s'ils n'ont pas appelé ce quartier du nom d'Arianne, pour quelque temple qu'ils y auraient fondé en honneur d'Ariadne fille de Minos ?

cutal de Paillon, le beau quartier de l'Aubre, où l'on trouve, sous le nom de *Gipière*, une cave abondante en sulfate de chaux. Ce quartier arrive au S-O jusqu'au point où les deux routes, celle de Cimiez, et l'autre de l'Aubre se croisent sur les bords de Paillon.

Au midi du quartier de Brancolat, l'on voit s'élever une des plus riantes collines que puisse offrir à la vue, la belle campagne de Nice, savoir le quartier de Carabassel, qui s'étend au S-O jusqu'à la route qui va de Nice à St-Barthelemi par la Fontcauda. C'est, entre ce quartier, celui de St-Barthelemi et les jolies campagnes de St-Étienne, que l'on a la délicieuse vallée de la Fontcauda, étendue dont M.r Davis porta si loin les louanges. Au midi du chemin de St-Barthelemi et de cette agréable vallée, l'on rencontre le beau quartier de Champ-long, dont relèvent à l'est, sur les bords de Paillon, les campagnes de Beaulieu, la partie peut être la plus salubre de l'endroit, le Lycée et les jardins qui sont sous sa dépendance, et au N-O les beaux vergers de St-Étienne, Au midi de ce beau quartier l'on trouve la plaine délicieuse de la Buffa, dans laquelle l'on remarque l'agréable jardin de Mad.me de Falicon avec une fort jolie habitation, qui, jouissant de tous les avantages de son heureuse situation à la Croix de marbre, a aussi celui d'être un peu plus éloigné du bruit des vagues de

la

la mer, et par conséquent plus à l'abri des vents dominans sur la côte, et le mérite d'être encore assez écarté des collines pour joindre à la vue de l'aspect maritime, celle du beau lointain du sommet des Alpes, fugitif dans le vague d'un horizon de cristal. C'est au midi des campagnes de la Buffa, de Champ-long et de St-Étienne, entre le vallon de St-Michel, jusqu'à celui de Mantica ou de Merlanzon, que l'on a le véritable quartier de la Croix de marbre, qui a donné le nom à tout le faubourg. En allant ensuite de la partie occidentale de ce quartier, tout le long des bords de la mer jusqu'au vallon de Magnan, l'on parcourt le beau quartier des Baumettes, où l'on trouve l'église de St-Pierre d'Arène et des campagnes charmantes; et où, comme nous avons vu (page 31), logea, en 1538, François I.er C'est de là que commence le beau, fertile et riant quartier de Barri-de-Masson, qui offre, au midi de son agréable étendue, sur les bords de la mer, le temple champêtre de Ste-Hélène, et une grande batterie qui protège la côte. C'est au N-E de Barri-de-Masson, que commencent et se dévoilent, à la vue, les deux beaux et fertiles quartiers de Magnan supérieur et Magnan inférieur, tous les deux sur les bords du ruisseau de ce nom. En suivant toujours les bords de la mer, allant au Var, on observe, à l'ouest, le beau quartier de Carras, et l'on y a, au milieu des campagnes les plus

riantes, la jolie chapelle de St-Jean. Ce beau quartier, en suivant toujours la direction, qui va de Nice au Var, se continue à l'inflexion, au nord, de la belle route, qui conduit de Nice en Provence, tout près du pont qui traverse ce fleuve. On trouve à l'ouest de l'inflexion de cette route, sur le cap qui est entre elle, les bords de la mer et le Var, une plaine triangulaire extrêmement fertile, que l'on appelle le quartier des Saignes.

Au N-O de la campagne de Nice et au midi des territoires des communes de Falicon et de St-André, on trouve, à l'est, une superbe et vaste étendue, le quartier de Rimiez; endroit heureux pour les beaux points de vue, la bonté de l'air et la fertilité; et à l'ouest, les deux quartiers productifs de Gairaut supérieur et de Gairaut inférieur. Gairaut supérieur termine, à son midi, au quartier de Brancolat, et l'autre, au magnifique quartier du Rays (1), où l'on trouve les campagnes délicieuses du Temple. C'est au milieu d'elles, que l'on voit encore aujourd'hui les restes d'une maison des Templiers (2),

---

(1) Des personnes agées de Nice prétendaient que ce quartier a pris ce nom, du Rays d'une armée turque, qui faisait, en 1543, avec les français, le siège de Nice, et ensuite celui du Château. Apparemment que ce chef avait campé au milieu de son étendue.

(2) Madame Deodate de Saluce, sœur de M. notre Commandant bien aimé (v. pag. 22), a, pendant son séjour de l'année dernière à Nice, celébré par une bell'Ode, encore aujourd'hui, sans impression, les Templiers qui ont habité cette

ceux d'un martinet et d'une papeterie tombés en ruine par vétusté. C'est apparemment dans ces belles campagnes, que tomba Procille, mère d'Agricola, victime des troupes othoniènes, qui donnèrent à Nice, pendant la préfecture de Marius Maturus, une sanglante et terrible bataille au parti de Vitellius, (v. Nic. civit. pag. 27) qui avait su entraîner la jeunesse de la ville. Au sud de Gairaut inférieur, s'étend le beau et fertile quartier de St-Barthelemi supérieur, dans un site excellent et fort agréable, au milieu duquel, on voit un couvent de Capucins et une chapelle dont M.r Millin nous a transmis les inscriptions; et celui de St-Barthelemi inférieur, également bien partagé, pour ce qui regarde la fertilité, la salubrité et l'agrément. C'est là haut, aux limites du territoire de la commune de Falicon, où l'on remarque, à l'ouest de Gairaut, le beau quartier dit la Seraine, et c'est au midi de ce dernier, et au nord du Rays, sur la route de Nice à Aspremont, que l'on a celui de St-Sylvestre qui conduit à la gorge sauvage et silencieuse du Vallon

maison; espèce de Chevaliers militaires et religieux, dont l'ordre a été institué, le douzième siècle, près du Temple de Jérusalem, pour defendre les fidèles qui allaient à la Terre-Sainte. Cet ordre s'est ensuite dispersé dans le troisième siècle, presque dans toutes les contrées de l'Europe. Il est probable que ce quartier ait reçu le nom de cet établissement, et de l'église dite de notre Dame du Temple qui y existait dans ce tems, si ce n'est pas de Tempé délicieuse vallée de la Thessalie, comme quelqu'un le suppose, par la presque identité de nom et d'agrément qu'on a cru y trouver (v. Nic. civit. pag. 27).

obscur (dont nous parlerons après). Au sud de St-Sylvestre l'on a le quartier de Possicart, et à son midi, celui de la Mantica, duquel relèvent le beau quartier de St-Jean et les campagnes bien agréables et pittoresques du Piol, qui se prolongent au midi jusqu'au quartier des Baumettes.

En remontant encore tout près des territoires des communes de Falicon et d'Aspremont, la campagne de Nice étale aussi le superbe quartier de St-Pancrace, où l'on trouve, au-dessus et à gauche du Vallon obscur, une chapelle champêtre dédiée à ce Saint, et, en descendant au sud de cet endroit, l'on parcourt le superbe quartier de Férié, duquel, en venant, dans la direction des Baumettes, l'on rencontre 1.° le quartier relevé de St-Pierre de Frésia; 2.° celui de la Conque productif en vin et en huile de la première qualité, quartier dont dépendent les campagnes délicieuses de St-Philippe; et 3.° celui de St-Jean, jusqu'au vallon de Magnan. C'est en descendant des environs d'Aspremont, à l'ouest du quartier de St-Pancrace, plus du côté du Var, que l'on a, sur les montagnes, dont j'ai déjà fait mention (pag. 38) les deux quartiers heureux de Bellet supérieur et de Bellet inférieur, si renommés par la bonté et la perfection des vins que l'on y récolte, et plus à côté du Var, le riche quartier de Genestières.

L'on parcourt, un peu plus à l'est, le quartier de Terron, tout complanté en oliviers

dont on ne trouve point à Nice d'égaux pour l'abondance et la bonté de l'huile. Ce quartier est, dans la même direction, suivi de celui de l'Arquet, campagne très-fertile, et qui offre un si beau point de vue sur la ville. Ce quartier se prolonge, au midi, jusqu'aux campagnes de Barri-de-Masson. L'on admire plus à l'ouest, en vue du Var, un autre quartier très-beau et très-fertile. C'est celui de Fabron. On observe encore, entre le coupeau du petit bassin de Nice et le lit du Var, en descendant vers la mer, le quartier des Cavalcates supérieures et celui des Cavalcates inférieures. C'est de ce dernier, dont dépendent, à l'est, la belle élévation de la Lanterne dont j'ai parlé (page 39). On a plus à l'E le quartier de Gatamue. On voit, tout le long du bord oriental du Var, au-delà du bassin de Nice, et au côté nord de la route de France et du chemin de la ligne, le quartier utile des Iscles; mais les régions, qui, se retrouvent, au midi de cette vallée, séparées du petit bassin de Nice, sont très-malsaines, à cause des miasmes, qui, dans l'été, s'élèvent des eaux croupissantes, éparses autour de l'embouchure de cette rivière.

Toute l'étendue de cette belle campagne n'est qu'un sol fertile et agréable, en douce pente vers les bords de la mer; on n'y trouve, dans aucun endroit, hormis que dans un certain espace des bords du Var, et par conséquent hors du petit bassin de Nice, ni flaques, ni marais, ni lacs, ni étangs.

Le fumier y étant si rare, il y est si précieux et si nécessaire, que, nulle part, on ne l'y trouve, ni éparpillé au hazard, ni abandonné en tas; une culture très-active et renouvellée plusieurs fois à l'an, pour divers genres de végétation, n'y permet, dans aucun endroit, la pourriture, en plein air, des substances animales ou végétales. Toutes matières organisées, abandonnées, sont bientôt enveloppées dans les labourages réitérés d'une campagne si souvent exploitée, et consommées par le terrain. Toutes les eaux de pluye qui s'y versent, le long de l'année, forcées d'y couler sur un terrein tout en pente vers la méditerranée, au lieu de s'y arrêter et d'y croupir, elles sont d'abord entraînées par leur poid dans le sein de cette mer. La végétation y est alimentée par un nombre très-considérable de sources que l'on trouve dans toutes les parties de cette belle campagne, ou que l'on y conduit des endroits à portée. On aurait encore davantage des moyens d'arrosage, si l'on voulait se donner la peine de conduire à St-Jean et aux quartiers de Carras et de Barri-de-Masson, et peut-être plus loin, les eaux du canal des Iscles jusqu'aux moulins du Var. La plaine et quelques collines y sont couvertes en grande partie, par la nombreuse, intéressante et délicate famille des orangers. Ces arbres s'y trouvent, dans les tems ordinaires, parfaitement à leur aise, et ils y sont cultivés

avec le meilleur succès. Les oliviers y sont très-nombreux, d'un port très-élevé et d'une forte végétation. Quoi qu'il ait plu de dire à M.r Millin, trompé peut-être par des faux rapports (v. pag, 544 du vol. 2 de son voyage au midi de la France), ces arbres y produisent l'huile la plus douce et la plus estimée, qui y est fabriquée dans toutes les règles (1): récolte qui fait le revenu principal du pays. Le vin y est très-abondant, très-fin et très-riche en principes alkooliques, en sucre et en parfum, et surtout celui de Bellet dont-on fait assez d'expéditions à l'étranger, pendant que l'on importe, pour le petit peuple, beaucoup de vin plus ordinaire de Provence. J'ai été étonné, en voyageant, de voir des affiches de ce vin dans un grand nombre de places, quand je savais que l'endroit qui le produit est si circonscrit : ce qui me prouve que l'on en débite beaucoup, que l'on ne se donne pas la peine de venir chercher à sa source. Tous les arbres fruitiers connus du continent, sont cultivés, dans cette belle campagne, avec le meilleur succès, ou pêle mêle avec les orangers et

(1) M. le Chevalier de Nieubourg a déjà fait connaître par une brochure imprimée à Nice, en 1807, plusieurs des erreurs qui dans cet ouvrage se sont échappées, sur l'article de Nice, de la plume de ce savant distingué. Ces erreurs sont encore en plus grand nombre. Tel doit être le sort des ouvrages que les voyageurs composent sur des notes qu'ils sont forcés de prendre en passant, sur les endroits dont ils font l'histoire, peut-être de la première personne que le hazard met à leur portée.

les oliviers, ou dans des vergers isolés. Il est aisé de comprendre que les grandes masses de calorique et de lumière solaire, qui se trouvent disséminées dans l'ambiant de l'endroit, sont faites, pour donner aux fruits de ces plantes, le coloris le plus séduisant, le goût le plus sucré et le plus exquis, et les parfums les plus suaves et les plus confortans. Ces arbres offrent leurs productions, dans des saisons, où on ne les voit jamais ailleurs à la même latitude (1). Les mûriers y alimentent des vers, dont on tire une soie fort recherchée; on y recouvre du chanvre de la meilleure qualité, et tandis que l'on exporte en grande partie cette récolte, chérement payée, à cause de son bon aloi, on en importe à de prix inférieurs, pour l'usage du peuple. La culture des légumes y est très-heureuse; ces végétaux y sont meilleurs que par tout ailleurs, et surtout les haricots et la fève vulgaire. M.r Millin se trompe, en condamnant les soins qu'on donne ici à cette dernière et en exigeant que l'on y cultive de préférence la parmentière. Le propriétaire, qui n'agit que dans le sens de ce qui lui est plus utile, est engagé à faire cultiver de préférence la première, 1.° par-

(1) Les Religieux de St-Pons étaient dans l'usage de faire tous les ans, la veille de Ste-Devote, savoir, le 26 de janvier, un cadeau à S. A. S. le Prince de Monaco, en cerises, raisin, petits poids et artichaux, frais. Ils officiaient le lendemain dans sa chapelle, et ils étaient traités par lui. Cet usage a disparu par la suppression de ce Couvent.

cequ'elle y produit beaucoup plus ; 2.° que fraîche ou sèche, à cause de la beauté et du bon goût de ses graines, elle y est recherchée de préférence ; 3.° que, ne maigrissant pas le terrein où on la cultive, on n'a pas besoin, l'année qui suit sa récolte, d'engraisser l'endroit d'où on l'a tirée, pour la culture du bled que l'on se propose d'y semer. Elle y rend ordinairement seize fois la semence. La parmentière pourtant y est fort cultivée, depuis quelques années, et elle y vient à merveille. Les céreales y ont un port très-avantageux; elles y ont des épis très-beaux et très-longs, et elles y rendent souvent dix fois la semence et quelques fois davantage, et fournissent de la farine de la meilleure qualité. Les choux-fleurs et les brocolis y sont si abondans et si bons, que, pendant les mois de décembre et de janvier, ils se trouvent à Nice sur les tables de tout le monde, et que le petit peuple en fait le plat le plus ordinaire de ses repas. On trouve souvent, en cette saison, des têtes de choux de ces deux espèces, qui ont le poid de dix livres, et dont on étonne les étrangers auxquels on les envoye en Piémont ou dans d'autres environs. Nulle part qu'à Nice, on ne voit de plus beaux céleris, scorsonères et salsifis. Il en est de même des endives, laitues, épinards, chicorées, carottes, courges, melons, melongènes, concombres, pommes d'amour, oseil-

les et enfin de toute espèce de plante potagère. On y mange, tout l'hiver, des petits pois et des artichaux frais. On y admire des beaux ormes, des acacias, des peupliers, des caroubiers, et même, davantage dans deux de nos alentours, Bordighèra et San-Remo, qui ne sont pas si bien partagés que Nice, à l'égard de la température, des hauts palmiers, pour lesquels Rome (plus froide, en hiver, que ce pays quoique plus brûlante en été) paye tous les ans un tribut à nos contrées, pour les palmes dont elle a besoin le jour des rameaux. On y cultive, dans quelques jardins, la canne à sucre, le coton, le poivrier et le palmier en évantail, et selon l'avis de plusieurs voyageurs en état de juger, qui ont visité ce beau pays, l'ananas même y viendrait en pleine terre, si l'on s'y donnât la peine de l'y cultiver. Ces endroits mêmes qui, a cause de leur nature pierreuse, ne sont pas susceptibles de culture, sont par intervalles agrégés de plantes si jolies et si utiles, qu'il n'y a pas, pour ainsi dire, un coin de terre qui ne produise un bon effet. Je n'y connais point les Tortues dont M.r Millin nous entretient (pag. 252 du second volume de son voyage au midi de la France). Il n'y a pas un seul de ces cheloniens, et quand j'en ai besoin pour mes malades, je les fais venir de Marseille, où on les tire des bords du Rhòne; mais nous trouvons, dans le Var, les Sangsues dont notre médecine a besoin et

on pêche, près de l'embouchure de cette rivière, des grenouilles bonnes à manger, qui sont, en plusieurs cas, utiles aux poitrinaires. Voulant indiquer le plus grand nombre des productions végétales que la campagne de Nice offre aux excursions du Botaniste, je le fais par le catalogue suivant, pour lequel j'ai eu recours aux connaissances et à l'expérience de M.r Risso, savant naturaliste de cette contrée. J'ai disposé ce catalogue en 12 groupes, dont un, pour chaque mois, d'après l'ordre de leur floraison, pour montrer aussi par ce moyen, quelle est la température de cette belle campagne, et quelle est l'influence qu'elle exerce sur sa végétation; et j'ai distribué, dans chaque groupe, ces diverses plantes, par ordre alphabétique, pour la plus grande commodité des lecteurs.

Pour le mois de Janvier.

Adiantum Capillus veneris. Amygdalus communis. Asplenium scolopendrium. Asplenium viride. Barbuta muralis. Borago officinalis. Citrus medica. Bryopsis cupressina. Coronilla Emerus. Justicia adhadota. Lavandula dentata. Pisum sativum. Polypodium vulgare. Pteris cretica. Thlaspi-bursa pastoris. Tussilago farfara. Viburnum laurus tinus. Vinca major.

Pour le mois de Février.

Aiuga chamaepitys. Anemone hortensis.

Anemone regina. Buxus semper virens. Biscutella saxatilis. Bryum hygrometricum. Cheiranthus cheiri. Crocus vernus. Draba verna. Iris germanica. Juniperus oxycedrus. Lithospermum arvense. Mespilus azerola. Narcissus ionquilla. Parietaria iudaica. Prunus domestica. Rosmarinus officinalis. Scandix pecten. Sorbus domestica. Vella annua. Veronica agrestis. Veronica chio. Veronica filiformis. Veronica hæderæfolia.

Pour le mois de Mars.

Anthyllis barbaiovls. Arum italicum. Arabis thaliana. Asplenium maritimum. Cerinthe aspera. Echium lusitanicum. Bunias erucago. Erodium malacoides. Euphorbia spinosa. Faba vulgaris. Fritillaria imperialis. Lavandula stœchas. Narcissus odoratus. Ornithogalum umbellatum. Ophrys arachnites. Plantago cynops. Phyllyrea angustifolia. Scherardia arvensis. Saxifraga tridactylites. Tulipa suaveolens. Viola tricolor. Vinca minor, et tous les arbres fruitiers.

Pour le mois d'Avril.

Adonis annua. Avena elatior. Asperula arvensis. Astragalus monspessulanus. Brassica oleracea. Celtis australis. Celtis siliqusatrum. Citrus bigarradia. Cochlearia draba. Convolvulus altheoides. Cytisus argenteus. Dactylis glomerata. Fumaria capreolata. Gallium maritimum. Genista hys-

panica. Geranium zonale. Geranium moschatum. Gladiolus vulgaris. Gloublaria vulgaris. Helianthemum levipes. Holcus mollis. Hyacinthus racemosus. Jasminum fruticans. Lamarchia aurea. Milium paradoxum. Orchis laxiflora. Orobanche lutea. Papaver rhœas. Phœnix dactylifera. Papaver argemone. Philadelphus coronarius. Pistacia terebinthus. Ruta chalepensis. Salvia officinalis. Serapias lingua. Serapias lancifolia. Scorzonera picroides. Silene sericea. Syringa vulgaris. Sambucus racemosus. Schoenus nigricans. Spartium spinosum. Stipa aristella. Symphtum officinale. Tamarix gallica. Lotus maritimus. Veronica anagallis. Vicia hybrida. Ulva pavonia. Weissia pusilla. Umbelicus pendulinus.

Pour le mois de Mai.

Anagallis cœrulea. Allium subhirsutum. Alyssum calycinum. Anthyllis vulneraria. Arum dracunculus. Cassia marilandica. Cerastium viscosum. Cheirantus erysimoides. Campanula cespitosa. Chironia maritima. Cistus incanus. Cistus monspeliensis. Cineraria maritima. Cytinus hypocistis. Crataegus monogyna. Cinoglossum officinale. Echinophora spinosa. Erysimum barbarea. Festuca ciliata. Gallium maritimum. Hortensia opuloides. Hyoscyamus albus. Isatis tinctoria. Lavendula stoechas. Leucoium æstivum. Lathyrus aphaca. Malva sylvestris. Medicago helix. Malva parviflora. Myagrum

sativum. Nigella damascena. Orobanche cærulea. Olea europæa. Ophrys lutea. Phyladelphus coronarius. Plantago altissima. Rhagadiolus stellatus. Rosa gallica. Rosa lutea. Scrophularia ramosissima. Sedum telephium. Seriola æthnensis. Silene niceensis. Silene quinque vulnera. Stipa aristella. Thlaspi hirtum. Tillia europæa. Trifolium subterraneum. Trigonella fænum-græcum. Verbascum pulverulentum. Vicia angustifolia. Vitis vinifera.

Pour le mois de Juin.

Agrimonia officinalis. Alopecurus agrestis. Amaranthus prostratus. Atractylis cancellata. Ballota nigra. Buptalmum maritimum. Buptalmum spinosum. Cannabis sativa. Cassia tomentosa. Centaurea crupina. Chelidonium glaucium. Chironia centaurium. Chlora perfoliata. Citrus limeta. Clematis vitalba. Coronilla glauca. Cynosurus echinatus. Delphinium consolida. Dianthus albus. Dianthus attenuatus. Echium italicum. Echium plantagineum. Epilobium molle. Euphorbia paralias. Fabricia levigata. Galeopsis tetrahit. Helitropium europeum. Hypericum coris. Hypericum tomentosum. Lagurus ovatus. Lathyrus heterophylus. Lilium candidissimum. Linum tenuifolium. Lythrum hyssopifolia. Lotus tetragono-lobus. Jasminum officinale. Jasminum sambac. Medicago circinata. Melica ciliata, Melia azedarach, Mentha piperita. Metro-sideros

lophante. Momordica elaterium. Ononis minutissima. Orchis ustulata. Nigella damascena. Papaver somniferum. Phalaris pubescens. Polianthes tuberosa. Polygonon fagopyrum. Psoralea bituminosa. Punica granatum. Rhus æstivum. Rubia peregrina. Rumex tuberosus. Scabiosa arvensis. Samolus valerandi. Saponaria officinalis. Scorzonera picroides. Tenacetum vulgare. Tribulus terrestris. Teucrium capitatum. Trifolium carlery. Trifolium subterraneum. Trifolium stellatum. Verbena trifida.

Pour le mois de Juillet.

Achillea millefolium. Althæa cannabina. Ammi majus. Anethum fœniculum. Ballota fœtida. Carlina corymbosa. Carlina lanata. Carthamus tinctorius. Chamerops humilis. Chenopodium botrys. Cichorium intybus. Cyperus fascicularis. Cyperus flavescens. Daucus muricatus. Dianthus prolifer. Dorichnium herbaceum. Epilobium hirsutum. Ferula communis. Gallium luteum. Heliotropium europœum. Hypericon quadrangulare. Inula dysenterica. Impatiens balsamina. Lythrum salicaria. Melissa communis. Mentha rotundifolia. Myrthus communis. Nerium oleander. Origanum vulgare. Plumbago europœa. Polygonum persicaria. Polygonum fagopyrum. Polyanthes tuberosa. Scolymus hispanicus. Serratula arvensis. Solanum melongena.

Pour le mois d'Août.

Andropogon ischæmum. Asparagus acutifolius. Convolvulus arvensis. Chenopodium vulvaria. Chenopodium urbicum. Cyperus fuscus. Daucus maritimus. Eringium maritimum. Eupatorium cannabinum. Euphorbia peplis. Euphorbia chamœsyce. Filago pygmea. Glecoma hederacea. Gypsophila muralis. Lactuca virosa. Lepidium iberis. Melissa calamintha. Mentha pulegium. Mimosa farnesiana. Pastinaca sativa. Poa eragrostis. Polygonum orientale. Panicum viride. Salsola tragus. Scabiosa leucantha, Scilla maritima. Scirpus dichotomus. Vitex agnus castus. Xanthium spinosum.

Pour le mois de Septembre.

Amaranthus tricolor. Amaranthus viridis. Andropogon hirtum. Andropogon provinciale. Artemisia dracunculus. Artemisia campestris, Arundo donax. Atriplex hortensis. Atriplex rosea. Balsamita vulgaris. Briza eragrostis. Crypsis schenoides. Chrysanthemum coronarium. Daphne gnidium. Erodium romanum. Erigeron acre. Eupatorium cannabinum. Iberis linifolia. Inula viscosa. Inula bifrons. Euphrasia lutea. Helianthus multiflorus. Heliotropium peruvianum. Melampyrum pratense. Mesembryanthemum crystallinum. Myrthus communis. Origanum arabicum. Panicum glaucum. Paspalum sanguineum. Reseda odorata. Sinapis

pis erucoides. Solidago virgaurea. Tagetes patula. Thesium linophyllum.

POUR LE MOIS D'OCTOBRE.

Andropogon distachium. Arbutus unedo. Atractylis cancellata. Buphthalmum aquaticum. Calendula arvensis. Camphoræsma monspeliensis. Ceratonia siliqua. Chara vulgaris. Crassula centauroides. Daphne gnidium. Erigeron canadense. Erica multiflora. Globularia alypum. Hedera helix. Helmintia echioides. Nostoc commune. Plantago corouops. Rosa diversifolia. Ruscus aculeatus. Salvia verbenaca. Senecio incanus. Smiilax aspera. Solanum nigrum. Trincia tuberosa. Ulva pavonia.

POUR LE MOIS DE NOVEMBRE.

Alissum maritimum. Asplenium viride. Brunella vulgaris. Bryum palustre. Buxus semper virens. Geranium sanguineum. Cheiranthus annuus. Chrysanthemum indicum. Citrus medica. Dianthus albus. Fucus spiralis. Fumaria officinalis. Hypnum cupressiforme. Mercurialis annua. Pisum sativum. Potomageton pusillum. Riccia natans. Rosa semperflorens. Synapis erucoides. Scyocophorum pixidatum. Taraxacon densleonis. Verbena trifida. Viola majalis.

POUR LE MOIS DE DÉCEMBRE.

Anemone hortensis. Antirrhinum arvense. Bryum cappillare. Bryum virens. Con-

ferva corallina. Callitriche verna. Daucus vulgaris. Dianthus chinensis. Equisetum arvense. Erodium maritimum. Euphorbia chorácias. Euphorbia dulcis. Justicia adhadota. Lichen Roccella. Lycopodium denticulatum. Ranunculus asiaticus. Senecio canadensis. Sonchus arvênsis. Testula muralis. Thlaspi bursa pastoris. Veronica agrestis. Veronica filiformis. Verbena trifida. Ulva lactuca. Ulva flabelliformis. Ulva linza ec.

Si l'on examine la diversité des productions de la campagne de Nice, l'on est étonné de trouver, dans un cercle si étroit, des plantes des climats si opposés. Comme l'ensemble du bassin de cette Comtée n'est qu'un espace très-resserré, où les sommets des hautes montagnes d'une température si souvent égale à celle du nord de l'Allemagne, se trouvent à pic sur des vallées profondes, moins froides qu'eux, et à côté de la belle plaine de Nice si bien exposée à l'action du soleil, si bien abritée des vents, et jouissant pour cela d'un air plus doux que celui que l'on a ailleurs à la même latitude, il en résulte que les graines légères des plantes des points d'un faible degré de chaleur, traînées sur les ailes des vents, à petite distance, à côté de celles des lieux d'une température opposée, fournissent dans le même endroit, de végétaux que l'on ne pourrait trouver ailleurs qu'à des centaines de lieues de distance entr'eux, du midi au

nord, et font que l'on ait dans la campagne de Nice, à côté des produits des pays beaucoup plus septentrionaux, ceux aussi qui ne viennent ordinairement qu'à une latitude plus méridionale.

ARTICLE CINQUIÈME.

Points de vue de Nice, aspects de son Bassin, et beautés incomparables de sa Campagne.



Nice a son côté le plus méridional sur les bords de la méditerranée, et le plus occidental sur le beau rivage du torrent Paillon; situation heureuse que M.r Andrioli peint dans ces quatre vers de son poëme sur l'Héroïne de Nice.

Inverso il lato austral l' onde marine
Vengon spumanti a flagellarle il fianco;
Le scorron quelle di Paglion vicine
Dalla parte ov' il giorno a lei vien manco.

Elle s'élève de là en amphithéâtre, en grande partie, sur le glacis du rocher, auquel elle est adossée, et pour le reste sur un sol doucement incliné au S-O, en tenant à la partie occidentale de sa campagne, par les deux ponts qui conduisent au-delà du torrent. Ses remparts, dépourvus de tout appareil de mars, embellis ou par

quelque parterre riant à portée, ou par quelques vergers d'orangers, n'offre à l'observateur d'autre sentiment que celui de la sécurité, du plaisir et du bonheur. Cette ville, confondant dans sa forme triangulaire et alongée, ses dômes, ses clochers, le haut de ses temples, ses remparts, le feuillage touffu de ses vertes allées, dans un horizon charmant, presque toujours joliment doré, ayant d'un côté la surface lisse d'une si belle mer, et de l'autre les inflexions du torrent Paillon au milieu de la forte végétation et de la fraîcheur d'un millier de jardins rians, le tout relevé encore par le contraste de l'inégalité de quelques rocailles qui sont à sa gauche et par la stérilité de la partie découverte du lit du torrent et des bords de la mer, forme le tableau le plus agréable que l'on puisse offrir à la vue. Les prespectives des environs de Nice, intéressent presque tous les étrangers qui y arrivent, et on n'en voit aucun de ceux qui y font quelque séjour, que s'il a le moindre goût pour le dessein, on ne le rencontre au milieu de ses avenues, le crayon à la main, tout occupé à en tracer le plan. Tout le monde sait que ses vues ont formé l'objet de deux ouvrages précieux en planches, un publié depuis longues années, par Albanes Baumon, et l'autre, depuis peu de tems seulement, par M.r de Louvois. Ces perspectives sont en grand nombre. Nice de tout côté a un aspect

agréable et charmant, mais une de ses vues supérieure aux autres, et qui frappe davantage les étrangers, qui n'ont pas, comme les habitans, les sens blasés par l'habitude du beau, est celle que l'on a, en regardant en bas, du col de Villefranche, ou de tout autre lieu éminent de ses alentours, par le même coup d'œil, la mer, l'emplacement de Nice et toutes ses adjacences jusqu'aux bornes de son bel horizon. On voit de là 1.° la ville de Nice, ses fraîches allées, ses places, ses remparts, sa terrasse, ses ponts, son port, ses faubourgs et sa charmante campagne, ornée d'un grand nombre de si jolies habitations, et serpentée par tout de beaux vallons, ainsi que par le cours tortueux de l'agréable Paillon; 2.° l'admirable amphitéâtre de tant de montagnes qui l'entourent, si différentes en forme, en direction, en élévation, en température, en végétation et en distance, et si agréablement nuancées dans les lointains du plus beau des horizons, par l'azur vaporeux le plus vague et le plus tendre; 3.° le feston plus rembruni sur les bords de la mer et surtout sur le rivage irrégulier de la côte autour de Villefranche et de la presqu'île qui est plus au midi, ainsi que l'éclat de la vaste étendue du miroir de la méditerranée que l'on découvre à cette élévation; 4.° cette vapeur bleuâtre qui paraît flotter au bas des monts éloignés, cette neige éclatante qui étincelle sur leurs sommets, les forêts, les

villages, les hameaux, que l'on voit, dans ce bel espace nuancés d'abord par les distances et enfin se perdre dans le dernier lointain d'une si belle perspective; 5.° enfin l'ampleur, la pureté cristalline, et la netteté de la voute qui couvre toutes ces beautés. En effet nous voyons quelle fut l'admiration dont fut saisi M.r le Comte Bray, déjà cité (pag. 62), lorsque, en gravissant au sommet de Montgros, il put porter la vue en bas sur Paillon, sur le port de Nice et ses attenances, et sur celui de Villefranche; ainsi qu'au delà d'Antibes et sur les îles de Ste-Marguerite. » L'horison, disait-il. était » beaucoup serain, la contrée ravissante, » surtout vue d'en haut, et l'œil plongé sur » les jardins et les orangers etc. » L'emplacement de Nice, étant un peu plus relévé que celui de la plaine, où elle se trouve placée, la ville est assez au-dessus du niveau de la mer, pour permettre d'élancer, de ce côté, la vue à des fort grandes distances. De là, on voit balancer, à ses pieds, le cristal nivellé immense, agréablement azuré de la méditerranée, qui par les mouvemens variés de ses lames luisantes, réfléchit des masses de la plus éblouissante lumière. L'on voit bien au loin sur lui, à plus de 100 lieues marines au S-E (telle est la transparence de notre atmosphère) s'élever comme un nuage blanc, dans la douce et lumineuse fumée d'un si agréable horizon maritime, l'île de Corse à fleur de

l'eau (1). C'est de là que l'on apperçoit aussi, sur ce miroir ondoyant au S-O, à dix lieues seulement de distance, le cap d'Antibes, formant l'extrémité occidentale de l'arc visible de cette côte, se prolonger, au loin, au milieu de la mer, au devant des îles de Ste-Marguerite (2), de l'Esterel, du Cap roux, du promontoire de St-Tropez et des montagnes maures; élévations les unes et les autres, qui, se suivant successivement, jusqu'à une trentaine de lieues de distance de Nice, offrent dans le vague du plus charmant des horisons, un spectacle, qui, de l'avis de M.r de Louvois, est, lorsque le ciel est serein, et selon moi, lorsqu'il est sans nuages, et que le soleil est au bout de sa descente, un des plus beaux

(1) On ne voit de Nice les montagnes de Corse, qu'au moment où le Soleil commence ou termine sa carrière du jour; le matin et le soir. On les apperçoit alors au S-E, à l'endroit où l'horison de la mer, légèrement vapoureux, se confond avec celui du Ciel. Les rayons du Soleil qui les frappent en ce tems dans une direction horizontale, les montrent d'une blancheur éclatante. Comme aux yeux de ceux qui les regardent de Nice, le grand disque de cet astre, n'est plus, pendant cela, à une très-grande distance d'elles, on les voit alors très près de divers groupes de nuages, peints en rose, qui se pressent autour de ce flambeau tout en feu et dans un fond éclatant de lumière, dont les faisceaux rayonnants, les émanations brillantes, et par intervalles quelques jets plus vifs qui le sillonnent, éclairent et embrasent, pour ainsi dire, tout notre hémisphère. Les ondulations lamiformes de l'immense trait de mer, qui nous en séparent, et sur lesquelles ces montagnes se montrent à nos yeux, ajoutent à la beauté de ce tableau par les masses de la plus vive lumière, et par les traînées des aigrettes éblouissantes qu'elles réfléchissent, à tout instant, de la source du jour, d'une manière si prompte, si agréable et si variée.

(2) C'est dans un fort d'une de ces îles, que fut enfermé le masque de fer, dont on a fait tant de bruit le siècle passé.

qui existent sur le globe et dont seul le pinceau de M.[r] Chateaubriant saurait tracer l'esquisse.

Les montagnes qui entourent la belle campagne de Nice, et qui paraissent en borner l'horison visuel, sont évasées et mises en plusieurs rangs, et successivement plus élevées, en s'éloignant d'elle, de manière que le second, étant plus relevé que le premier, et le troisième l'étant plus que le second, il en résulte un amphitéâtre circulaire, très-agréable à voir, pour ceux qui s'y trouvent en face, sur quelques points des bords de la mer, ou de quelque belveder des maisons les plus à l'ouest et les plus élevées de la ville. Ces divers rangs de montagnes terminent à leurs crêtes par des festons irréguliers de différente étendue; savoir, par des interruptions ou des dépressions et des élévations alternes, de manière que, les enfoncemens des rangs les plus voisins, laissant plus au moins entrevoir les cimes les plus saillantes et plus hardies de ceux qui sont plus reculés, offrent, dans le vague de l'air, le spectacle magnifique et imposant d'un certain nombre de cônes presqu'arrondis à leurs sommets (1), de différente grosseur, à di-

(1) La coupe douce des collines, plus ou moins élevées qui entourent Nice, le contour semicirculaire de montagnes qui les suivent par derrière, la forme arrondie des têtes de ces élévations qui s'offrent à un plus grand éloignement, l'absence, dans tout cet aspect, de toute inflexion rude et angulaire visible à une certaine distance, formant, depuis le bas de la plai-

verse distance, si fugitifs au moindre mouvement, que deux regards ne les trouvent plus les mêmes, différemment nuancés, qui, attendris d'abord par les distances, vont enfin presqu'entièrement se confondre dans la fumée plus ou moins azurée d'un horison si doucement lumineux (1).

Du côté de terre, la vue, étant bornée aux sommets reculés des dernières rangées de ces montagnes, à peine visibles de Nice, offre aux yeux de l'observateur une étendue très vaste, très variée et très intéressante. Le corps de ces montagnes paraît en général tout formé d'une pierre calcaire, plus au moins compacte, couverte, dans sa plus grande étendue, d'une couche de terre végétale de diverse épaisseur; dans bien d'endroits il n'offre qu'une simple rocaille d'une couleur grisâtre, décharnée, souvent excavée, taillée à pic, amon-

---

ne, jusqu'aux sommets les plus élevés et les plus reculés de nos deux bassins, un ensemble harmonieux à l'œil, d'élévations arrondies, et successivement graduées, qui entraînent souvent un sentiment secret de charme dans l'ame de l'observateur avant qu'il en ait pu distinctement démêler les causes.

(1) L'anonyme de la p. 175 du vol. du 1818 du journal de philosophie de Thomson, paraît avoir été frappé particulièrement de la vue qu'il eut, en regardant de la ville et du rocher du Château, au S-O sur les montagnes de la Provence, et de celle qui se lui offrit des remparts d'Antibes, sur la ville de Nice au milieu de ces attenances. *It is not often* dit-il, *perhaps, that scenes are met with so beautiful and so highly picturesque of the kind as the north-east view of the town and rock of Nice, with the distant shores of France over the Bay of Antibes, about sun-set, and the reverse view, viz, from the ramparts of Antibes, of Nice, with the mountains that rise behind it in successive ranges and the snows of the Col de Tende, etc. bounding the picture.*

celée en masses irrégulières et diversement fracturées. Les montagnes que l'on voit plus au nord, offrent, quelques parties de leur surface, des lambeaux noircis par la sombre verdure des forêts; d'autres qui, étant sans arbres, fournissent des champs vastes aux paturages, et une autre assez grande partie d'espaces rocailleux presqu'entièrement dénués de végétation. C'est sur les crêtes de ces hautes montagnes que l'on ne voit de Nice, que des endroits les plus au S-O et les plus relevés, que l'on apperçoit de la neige presque tous le long de l'hiver et sur laquelle on a une température qui prête non seulement à beaucoup des productions végétales du nord, mais qui offre des Chamois, des Ardennes, des Lièvres blancs, des Blaireaux, des Sangliers, des Coqs de bruyère et bien d'autres animaux que l'on ne trouve que dans les pays froids; tant est vrai que pour avoir la température, le climat et les productions du Septentrion, quelques lieues seulement de montée, en valent des centaines en plaine, dans la direction du nord. L'on sait que les endroits boisés de ces élévations sont formés par des beaux sapins, des gros Hétres, des Bouleaux magnifiques, des vieux Chênes; mais que nulle part les étendues sacrées à Cérés n'y sont ni bien considérables, ni d'un rapport à rendre heureux leurs rustiques agriculteurs. En descendant la vue plus au midi, l'on y voit déjà confusément plus de terres cultivées et l'on sait

que les espaces couverts de rochers surcilleux et les endroits hérissés de plantes sauvages, s'alternent déjà avec ceux qui sont susceptibles d'une culture d'un plus grand revenu, mais que pourtant ils sont bien loin d'être comparables, sous le rapport de l'abondance et de la bonté des productions, aux jolies étendues que l'on a sur les parties méridionales et inférieures de ces montagnes. C'est dans ces parties que l'on trouve des vignobles et des vergers propres à la production des fruits agréables, que les champs consacrés à Cérés y prennent le dessus, que quelques forêts d'oliviers s'y montrent dans une certaine étendue, quoique ces plantes y soient plus petites que dans les environs de Nice, et n'y produisent qu'une huile de qualité inférieure. C'est enfin au bas de la face méridionale des montagnes qui approchent le plus de Nice, et qui ont, à cet aspect, une couche plus épaisse de terre, que l'on observe que l'olivier prend plus de développement, que les forêts de cet arbre y ont plus d'étendue, et que les treillages des pampres contre les rayons du soleil, l'aménité des parterres et celle des beaux peupliers aux bords des ruisseaux et des torrens, nous rappellent les vers du Poëte :

Hic ver purpureum : varios hic flumina circum
Fundit humus flores : hic candida populus antro
Imminet, et lentæ texunt umbracula vites.

Églogue ix.

Portant nos regards ensuite sur les collines et sur la plaine de Nice, c'est là que l'on découvre des superbes campagnes, riches de la réunion de toutes les cultures, et couvertes de la plus belle et robuste végétation. Par-tout on y trouve la plante sacrée à Minerve, non telle qu'on la voit sur le haut des montagnes, mais ce bel arbre s'étayant sur toute la plénitude de sa force et de sa fraîcheur (1). Le port en est colossal, les rameaux en sont vastes et souvent traînans en chaine sur les côtés. La force de la végétation lui a fait prendre, avec la majesté du port, cette couleur foncée qui le fait si bien contraster avec le jaunâtre

(1) L'olivier est un arbre qui donne la subsistance au plus grand nombre des habitans de la partie méridionale de la Comtée de Nice. Cette plante ne vient pas ordinairement, dit-on, au-dessus de 500 toises d'élévation du niveau de la mer. Pourtant je la trouve, en plusieurs vallées de cette Comtée, au-dessus de cette hauteur dans des endroits où elle a plusieurs couches de terre où enfoncer ses profondes racines, comme à Breglio, à Sospello ou à Saorgio. Les oliviers de ces hauteurs sont beaucoup plus petits que ceux des collines et de la plaine de Nice, et l'huile qu'ils produisent n'est pas si douce et si parfumée que celle que l'on fait dans cette ville. Ceux de ces environs sont d'une taille gigantesque, et ont la plus part, comme l'observe M. le Comte Bray, à l'endroit cité (p. 62) des rameaux pendans en chaine, comme les *betula pendula*, et l'huile que l'on en tire n'en a pas de supérieure en douceur et en parfum. Les oliviers d'Aix, de Marseille, et de Nimes ne sont que des nains en comparaison, quoique au même niveau de situation, et l'huile qu'on en retire n'est point inférieure à celle des oliviers de Nice. La différence de port de cet arbre dans différens endroits doit venir de celle du terroir, puisqu'elle y est le même, à la même latitude et à la même élévation, sur les mêmes espèces d'oliviers. Il n'est pas étonnant si cet arbre vient si bien dans la campagne de Nice, puisque l'olivier primitif et sauvage, que M. Risso appelle, de la forme de feuilles, *buxifolia*, s'y rencontre à chaque pas et y vient sans la moindre culture.

des rochers et des guérets, avec la blancheur des jolies maisons de campagne, qui éclate du milieu de ses touffes, avec le tendre émail des prairies, ainsi qu'avec les plantes de couleur jaune-verdâtre qui se développent à portée. C'est ce bel arbre touffu que l'on trouve dans cette campagne, ici rangé en allées simples ou doubles, là en lignes disposées en triangle ou en quarré qui bordent de leur sombre verdure des larges étendues de tendres moissons, ailleurs dispersé en touffes ou en corymbes, épars au milieu des guérets, et en d'autres endroits en épaisses forêts d'une plus au moin grande étendue.

Qu'il est beau de voir sur les compartimens respectifs de cette agréable campagne les rameaux pendans de cet arbre majestueux et brunâtre s'agiter au gré des zéphyrs de l'endroit, tandis que les moissons élevées et jaunâtres qui se trouvent au milieu d'eux, plient, par des ondées qui se suivent, au souffle de ces mêmes vents ! Le figuier, plus beau qu'il n'est sur les montagnes, y produit, sous les plus belles formes, les fruits les plus doux et les plus succulens (1). La vigne même s'y trouve plus à son aise, que dans le reste de la contrée. Partout, dans cette belle étendue, le luxe

(1) Toutes les douze espèces de figuiers, que la culture a multiplié au nombre de quatre-vingt groupes (que l'on regarde toutes comme des divisions du *Ficus carica*), viennent à merveille dans l'étendue de cette belle contrée.

et l'essor des pampres et des festons, la tenue symétrique du port de la vigne et de ses rangées en espalier, l'abondance, la grosseur et la couleur dorée ou purpurine des grains et des grappes, et l'excellence du nectar que l'on en tire, annoncent la bonté du terroir, la douceur des sites, l'intelligence et les soins de l'agriculteur industrieux. On y voit des prairies ondoyantes, en tout tems enguirlandées de fleurs, sur lesquelles, sans distinction des saisons, les papillons volages vont faire leurs stations incertaines et les abeilles empressées, un butin abondant de baumes sucrés. C'est dans cette charmante campagne, que, à côté des plus beaux parterres, l'on trouve des poiriers dont les fruits sont ravissans, tant par la beauté de la forme et la transparence du pulpeux parenchyme, que par le parfum, et par le goût sucré et agréable de l'eau fondante qu'ils renferment. C'est, parmi les rosiers et les lis, que l'on cultive, dans cette étendue, des pêchers et des poiriers tant admirables par la beauté éclatante des fleurs, que par la perfection et le goût incomparable des fruits. Tous ces avantages y sont si bien sentis, que l'on n'a pas manqué d'y appliquer les beaux vers suivans :

Vertumne, Pomone et Zéphyre,
Avec Flore, y régnent toujours ;
C'est l'asyle de leurs amours
Et le trône de leur empire.

» Ces arbres entrelacés de jasmin, dit
» M.r Papon (pag. 10 de son voyage de
» Nice) et de chèvrefeuille, y étalent,
» les uns, la blancheur éclatante, et les
» autres l'incarnat de leurs fleurs. Ici la
» vigne, l'olivier et les lilas, entrelacent,
» en bien d'endroits, leurs fleurs et leurs
» fruits. Là, c'est une grotte, que la nature
» a creusé dans des rochers, d'où filtrent
» plusieurs filets d'eau claire et argentine;
» dans un autre endroit, c'est un bocage
» riant, étalant la plus belle verdure, au
» milieu des cascades attrayantes, où les
» oiseaux vont se plonger dans la saison
» des chaleurs. » Combien, au milieu de la fraîche verdure de nos vergers, la neige de l'oranger, de l'amandier et du lis, fleuris, à côté du vermeil du pêcher, de la rose et de l'œillet, aussi en fleur, y ont de la grace, de la beauté et de l'éclat! Combien les flots des parfums qui s'exhalent de leurs corolles y ont d'agrément et de la suavité! Dans tous les sentiers la beauté des touffes du romarin, de la lavande, de la sarriette et du thym, ainsi que celle des bouquets des citronniers à portée, et les exhalaisons qui viennent de toutes ces plantes, nous forcent à répéter avec la plénitude du sentiment.

O Nice, heureux séjour, montagnes renommées;
De lavande, de thym, de citron parfumées!
Combien je jouissais. . . . . . ! etc.

La surface de la couche de terre végétale de ce bassin, est, dans la plus grande partie de son étendue, d'une couleur jaunâtre; dans quelqu'autre partie, d'un gris brunâtre, et dans bien d'endroits d'un brun-noirâtre; ce qui, rapproché de la couleur diverse des masses des arbres et des rochers, ainsi que de celle des champs, des prairies et des surfaces humides, qui existent autour de Nice, présente des contrastes fort agréables à la vue.

La charpente des collines de cette campagne est, en partie, de la même nature que celle des montagnes; mais elle est aussi en beaucoup d'endroits, composée de divers amas de cailloux plus ou moins roulés, liés par un ciment. Le terroir de la plaine est en plus grande partie, d'un sable fin, gras, de couleur noirâtre; légèrement calcaire et grisâtre quelque part; argilleux et de couleur fauvâtre ailleurs. On ne trouve, dans toute l'étendue des collines et de la plaine, le moindre espace de terre en friche, s'il est susceptible d'être cultivé; et les endroits même impropres à toute culture, y sont si beaux et si parés de plantes et d'arbustes, (que l'on ne voit, loin d'ici, que bien soignés dans des serres et des parterres) que, dans une excursion qu'y fit, en 1818, M.r le Comte Bray, ce savant que j'ai déjà cité (v. pag. 62), ne pouvant contenir son ravissement à leur aspect, éclata en regrets de ne pouvoir partager cette satisfaction

avec ses amis et ses collégues. Le terroir en est exploité avec le plus grand soin et le plus exactement possible. L'agriculteur de Nice trouve toujours son compte à ne laisser jamais en repos le moindre coin d'une campagne si fertile. Après une récolte il en dispose le terrein pour une autre, à faire encore dans la même année; et fait que l'on trouve souvent dans le même champ, pour le même genre de végétation, des plantes en pousse, tandis que d'autres sont en fleur et d'autres en fruit ou en récolte consommée. C'est ici que nous trouvons particulièrement cultivées les nombreuses espèces (1) et les variétés d'orangers, de limoniers, de bigarradiers, de cédratiers, de limétiers etc., dans certains endroits, jusqu'à 200 toises d'élévation de l'aspect méridional, au-dessus du niveau de la mer. Ces belles plantes y sont distribuées

(1) Les orangers etc. ces beaux arbres originaires d'Asie, parviennent à Nice et dans ses alentours, jusqu'à 25 ou 30 pieds de hauteur, sur 6 ou 8 de circonférence. M. Risso qui a fait une étude particulière de ces belles plantes, fait monter, jusqu'au nombre de 180, les espèces des orangers, citronniers etc. qui se trouvent à Nice, gardant entr'elles les proportions suivantes :

Espèces	des Limoniers,	44
	des Orangers,	43
	des Bigarradiers,	31
	des Cédrats,	31
	des Lumies,	12
	des Limétiers,	8
	des Pampelmouses,	6
	des Bergamotiers,	5
	Total.	180.

en boquets, en corymbes, en berceaux, en allées simples ou doubles, ou en vastes forêts de forme et d'étendue différentes. Elles y sont d'un port très-beau, et offrent partout, dans cette agréable campagne, par la sombre fraîcheur de leur feuillage touffu, foncé en couleur et luisant, par la neige éclatante de leurs fleurs, et par les nuances d'or de leurs divers fruits, le tableau le plus charmant et le plus agréable. Elles y répandent le plus délicieux de tous les parfums, et le jus acidule, sucré et agréable du fruit d'un de ses divers groupes de plantes, savoir de l'oranger, y est toujours prêt au noble usage qui en fut, très à propos, indiqué par l'immortel auteur des Géorgiques :

Et son suc au vieillard qui respire avec peine
Raffermit les poumons et parfume l'haleine (1).

Livr. 2.d

Outre à celà, le tout y est encore orné, dans la plaine, comme aussi sur les collines, et même dans l'aspect méridional des montagnes les plus à portée, d'un si grand nombre de bastides (jolies maisons de campa-

(1) Il est qui croit que l'acidité de ce suc puisse être nuisible aux vieillards dans leurs affections pulmonaires, mais l'acide d'une bonne orange est si bien combiné avec les parties sucrées de ce fruit, et avec l'arome de l'écorce, qui s'y mêle lors qu'on le presse, qu'au lieu de garder une âpreté désavantageuse, ce jus aigrelet, si doux et si bien parfumé, n'a que des qualités antiphogistiques, résolutives, expectorantes et confortantes, qui le rendent précieux, dans bien de maladies de poitrine des personnes de cet âge. C'est ce que nous enseigne l'expérience, dans un endroit, où l'on a ce fruit en abondance, à toute perfection.

gne souvent peintes à fresque en dehors) que l'on serait presque porté à croire au premier abord, et par ce sentiment que fait naître, avant toute réflexion, la vue de leur nombre, et celle de la fertilité du terroir, qu'elles sont ici, comme les plantes, le résultat de la production d'un sol si heureux (1). Partout on y voit des temples agrestes, placés sur des éminences, ou bien dans des sites reculés et solitaires, dont la vue prépare au respect silencieux et au recueillement qu'inspire l'objet auquel ils sont destinés. Dans bien d'endroits on y peut observer, à travers le jour des forêts, ou celui des vallées, des villages, des hameaux, des arbres, se perdre, d'une manière fort vague, dans des lointains bleuâtres et vermeils dont la vapeur confond agréablement ensemble, la terre, les édifices, les plantes, la mer et les cieux. Une particularité qui m'a paru digne de remarque, est, que plusieurs des bâtimens que l'on voit épars dans les diverses parties de cette belle campagne, et surtout ceux que l'on trouve

(1) » Ces maisons, dit M. Millin, sont si multipliées, que » les innombrables sentiers qui y conduisent, composent un » véritable labyrinthe. La manière dont elles sont groupées, » offre un aspect varié et agréable. » Cette illusion de l'origine d'un si grand nombre de maisons de campagne de la fertilité du terroir, n'est pas sans exemple. Elle s'offrit à l'Arioste, à l'aspect des jolies et nombreuses habitations de la campagne de Florence, sur ce point, si analogue à celle de Nice; ce qui lui fit dire :

Al veder pien di tante ville i colli
Par ch' il terren ve le germogli come
Vermene germogliar suole e rampolli.

sur des éminences, paraissent avoir été construits par un heureux hasard, dans des formes et des proportions assorties au site où ils se trouvent, et semblent par cette correspondance, contribuer à relever le beau tableau dont je travaille à tracer l'esquisse. C'est ce qui paraît de la belle maison de M.r Arson à St-Barthelemi, du palais du Piol, et de la jolie bâtisse de l'ancienne abbaye de St-Pons sur les rochers du bord occidental de Paillon.

Tout l'espace des montagnes, des collines, de la plaine et des vallées de la campagne de Nice, a, non-seulement, par l'inégalité de la surface et par les différens aspects du sol etc. des portions tout-à-fait différentes entr'elles, mais chacune de ces parties est divisée en des compartimens plus petits, destinés, chacun en particulier, à divers genres de culture : ce qui flatte aussi la vue par la variété des surfaces et la diversité des couleurs. L'on trouve ici des jardins délicieux ; là des beaux champs potagers; plus loin des bosquets toujours verts ; ailleurs des prairies riantes ou des vignobles symétriques ; partout des parterres émaillés de fleurs etc. etc., et malgré que ces diverses campagnes soient si riches en plantes, destinées à leurs différentes exploitations, on les voit encore parsemées çà et là, par intervalles, de gros arbres d'autre espèce, qui, s'élevant, au milieu de toutes ces diverses cultures,

paraissent aussi en augmenter l'éclat, et rendre par ce nouvel ornement, encore plus agréable et plus attrayant le beau tableau de cette intéressante contrée. Ici, par exemple, l'on voit quelques colonnes de palmiers qui paraissent dominer sur un millier d'orangers; là, à côté des temples solitaires, l'on observe des corymbes de Cyprès, qui, se relèvant au-dessus des vastes forêts d'oliviers, préparent à l'aimable horreur et au recueillement qu'inspirent ces pieux édifices. Dans plusieurs endroits, l'on apperçoit des peupliers que la brise agite sur des vastes plaines de moissons, qu'elle fait balancer au même tems. Dans bien d'autres, ce sont des Saules, que les zéphyrs portent à flotter sur les bords des riantes prairies. Variété charmante, qui, sous un ciel si beau et si tempéré, et à travers la vague d'un horizon si agréable, rend, par un si grand nombre de beautés différentes, l'habitation de Nice si pleine d'appas! Ces aspects de tant de beautés, recevant sans cesse beaucoup d'agrément de l'espèce d'ondulation, de mouvement et de vie qu'ils empruntent des frais zéphyrs de l'endroit qui s'agitent entre les vastes rameaux et le feuillage flottant de leurs arbres, peuvent certes nous faire exclamer pour eux, à plus juste raison que le Poëte ne le fit pour ceux de la surface de la nature entière, les deux beaux vers suivans des Géorgiques :

Aspects délicieux, perspectives charmantes,
Quelle scène est égale à vos scènes mouvantes?
A vos rians tableaux?

Malgré ce nombre infini et varié de beautés ravissantes, la nature a paru n'avoir point encore assez fait pour l'embellissement et la variété de la campagne de Nice, si elle n'en augmentait pas l'agrément et n'en variait encore la surface par un nombre considérable de sources et de ruisseaux, propres à y jaillir partout une eau fraîche et limpide. On y rencontre à chaque pas ces sources et ces ruisseaux, sans que par leur grosseur, ils puissent arrêter ou retarder la marche de quiconque, qui, épris de la beauté de la contrée, chercherait à la parcourir, pour y jouir du charme qu'elle répand. Ces eaux toujours d'une douceur tempérée en hiver et de la plus agréable fraîcheur en été, on les trouve, ici, tomber en cascades bruyantes au milieu des bouillonemens d'une écume blanchâtre, là se dérouler en lizières trémoussantes, bornées de tout côté par un tendre gazon, et partout à travers des riantes prairies ou des vastes forêts d'orangers qu'elles désaltèrent, s'enfuir, en murmurant, précipitamment à la mer. C'est bien là le cas de dire :

Hic gelidi fontes, hic mollia prata, Licori;
Hic nemus; hic ipso tecum consumerer ævo.
ÉGLOGUE X.

Ces sources et ces ruisseaux, outre qu'ils servent à l'arrosage des diverses parties de

cette campagne, à leur ornement, à la fraîcheur de l'air qu'on y respire, et à une boisson pleine de charmes, ils ont encore une autre espèce d'agrément. C'est par la clarté de leurs ondes, et par leur température, qu'ils attirent dans les vallées où ils se font entendre, et sur les bocages toujours verts et rians qui les serrent de près, les tourbillons des oiseaux délicats que bien souvent le froid ou les orages chassent des Alpes. C'est tantôt dans les masses de cette eau pure et argentine, que ces charmans chantres de l'air, se plongeant, dans les instans les plus chauds du jour, s'y agitent et rafraîchissent à diverses reprises; c'est tantôt sur ses bords fleuris, que, volatant en troupeau, de bocage en bocage ou de vallée en vallée, ensuite ils se perchent, sur le branchage mobile des forêts d'alentours, d'où, au doux mugissement de ces sources fuyantes, en roulant, à qui mieux, des ramages harmonieux, ils rendent enfin exactement la situation, qui me fait tant de fois adresser à ces charmantes vallées, les beaux vers suivans de Florian :

Vallées délicieuses, asyle du répos,
Bocages toujours verts, où l'onde la plus pure
Roule paisiblement ses flots
Et vient mêler son doux murmure
Au tendre concert des oiseaux;
Que mon cœur est épris de vos beautés champêtres!

Paillon, couronné de joncs, sortant des entrailles des Alpes, tapissées par une

mousse verdâtre, serpente comme un autre Meandre, par des inflexions douces et variées, au milieu d'une plaine riante. Pressé de tout côté par les adjacentes bastides, il roule paisiblement à la mer, dans un vaste lit de cailloux, ses eaux cristallines et légères. Dans cet agréable trajet, il enfante, par la rapidité de sa marche, des frais et agréables zéphyrs, qui, joints à ceux de la mer à portée, paraissent lui faire la cour, en y faisant, pendant la saison des chaleurs, doucement agiter le feuillage mobile des hauts peupliers qui le suivent, et mollement fléchir les cimes des tendres roseaux et les rameaux des saules qui s'élèvent sur ses bords. Mais quoi?... la situation habituellement si douce de ce paisible torrent, disparaît tout-à-coup, à la moindre pluye un peu forte, et l'on ne voit plus d'emblée, à sa place, qu'un fleuve d'un air si furieux, si menaçant, que la beauté de sa grace ordinaire, comparée à ce nouvel aspect, en reçoit encore plus d'agrément. La pluye qui tombe, à la lueur des éclairs et au bruit souvent de l'averse, traînée de tout côté en ruisseaux, par le vaste et rapide verseau des hautes montagnes qui l'approchent, dans le lit incliné de ce beau torrent, ordinairement si tranquille, le gonfle d'abord, et le change, en un instant, dans un fleuve si gros, si impérieux et si précipité, que le peuple étonné, se hâte de tout côté, souvent malgré la continuation de la pluye,

de courir auprès d'un changement si subit et si marqué. Ses ondes ordinairement si limpides et si calmes, traînées sans cesse, en murmurant doucement, à la méditerranée, se hâtent alors à cette mer, d'un ton si décidé, et avec un tel mugissement que je n'hésite pas de leur appliquer, pour ces momens de courroux, les vers suivans que M.r Davis avait portés sur le compte de la situation ordinaire du Var :

Là, parmi des rochers entassés,
Couverts d'une mousse verdâtre
S'élancent des flots irrités,
D'une écume blanche et bleuâtre ;
La chûte et le mugissement
De ces ondes précipitées
Des mers par l'orage irritées
Imitent le frémissement.

Ah ! combien, dans cette intéressante étendue, l'inégalité frappante du sol, le sauvage des rochers sourcilleux, tout-à-fait nus ou hérissés de broussailles, le cailloutage du lit du torrent, les menaces de Paillon en fureur et les ruines du Château, sont faits pour réhausser la netteté de la vaste voûte du Ciel, le poli azuré de la surface du golfe, la situation ordinairement si paisible et si douce du torrent, les agrémens des parterres et le fini des beaux édifices qui s'élèvent dans la ville et dans la campagne de Nice ? Ah! combien, quelques dures impressions bien menagées, dans les diverses parties de cette enceinte,

ne sont-elles pas faites pour faire bien sentir le prix du doux murmure des ruisseaux, du gazouillement mélodieux des oiseaux, de l'égalité de la fraîcheur des bocages, de l'élévation graduelle et arrondie dss collines et des montagnes, de l'alignement régulier et symétrique des espaliers de la vigne, et de la précision et de l'élégance des travaux champêtres que l'on trouve partout dans ce bel endroit? Les neiges et les frimats des montagnes que l'on voit en hiver, à la dernière portée de la vue, quel prix n'ajoutent-ils pas à cette douceur d'ambiant, dont l'on jouit en cètte saison sur les collines et dans la plaine de Nice, là, où les boutons des roses et des œillets, à peine éclos, et les papillons errans qui voltigent autour d'eux, paraissent se jouer impunément de leurs effets (1)? Le vert obscur de l'olivier touffu, celui des groupes des frais orangers, des vieux sapins, des lauriers et des des cyprès, la couleur brunâtre de quelques parties du sol, né donnent-ils pas, au milieu d'une lumière

(1) Le sentiment qui dérive de cette espèce de contraste, est si délicieux que le Tasse en a fait un des élémens les plus saillans de la beauté et du bonheur du séjour enchanté d'Armide. *Elle*, dit-il, *avait su faire éclore les délices du printems au milieu des plus horribles frimats*. Ces avantages ne sont supposés avoir existé chez elle, qu'en vertu d'un prestige: la nature nous a fourni, à Nice, tout ce qu'il fallait pour nous les faire goûter en toute réalité, par l'effet de l'heureuse situation où elle a pris soin de nous placer. Habitués à ses faveurs quelques individus ont bien de fois l'ingratitude de ne pas y faire attention.

si pure, un éclat encore plus agréable, au jaunâtre des autres portions du sol, et ne rélèvent-ils pas à merveille, le jaune tendre du mûrier, du limonier, de l'acacia, du peuplier, du jujubier, du cassis et des pampres, que l'on trouve répandus partout çà et là dans cette intéressante enceinte, presque toujours mollement agités par des zéphyrs? Tableau admirable, où l'on trouve les frimats, à côté de la douceur; l'agreste et le sauvage, tout près de ce qu'il y a de plus fini par la main de l'homme; le sombre et le sérieux, en perspective de ce qu'il y a de plus tendre, de plus léger et de plus riant. C'est là, où la stérilité effraye de loin, tandis que la fertilité et le bonheur nous serrent de près; que l'irrégulier, l'inégal choquent et indisposent, pendant que la plaine nivellée, les formes douces et arrondies, l'élégance et le fini des bâtimens, la symétrie des vignobles et des parterres, que l'on trouve partout, en faisant disparaître les effets de ces dures impressions, rendent plus vifs et plus sensibles les résultats opposés. Tout est beau dans cette agréable enceinte, et tout y est d'autant plus beau, qu'au lieu d'une exposition suivie et monotone des beautés du même genre, tout y est varié à propos, et que chaque objet y est distribué et disposé dans la situation qu'il lui fallait pour faire bien sentir les effets de cette beauté et relever celle des

autres (1). Il paraît vraiment que la nature n'y a semé quelque part un petit nombre de rudesses, qui, auprès des amateurs du beau, ont aussi leur prix, et n'y a place des objets et des qualités si variées, presqu'en contact de leurs opposées, que pour faire davantage sentir, par la loi des contrastes, la beauté et la richesse de différens genres qu'elle y étale partout, avec tant de prodigalité. En un mot, la campagne de Nice est composée de tant de causes d'agrément qui se répondent si harmonieusement entr'elles, qu'il paraît que nous pourrions lui faire une application fort juste des vers suivans des Géorgiques françaises par Delille (v. p. 86.)

Dans ces aspects divers que de variété ,
Là tout est élégance , harmonie et beauté ,
C'est la molle épaisseur de la fraîche verdure ,
C'est de mille ruisseaux le caressant murmure.
Des contours arrondis , des bois majestueux
Et des antres rians l'abri voluptueux.

Quel agréable effet ne fait-elle pas la fraîcheur des hautes et fertiles montagnes de Genestières, Bellet et Terron, celle des riantes collines des Baumettes, de St-Pierre de Fresia et de Gairaut, sur les fonds rudes

(1) Les agrémens de ce beau pays ont été si bien sentis en tout tems, que cette ville a été jadis appelée, *Orbis prodigium et miraculum*; le miracle du monde; que M. l'abbé Jeffredi, dont tout homme instruit connaît la justesse, et M. l'abbé Juglaris se sont empressés de répéter cette expression, et que le Docteur Davis, médecin anglais, l'a placée comme épigraphe au frontispice de son bel ouvrage sur l'histoire de Nice.

et pierreux des crêtes de Mont-génés, Mont-cau et Col de Vial? . . . Mais arrêtons-nous enfin à ce point, et avec cet habitant des pays froids, qui à la fois stupéfait de l'ensemble de tant de merveilles, charmé du bonheur qu'elles répandent, et comblé de leurs bienfaits, éprouve déjà le regret de devoir bientôt quitter un ciel si heureux, finissons en adressant à cet agréable pays les beaux vers suivants que Boileau avait fait pour un autre :

O fortuné séjour, o champs aimés des Cieux,
Que pour jamais foulant vos prés délicieux,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde
Et connu de vous seuls oublier tout le monde !

ÉPITRE X.

ARTICLE SIXIÈME.

Des promenades des environs de Nice, Villefranche, Turbie, Cimiez, Vallon obscur, St-André, la Grotte de Mont-cau, et celle de Châteauneuf.

On va dans la plaine et dans quelques collines de l'intéressante campagne de Nice, très-commodement en voiture, à l'abri en hiver des froids aquilons, enchaînés, dans ce tems, par l'exposition, la latitude et la situation unique de l'endroit, et en été courtisé par la foule des frais zéphyrs alors

en liberté à la suite des causes dont je parlerai à l'article 11.me, et au milieu d'un ambiant rempli de flots de parfums; mais on ne va sur les montagnes et quelques collines, si l'on en excepte la promenade de Nice à Menton, qu'à pied, ou à dos d'ańe ou de cheval, dans une température, c'est vrai, un peu moins heureuse, mais par des sentiers bordés, en toute saison, des beaux aloës (1), du cachetier cierge et du cachetier aux raquettes, du myrthe, des girofliers et de la sauge, tout en marchant sur les touffes fleuries et odorantes du romarin, du thym, de la violette, de la drave et de la lavande. Ce sont ces agréables et salubres sentiers que foulent tous les jours, en hiver, de dix heures du matin, jusqu'à midi ou jusqu'à une heure, des caravanes nombreuses de Lords respectables et d'aimables Ladis, ou de MM.rs et Dames de nation différente, qui viennent, tous les ans, dans ce beau et salubre climat, chercher une santé qu'ils ont perdue. Les sentiers destinés à ces courses agréables et salutaires sont nombreux dans les environs de cette ville, mais les promenades que les étrangers qui séjournent à Nice préfèrent ordinairement, sont celles de Villefranche, de la Turbie, de Cimiez, du Vallon obscur etc. Il y a encore celle du Vallon

(1) Ce sont des aloës agave fort beaux, sans être de l'exagération dans la quelle ils ont été peints par quelque voyageur.

de St-André, la promenade de la Grotte de Mont-cau, et de celle de Châteauneuf; mais la première est sur le goût de la promenade du Vallon obscur, et les dernières, n'offrant à leurs bouts que des souterrains remplis de pétrifications, sont plus l'objet de l'attention des naturalistes que de celle de tout autre individu. C'est des quatre premières de ces promenades dont je compte d'entretenir successivement mes lecteurs dans cet article.

Villefranche, à 3/4 environ de lieue, à l'E de Nice, sur la côte, est une ville qui se trouve au fond d'une étroite et profonde baie sur le bord de la mer. On s'y rend, de Nice, en bateau, à côté des rochers pittoresques et des grottes marines qu'offre sur la mer la partie méridionale, inférieure de Montboron que l'on cotoye dans ce trajet, et par terre, à pied, à dos d'âne, et même en voiture, par une route, moitié en montée et moitié en descente, à travers des forêts immenses de superbes oliviers. Cette baie est formée par des rochers calcaires énormes, très compacts, d'une couleur grisâtre et d'une cassure angulaire, qui s'étendent à une grande élévation au-dessus de cette ville, au nord, à l'est et à l'ouest. Elle tient à l'est, par moyen d'un isthme assez étroit, à une péninsule irrégulièrement triangulaire, qui se prolonge à son midi, bien au loin, devant elle, dans la mer. C'est dans la partie des bords ori-

entaux de cette presqu'île, qui touche près de l'isthme, où se trouvait jadis la ville de St-Jean d'Olivo. Les habitans infortunés de cette ville antique, chassés de leur habitation par les pyrates, qui dans le tems désolaient cette côte et qui s'étaient alors arrêtés chez eux, s'étaient sauvés sur les hauteurs à proximité, et surtout sur l'élévation en forme de pain à sucre, à côté, où l'on trouve, tout près d'un temple récent dédié à St-Michel, la vieille masure d'un autre, qui, dans ces anciens tems, était consacré à ce Saint; et comme ce mont était immédiatement sur cette malheureuse ville, devenue la proie d'un étranger dévastateur, ils avaient, dans l'impuissance de pouvoir la sécourir, sous leurs yeux, le triste spectacle de la destruction à laquelle elle était livrée. Cette destruction fut enfin consommée le 13.me siècle, et les habitans de cette ville privés par là d'un centre de réunion, restèrent en partie dans sa campagne, et se dispersèrent en partie dans ce reste de la Comtée, qui s'étend de Villefranche au Var. On trouve encore, dans le beau jardin de Beaulieu de Madame la Comtesse de Miollis, des masures que l'on croit avoir appartenu à cette ville, et de pierres en brique, dont les côtés sont d'une seule pièce, avec des lumignons sépulcraux de la même matière, qui font croire, qu'il y avait par là le cimetière de l'habitation. On trouve aussi tout près de Beaulieu, un peu plus au midi,

sur

sur la côte, des souterrains que les habitans appellent *Crottes*, que l'on attribue à des voûtes que les anciens avaient, dans les tems des pirates, fait construire dans ce lieu, pour y enfouir leurs effets à la moindre apparition de ces fourbans.

Cette presqu'île a, à son angle oriental, un fanal pour servir aux vaisseaux qui passent dans la nuit devant ce golfe. Cet angle de la Péninsule et l'extrémité correspondante de Montboron, forment l'entrée du port de Villefranche, appelé dans le tems des Romains, *Portus Herculis*, et dans un âge moins reculé, (comme nous le voyons d'un diplôme de Charles II, de 1295), *Portus de Olivo ;* port naturel, assez sûr et assez vaste pour recevoir une flotte encore assez considérable de vaisseaux de guerre. Ce port se trouve entre le bord S-occidental de Villefranche, le mur méridional de son Château, et le côté N-occidental de la Péninsule. Le second angle de cette presqu'île est celui qui la tient à la côte. Son troisième angle; savoir son extrémité orientale, a une appendice par laquelle cette péninsule se prolonge, comme par un autre isthme, si l'on pouvait la considérer comme un autre continent, dans une seconde presqu'île plus petite, sur le sommet de laquelle on révère un temple, dédié à St-Hospice. Ce Saint, du pays, après avoir, en 580, été Supérieur d'un couvent de St-Honoré et de St-Benoît, qui existait auprès des

Crottes, se renferma, pendant l'irruption des Lombards dans ces contrées, dans une Tour abandonnée, qui existe encore aujourd'hui dans ce Temple, couvert de cilices, sans autre nourriture que celle du pain, et de quelques racines mal apprêtées et de peu de dattes, sans autre compagnie que celle de ses vertus, et du bruissement d'une mer qui le révérait à côté; et là, dans un tems de désordre, il désarma ses assassins, par la résignation et la fermeté la plus édifiante et la plus héroïque.

On trouve encore sur ce Temple le distique suivant :

Hic fuit Hospitii turris, nunc cessit in ejus
Templum, quod struxit Balthassar iste locus.

Cette continuation de la Péninsule de Villefranche a, sur son sommet, un petit fort qu'Amé Duc de Savoie fit construire, dans le tems, pour la sureté de la rade. Les marins appellent la pointe orientale de ce prolongement, le *Cap de St-Soupir*. D'après Joffredi, c'est sur la presqu'île ou sur sa dépendance où existait l'ancien Fraximet, (v. p. 36), un fort, duquel, les Sarrasins, qui s'y étaient conservés plusieurs siècles, en furent enfin, sous le règne d'Othon, presqu'à la fin du dixième siècle, (v. Nic. civitas pag. 157) entièrement expulsés pour toujours, par les armes d'Hugon, Roi d'Italie et des Rois d'Aragon, par celle de l'Auguste maison de Savoie et

des Comtes de Vintimille (1). Le prolongement de la presqu'île a, à l'est, un promontoire, qui fait avec le cap correspondant de son côté oriental, a demi-lieue de distance, une anse, que les anciens appellaient *Portus olivula*, ou *Portus Anao*, ou *Nao*, *Navo*, anse où l'on peut abriter une escadre considérable de vaisseaux légers. C'est en 1543 que les galères d'André Doria y débarquèrent l'artillerie, et tout le reste de l'attirail de guerre, avec lequel on se proposait de faire le siège de Villefranche. Charles II, Roi de Naples et Comte de Provence, voulant enfin fermer cette baie aux incursions des pirates, qui infestaient si souvent la côte, fit, en 1295, bâtir, au bord septentrional de ce port, une nouvelle ville en amphithéâtre, vers la mer, sur des fondemens, qui en avaient été déjà jetés, en 1173, par les Génois. Il y fit diriger de loin une source salutaire, et la munit, pour sa défense, de plusieurs tours, dont quelques-unes sont encore debout. Pour engager beaucoup de monde à l'habiter, il invita, par le diplôme du 10 août 1292, tous les anciens habitans de St-Jean d'Olivo, dispersés dans sa campagne, à s'y rendre, ainsi que tous leurs voisins jus-

(1) C'est ce que je viens d'apprendre d'un acte authentique du 3 avril, enregistré à Aix le 24 février 1595. Les détails de ces événemens ont été aussi en partie chantés par Madame la Comtesse Roero de Saluce, sous le titre d'Aimon et d'Agila ou la Péninsule de St-Hospice. M. Millin et M. l'abbé Papon pensent que le Fraximet n'était, que ce que l'on observe en Provence sous le nom de Fraynet.

qu'aux bords du Var, et les affranchît *ab omnibus quistis, taleis, alberguis, cavalcatis pecuniariis, et aliis ademptis et prestationibus quibuscumque; exceptis juribus maris, rippæ et gabellæ*, et en conséquence il lui donna le nom de Ville-libre, ou Villefranche. Cette heureuse habitation a été, après, munie, ensuite des ordres d'Emanuel Philibert, de deux forteresses, une à son O-N-O sur Montalban, et l'autre immédiatement à son ouest aux bords du port. Cette dernière a, à l'ouest, une Darse et un Bagne.

Villefranche, au milieu des rochers, a, en quelques endroits de ses environs, surtout sur l'isthme de sa Péninsule, divers espaces de sa campagne, couverts d'une couche suffisante de terre végétale, assez forte, de couleur rougeâtre, fort propre, par sa nature, à la plus heureuse végétation (1); ce qui prête, surtout à Beaulieu, à divers jardins rians d'orangers et de limoniers, et à des forêts si considérables et si jolies d'oliviers, que l'ancienne ville en avait tiré une partie du nom. Les ravins même de la campagne de Villefranche, non susceptibles de culture, y sont hérissés d'arbres fort productifs, tels que le *Ceratonia siliqua*, dont les gousses, parvenues à maturité, sont si utiles à la nourriture et à l'engrais des chevaux. L'eau qui doit servir

(1) Le terroir est ici de nature a n'avoir pas besoin, pour la végétation, d'un si grand arrosement qu'ailleurs.

à l'arrosage, n'étant pas en mesure de l'étendue du terroir et du nombre de plantes auxquelles elle devrait servir, ce territoire est plutôt sec qu'humide.

Les hauts rochers de couleur grisâtre, qui, à l'est, au nord et à l'ouest, paraissent porter la tête jusque aux nues, les découpures et les inflexions bisarres et variées des contours brunâtres et raboteux de sa côte, marqués, au bord de l'eau de la mer, d'une ligne plus sombre, suivie d'une autre blanchâtre et trémoussante, le vague de la presqu'île qu'elle a à son midi, le phare, les forts, l'aménité du golfe, la verdure colossale et riante de sa campagne susceptible de culture et la beauté de l'horison, forment un tableau, qui, par sa fraîcheur, ses variétés et ses contrastes, fixe aussi l'attention de l'observateur qui sait apprécier. La température y est, comme à Menton, un peu plus douce en hiver qu'à Nice, et les individus atteints de maladies de poitrine, surtout si elles sont par cause sthénique, s'y trouvent assez bien, mais point à la même mesure qu'à Nice, à cause de la plus grande sécheresse de l'air qu'offre un endroit en grande partie couvert par de rochers décharnés, et arrosé par un si petit nombre de sources, et à celle de la profondeur et de la direction de la baie au S-E contre le vent dominant (1).

(1) Cette baie a, d'après M. de la Martinière, deux mille de profondeur, sur un quart de lieue de large.

La beauté du tableau de cette baie avec la ville qu'elle renferme, et la Péninsule qu'elle a en face, la douceur de son ambiant, le mugissement agréable des vagues qui viennent habituellement se briser aux crénelures et aux inégalités des rochers dont les bords de la mer y sont hérissés, la grande pureté de l'air que l'on y respire, la proximité de Nice etc., rendent cette promenade très-intéressante et très-fréquentée, dans les beaux jours de l'hiver, et surtout, quand le festin de l'Anachorète appelle, autour de son temple, la foule recueillie et enjouée de tout côté à la ronde. Les Niçois et les étrangers qui ont occasion de séjourner à Nice, s'y rendent aussi, quel que ce soit autre jour de l'année, pour des simples parties de plaisir, ou par des dîners que l'on donne. ou dans les habitations champêtres qui existent sur les bords de la Péninsule, ou sur les vaisseaux qui se trouvent par intervalle, dans le port. On y fait aussi des parties de chasse au tems des cailles, et on va y assister à la pêche du thon qui s'y fait surtout au printems. Celui qui désirerait connaître les détails de cette pêche n'a qu'à lire la page 279 de l'Ichtyologie de Nice par M.r Risso.

La Turbie. Ce village, à la distance de quelques lieues, à l'est de Nice, fournit encore, sur une fort belle route, une autre promenade, que les étrangers font ordinairement avec beaucoup de plaisir. On

y va, en montant jusqu'à Eza (*Isia* ou *Avisio* des anciens) et en passant ensuite tout le long de la crête d'une des plus relevées de nos Alpes, qui approchent davantage de Nice. Cette route tracée sur les bords de la mer, sur une montagne à pic, (v. pag. 39), est si relevée, qu'elle fait marquer au baromètre, selon Saussure, 20 lignes au-dessous de ce que cet instrument indique à leur niveau. C'est à cause de cette élévation et de son emplacement à côté et au-dessus d'un plan vertical si considérable, qu'on lui a donné le nom de *Corniche*. Ce chemin voiturable existe sur des rochers très-compacts, de nature calcaire, de cassure angulaire, d'une couleur grisâtre, des fentes desquels l'on voit sortir, pleines de vie et de parfum, les touffes du romarin, celles du thym, de l'origan, de la sauge et de bien d'autres plantes odoriférantes. La vue, en parcourant ce trajet, se trouve vraiment fatiguée par l'aspect angulaire et raboteux, et par la couleur uniforme des pierres dont il est composé, ainsi que par celui du vaste et haut demi-cercle au nord, de boulevards de la même composition et couleur, qui se trouvent séparés de l'observateur, par une distance considérable, et par des crêtes de montagnes à hauteur d'appui ou par des vallées interposées; mais elle se repose ou sur des tertres charmans de verts sapins, que, chemin faisant, l'on y rencontre par intervalles, ou sur le niveau

extrêmement profond de la mer que l'on voit de là si agréablement onduler et briller jusqu'à une énorme distance, ou sur les beaux lointains que l'on apperçoit sourire de tout côté à cette hauteur. La croupe de cette montagne, est, dans la plus grande partie de cette promenade, escarpée contre le midi, et l'on observe, dans plusieurs endroits de sa face méridionale, des cavités, en forme de grotte, qui ont une couleur tirant sur le fauve. Ces cavités ne sont que des vides, dit M.r Sausure (v. voyage sur les Alpes, vol. 3, p. 193), formés par la chute des couches qui s'en sont détachées et qui se sont écroulées, parce qu'elles manquaient d'appui. Elles sont, dans leur partie supérieure, recouvertes par des plans, qui, étant plus solides, ont résisté au tems et ne sont plus tombés: tous les bords de ces rochers sont à angles vifs. L'on rencontre, par intervalle, sur cette route élevée et pierreuse, de monticules couverts de végétaux tendres et verdoyans, dont l'aménité contraste avec la nature rocailleuse de l'endroit; et l'on voit parfois, sur ces tertres, divers groupes de bétail, qui, les parcourant ou y paissant, les rendent encore plus pittoresques à l'œil du voyageur. L'on observe au nord de cette route, parmi les diverses élévations qui en surmontent le niveau, quelques monts, tels que le pic qui se trouve en face d'Eza, et celui que l'on voit immédiatement au N-O

de la Turbie, appelé le *Mont des batailles*, desquels, quoi qu'ils n'aient jamais la tête blanchie par la neige et point d'autres montagnes plus élevées à leur portée, sourdent, même au-dessus de la route, et à peu de distance de leurs sommets, des eaux intarissables les plus pures et les plus légères possibles (1). A la fin de la montée de cette belle route, en venant de Nice, l'on est tout-à-coup surpris de voir, à une petite distance, au S-E, à hauteur d'appui, vers les bords de la mer, un pic très-élevé et tout particulier, en forme de pain à sucre. Ce pic, situé dans un creux, fait à demi-conque, qui le sépare de la route, est formé par diverses couches horizontales de rochers calcaires, et est coupé, à-peu-près presque perpendiculairement jusqu'aux bords de la mer. La vue de cette singulière élévation étonna et charma le convoi que fait parler Madame de Genlis (v. ses lettres sur l'éducation t. 2, pag. 305). Les ruines

(1) Les eaux qui découlent des sommets les plus élevés de nos montagnes, presque jamais couvertes de neige, et séparées par des intervalles et des profondeurs immenses, d'autres élévations plus considérables, tout en donnant par leur beauté, de l'agrément aux yeux, et par leur fraîcheur, légéreté et pureté, du plaisir au goût et de la santé au corps du voyageur, elles ne laissent pas d'offrir bien du mystère sur le point de leur vraie origine. Si on les attribue aux vapeurs qui viennent se condenser à la surface de ces montagnes, j'observe que l'extérieur de ces pics n'est presque jamais humide, et qu'il n'est pas assez vaste pour recueillir de l'air qui est à son contact, toute l'humidité qui sort sans cesse des entrailles de leur partie la plus élevée. D'ailleurs pourquoi la vapeur de l'air donnerait seulement l'humidité à ces deux pics, et non pas à bien d'autres que l'on rencontre dans ce trajet ?

d'un château servent, pour ainsi dire, de toque à cette pyramide, presque tout-à-fait semblable au rocher de Palque ; le village d'Èza, au-dessous de sa pointe, en face du midi, se prolonge, en ligne horizontale, de l'ouest à l'est de cette élévation, comme une traînée de nids d'hirondelles, attachés au rocher ; la seule église de St-Michel, paroisse de l'endroit, plus apparente que le reste, s'offre au même plan au N-E en face de la route. Le creux, dans lequel ce cône s'élève, rempli partout de vignobles, de guérets, de plantations d'oliviers ou de bosquets de sapins, a sa coupe au midi, au niveau et de la face méridionale de cette pyramide et du plan vertical de la montagne. A cette ligne, toutes ces diverses surfaces, se confondant ensemble, descendent dans une profondeur immense jusqu'aux bords de la mer. Dans ce trajet, donnant sur la plaine azurée et réfléchissante qui est au-dessous, elles mettent cette belle surface dans le cas d'offrir sans cesse, agréablement ondoyante, l'image des guérets, des oliviers, des sapins, du rocher et du village. On a immédiatement au-dessous de ce cône une station maritime, dans une baie indiquée dans l'itinéraire d'Antonin, sous le nom d'*Avisio Portus*, baie qui est entourée de fort hauts et énormes rochers. On voit, au nord et à l'ouest de ce village, les traces d'une antique route des Romains, dite Aurelienne, marquée aussi

par intervalles par des colonnes milliaires en maçonnerie rustique, qui sont encore debout en partie. Cette route conduisait d'Italie à Cimèle ; de là à Arles dans les Gaules et ensuite en Empurias en Espagne.

Ces montagnes franchies par les Français dans la dernière guerre, l'ont été aussi par Hercules revenant d'Espagne, par les Carthaginois, après la guerre punique, par Charles-Magne allant en Italie et par les Romains, aux tems de César. Nous voyons, au sujet de ces derniers, ce que dit Virgile :

. . . . . *Quantas acies stragemque ciebunt*
Aggeribus socer Alpinis atque arce Monœci,
Descendens, gener adversis instructus Eois.

ÆNEID. lib. 6.

C'est à la moitié presque de la route qui va de Nice à Menton, en passant au milieu des montagnes indiquées (v. p. 39), que l'on trouve ce village qui eut jadis pour nom la ville de Mars, et dans lequel, dit-on, l'Empereur Pertinax reçut le jour d'un affranchi. Cette habitation fut ensuite appelée la Turbie, ou de *Turris in via* ou de *Tropia* ou de *Trophea Augusti* (1) ; savoir

---

(1) Immédiatement au S-E de la Turbie, entre ce village et les avenues de Colla-piana, s'élève un plateau entouré, presqu'en cercle, par des vieilles murailles de l'épaisseur d'un demi-pied et de la circonférence environ de 2 à 300 pas. Ce plateau partagé en quelques endroits par des murs de traverse, offre au-dessous des décombres dont-il est couvert, l'aspect d'une voûte souterraine. Ces débris des différentes parties de ce monument, qui se sont, en divers tems, écroulées, épars sur ce plateau, forment un tas, sur lequel paraît s'élever ce qui en reste encore debout. Ce reste n'est dabord

de ce grand monument qu'Auguste y avait fait dresser l'an 700 de Rome, pour célébrer la soumission de ces contrées à l'Empire

---

que le noyau presque cilindrique d'un socle, de 15 mètres environ de hauteur et d'une centaine de pas à-peu-près de circonférence, offrant une surface dégradée. Il paraît formé par plusieurs colonnes, rangées en un alignement circulaire, à la distance de plus d'un mètre les unes des autres, consistantes dans la seule juxta position des unes sur les autres, de plusieurs pierres de taille quarrées, inégales entr'elles, d'un mètre à-peu-près de longueur, demi-mètre environ de largeur, et huit décimètres d'épaisseur. Les vides que ces colonnes laissent entr'elles, au dehors, sont remplis par de la maçonnerie rustique ordinaire. L'intérieur, pour ce qui paraît de sa partie septentrionale plus endommagée que les autres, est formé par divers autres rangs de ces colonnes en pierre de taille, liés par quelques traverses de maçonnerie ordinaire, et rempli par un mélange de pierres brisées avec de la chaux éteinte et du sable, si dur aujourd'hui, que je n'ai pu en détacher la moindre parcelle avec les doigts. Ce socle finit à sa partie la plus élevée par une corniche circulaire, unie, en pierre de taille, de quelques pouces de largeur. A l'E et à l'O, on voit à son contact deux murailles parallèles, à sa surface, de quelques mètres de large sur 3 quarts envions de mètre de profondeur. Leur dégradation montre que ces murs ont été d'une plus grande étendue. L'occidental a toute son élévation jusqu'à la corniche, mais l'oriental, comme de ce côté le monument est plus dégradé, n'est élevé que de quelques mètres du sol. Au-dessus de ce grand piedestal on trouve une élévation triangulaire, qui paraît n'être que le reste d'une Tour cilindrique, de quelques pouces de moins de circonférence que ce soubassement, qui était placée sur le socle. Il paraît que plus de trois quarts de cette Tour sont déjà tombés. Ce qui reste n'est qu'une masure, qui ne garde qu'à sa face O-S-O, sa forme ancienne. Ce reste de la surface de ce bâtiment ne forme au sommet que le quart à-peu-près, et à sa base le sixième ou le septième de toute la circonférence. Cette surface n'est formée, à son tiers inférieur, que par des grosses pierres de taille, quarrées, arrangées les unes sur les autres; à son tiers de milieu, par des matériaux construits à la manière ordinaire, et, à son tiers supérieur, par des petites pierres quarrées, alignées les unes sur les autres, comme dans les édifices publics des Romains. Tout ce travail est terminé en haut par deux tours circulaires de pierre de taille, qui offrent au dehors, en demi-relief, l'un sur l'autre, deux rangs d'arcades égales de demi-mètre d'ouverture. On voit encore, au-dessus de ces rangs, quelques petits restes de maçonnerie, qui

Romain, obéissance si mémorable et si nécessaire pour la communication avec les Gaules, et pour la conservation de ces Pro-

---

paraissent n'avoir été que des crénelures ou des garde-fous du plate-forme supérieur de ce bâtiment. On trouve encore, à l'intérieur de ces vestiges de balustrade, quelques sièges, en pierre de taille, dont la suite faisait probablement le tour de toute la circonférence de ce plate-forme. Tout l'intérieur de cette masse n'est qu'un mortier mêlé avec des pierres brisées, semblable à celui dont on a formé l'intérieur du socle. En comparant, à vue, la hauteur de cette Tour, avec celle, que j'avais déjà pris d'autre manière, du socle qui la soutient, il m'a paru qu'elle devrait être presque le double de cette dernière. A divers côtés du socle et de la Tour j'ai trouvé des trous et des crevasses noircis par la fumée, qui m'ont fait croire que l'on a renversé ce bâtiment par l'explosion de la poudre. C'est ce qui a été fait dans des tems très anciens, si nous en croyons l'anonime cité par l'abbé Joffredi, et ce qui a été renouvellé postérieurement, dit-on, par le maréchal de Villars. La solitude et le silence que j'ai trouvé sur cette hauteur, au moment où je prenais ces détails, faisaient, un singulier contraste avec les idées auxquelles la vue de ce monument et le local me rappellaient; savoir celles du bruit et du mouvement du nombre des esclaves qui ont dû travailler à sa construction, et de celui des batailles, qui se sont tant de fois renouvellées, entre les peuples qui gardent ce passage, et ceux de l'ouest, ou de l'est, qui ont tant de fois tenté de fluer les uns sur les autres. En comparant cette grande masse, quelque colossale qu'elle ait été en divers tems, avec la majesté des rochers imposants qui s'offrent ici, de tout côté, des bords de la mer, j'avais occasion de voir combien sont petits les résultats des efforts les plus étonnans des hommes, à côté de ceux qui n'ont de source que dans la nature. Cette Tour avait, déjà, presque tout-à-fait changé de face, depuis sa fondation jusqu'à la description qui en fut faite, par un italien, et qui fut publiée il est 159 ans, par M. l'abbé Joffredi. L'état, dans lequel elle se trouve aujourd'hui, marque ce que deviennent les monumens les plus solides à la suite du vandalisme, des guerres et du tems. Par divers exemplaires, identiques pour la forme et les proportions, et différens, pour la grandeur, des deux formes de ce monument, celle dans laquelle cette Tour a été construite par les Romains, et l'autre à laquelle elle a été réduite dans les tems postérieurs, (exemplaires qui chez diverses familles respectables de nos environs se transmettent, depuis tems immémorial de génération en génération) elle représentait à l'epoque de sa construction, un grand soubassement quarré, en pierre de taille, qui avait, à sa face

vinces dont on avait déjà entrepris la conquête. De ce village, peuplé de 800 à 900 habitans, portant la vue au S-S-E à trois

---

méridionale, une porte d'entrée, par la quelle on allait, par moyen d'un escalier, dans toutes les portions de la Tour. Au-dessus de cette base, il y avait un autre soubassement quarré, ayant à sa face du midi l'inscription suivante :

IMPERAT. CESARI DIVI F. AUG. PONT. MAX.
IMP. XIV. TRIBUN. POTEST. XVIII.

S. P. Q. R.

Quod ejus ductu, auspiciisque, Gentes alpinæ omnes, quæ a mari supero ad inferum pertinebant, sub imper. pop. r. sunt redactæ, Gentes alpinæ devictæ, Trumpilini Camuni, Vennonetes, Isnarci, Breuni, Naunes, Focunates, Vindelicorum gentes quatuor, Consuanetes, Virucinates, Licates, Catenates, Abisontes, Rugusci, Suanetes, Calucones, Brixentes, Lepontii, Viberi, Nantuates, Seduni, Veragri, Salassi, Acitavones, Medulli, Ucini, Caturiges, Brigiani, Sogiontii, Ebroduntii, Nemalones, Edenetes, Esubiani, Veamini, Gallitæ, Triullati, Ectini, Vergunni, Egnituri, Nementuri, Oratelli, Nerusci, Velauni, Suetri.

Dans ses faces latérales elle avait des trophées de marbre en demi-relief. Au-dessus de cette masse on voyait une autre base circulaire sur laquelle s'élevait un rang aussi circulaire de colonnes d'ordre dorique (colonnes dont-on trouve encore des traces et des morceaux dans les débris du plate-forme) à petite distance les unes des autres, au-dessus desquelles était une architrave et une corniche. Au-dessus de cette corniche, existait, sur des socles partiels, un autre rang circulaire de colonnes du même ordre, un peu plus petites que les autres, sur l'architrave et corniches desquelles on voyait une coupole en pyramide, portant debout, à son sommet, sur un autre socle, la statue colossale de César Auguste. Ces deux rangs de colonnes avaient, dans leur intérieur, le massif d'une Tour cilindrique, en pierre de taille, situé sur la base circulaire indiquée, où il offre deux rangs de niches pour des Statues, une, dans chaque intervalle des deux colonnes. Ce grand monument, endommagé apparemment par les premiers flots des barbares, qui, à la chûte du grand empire, inondèrent ces contrées, fut probablement rétabli par ceux des suivantes, dans la forme dans laquelle sa partie occidentale, telle que je l'ai montrée, nous en donne l'idée. Tel est aussi l'esquisse de cette seconde forme que j'ai trouvé chez les familles, qui ont celui de la première.

quarts de lieue de distance en bas, l'on voit la ville de Monaco sur la plate-forme d'un rocher, fortifié par la nature, de circonférence elliptique, qui s'avance à 80 mètres environ d'élévation, en péninsule dans la mer. Les côtés de ce rocher, presque perpendiculaires sur la mer, offrent pourtant assez d'inégalités pour se couvrir des broussailles, des cachetiers aux raquettes, des touffes d'aloës agaye, et de plusieurs autres plantes qui font ailleurs l'ornement des parterres. On observe, un peu plus loin à l'est, le Cap-Martin, auprès duquel l'on fait la pêche du corail, et à moindre distance, à l'ouest, la Tour d'Abeglio, sous la quelle les habitans de Monaco se réunissaient jadis, pour empêcher les Sarrasins de mettre les pieds à terre. On descend de la Turbie à Monaco à travers une forêt immense d'oliviers très-bien cultivés. Cette Ville est la capitale d'une petite Principauté dont le Souverain, aujourd'hui régnant, sous le nom d'Honoré V.me, descend par la

---

J'ai encore trouvé, au S-E de cette Tour, dans un mur des avenues de Colle-piana, un grand bassin en marbre, représentant, au dehors, la forme du bas d'une cuirasse colossale, et sur les marbres de l'arcade de la porte de la Turbie, en grosses lettres, l'antique inscription de Rumpili sur une pierre, de Trumpilini, et ni de la même sculpture, sur une autre. M. l'abbé Mauro, mon ami, ancien Curé de la Turbie, qui a eu la bonté de m'accompagner dans cette excursion, m'a communiqué des pièces en argent, trouvées dans des fouilles de l'endroit, dont une a, sur une face, une tête romaine et un pelta au-dessous, et l'autre le génie de Rome, ailé, plaçant des trophées sur un tronçon debout, et un autre pelta au-dessous; l'autre a d'un côté un trépied, et de l'autre diverses figures symboliques que je n'ai pu déchifrer.

voie de Madame Louise, fille unique d'Antoine I.er, sa bisaïeule, de Grimoaldo, puîné de Pipin le Gros, frère de Charles Martel, et oncle de Charles-Magne. Auprès de cette Ville, et à l'est du rocher, il y a un petit Port qui sert d'abri contre les vents de l'ouest et dont Lucain nous a parlé en ces termes :

Quaque sub Herculeo sacratus Numine portus
Urget rupe cava pelagus ; non Corus in illum
Jus habet aut Zephirus : solus sua littora turbat
Circius, et tuta prohibet statione Monœci.

La route voiturable qui va de Nice à la Turbie, conduit, de ce village, à Menton, aux bords de la mer, à la même distance que celle-ci est éloignée de Nice. La ville de Menton peuplée d'environ 3800 habitans, fait, par la douceur de son climat, par la culture soignée et la belle végétation des jardins rians d'orangers et de limoniers, au milieu desquels elle se trouve ; par ses beaux oliviers, par l'enjouement et le caractère aimable de ses habitans, un des séjours les plus agréables des bords de la méditerranée. Les MM.rs Papon et Millin ont tous les deux, dans leurs ouvrages, dit du bien de cette ville agréable. *On y trouve*, dit Madame de Genlis, *une quantité d'orangers et de citronniers dont l'air est embaumé.* C'est à un quart de lieue de Menton, que l'on trouve à l'est, après avoir traversé le coteau délicieux des Cuses, sur les bords de la mer, la gorge singulièrement agreste
de

de St-Louis. Ce vallon très-profond est arrosé par une source d'eau argentine qui y tombe en cascades, et muni de parois en galerie, garnies de citronniers, et dont les bords sont rapprochés par un pont très-hardi, de fraîche date et d'une bonne architecture. On trouve, à une trentaine de pas à l'est, de cette gorge riante, aux bords de la mer, un autre enfoncement très-sombre et très-silencieux, à *Baussi-Rossi*. Il est formé par une espèce de crevasse fracturée, en forme d'ouverture de pavillon, de hauts rochers calcaires, très-compacts, mêlés de quelque peu de silice, qui s'élèvent des bords de la mer. Ces rochers sont d'une couleur bleuâtre presque partout au-dehors, mais rougeâtre ou fauve dans quelques endroits et surtout à l'intérieur des ouvertures et des grottes; ce qui rend asssez raison du nom qu'on leur a donné. Comme la mer s'introduit dans l'intérieur de cet enfoncement, on le cotoye à une certaine hauteur, dans quelques endroits, sur des galeries, en pierre vive, formées à coups de ciseaux, et dans d'autres, sur une espèce de pont de bois. On voit dans l'intérieur de cette grande caverne des entrées de même forme de bien d'autres plus petites, entrelacées partout de lierre. A voir ces lieux singuliers pour la première fois, on les prendrait pour les appartemens des Tritons et des Néreides. On n'y entend d'autre bruit que le fracas de la vague écumante, qui,

en y expirant, vient, par des intervalles égaux, quelquefois redoublés, remuer le nombre infini des petits cailloux qui s'y trouvent amoncelés, et l'écho qui en retentit de tous les coins de l'antre, ainsi que des grottes partielles auxquelles il sert de sallon. A quelques pas à l'est, on voit descendre en murmurant, à travers diverses têtes de la croupe des rochers, des filets, des faisceaux et des nappes d'une eau cristalline, qui vient des moulins qui sont au dessus; cascades que la personne que fait parler Madame de Genlis, prit pour naturelles.

Cette promenade sur la crête d'une montagne si relevée, coupée, dans toute sa longueur, presqu'à plomb sur la mer; formée par des pierres, quasi partout couvertes des plantes aromatiques, offre un air respirable si sec, si léger, si élastique et si chargé d'exhalaisons balsamiques; présente, par une si grande élévation escarpée sur la mer, des points de vue si beaux, si vastes et si variés; et offre par le bruissement monotone et réitéré des vagues, qui viennent se briser aux rochers angulaires de sa base, une impression si singulière, que les individus qui sont atteints de maladies de langueur ou qui sont en état de convalescence, peuvent toujours expérer d'y obtenir un effet salutaire. J'ai vu un certain nombre de phthysiques par cause asthenique, se trouver, quelquefois, plutôt

soulagés par ces promenades, que par tout autre moyen pharmaceutique.

Cimiez. On voit de Nice, à demi-lieue de distance au nord, au sud de Montcau, la colline riante de ce nom. On y va, en cotoyant, jusqu'à ses pieds, le bord occidental de Paillon. Quelque petite qu'elle paraisse à des yeux qui la regardent de Nice, ou du côté oriental de ce torrent, cette ample colline offre, à son nord et à son ouest, une plaine étendue où existait jadis l'antique Cimèle (1), la capitale des Védiantiens. On trouve, à sa partie inférieure, des jardins fort agréables; on a partout, dans son étendue, des vergers délicieux, des vignobles touffus et des forêts de beaux oliviers, avec des fort jolies maisons de campagne. L'on voit, au sommet, un Sanctuaire de notre Dame de l'Annonciation, et avec lui, depuis l'an 1548 (v. p. 31) le couvent des Cordeliers réformés, qui existait auparavant à la Croix de marbre. On trouve au midi, et à une quarantaine

---

(1) Il n'y aucune donnée positive sur l'époque de la fondation de cette ville. L'on sait seulement qu'aucun écrivain, antérieur à la fondatien de Nice, n'en fait point mention. Son nom, tiré du Grec, annnoce assez qu'il ne lui a été donné que par des fondateurs Grecs d'origine. C'est vrai qu'il résulte d'une inscription qui est sur cette colline, que M. Aurelius Maturus fit rétablir, en l'an séculier, les aqueducs de Cimèle *jam veustate collapsos*: ce qui fait remonter bien loin leur construction, et par conséquent la date de la ville qui l'a déterminée; mais l'espace de 3 ou 4 et plus de siècles, depuis l'arrivée des Phocéens, jusqu'au moment de cette inscription, est assez étendu, pour que des aqueducs, exposés sans cesse aux courants impétueux d'une eau si considérable, puissent avoir besoin d'être restaurés et rétablis.

de pas environ de ce Sanctuaire, sur un plateau presque quarré, plus relevé que le reste, un beau bosquet de chênes, de sapins et de cyprès, avec des belveders fort riches en points de vue. En parcourant cette intéressante colline, on rencontre 1.° dans la vigne de M.r le Marquis Ferré et dans le jardin même des Pères Cordeliers, divers grands aqueducs voûtés, construits en marbre ou en pierre de taille, par lesquels les eaux nécessaires à la ville de Cimèle, lui venaient 1.° du Rayet, tout près de Falicon; 2.° d'Aspremont par Gairaut (1); et 3.° du Temple, et selon l'avis de quelqu'un, de la profonde gorge de Duranus (v. p. 48), à la Vesubia, par la source du Temple (2), pour être ensuite, après

---

(1) La source du Ray, est assez abondante. Elle passait par Rimiez, et de là elle descendait à Cimèle pour y être employée au service de cette ville. Aujourd'hui, en partie, elle sert à l'arrosage des campagnes de Rimiez, et en grande partie elle se perd dans le vallon de St-Pons. Celle de Mouraille est encore plus abondante. Elle sort dans le quartier de Gairaut, d'un aqueduc en maçonnerie, de la hauteur d'un homme, qui, bien voûté et conditionné, percé dans la pierre vive, pénètre bien au loin, vers Falicon, dans l'intérieur de la montagne, à un aboutissant que l'on n'a pas eu encore le courage d'approcher. La source du Temple est aussi très-abondante, et offre pareillement, à-peu-près, de son côté, les mêmes données. Ces deux dernières sources étaient encore, de plus d'un mille de distance, conduites à Cimèle, par des aqueducs en maçonnerie qui n'existent plus, depuis tems immémorial.

(2) C'est une opinion qui s'est manifestée depuis quelques années; je ne sais sur quel fondement. La grande distance, qui existe contre le lit de la Vésubia et l'endroit où cette source se montre, les bases solides, pierreuses et épaisses qui séparent ces deux points, l'incompatibilité de la régularité ordinaire de cette eau, avec les vicissitudes du gonflement et de la diminution, de l'attérissement et du déblai auxquelles est, à tout instant, exposé le lit de ce torrent, montre combien cette opinion est peu propre à satisfaire un esprit exact.

avoir servi aux besoins de cette ville, versées, du côté occidental de la colline, dans les campagnes de l'Aubre et de là dans Paillon : 2.° à une petite distance au sud du Sanctuaire, su le plateau et dans le bosquet indiqué, des masures, dont les murs sont construits à la manière des édifices publics des Romains; ruines que la voie publique désigne pour des restes du palais du Préfet qui siégeait à Cimèle. La beauté de la situation vient aussi à l'appui de cette croyance, puisque c'est toujours dans les plus beaux quartiers d'une ville, où l'on élève les palais des Gouvernemens: 3.° dans la vigne de M.r le Marquis Ferré, à 150 pas environ à l'ouest de ce plateau, des restes d'un Temple d'Apollon (1), recouverts en partie pour servir à l'habitation d'un metayer de cette campagne. Cet édifice, ayant la forme d'un Temple, avait son entrée au midi. Ses murs étaient aussi formés, aux surfaces, par des petites pierres de taille alignées, et le dehors de cet arrangement est par intervalles coupé horizontalement, dans toute son étendue, par l'alignement de l'épaisseur de deux ou trois briques fort minces, placées les unes sur les autres. On

(1) La forme seule de cette bâtisse, les Idoles que l'on a trouvé dans ses fouilles, font assez connaître qu'elle n'était jadis qu'un temple. La circonstance du souterrain qu'elle avait à son rez-de-chaussée, et celle de sa proximité de 150 pas du cirque, qui lui rend applicable, ce que le Préfet Claudius, dit à St-Pons dans l'amphithéâtre : *ecce proximum Appollinis templum, accede et sacrifica*, ne laissent pas de doute que ce temple ne fût celui d'Apollon.

y voit encore, au dedans et au dehors de ces murs, des grosses pierres quarrées, qui sortent environ un pied de leur surface, et des alignemens horizontaux de petites niches, où, il est à croire, que, dans le tems, on plaçait des Idoles. Le paysan qui habite cette bâtisse, m'a encore montré avec un air de mystère et de secrète horreur, à un coin du pavé de son rez-de-chaussée, un trou, qui répondait, m'a-t-il dit, à un souterrain profond qui allait au nord. C'était sans doute dans des lieux semblables, où les Prêtres d'Apollon et les Pythonisses descendaient puiser la fureur, par laquelle, au milieu de leurs contorsions, ils débitaient du haut d'un trepied, à la foule abusée, le vague des oracles des Delphes. M.r l'abbé Joffredi a encore vu, à côté de ce Temple, des restes de bains publics. M.r Rossetti, en a fait de même; bains dont je n'ai pu trouver le moindre vestige; mais je viens d'apprendre que M.r Bottini, vice-consul de Rome, a découvert naguère, à l'est de sa vigne, une suite de bains en pierre dont les sièges sont en brique maçonnée. MM.rs l'abbé Joffredi et Millin ont eu le soin de rapporter toutes les inscriptions antiques, qui existent encore sur cette colline, et parmi cette abondance je ne me suis arrêté que quelques instans sur celle faite en honneur de M. A. Masculus, ainsi que sur une grosse pierre existante au-devant de la porte du palais

de M.r le Marquis Ferré, offrant de hiéroglyphes, tels qu'une pyramide, un vautour etc., et sur une autre, à côté, portante l'inscription connue de Corneliæ Saloninæ etc. Un Seigneur allemand avait tiré, en 1787, des fouilles qu'il avait fait faire à Cimiez, deux statues en bronze et une en marbre. Madame la Comtesse Subormiska en a fait retirer, deux ans après, une bague en or, une figure de Jupiter et une centaine de médailles. M.r le Chevalier de Nieubourg en tira, l'année dernière, une petite Idole en terre cuite, dont il fit cadeau à Madame Roero de Saluce (1). On en tire de tems à autre des pierres fines pour des bijoux, des médailles et des pièces de monnoie, au type de divers Empereurs de Rome. J'en ai eu diverses en bronze, à la tête d'Auguste, de Julie, d'Antonin etc., ayant toutes, à leur face postérieure, une figure debout, au milieu de lettres initiales S. C. Je trouve à une de ces pièces, au type d'un Empereur, le légende d'*Antoninus pius Armeniacus*. J'en

---

(1) J'ai déjà eu occasion de parler de cette excellente Poétesse (v. pag. 22, 66 et 115). Elle rappelle encore ici mon attention par deux Odes de sa composition, point encore imprimées, par lesquelles, elle a célébré, l'année dernière, cette colline 1.° sous le titre simplement d'*Ode sur Cimèle*, et par une autre, sous celui de l'*Ombra romana in Cimela*. Cette Dame est surtout célèbre par un ouvrage, en 4 volumes de Poésies sur divers sujets, qu'elle a composées à l'âge de 18 ans, où brillent à la fois, toute la richesse et la pureté de la langue italienne, toute la profondeur d'une instruction très étendue, et toute la force de la verve poétique la plus délicate et la plus heureuse.

ai tiré une pièce en argent, qui a, sur une face, la tête de Mercure, et sur l'autre, un Chariot, monté par un génie tout nu, qui fouette ses coursiers et traîné par deux chevaux ayant sous leurs pieds la sillabe S A V, au-dessus d'un tableau, où l'on voit le mot *Roma.* On trouve aussi à 150 pas à l'ouest du Temple d'Apollon, dans l'extrémité orientale de la vigne de M.r le Chevalier de Nieubourg, les restes d'un amphithéâtre, de forme elliptique, dirigé du N-N-E au S-S-O, construit aussi, comme tous les édifices publics des Romains, par des murailles épaisses dont les deux surfaces sont en petites pierres de tailles quarrées, alignées les unes sur les autres, et l'intérieur en chaux éteinte avec du sable et des pierres brisées. L'entrée de ce cirque étoit à l'O-S-O. L'extérieur du côté Nord de ce monument, ayant été un peu plus respecté, permet encore de voir, que l'on a cherché à y rompre la monotonie de la grande uniformité d'une trop large surface [composée de petites pierres alignées] par la sortie de l'alignement, d'autres pierres quarrées plus grosses, qui s'y montrent par intervalles. M.r de Nieubourg vient de me faire observer qu'il a découvert quelques-unes de ces pierres qui sortent de l'alignement, percées perpendiculairement de haut en bas par un trou de plusieurs lignes. Ces pierres, étant a plomb sur d'autres de même nature qui ne sont

point percées, font croire qu'elles n'étaient là que pour soutenir les pieux des tentes nécessaires, dans les chaleurs de l'été, pour garantir, sur le podium, les spectateurs des rayons du soleil. La forme de ce monument est elliptique, mais une couche de sa muraille extérieure, en partant de son extrémité nord, paraît s'épaissir insensiblement plus que le reste, à mesure qu'elle s'avance à l'est, et au midi de la bâtisse, et enfin, coupée brusquement, à un quart de tour, elle fait un angle saillant et une interruption hors d'œuvre de ce bâtiment, de plus de quatre pieds d'épaisseur. On ne connaît pas l'époque de la fondation de ce monument; mais sa construction montre, qu'il est sorti de la main des Romains: l'on sait qu'il existait déjà aux tems de Gallien et de Valerien et que St-Pons y fut exposé (v. pag. 63), sous le règne de ces deux Empereurs, à la fureur des bêtes féroces. Le podium de ce bâtiment ne paraît pas, au premier coup d'œil, d'une grande étendue, mais si on l'examine en détail, on voit qu'il aurait pu contenir de 5 à 6 mille spectateurs.

L'avenue de ce cirque (1), telle qu'on

---

(1) Cette arène est de 45 mètres de longueur, et de 34 et quelques décimètres de largeur, et j'ai trouvé l'épaisseur de la totalité des murs qui l'entourent, de dix mètres d'étendue; ce qui rend cette bâtisse de 65 mètres de long, sur 54 environ de large. J'ai soigneusement visité, en dedans et en dehors, la partie inférieure de ce cirque pour y chercher les portes des caveaux, où étaient logées les bêtes féroces que l'on y fai-

le voit aujourd'hui, n'est qu'un champ parsemé de quelques ceps de vigne, de deux ou trois petits figuiers et de 13 ou 14 oli-

---

saient agir; mais je n'y ai rien trouvé. La petitesse du local n'est pas une raison pour croire que ces animaux n'auraient pu y jouer, puisqu'un endroit plus anguste leur aurait suffi. D'ailleurs j'observe, que les Historiens contemporains de St-Pons, qui nous ont transmis la vie de ce Saint, disaient alors au public, et par conséquent aux habitans même de Cimèle, qui devaient positivement savoir, s'il y avait des loges d'animaux féroces dans ce cirque, et si l'on y faisait jamais jouer ces animaux: que ce Martyr de la Foi, y avait été livré à deux Taureaux et à deux Ours tirés, des montagnes de la Dalmatie. *Ursi itidem bini, miræ magnitudinis, quos Mombritius ex Dalmatiæ montibus delatos refert, mox a caveis emittuntur* (v. Nic. civit. p. 79). Supposé pour un instant que ces écrivains, ce qui n'est pas à croire, se fussent abusés eux-mêmes, ou eussent voulu abuser le public sur une circonstance passagère, qui, une fois passée, ne pût plus être reconnue, ils n'auraient jamais imaginé une espèce de supplice, dans un lieu, où tout le monde aurait pu aisément reconnaître qu'il n'y aurait jamais eu de moyens propices, ni une construction convenable, pour l'appliquer. Ces caveaux doivent s'y trouver de toute certitude, et être au bas du mur, éloignés autant que possible de l'endroit, fréquenté par le public, et si à portée, qu'ils pourraient l'être, de l'arène, à laquelle leurs hôtes étaient destinés. Si l'on ne les trouve plus maintenant, c'est que le niveau actuel de cette arène, étant aujourd'hui, par l'effet des décombres qui s'y sont accumulés, et par celui de la poussière des siècles qui, depuis si long-tems, s'y est répandue, beaucoup au-dessous du plan, auquel il était, au tems des Romains, ces loges, qui n'en sont qu'un supplément et une dépendance, se trouvent actuellement plusieurs brasses sous terre. En effet, dans l'état actuel, le bord intérieur du podium qui devait être anciennement à une grande distance de l'arène, pour que le public se trouvât, sur les sièges, à l'abri des coups des combattans, et loin du désespoir des victimes, ne s'en trouve aujourd'hui éloigné que d'un mètre et sept décimètres. A l'extérieur du quart S-O de la circonférence de ce cirque, déjà dans la vigne de M. le Marquis Ferré, on voit des pierres attachées au sol, qui paraissent former le dessus de la voûte d'un souterrain. C'est probablement là-dessous, où existent ces caveaux et dans la direction correspondante, à l'intérieur du cirque, vers l'arène, où l'on trouverait les portes qui y conduisent. Le dessus des contours de cet amphithéâtre n'a, à sa partie moyenne, que les traces d'un, ou, tout au plus de deux degrés, mais à la partie septentrionale, surtout et moins

viers. Arrivé à cet endroit, j'y ai éprouvé un singulier contraste, en comparant la solitude où je l'ai vu, le morne silence qui y règne et la douceur des couplets d'un rossignol, qui y sautillait de branche en branche, à la foule qui s'y pressait, aux urlemens des combattans, aux soupirs des victimes et aux acclamations bruyantes des spectateurs que l'on y entendait, aux

---

à l'ouest, on voit encore, dans l'étendue de quelques mètres seulement, celles de 4, 5 et plus de degrés, allant de dedans en dehors, par des tours successivement plus considérables. Dans le corps des murs du cirque, à une certaine distance de l'arène, on trouve, à diverses élévations, des cellules situées, en long, de l'extérieur à l'intérieur, de la largeur environ de 16 pans en dehors et de 10 en dedans, et de 20 de longueur, couvertes par une voûte inclinée vers le centre de l'arène. Une grande partie de ces cellules est entièrement détruite, une autre partie n'est qu'écroulée, et une petite partie est encore debout. Plusieurs personnes prennent ces pièces pour des communications entre les diverses parties de l'amphithéâtre; d'autres, pour des loges d'où le public observait les combats, les spectacles et les exécutions; et d'autres pour des prisons où l'on gardait les bêtes féroces. Elles n'étaient point des voies de communication, puisque je n'ai trouvé qu'à une seule d'elles, une porte latérale, qui ensuite avait été mûrée : elles ne servaient point de loges aux spectateurs, parceque'elles sont la plus part fermées du côté de l'arène; elles ne tenaient pas lieu de prison pour les bêtes féroces, parceque ces animaux y auraient été trop près du public, et trop éloignés du champ de bataille qui leur était destiné. Comme les côtés de ces cellules ne font que suivre, du bord extérieur, jusqu'aux marges intérieures du podium, les rayons d'une figure elliptique, dont la circonférence n'est que celle du cirque, et le centre, le milieu de l'arène, et que l'inclinaison de leurs voûtes n'est que celle que doit avoir le podium pour être bien en perspective de ce champ, je pense que la première et véritable destination de ces pièces, n'a été que de former la charpente de cette partie de l'amphithéâtre, doucement inclinée, vers le lieu des spectacles, pour la distribution commode et graduelle des sièges de ceux qui voulaient en jouir, et que, après celà, rien n'empêchait que l'on ne pût avoir fait servir une partie de ces cellules ou celui de toutes, à renfermer quelqu'objet utile ou nécessaire à l'établissement.

tems, auxquels sa vue me rappellait. Les paysans de l'endroit appellent cet amphithéâtre, *les tinas de lei fadas*; savoir les cuves des fées, et l'horreur que ce bâtiment, ainsi que les autres masures et les inscriptions leur inspirent, font qu'ils croient toujours y entendre et y voir partout des spectres, des fées et des révénans. On trouve le ciment de ces vieilles masures, déjà rembruni par la vétusté, si compact qu'une pierre véritable. Les murs de la bâtisse sont entrelacés de lierre rampant et parsemés çà et là de touffes vertes, de parietaire, de cétérac et de valériane phu, et surmontés par des buissons, de bouleaux, de chênes et de chèvrefeuille.

Les amateurs de l'antique trouvent sans doute sur cette colline de quoi alimenter leur esprit de recherche et d'instruction; mais les individus atteints de maladies chroniques, les infirmes et les convalescens, peuvent y goûter, avec tout loisir, le bonheur de respirer, sous la protection de Montcau et des montagnes auxquelles au N-N-E et N-N-O, cette élévation hardie (v. p. 37) donne la main, un air très-doux, qui, à cause de la hauteur des collines, est aussi très-sec et très-élastique, et d'y jouir au milieu de la plus fraîche verdure et des riantes corolles dont-elle est parée, d'une fort douce et fort vive lumière. Outre à celà ces individus peuvent compter parmi les agrémens nombreux

que l'on trouve, sur cette charmante colline, celui aussi de reposer à volonté leurs regards, d'un côté, sur la belle campagne du Piol (v. p. 68) et sur les agréables avenues qui l'entourent, et de l'autre, sur des vastes plaines de jardins d'orangers, si doucement serpentés par Paillon (v. p. 60 et 104), et d'admirer, au N-E, sur le cristal net, uni et transparent du Ciel du N, souvent embelli par quelque flot de nuage argenté, le beau lointain des Alpes fugitives, et au S-E au S, et au S-O le profil septentrional des mats des vaisseaux du Port, du rocher de l'ancien Château, de la ville de Nice et du faubourg de la Croix de marbre, sur le fond d'une mer si bien azurée et d'un horizon maritime si riche en vapeurs purpurines et dorées. Combien me suis-je plus, sur cette agréable colline, la dernière fois que je m'y suis rendu ? Je venais de contempler, parmi les lauriers, les oliviers, les bouleaux et les cyprès, qui, dans cet endroit, paraissent fendre les nues, les anciens acqueducs, les décombres, et les inscriptions sépulcrales, qui existent encore çà et là à portée du Sanctuaire. Il m'avait paru, par une illusion, à laquelle ces objets m'avaient rappellé, d'y voir, dans ces entrefaites, voltiger les ombres pâles et légères de ces Grands de Rome, qui, dans le tems y ont laissé leur dépouille mortelle (1), quand

(1) M. l'abbé Joffredi a fait le recensement de toutes ces

saisi de la sainte horreur que ces sombres impressions inspirent, voulant déjà revenir sur mes pas, je me retourne à l'ouest; mais qui peut jamais peindre le beau contraste, que fit sur moi le passage rapide et frappant de cette rêverie, au tableau agréable et étincelant qui s'offrit soudainement à mes regards? Le ciel était très-beau et le soleil au bout de sa course. Par hazard je portai les yeux sur la suite (v. p. 87) des montagnes de la Provence, et je fus ébloui par le spectacle le plus magnifique. Les faisceaux lumineux, qui s'échappaient alors encore des crêtes brillantes de ces montagnes, répandaient les couleurs les plus jolies sur les nuages légers qui se pressaient sur les pas de cet astre, déjà à demi voilé par l'horizon; ils versaient les nuances les plus agréables et les plus variées sur la diverse fumée qui s'élevait des vallées nombreuses interposées (1), un peu rembrunies par la retraite du jour: ils effleuraient, de la manière la plus aimable, la

---

inscriptions sépulcrales, et on trouve parmi elles, celles d'un grand nombre d'individus, des familles les plus révérées de Rome, telles que les Servilius, les Julius, les Valerius, les Varus, les Manilius, les Gabinius, les Cassius, etc. etc. (v. Nic. civitas p. 18)

(1) D'un site élevé tel que la colline de Cimiez; l'œil en perçant, dans ce beau lointain, une plus ou moins grande partie de l'enfoncement de ces diverses vallées, peut plus aisément apprécier que de la plaine, la beauté et la variété des nuances lumineuses que fait la réfraction diverse des rayons alors presqu'horizontaux du soleil sur les vapeurs plus ou moins épaisses qui s'élèvent à cette heure de ces différentes vallées, ombragées déjà par la retraite du jour.

fraîche et ondoyante surface qui me riait en face, et modifiés par la vapeur abondante et pure que fournissent ici la terre et la mer, ils doraient de la teinte la plus douce et la plus lumineuse, l'aspect occidental de la verdure des plantes et celui des habitations de ce beau coteau, tandis que la face opposée de ces divers objets faisait, par ses ombres plus foncées et plus alongées du soir, le contraste le plus beau et le plus ravissant.

La promenade de Cimiez est intéressante en tout tems et en toute occasion; mais elle l'est encore plus, lorsque, dans un jour serein, et tels sont, ici, presque tous les jours de l'année, la cloche du Sanctuaire qui y existe, appelle les habitans à la ronde, pour quelqu'un des festins qui s'y font si souvent dans le cours de l'année. Beaucoup de monde, dans ces beaux jours, s'y rend en foule, pour s'y rallier aux pieds d'un Sanctuaire si vénéré et fumant alors d'un encens si pur; pour y jouir de la vue de l'enjouement de la foule qui s'y presse en ces circonstances, de toute part; et pour y goûter les agrémens nombreux dont abonde un endroit si charmant et si délicieux.

Le nom de Cimèle est venu, dit-on, de *Cemeneleon* ou *Cemenoilion*; savoir d'*Ilion inter cemenos montes;* mot grec, qui porta Joffredi a conjecturer, qu'il ait été donné à cette ville par les Phocéens, grecs d'ori-

gine, pour exprimer par lui qu'ils avaient porté leur *Ilion :* savoir leurs Penates, *inter cemenos montes ;* c'est-à-dire dans les avenues du Mont-génés, comme les Troyens avaient fait des leurs, dans le beau pays du Latium.

Ilium in Italiam portans victosque penates.

Cimèle enfin, tombée au pouvoir des Romains, par l'effet de la soumission de Marseille aux armes victorieuses de César, reçut de ces maîtres du monde, qui trouvaient agréable d'aller s'y délasser de leurs pénibles travaux, des marques de prédilection et des privilèges qu'ils n'avaient point accordés à plusieurs des métropoles des Provinces successivement soumises à leur vaste empire (v. ibid. pag. 17). Cette ville fort endommagée par l'irruption des premières hordes des barbares : Goths, Visigoths, Vandales etc., fut presqu'entièrement ruinée en 557 par les Lombards, et enfin entièrement détruite en 729 par les Sarrasins.

Cette belle et ample colline, qui renfermait jadis la superbe capitale des peuples cheveleux (1) ; qui étalait la ville principale d'un pays, si souvent mis au premier rang, parmi les provinces romai-

(1) *Populi capillati ;* savoir hommes qui portaient leurs cheveux alongés, en signe d'indépendance ; distinction, qui, dans ce tems, n'appartenait qu'aux Souverains (v. Nic. civit. pag. 12.)

nes

nes des Gaules (v. Nic. civit. p. 17) ; qui offrait une ville qui a été si long-tems la métropole ecclésiastique et séculière de toute la contrée, dont la juridiction allait tantôt de Grasse jusqu'à Turin ou d'Aix jusqu'à Gênes, et qui montrait, se pressant entr'eux, à cause du nombre, les flots des trois ordres, le Patricien, l'Equestre et celui du Peuple (1) : qui avait des comices, trois Collèges, une Magistrature et un Sénat (v. Nic. civit. pag. 15) (2) : enfin une ville dont on admirait les tours, les remparts, les temples et les portiques : d'où l'on entendait sans cesse les bruits des marteaux qui frappaient les objets d'art, le roulement des chariots qui fendaient la foule,

(1) Les sources du Rayet (v. pag. 152) suffisaient au delà des besoins d'une petite ville. Si les habitans de Cimèle ont été obligé d'adjoindre, à ces eaux, deux autres sources si abondantes, celle de Mouraille et l'autre du Temple, dont chacune suffit aujourd'hui pour faire tourner plusieurs usines, et ont dû les chercher avec tant de peine, de soin et de frais (v. l'article 7 où il est question de ces deux sources) dans l'intérieur de deux montagnes, et les conduire encore de si loin dans leur habitation, c'est une marque qu'ils en avaient un grand besoin et que Cimèle était assez conséquente.

(2) L'Empire Romain n'avait qu'un Sénat qui siégeait à Rome ; mais la colonie de Marseille, celle des Alpes maritimes, qui étaient souveraines et indépendantes, et qui n'avaient même entr'elles que des relations d'amitié, avaient chacune leurs usages, leurs lois, leurs rites, leurs Magistrature et un Sénat. Les Romains, après les avoir conquises eurent la sage politique, pour les garder, de n'y faire aucune innovation, de les considérer comme des villes autonomes et dans toute l'indépendance des Magistrats romains. Ils se bornèrent à leur envoyer un Préfét ou Président à la tête d'une cohorte, chargé seulement d'en faire respecter les lois, les rites, et les décisions de leurs magistrature et du Sénat, (c'est de ce Sénat dont il est question dans le texte) et d'en lever les tributs.

et la trompette de la cohorte fidèle qui y faisait un service . . . , n'est plus . . . . *Nunc seges est ubi Troia fuit.* Elle ne montre plus aujourd'hui que des beaux vergers, où les abeilles viennent puiser leur nectar, et parmi eux des vieilles masures, des tas de décombres . . . des tombeaux . . . quelque villageois qui les parcourt en silence . . . quelque religieux isolé qui se presse à son asyle . . . et enfin . . . quelqu'infirme qui s'y promène, pour en retracer les beaux souvenirs, pour en admirer les vues charmantes, et pour y respirer un air doux et embaumé : et elle ne fait entendre . . . qu'un vaste silence. Telle est la caducité des grandeurs humaines.

Muojono le Città, muojono i Regni:
Cuopre i fasti e le pompe arena ed erba.

Jérus. délivr. Chant. 15.

Vallon obscur. En suivant la route de St-Barthelemi au N-N-O de Nice, à trois quarts de lieue environ de cette ville, on trouve l'endroit agreste de ce nom, dans une vallée, formée par le N-O de la colline de St-Barthelemi et par le S-E de celle de St-Sylvestre. C'est un enfoncement profond, creusé par un torrent, et resserré dans une étroite gorge, par la proximité de deux élévations presque parallèles, qui le forment. Le voyageur qui y entre, arrivé dans ce vallon à la hauteur de St-Pancrace, au milieu de deux rochers élevés et sour-

cilleux, qui, de deux côtés, le pressent étroitement, trouve, à sa gauche, sur une grande hauteur, un tertre de verts sapins presque suspendu dans l'air, qui, s'avançant vers lui, semble menacer sa tête. Il est alors arrivé à ce point, en cotoyant, depuis l'entrée de cette vallée, la partie orientale d'un endroit si sauvage, à quelque courte distance du courant de l'eau, sur un petit sentier, appelé le *pas rouge*. Il y entend, tout près et au-dessous de ce monticule, le mugissement confus d'une eau fraîche et légère, qui, courant avec vitesse, dans les rochers, se brise en mille cristaux de la plus grande transparence, et qu'en bien de points, des touffes d'arbustes et de broussailles dérobent à la vue. On y rencontre, à cet endroit, divers ormeaux, en groupes, entrelacés jusqu'aux branches de plusieurs rangs de lierre, qui, s'y élevant jusqu'à une hauteur extraordinaire, pour chercher le jour nécessaire à leur végétation, et à leur bien être, ajoutent à l'effet pittoresque de ce beau vallon. Les bords de cet enfoncement sont ici presque perpendiculaires au sol, et ont jusqu'à cent et plus de pieds d'élévation. Le bord occidental, formé par un pouding argilleux et compact, de couleur fauvâtre, laisse, par intervalles, quelques galéries à son est, couvertes d'oliviers et d'arbustes verdoyans. L'oriental, composé en partie, d'un mélange de galets roulés avec du sable, et en

partie de pouding sabloneux, plus ou moins tendre ou compact, de couleur grisâtre, offre, à l'aspect, des larges plans verticaux, presque perpendiculaires au vallon, où la nature paraît avoir tracé en plusieurs endroits, en bas reliefs, des Tours, des Pyramides et des Colonnes, et où l'on voit des trous profonds, de diverse forme, à bords plus étroits que l'intérieur, qui, vu de loin, paraissent des hiéroglyphes. Ces plans offrent, à leurs sommets, des touffes d'herbes tendres et d'arbustes verdoyans du meilleur effet. On trouve aussi, en quelques endroits de ces bords, d'autres plans verticaux assez vastes, en face du vallon, d'un grès lamelleux, d'une couleur pâle et jaunâtre, serpentés, à intervalles, dans toute leur longueur, par des faisceaux de crevasses, d'où l'on voit sortir des festons tendres et rians, de petits sapins, d'arbousiers et de chevrefeuille. En s'avançant de là au nord, vers un mamelon du S-O de Montcau, où il paraît que ce beau vallon a sa source, les côtés de la gorge, se rapprochant de plus en plus, l'on est enfin entièrement abandonné par le sentier, et l'on est forcé de marcher, en avançant dans cet étroit vallon, entre les inflexions argentines de son courant et le tas des décombres que, dans les averses, il entraîne avec lui. C'est là qu'en lançant les regards autour de soi, il paraît que l'on est dans un des endroits les plus agrestes de la na-

ture. Les deux parois de la gorge, toujours plus resserrés entr'eux, semblent s'élever jusqu'aux cieux. Ils sont, en plusieurs endroits, plus rapprochés l'un de l'autre en haut, qu'en bas; les buissons épais et les sapins verts qui s'élèvent au sommet de l'un, s'entrelacent avec ceux que l'on voit au-dessus de l'autre. En s'enfonçant d'avantage dans la profondeur de la gorge, tout en venant de perdre de vue, depuis peu d'instans, l'éclat riant de l'horizon de Nice, l'on voit que l'on est dans un endroit qui échappe à la clarté du jour, et où, à reserve du bruit lamentable que la source rend, en cherchant une issue; de celui qui vient de la chute des gouttes suivies et des filets d'eau, qui, des parois, tombent dans le courant, et de l'échos de ces deux bruits, qui retentit de toute part, dans ces rochers silencieux, l'on n'entend plus qu'un profond silence. A la clarté du faux jour que quelques minces rayons de lumière font encore pénétrer dans cet antre, l'on voit que son intérieur est serpenté, de distance en distance, par des robustes rameaux de lierre rampant; qu'il est tapissé d'une aimable verdure; parsemé par intervalles par des touffes de fraisiers, et surtout par des réunions de plantes capillaires dont les feuilles saillantes sur des longs, grêles et noirs petioles, sont le jouet continuel des frais zéphirs que le cours de la source enfante, ou qui sont le

produit du balancement de l'air froid du dedans, avec celui plus chaud du dehors. En été, la plus délicieuse fraîcheur soulage, ici, des feux de la canicule, que des individus trop délicats supportent avec tant de peine. L'eau cristalline et salubre que l'on y boit, en cette saison, produit, sur un estomac affaibli et paresseux les effets de la glace. Aux heures du jour où quelques traits du soleil, parallèles aux parois de cette ouverture, pénètrent dans son intérieur, ces rayons, font jaillir des facettes nombreuses de l'eau courante, et de celles des gouttes et filets qui tombent des parois, des paillettes d'argent et des aigrettes de lumière de toute beauté: *A solemn silence* (dit M.r Davis, pag. 57 de son histoire de Nice) *reigns in its environs, which is never interrupted but by the drops which agglomerate and fall in water on its sides: a parching heat prevails above, but the sun-beams seldom penetrate it; so that, in the scorching months of summer, the traveller may there breath a refreshing air.*

L'air tout singulier des avenues de cette gorge, l'aspect des rochers et des plantes que l'on y rencoutre, l'incertitude du jour qui l'éclaire, le bruissement monotone de la source qui s'y agite, et la fraîcheur que l'on y ressent; la solitude, le silence, le tremblement des plantes etc. font, de ce vallon et de cette gorge, un lieu d'une si respectueuse horreur, qu'on l'aurait jadis

cru très-propre aux assemblées des Druides et aux inspirations prophétiques des Sibyles du Paganisme. Tel devait sans doute être, dans la Calabre, l'antre de la Sibyle, dont toute l'Italie allait révérer les oracles et dont Virgile dit;

At pius Æneas arces quibus alter Apollo
Præsidet, horrendæque procul secreta Sibyllæ
Antrum immane petit; magnam cui mentem animumque
Delius inspirat vates, aperitque futura.

En revenant de cette sauvage et silencieuse retraite, presque sans nuances intermédiaires, vers le vif et doux éclat de l'horizon incomparable de Nice, le contraste que j'éprouvai du passage, du sombre endroit que je venais de quitter, au joyeux aspect de l'union de tant de belles couleurs, à l'azur d'une mer si agréable, à la beauté d'un ciel si ravissant, à l'heureuse disposition de tant de vallées et de montagnes, éclairées par des flots si abondans d'une si pure et si douce lumière etc. m'a forcé d'emprunter le langage de M.r Dupaty, sur les bords heureux et rians du lac d'Agnano, de retour du tombeau de Virgile, de la voûte de Pausilippe, des étuves de St-Germain ou de la célèbre grotte de chien, lorsqu'il exclama: » Aimable » union des couleurs et de ces eaux et de ce » ciel et de ces montagnes et de ces rayons » vifs du soleil couchant qui étincellaient! » (Lettres sur l'Italie, vol. 2, pag. 112.)

La Grotte de St-André. La promenade à cette grotte se fait près des bords de Paillon a N-N-E de Nice, à une petite lieue de distance de cette ville. Comme ce lieu agreste est à-peu-près dans le genre de celui du Vallon obscur, je me contenterai seulement de l'indiquer, et de dire qu'il a été l'objet, l'année dernière, d'un Chant publié par l'aimable et habile Poétesse dont j'ai déjà eu occasion de parler (v. p. 66, 115 et 135.)

La Grotte de Mont-cau et *celle de Châteauneuf.* La première est à une lieue environ au N-E de Nice sur le penchant de la montagne de ce nom, en face et à l'ouest de Falicon, dans un bienfond de M.r Vinay, appelé la *Bastide.* La seconde est à plus de deux lieues de Nice, dans la même direction, sur la montagne de Châteauneuf (v. p. 37), et au dessous du village presque abandonné, aujourd'hui, de ce nom. Ces deux Grottes ne sont que deux vastes et profonds souterrains, situés dans les entrailles de ces deux montagnes, pleins de stalactites nombreuses et variées, formées par le dégouttement continuel d'une eau filtrée à travers plusieurs couches de substances calcaires, eau, qui, comme la source du Clermont en France, de Guancavelica dans le Pérou, ou de St-Philip dans la Toscane, sourd des divers côtés de ces deux enceintes. On ne trouve, dit-on, même à la grotte des Demoiselles, à la balme du Dau-

phiné, à celle des Fées au Gange, à Baumon dans le Brunswik, à Antiparos dans le Levant, ni dans aucun autre endroit connu de la surface de la terre, des grottes plus vastes et plus riches en belles pétrifications. Ces deux grottes sont formées par des appartemens en plusieurs pièces: antichambres, sallons, chambres, cabinets etc., pleins d'incrustations, de stalagmites, congelations, et blocs divers, d'une couleur blanc-jaunâtre. en forme de mousse, de flos ferri, de bombons de Tivoli, de dentelles, d'étoiles, de champignons, de fruits, de chous-fleurs, de racines, de bassins, de lits, de chandeliers, de plantes diverses, de faisceaux de chandelles, de colonnes, de pyramides, d'animaux différens, de monstres, de réunions d'hommes ordinaires ou de géants. C'est dans ces profondes retraites, séparées, pour ainsi dire, du commerce de la vie, et au milieu d'un chaos d'obscurité que les torches dont on se munit, en y pénétrant, ne sauraient dissiper, que la multitude des figures, qui, à la faveur d'une lueur incertaine, et de leur blancheur se montrent dans des lointains ténébreux; que leur ressemblance à des objets connus, la grandeur et la majesté des enceintes, le sombre silence qui y règne, à reserve du bruit monotone du passage des sources, remplissent d'étonnement et d'horreur. La grotte de Montcau a été l'objet des recherches et d'un Poéme de M.r l'avocat

Rossetti, publié à Turin, en 1804, par l'imprimerie Pana. Je renvoie à cet ouvrage pour la lecture de la description de cette enceinte. La grotte de Châteauneuf, étant tout-à-fait du même genre, la connaissance de l'une peut aisément servir pour celle de l'autre.



ARTICLE SEPTIÈME.

Des Rivières, Sources et Puits de la ville et de la campagne de Nice qui servent à la boisson ou à d'autres usages domestiques.



La source du Château, pressentie jadis par un Ingénieur allemand, et découverte par les soins de cet homme utile, aux frais du Duc Charles, surnommé le Bon, fut ensévelie, en 1706, sous les décombres de cette forteresse. Le puit' très-profond qui y donne accès, est au S-O du rocher, à l'endroit où était le donjon du fort, et il à été, depuis la révolution, déblayé par les militaires, qui s'y remplaçaient, dans le tems des français, pour le service du poste. On trouve une ligne de cette source, au pied d'un rocher qui forme un antre aux bords de la mer, sous la route (v. p. 35) qui conduit de porte marine au port. Ce filet de la source du Château n'offre qu'une

eau vive, fraîche, piquante, inodore, de la légèreté de l'eau distillée, qui bout facilement sans se troubler, qui dissout facilement et parfaitement le savon, qui cuit exactement les légumes, qui ne se trouble pas par le mélange des alkalis, par la dissolution du mercure, de l'argent, et par l'addition de l'acide du nître; et qui ne donne qu'une eau qui aide à la digestion, qui fournit, par l'analyse, des principes gazeux, une fort petite quantité de carbonate de chaux, et une encore plus petite quantité de carbonate de soude. Cette eau est préférée à Nice pour tous les usages domestiques, et les malades un peu difficiles la font chercher pour leur boisson.

Dans la mer, à quelques brasses du rivage, et dans la direction de la pointe du rocher et le filet annoncé, on a, dans les tems calmes, un murmure souterrain, et l'on voit, si l'on regarde avec attention à la surface de l'eau, un bouillonement sensible, duquel les marins, en passant sur leurs bâteaux, peuvent souvent prendre de l'eau qui n'a pas le moindre goût de salure.

Quæ dulces media maris in salsedine manant.

On suppose que cette eau ne vienne que de la source qui circule dans le rocher du Château, et que, jallissant du fond de la mer, comme elle est de sa nature pure et légère, elle est promptement répoussée sans melange, à sa surface, par la liquide,

où elle s'élance, qui, étant pénétré par des sels, doit se trouver moins pur et par conséquent plus pésant qu'elle même.

Les sources de Lympia, ainsi appelées peut-être, d'une de leurs qualitès la plus apparente (limpides), sont celles qui ont vraisemblablement donné le nom à l'agréable vallée (v. pag. 33) oú on les trouve. Elles sont formées par la source du Roi, par les sources de Toudon et par le grand aqueduc de celles de Riquier.

La source de Lympia, dite du Roi, est une eau abondante, qui vient des mamelons occidentaux (v. p. 62) de Montalban, et qui, dans le tems, ayant été cédée, par la ville, au Souverain, pour le service du port, fut dirigée par un conduit souterrain en maçonnerie, tout le long des bords occidentaux de cette montagne, à Lympia, où elle jaillit en deux fontaines séparées, une à la partie orientale, et l'autre à l'extrémité occidentale du mole de l'est, à l'entrée, et au sud du port. Les eaux de Toudon sont 4 ou 5 grosses sources, qui ont probablement donné le nom à la vallée, puisque, jallissant tout naturellement dans son sein, elles y sont également anciennes qu'elle. Elles sourdent, au côté nord du port, au niveau du sol, par quelque travail en maçonnerie, des couches internes du sol des prairies de la vallée.

Les eaux de l'aqueduc de Riquier naissent, au N-E de Nice, de plusieurs endroits

de la plaine de ce nom (v. pag. 62), venant probablement des entrailles de Montgros ou de Vinaigrier (v. pag. 37). Ces diverses sources de Riquier, réunies ensemble, forment, à la sortie de cette plaine, un gros ruisseau, auquel on a donné le nom de *Surgentin*. Ce ruisseau grossit encore ensuite, par la concurrence successive de plusieurs autres petites sources, à fur et à mesure qu'elles avancent dans la vallée où elles s'écoulent. Ces eaux, avant d'arriver à Lympia, sont réunies dans un aqueduc en maçonnerie, dans lequel, après avoir servi à l'arrosement des jardins et des prairies qui existent sur leur route, elles passent à la partie orientale du port, où, tout en donnant la vie à plusieurs usines et aux manufactures qui y existent, elles vont se jeter dans cette portion de ce réservoir. L'on dit, que les eaux de Riquier sont si basses que l'on ne pourrait pas les conduire à la place Victor, et de là dans les divers quartiers de la ville, mais nous apprenons (v. Nic. civit. pag. 27) qu'elles y ont été dirigées en 1561, et de là conduites dans diverses places de Nice, et surtout dans le jardin du Duc, qui existait alors au côté septentrional du Cours. Pourquoi ce qui a été, ne pourrait pas de nouveau avoir lieu, surtout quand il est sûr que la localité n'est point changée (1)?

(1) Une eau courante ou jaillissante au milieu de la ville,

Avec les sources du Roi et celles de Toudon, ces eaux servent à la boisson, et à tous les usages domestiques des habitations de ce quartier, et principalement, d'une manière plus heureuse que les eaux de Paillon, au blanchissage et à la propreté. Quelques malades les font chercher de préférence à toutes les autres de la ville pour leur usage. Elles renferment quelque peu d'acide carbonique, et d'air atmosphérique, outre une fort petite quantité de carbonate de chaux et de muriate de potasse. Elles sont si légères que leur poid ne surpasse pas celui de l'eau distillée. Elles sont parfaitement transparentes, très-pures, très-salubres, et très-propres à tous les usages domestiques; mais pourtant, comme les eaux de Riquier viennent d'un sol un peu bas, et qui pourrait avoir, en hiver, une

---

est peut-être le seul agrément, et l'unique moyen de fraîcheur en été et de propreté en toute saison, dont la population de cette ville manque aujourd'hui. Les eaux de Riquier qui ont déjà servi à cet usage dans les divers quartiers de Nice, sont toujours là, prêtes aux ordres de nos autorités pour servir au même objet. Je vois en concurrence avec elles, celles que l'on pourrait y diriger de Paillon, par une écluse profonde que l'on établirait à travers ce torrent, des rochers de St-Pons à ceux du côté opposé, aux moulins de Bon voyage, ou bien celles d'une source qui a été découverte, depuis plus de 30 ans, à un mille environ au N-N-E de la ville, au bord gauche de Paillon; et dont il me paraît de voir des traces dans les eaux qui sourdent du gravier de Paillon, entre le côté N-O des maisons de la rue qui va de la place Victor à la porte de Turin, et à côté gauche de ce torrent. Mais notre incomparable Intendant Général (v. pag. 17) qui veille sans cesse au bonheur des communes de toute son administration, a toujours les yeux ouverts sur celui de cette ville, et nous pouvons être assurés que, si la chose est possible, Nice jouira enfin de cette espèce d'avantage.

exposition d'une plus longue durée au soleil, des personnes d'un goût fort délicat, y trouvent, dans cette saison, une nuance fort légère d'odeur de limon.

La source de Mouraille dont j'ai déjà parlé (v. pag. 132), paraît dans une vallée étroite du quartier de Gairaut. Le resserrement et la profondeur de la gorge d'où elle sourd, font que les chênes ou autres arbres sauvages qui croissent à ses alentours, s'élèvant, pour chercher la lumière dont ils ont besoin, au-dessus de la portée ordinaire, donnent, à cet endroit inculte, un air tout particulier et extraordinairement pittoresque. Cette eau coule de l'antique aqueduc en maçonnerie, dont j'ai déjà eu occasion de parler, à l'endroit cité; qui paraît venir de bien loin de la direction d'Aspremont. Un homme, dit-on, entré dans ce canal, y ayant couru long-tems, n'en est revenu que plusieurs heures après, sans en avoir pu trouver le terme. Cet aqueduc est de la hauteur d'un homme; ses parois sont formés, à sa surface, par des petites pierres quarrées, conformement à la construction des Romains, et il est voûté par des briques. Il est en montant; et son élévation est encore, par intervalles, relevée, par des petits dégrès. On trouve, à certaines distances de son étendue, dans son intérieur, des niches aux deux parois désignés, avec des sièges en maçonnerie pour y prendre haleine, en le parcourant. Les eaux qu'il conduit

ne viennent pas toutes de son origine. A mesure que l'on avance, on les trouve sourdée à diverse distance, par des veines partielles des trous laissés ad hoc aux parois ; de manière que, en avançant, on trouve toujours le courant plus petit. On ressent dans ce canal, une chaleur agréable même incommode pendant l'hiver et une fraîcheur, un peu trop vive, pendant l'été. Il n'y a pas de doute que ce beau travail n'ait été fait pour le service de la ville de Cimèle; car il n'est par vraisemblable que l'on ait fait les frais qu'il a exigé pour le simple arrosement des campagnes de ce quartier. Cette source, en descendant dans les campagnes du Rays (v. pag. 66), se confond avec celle de la Fontcauda qui sourd plus à l'est, dans ce quartier, et ensuite, après avoir servi à l'action de quelqu'usine et à l'arrosement des campagnes qui se trouvent dans son trajet, ainsi qu'à la boisson de leurs habitans, elle s'en va précipitamment à la mer, par le faubourg de la Croix de marbre. L'eau de cette belle source, examinée à sa sortie, garde à l'aréomètre, la même mesure que l'eau distillée; elle ne se trouble ni par l'eau de chaux, ni par le sel d'oseille ; on y trouve assez des gaz, et une quantité de carbonate de potasse, à peine sensible aux réactifs. Elle a le goût, l'odeur et la transparence de l'eau la plus parfaite, et réussit à merveille à tous les usages domestiques.

La

La Font Santa est dans le quartier du Rays. Son eau renferme du gaz et une petite quantité de carbonate de chaux, ainsi que quelque portion de sulphate de chaux, à peine sensible à l'analise la plus scrupuleuse. La singularité qu'à cette source, de paraître et de s'arrêter par des intervalles assez longs, qui n'ont aucun rapport aux saisons, à la séchéresse, à l'humidité, et à aucune des causes connues, joue si bien sur l'esprit de la multitude, toujours portée au merveilleux, qu'on lui a donné le nom de *Font Sainte*, savoir de *Source Sainte.* Louis Audibert et l'illustre auteur de Nicæa civitas; ont jusque partagé cette erreur. Comme la source de Colmar en Provence, et bien d'autres sources assez connues sur la surface de la terre, cette fontaine est intermittente, sans que l'on puisse, dans l'état actuel des connaissances, en deviner et en assigner la cause. Quelquefois elle manque dans les tems humides, et se montre, dans toute son abondance, dans ceux de la plus grande séchéresse. Ce qui nous importe vraiment de savoir est, qu'elle est souvent abondante, et assez propre aux usages domestiques; sans que pourtant, on puisse assurer qu'elle ait cette qualité jusqu'au point de perfection, à pouvoir rivaliser avec les autres sources dont j'ai parlé jusqu'ici.

La source du Temple vient de cette portion de la campagne du Rays, dont j'ai parlé (v. pag. 66). Elle venait ancienne-

ment du milieu d'un bois agréable, qui s'est éboulé ; ce qui fait qu'elle jaillit aujourd'hui d'un accompagnement en maçonnerie de petites pierres quarrées (semblables à celles que les Romains employaient jadis pour la construction des édifices publics) dans l'étendue d'un ravin. Cet aqueduc s'enfonce aussi profondement dans les entrailles de la montagne sans que l'on puisse deviner où il va aboutir (v. p. 132). Les mêmes raisons qui font croire, que les eaux de Gairaut n'ont été cherchées que pour l'usage de la ville de Cimèle, militent aussi pour la même prévention au sujet de celles du Temple. Cette eau, descendant vers la plaine, fait tourner plusieurs usines, et sert à l'arrosage des campagnes qu'elle parcourt et à la boisson de leurs habitans. Elle n'est que du poid de l'eau distillée et renferme assez de gaz et une infiniment petite quantité de carbonate de chaux.

La Font Cauda est une source fort abondante que l'on a, à la campagne de M.r le Baron de la Cainée à St-Lambert, à l'ouest du quartier de Carabassel (v. p. 65). Elle a tiré le nom du degré de température qu'elle garde, pendant l'hiver, à sa sortie de la terre, et est remarquable sous le rapport de son abondance, et des bonnes qualités qui la rendent propre à tous les usages domestiques. Elle sert à l'arrosage des campagnes auxquelles elle donne le nom, et de celles par lesquelles elle passe pour

descendre à la mer, et de boisson aux individus qui les habitent. Cette eau est très-légère, très-limpide, et elle ne renferme point d'élémens qui puissent la rendre suspecte. Elle se digère aisément, excite l'appetit et passe très-promptement par les urines.

Une autre eau paraît à la campagne de Madame Coppon, tout près du vallon de Magnan, à l'ouest de la Croix de marbre (v. pag. 65). L'eau de cette source est très-fraîche et très-légère: elle se trouble un peu, par le mélange de l'eau de chaux, et sert très-bien à tous les usages domestiques. On trouve, dans les jardins d'orangers qui existent à côté de la chapelle de St-Etienne, deux sources abondantes d'une eau extrêmement fraîche et cristalline. C'est à ces deux sources auxquelles la maison de S. A. Marie Béatrix, Duchesse de Modène donnait la préférence, pour son usage, sur toutes les autres du faubourg, lorsque cette Princesse, en 1811, logeait à la Croix de marbre. Bien d'étrangers qui habitent ce faubourg, en font de même. Cette eau, exactement du poid de l'eau distillée, est excellente pour la boisson, et pour la lessive; et par une analyse bien soignée, elle ne paraît pas beaucoup différer de celle de la source du Château.

La source de St-Sébastien sourd du gravier de cette partie du côté gauche de Paillon, qui est entre ce torrent et la

face N-O des maisons de la place Victor, qui se rapprochent davantage de l'endroit où était l'antique porte dite la *Païrolière.* A peine sortie du gravier, elle se confond avec les eaux du torrent et s'achemine avec elles à la mer. Cette source est une de celles qui contribuent à soutenir, dans l'été, auprès de Nice, la vie à cette rivière. Son eau est du poid de l'eau distillée; elle ne renferme que des élémens qui le rendent très-propre à tous les usages domestiques. Par ses qualités et ses principes, je suis porté à croire qu'elle fait partie de la source que M.r Emanuel a, à son rez-de-chaussée, au milieu de la ligne des maisons S-O de la place Victor, et qu'elles viennent et l'une et l'autre, de celle qui circule dans les entrailles du Château.

La source de l'Aiga fresca paraît au quartier de l'Aubre (v. les p. 62 et 64) dans le jardin de M.r le Comte de Lescarene. Elle ne vient probablement que des entrailles de la colline de Cimiez. Son nom désigne assez la température qu'elle garde en été, et cette température marque la profondeur des couches de terre qu'elle parcourt avant de sourdre. Je l'ai trouvée à l'aréomètre quatre degrès au-dessous de la mesure des eaux dont j'ai parlé jusqu'à présent. et j'y ai ressenti, en l'avalant, un goût d'âpreté qui en décèle les qualités. Elle pèse à l'estomac des individus, qui, échauffés en été par la chaleur, et alléchés par

sa fraîcheur, la boivent à gros traits : ce qui, joint au peu d'aptitude qu'elle a de dissoudre le savon, et à cuire les légumes, prouve, à toute évidence, qu'elle renferme quelque principe, qui, tel que la sulphate de chaux, la rend dure, pesante et nuisible à l'estomac. En effet on trouve, dans les divers points des entrailles de Cimiez, d'où cette source paraît venir, plusieurs bancs de cette pierre saline, et à sa base orientale, à travers laquelle vraisemblablement, elle passe, une cave (v. pag. 64) de cette pierre, qui fournit à la maçonnerie de bien de nos environs. Cette source est très-copieuse, et elle est dirigée de N-O au S-E et au S, vers le côté droit de Paillon, où, après avoir servi à l'arrosement des campagnes attenantes, à 200 environ de pas, avant d'arriver au Lycée, elle se confond avec un bras d'eau dont on a saigné le torrent à côté. Dans cet état, elle passe auprès du couvent des Pères Jésuites, et après avoir trouvé, selon les circonstances, des ouvertures à volonté, du côté de Paillon, elle sert encore en partie, au mouvement de divers ateliers du faubourg, et à l'arrosement des plantes des beaux jardins dont ce quartier est paré; après quoi, elle s'en va lestement à la mer par la partie sud occidentale du quartier. On ne doit point se servir de cette eau pour la boisson; mais on ne risque rien de l'employer pour la cuisson des alimens;

puisque l'ébulition en précipite les sels qui la rendent pesante. On a cet effet, avec encore plus de certitude, en lui ajoutant un peu de potasse ou de cendre, et, en la tirant au clair, avant d'en faire usage; mais il est beaucoup plus expéditif et plus sûr de lui en substituer de la meilleure, puisque l'on en a de l'excellente autant que l'on veut, dans les puits et les autres sources qui existent à toute proximité. Outre ces sources dont j'ai parlé jusqu'à présent il y en a, à Nice, bien d'autres abondantes et salubres que je passerai sous silence pour ne pas trop grossir cet ouvrage.

Plusieurs campagnes des collines de Cimiez, de Terron, de Genestière, de Bellet, de St-Pierre etc. ainsi que plusieurs maisons de cette partie la plus élevée de la ville qui est assise sur les glacis du rocher, n'ont pour leur usage et pour l'arrosement de leurs beaux parterres, d'autre eau que celle de pluye que l'on recueille des toits des maisons, dans des réservoirs faits exprès. L'on sait en général que l'eau pluviale, renfermant plus de dix centimètres cubes d'acide carbonique pour chaque cube décimètre d'eau, et o, 357 d'air atmosphérique, qui a plus de gaz oxigène, que l'air ordinaire, étant pénétrée, outre à celà, de la lumière, dont toutes les régions de l'air sont percées de tout côté, et, n'ayant qu'une fort petite quantité de carbonate de chaux, dont-on peut aisément la débarrasser par

le repos à l'air, doit être très-légère et très-propre à la boisson, et l'on doit par conséquent croire, que l'eau pluviale de Nice, qui vient d'une atmosphère si libre de tout principe malfaisant (v. l'art. 8), d'un ambiant si bien pénétré, même dans l'hiver (v. l'art. 11), d'une si considérable quantité de calorique, et rempli par des masses si abondantes de la plus vive lumière (v. les art. 8 et 12), ne peut qu'être infiniment pure, extrêmement légère et parfaitement propre à tous les usages domestiques, surtout si l'on ne la laisse pas trop croupir dans les réservoirs.

Paillon est à son origine à la Maironese, à deux lieues nord de Luceram, une fort petite source. Il grossit petit à petit et il vient passer tout près des montagnes de Peille et de Peillon (v. p. 37) des quelles il reçoit vraisemblablement le nom. Ce torrent est fort peu poissoneux à cause de son cours précipité, de l'absence de grosses pierres, et de limon, à l'abri desquels le poisson puisse résister à l'impétuosité des averses et des gonflemens énormes auxquels il est sujet par intervalles (v. pag. 105), et à cause de la sécheresse que cette rivière éprouve en été tout près de Nice. Si l'on y trouve quelque anguille et peu de barbeaux, c'est que ces poissons sont entretenus par la moindre humidité, et qu'ils savent, dans les circonstances des débordemens, se sauver, en s'enfonçant dans

le gravier. Quelles que soient les qualités que l'eau de Paillon ait à sa source, c'est qu'elles doivent être presque nulles à Nice; savoir, 1.° parceque cette eau est consommée, en été, avant d'arriver à cette ville, à l'arrosement des campagnes des communes dont elle parcourt le territoire; 2.° parcequ'elle se perd dans les cailloux et le gravier du torrent; et 3.° que le peu qui en arrive, se mèle avec un si grand nombre de sources qu'il rencontre dans son trajet, qu'elle ne doit être absolument plus reconnaissable auprès de cette ville. En effet l'eau de Paillon, sans parler des autres sources qu'elle reçoit, à une plus grande distance de Nice, se confond avant d'arriver dans cette ville, 1.° avec l'eau du vallon de St-André qui se jette dans son lit au-delà de Labadie; 2.° avec une source que l'on découvrit jadis tout près de Paillon à un mille de Nice (v. pag. 158); 3.° avec celle de l'*Aiga fresca*; et 4.° avec la source de St-Sébastien: sources et vallon, qui seuls (sans y comprendre les effets que doit produire sur lui, dans quelques circonstances, la fonte des neiges de la tête des montagnes adjacentes, et les averses momentanées, qui de tems à autre raffraîchissent, en été, l'air de Nice, par l'effet des orages des Alpes) font souvent subsister, en été, ce torrent, tous près de cette ville.

L'eau de Paillon ne doit donc se ressentir en été, à Nice, que des qualités de celle

des sources qui se mèlent avec elle, parcequ'elles seules, en constituent alors le courant et l'essence; et la malfaisance de la source gypseuse de l'*Aiga fresca* y est à peine sensible, parceque son courant s'y trouve noyé dans l'abondance des eaux pures et salubres des autres sources qui s'y jetent avec elle. Néanmoins l'on voit que, dans cette saison, le blanchissage du linge n'y est pas si heureux que dans le courant des sources de Lympie. En hiver et après les pluyes, ou pendant la fonte des tas de neige qui exsite sur les montagnes inclinées vers ce torrent, l'eau de Paillon n'est qu'un liquide, qui n'a d'autres qualités que celles de l'eau pluviale de la contrée; savoir d'une eau pure et limpide, sans cesse pénétrée d'assez de calorique et de la vive lumière d'un ciel qui est presque toujours serein. D'ailleurs cette eau, roulant sans cesse dans un lit très-incliné et hérissé de cailloux, et dans une vallée qui est sans vase et sans lacs, est toujours très-bien battue et parfaitement aërée. Les ordures qui peuvent être jetées dans son courant, à côté des villages dont elle parcourt le territoire, ayant, à cause de la distance, tout le tems de se déposer au fond, avant d'arriver à Nice, elles ne peuvent point altérer les qualités de l'eau du torrent, telle qu'elle est auprès de cette ville. Cette eau facilite les digestions, et donne de l'aisance à toutes les fonctions.

Les puits qui se trouvent à la partie occidentale de la ville de Nice, tirent, la plus part, leurs eaux, de Paillon, ou de la source, ou bien des ramifications de la source que l'on a remarquée à un mille de Nice aux bords de ce torrent. Quoique les eaux de Paillon soient en général, ainsi que je l'ai remarqué, assez bienfaisantes; comme après s'être filtrées à travers la première couche de son lit, assez épaisse, et toute composée d'un limon très-gluant de sable fin et légèrement argilleux, tout en gardant la légéreté de l'eau distillée, elles font sentir, après les averses, quelquefois aux palais et aux nez délicats, une fort légère nuance de goût et d'odeur de limon, et offrent, aux yeux, un peu moins de transparence et de limpidité que les autres eaux de Nice. Immédiatement, après ces gonflemens, pour être parfaites pour la boisson, elles auraient besoin d'être passées dans des vases de grès ou de charbon pilé (1). Il n'en est pas de même de l'eau de tous ces puits qui existent dans tout autre quartier de la ville et surtout dans son intérieur et à sa partie N-E, tels que celui d'Antoine Griffo, au Four obscur, celui

(1) Un moyen plus simple et plus expéditif, dans ces cas, est de placer deux chausses de laine, une sur l'autre, chacune sur un chassis, et un vase par dessous. On doit mettre du charbon pilé dans la supérieure et du gravier dans l'inférieure; c'est sur la supérieure que l'on jette l'eau trouble qui descend ensuite dans la seconde, et de là dans le vase, où elle dégoutte épurée, après les avoir traversées.

de la maison Du Bourg, à la Glace vieille, celui de la maison de Constantin, à St-Jacques, et celui de la place du Sénat etc. Les eaux de tous ces puits, à réserve de celles de quelques-uns dont je parlerai tantôt, toutes de la légéreté de l'eau distillée, ne donnant au goût le moindre marque d'âpreté, n'étant pénétrées que de quelques gaz bienfaisans, et, n'ayant en dissolution que quelque peu de carbonate de chaux, sont très-propres à la boisson et à tous les usages domestiques. Il y aurait seulement à désirer que quelques propriétaires, qui font fermer à clef les portes de leurs puits pour les garder de la mal-propreté qui peut leur arriver de l'indiscrétion du public, les laissassent exposées à la foule, parceque, par l'agitation continuelle qu'elles en reçoivent, elles acquierent plus de légéreté et de vivacité, par le mélange de la lumière et du gaz de l'ambiant.

Parmi les puits de source qui existent dans la ville et dans la campagne de Nice, il y en a pourtant quelques-uns dont les eaux ne jouissent pas d'une pureté exempte de tout reproche. Le sol de la ville et celui de ses attenances, est, dans son intérieur, parsemé de quelques bancs de sulphate de chaux ; moins dans l'habitation, que dans la campagne. Il est donc naturel qu'il y ait, à Nice, des puits dont les sources sont imprégnées de ce sel. Ces eaux sont plus ou

moins âpres au gosier, moins propres au blanchissage, pesantes à la digestion, résistantes à la dissolution du savon et à la cuisson des légumes. Telles sont quelques-unes des eaux de ces puits, qui se trouvent sur le glacis du rocher, qui auraient été abandonnées, depuis longues années, et que j'ai trouvé à trois degrés et demi au-dessous du niveau de l'eau distillée, un peu âpres au goût et précipitant un dépôt à peine sensible par le mélange de l'acide oxalique, quoique elles soient assez transparentes, et qu'elles donnent, par l'agitation, des bulles à leur surface. Telles sont aussi les eaux de quelques puits du quartier de Beaulieu, dont j'ai trouvé la mesure à l'aréomètre, de deux degrés au-dessous de zéro, ainsi que quelques-unes de la place Victor, et de celle de la place St-François et de la rue des Ponchettes (1). Il paraît que M.r Davis qui recommande, avec tant d'empressement, aux étrangers qui abordent à Nice, de faire boullir l'eau, avant d'en faire usage, et après l'avoir puisée, de l'exposer à l'air, (v. hist. de Nice, pag. 15) n'a été logé que quelque part, où il n'y avait que des puits de cette espèce. Il doit en avoir été de même de M.r Fodéré, qui accuse indistinctement (v. vol. 1, pag. 195 de son

(1) Il faut, pour les eaux de ces puits, si l'on est obligé de s'en servir pour la boisson, les mêmes précautions que j'ai indiqué pour celles de l'*Aiga fresca.*

Voyage etc.) les eaux de nos puits pour être séléniteuses. Les eaux de cette espèce sont en si petit nombre dans le petit bassin de Nice, et sont si faciles à reconnaître au goût etc., et si connues de tout le monde ; et celles qui ne sont pas frappées de ces vices, y sont si nombreuses, si abondantes et si achalandées, qu'il n'y a rien de plus aisé que d'esquiver les premières et porter une main assurée sur les secondes.

Les eaux des puits du faubourg de la Croix de marbre sont très-pures, assez pénétrées de gaz et par conséquent assez légères. On n'y trouve, en principes fixes, que du carbonate de chaux et quelques portions infiniment petites de muriate à cette base. Elles sont propres à tous les usages domestiques, quoique peut-être un peu moins que les sources du Château, de Lympia, et de St-Étienne. Ces eaux ne viennent probablement que des sources souterraines de la chaîne des collines, qui dominent sur la route qui va de Nice au Var. Mais on observe que, dans les cas rares, où la mer de Nice mugit, et sort de ses bornes, les eaux des puits de ce faubourg, les plus à portée de ses bords, prenant un goût saumâtre, les habitans de ce quartier sont obligés de recourir, pour leur usage, à ceux qui sont les plus près des collines, ou bien aux eaux du Temple et de Gairaut, qui, pour se jeter dans la mer, sont obligées de traverser ce faubourg.

Toutes les eaux de la ville et de la campagne de Nice, tant celles que j'ai signalées ici, que bien d'autres, comme celle du Vallon obscur etc., moins abondantes et moins connues, dont je me dispense de parler, dérivent, sans doute, de sources très-profondes; puisqu'elles ne sont pas froides en hiver, et qu'elles gardent une plus ou moins grande fraîcheur en été. De là le nom de *Font cauda*, de l'*Aiga fresca* etc. C'est pourquoi Rossetti dit (*Grotta di Monte calvo* p. 35): ivi *la lanuta greggia incontra acque pure e cristalline, che in vaghi fonti racchiuse, o mormorando scorrenti e spezzate fra gli angusti e sassosi letti, offrono alla sua sete fresche bevande e ristoro.* Elles sourdent dans un endroit, tel que le petit bassin de Nice, où elles sont pénétrées d'assez de calorique et de beaucoup de lumière solaire, et roulant, dans un sol incliné, vers le S-( ), qui lui donne, par sa pente, une marche assez rapide, elles, dis-je, sont, à réserve de quelques-unes que j'en ai désignées, très-bien aërées, très-légères, très-limpides et très-pures. Elles sont en général très-susceptibles 1.° d'ébullition sans laisser de dépôt et de résidu; 2.° de cuire, dans le moins de tems que possible, la viande et les légumes; 3.° de laver très-bien le linge avec peu de savon; 4.° de passer aisément par les urines; 5.° d'être bues en grande quantité sans crainte fondée de resserrement ou de relâchement du

ventre. Ces eaux, se trouvant partout dans nos campagnes, font vérifier les deux vers qui leur ont été si justement appliqués par Joffredi et par Davis.

. . . . Fontibus omnia puris
Hic sunt irrigua, et rivi de rupe cadentes
Prata per et campos labuntur murmure dulci.

C'est aussi après tout ce que nous venons d'observer sur ces eaux, que nous pouvons dire de Nice, ce que Hyppocrate disait des villes qui sont, comme elle, bien exposées au soleil et aux vents, et qui font usage d'une eau excellente (v. *de aëre locis et aquis*. Op. omnia pag. 195). *Hæ minus a mutationibus temporum afficiuntur;* et en effet les maladies, à Nice, sont moins graves et moins communes qu'ailleurs.

Outre les eaux qui servent à la boisson, à la cuisson etc. etc. il y a, à portée de Nice, des eaux minérales que l'expérience a fait trouver utiles dans un fort grand nombre de maladies chroniques. Ce sont des thermes *hepato-sulphureuses* ou d'autres sources de nature différente. On en a de la première espèce aux *Hospitaletti*, territoire de Bordighère, à 5 ou 6 lieues, est, de Nice, sur la côte; à *Lagopigo* à Pigne, sur la rivière de Nervia, à 8 lieues N-E. On trouve à Roccabillière à 10 lieues environ, nord, de Nice, la source de St-J. Baptiste de nature aussi *hepato-sulphu-*

reuse, reconnue si utile dans quelques cas de phthysie pulmonaire; celle de St-Julien, de nature bitumineuse, qui a aussi eu du succès dans quelques espèces de cette maladie; et une dite de St-Michel de nature *salino-ferrugineuse.* Les malades de ces contrées qui ont besoin d'un cours d'eaux minérales, vont plus généralement à Vinay ou à Vaudier, à 15 lieues, environ, au nord, immédiatement au-delà de la dernière ligne de nos Alpes; eaux dont la composition imite presque exactement celle des eaux de Barèges, ou bien celle des eaux d'Aix en Savoie. M.r Giobert et M.r Marini ont respectivement traité, d'une manière très-savante, le premier, des eaux de Vaudier, et le second de celles de Vinay. On va aussi aux eaux d'Acqui tout-à-fait sulphureuses, ou bien analogues à celles de Plombières, entre les confins du Piémont et ceux du Duché de Gênes. Il y a, outre à celà, à Nice, deux établissemens de bains publics, à la température que l'on désire, d'eau simple, ou d'eau de la mer, que l'on rend *hepato-sulphureuses*, si on les demande. On a deux endroits assez propres pour les bains de mer, un aux Ponchettes, et l'autre au Lazareth; mais il faut, au premier endroit, que le baigneur, qui ne sait pas nager, reste sur ses gardes et ne s'écarte guére du rivage. On trouve chez M.r le Docteur Binet, dans la place du Lycée, un établissement pour des bains de vapeur,

et

et on a, à Nice, à un prix fort modéré, des bâteaux pour faire sur la mer, des courses à volonté, qui sont si utiles aux poitrinaires.

ARTICLE HUITIÈME.

De la grande pureté de l'air de Nice et de sa bienfaisance.

Il n'y a pas dans la ville de Nice et dans tous ses alentours, d'endroit, où des matières animales ou végétales en putréfaction, puissent fournir à l'air des exhalaisons nuisibles à la santé (v. pag. 79). Sa population de 24,000 habitans (v. l'article 1.er), n'est pas telle, qu'il en puisse résulter, tant par l'effet de la respiration, que par celui des évacuations, des mofettes propres à l'altérer. La pente en plan incliné du pavé de Nice, et du sol de sa campagne, vers le S-O, fait que les eaux de source et celles du torrent, ne s'y accumulant pas, ni en flaques, ni en étangs, ni en mares, et que la moindre pluye, lavant toutes ses surfaces, et en en entraînant les ordures directement ou indirectement à la mer, rien ne s'y corrompt au point de donner jamais des produits malfaisans à cet ambiant. La sécheresse naturelle du sol de sa campagne, et sa qua-

lité calcaire et un peu sabloneuse, fait, que une partie de l'humidité des pluyes, y étant absorbée, n'a pas le tems d'y croupir et d'en vicier l'atmosphère (1). Le rovissage du chanvre dont les miasmes sont si malfaisans, se fait si loin de la ville, et y est si éparpillé en divers endroits, qu'il ne lui en résulte jamais aucune altération sensible. Le cours précipité de Paillon et ses gonflemens fréquens (v. pag. 104), font qu'il ne reste pas, dans son lit, la moindre vase qui puisse l'infecter dans la saison des chaleurs. Le rivage de la mer, formé, à l'est de la ville, par des rochers à pic, et à son midi et à l'ouest, par des bancs de gravier en pente vers ce réservoir, n'offre pas de danger que les vagues, en débordant, puissent laisser des mares croupissantes d'eau salée, susceptibles de lui porter atteinte. D'ailleurs, à réserve d'un peu plus d'agitation vers les équinoxes, il n'y a pas à Nice de marée sensible, qui puisse laisser des flaques sur le rivage. Les exhalaisons du Var donnent bien, dans l'été, quelques fièvres d'accès aux paysans qui travaillent sur les bords de ce fleuve, mais ces vapeurs, séparées du bassin de Nice par Bellet, Genestières, Fabron et la Lanterne (v. p. 39), situées entièrement à l'ouest de la ville, et éloignées d'elle d'environ une lieue et demie,

(1) (F. Fodéré, voyage aux Alpes maritimes, vol. 1, pag. 308.)

nt nulles pour son ambiant, puisque les miasmes des marais ne s'élèvent, selon Riud, (v. Annales de la société de médecine atique de Montpellier, pag. 13, vol. 44), mais au-delà de 208 à 306 mètres du lieu elles se forment; que les vents d'ouest, propres à porter à Nice les principes malisans du Var, sont presque nuls dans cette ntrée, comme on peut le vérifier du 7.me bleau des vents, et que quand ces vents, joueraient même souvent, ces miasmes, faiblis par les nombreuses couches d'air ns les quelles ils seraient délayés, dans ur trajet, auraient entièrement perdu leur alfaisance, avant d'arriver tout près de la lle. Les tanneries qui y existent, se trount presque toutes aux bords de Paillon v. pag. 29), et sont si heureusement placées pour la salubrité, que leurs émanations nt dabord noyées dans les grands courans l'air du lit de ce torrent, et emportées au in avec eux. La boucherie de cette ville, tuée à l'ouest de Nice (v. pag. 24), dans n pays où les vents dominants viennent l'est, n'a d'exhalaisons que pour le count du lit de Paillon à toute proximité, et st construite de manière qu'elle est consmment aërée, et que le gros ruisseau ui la traverse, la garde dans la plus grande ropreté. La poissonnerie aux bords de la ier, à un air ouvert, ne peut fournir des iasmes dont on puisse craindre la moindre nfection, et le Cimetière à suffisante dis-

tance, au N-E de la ville, et dans un endroit rélevé (v. pag. 25), n'offre pas de craintes sous le même rapport. Il n'y a pas à Nice des mines en exploitation, qui puissent fournir à l'air, des principes métalliques ou arsénieux, nuisibles à la santé, et on n'y brûle point, comme en Angleterre, au lieu du bois, du charbon de terre dont la combustion, est, selon Barruel et selon M.[r] le Professeur Baumes (v. ce dernier, traité de la phthisie pulmonaire, vol 2, p. 348) si nuisible à des poumons délicats ou malades. Il n'y a pas de tourbières dont les exhalaisons sont si malfaisantes. On n'y trouve point des volcans, qui, par la combustion des matières métalliques ou semi-métalliques, puissent répandre, dans l'atmosphère des principes nuisibles aux poumons, et enfin on n'y découvre, quelque examen que l'on puisse y faire, aucune espèce de foyer de matières malfaisantes, dont les émanations puissent altérer la pureté et vicier la salubrité de l'air. L'on a craint pourtant que l'air de Nice, ainsi que toute atmosphère d'un pays maritime quelconque, puisse nuire à la santé par l'effet d'un principe salin que l'on a jugé lui venir des exhalaisons de l'eau de la mer (1), ou

(1) M. Fodéré observe que la Phthisie pulmonaire est plus commune aux bords de la mer, qu'ailleurs, et qu'elle y a un cours plus précipité ; que les observations de nos jours prouvent, d'une manière irrésistible, que l'air de la méditerranée est contraire aux phthisiques ; que ce phénomène n'est pas un effet des variations brusques de l'atmosphère que l'on

un acide marin, provenant de la décom-
sition du sel neutre qui se trouve dans
r-eaux, de ce que 1.° les grilles et les
rres de fer, exposées à la vapeur de la
ar, sont, à la suite du tems, rongées au
nors par la rouille, et souvent consom-
ées jusque dans leur intérieur; 2.° la
face des pierres calcaires et surtout celle
marbre, est, à la même exposition,
si, à la suite du tems, rongée, rendue
gale et même excavée; 3.° les oliviers
s de la côte de la mer sont ordinaire-
nt malingres ou rabougris, et ont leurs
dres rameaux dans la direction contraire
elle de la mer, ou bien ils sont effeuillés
n'ont que des feuilles jaunes, brunes
recoquillées ou sèches, comme si elles
ient brûlées; 4.° les murailles sur la côte
t plutôt endommagées et décrépies dans
face qu'elles ont exposée directement
courant de la mer; et les vents du midi,
, pour arriver à Nice, doivent traverser
urface de la mer, produisent des tâches
nâtres ou noirâtres sur les feuilles des
ntes les plus exposées à leur action; 5.°
cquer, Moreau, Fourcroy et plusieurs
res habiles Chimistes, ayant observé
la dissolution du sel marin donne, par

---

ve partout : il l'attribue à quelques-uns des élémens des
muriatiques, que l'analise, dit-il, fait trouver en abon-
e dans tous les végétaux de ces parages, ou soit le gaz
muriatique lui-même, ou l'un de ses composans, déve-
é dans cette atmosphère par l'influance électro-chymique
son voyage vol. 2.°, pag. 258.)

la seule action de la chaleur, l'acide muriatique de sa composition, il est naturel, que celui qui se trouve dissous dans les eaux de la mer, produise le même effet par l'action du calorique solaire; 6.° de ce que les sels de la mer, d'après l'observation de Parmentier, peuvent dégager un acide marin, par la seule fermentation putride des substances animales ou végétales qui s'y trouvent répandues; 7.° de ce que le papier bleu, qui ne change pas de couleur, quand on la plonge dans la mer, rougit, selon Marsili, en le passant seulement sur sa surface; 8.° que la surface du fer, dans les pays chauds, comme aux Açores et aux Barbades, y est plus facilement rongée par la vapeur de la mer, que dans les pays froids, comme en Russie et à la baie d'Hudson; 9.° que l'on voit le soir, à la chute du soleil, une fumée blanche sur le rivage de la mer, effet de la combinaison de l'acide muriatique des sels de la mer avec l'humidité de l'air de la soirée; phénomène qui ne s'observe point à tout autre instant de la journée; 10.° que l'eau de la méditerranée n'augmente jamais de salure, non obstant que la surface de cette mer, sept fois plus vaste que celle de la France entière, ai une vaporation propre à une consommation fort supérieure à ce qui lui en vient par les fleuves qu'elle reçoit: différence, qui compensée par la grande quantité d'eau salée, (ayant le 1/30me de son poid en sub

stance salée) qui lui vient de l'océan, par Gibraltar, aurait, depuis le tems, si cette vaporation fut pure, non-seulement rendu les eaux de cette mer, de siècle en siècle, plus salées, mais aurait enfin rempli déjà de sel marin, tout le bassin de cette mer. Voilà bien de données et de preuves: mais tous ces argumens viennent à [illegible] à la certitude d'un seul fait, reconnu de tout le monde, et facile à reconnaître de la pureté des produits de la distillation de l'eau de la mer, savoir: *que la vaporation d'un liquide quelconque, ayant un sel fixe en dissolution, n'entraîne jamais la moindre parcelle de ce sel.* C'est d'après ce principe que l'on a immaginé la confection du sel de cuisine dans les marais salans, et la manière de rendre, dans les longues navigations, l'eau de la mer potable, par les appareils de Genthièvre, Halcs, Jurine, Fraisinet etc. En effet les vapeurs qui s'élèvent dans la mer, tout près d'une côte, d'une île, ou péninsule, si petite qu'elle soit, par exemple St-Hospice à Villefranche, ou le rocher de Monaco, et même autour d'un vaisseau à l'ancre, ou en voyage, ainsi que la rosée et les pluyes qui en résultent, ne donnent jamais le moindre goût de salure, ni le plus faible indice de sel fixe, aux réactifs: pour quel que ce soit nombre de fois que ma profession m'ait forcé à parcourir les bords de la mer au pied du mont Castiglione, mouillé par les brouillards, par la rosée ou

par les pluyes qui m'y ont surpris, jamais mes yeux, n'y ont comme ceux de M.r le Docteur Fodéré (v. son voyage aux Alpes maritimes vol. 1.er, pag. 316), souffert un picotement incommode (1), et jamais mes habits n'y ont été imprégnés d'un humide salé. Le moyen qu'indiquait Pline aux voyageurs sur mer, pour avoir de l'eau potable à volonté ; savoir de mettre de la toison sur les bords de leurs vaisseaux, pour recueillir, avec elle, les vapeurs qui s'exhalent de la mer, et en retirer de l'eau pure, ne marque-t-il pas que de ce tems même l'on connaissait déjà que la vapeur de la mer était tout-à-fait dénuée de sel? Ce n'est pas donc si mal-à-propos que l'agréable et savant Auteur des lettres à Sophie, sur la Physique et la Chimie, disait (v. pag. 72 du vol. 1.er de cet ouvrage) » agitées par le flux et reflux des eaux de » la mer, l'Éternel fera soulever des eaux » douces et pures pour rafraichir nos cam- » pagnes fleuries : » et il aurait encore pu ajouter, » et pour adoucir nos poitrines irritées. » Hyppocrate, dans un tems plus reculé, conduit par cette force d'instinct, qui dans bien de choses lui faisait pressentir des

(1) Tout en avouant ce qui ne m'est jamais arrivé dans ces parages, je n'entends pas infirmer le témoignage rendu par M. Fodéré, à l'égard du picotement des yeux, et à l'effet sur les narines de quelque espèce de brouillards, pénétrés par des principes acres et volatils, n'ignorant pas que ce phénomène a été aussi observé dans des endroits bien éloignés de la mer, en Piémont, en Allamagne ou en Pologne.

vérités, que les efforts des savans ne devaient mettre à jour que bien de siècles après, nous disait déjà à l'époque de son existence: *Aquæ igitur pluviales, et levissimæ et dulcissimæ sunt. Primum autem sol quod levissimum et tenuissimum est in aqua educit et sursum rapit. Clarum ac leve ipsum mare facit; quod autem salsum est isthinc relinquitur pro crassitudine et gravitate et fit mare; quod autem tenuissimum est sursum rapit pro levitate. Exhalationes*, dit Arbuthonot, *quæ ex amplis aquæ superficiebus, seu mari oriuntur aliud fere nihil sunt quam aquæ; sol enim nec in maris agit fundo, nec ex illo exhalare salem facit.* Bacon s'est aussi montré de ce sentiment, lorsqu'il a dit: *venti marini sunt procul dubio terrestribus humidiores, sed tamen puriores, quippe facilius et æqualius cum aere puro incorporantur, terrestres enim male angumentati et firmi, nec oportet quisquam eos esse debere propter salsuginem crassiores: natura enim terrestris salis non assurgit cum vaporibus.* C'est en conséquence de cette belle vérité que Margraaf, en parlant des exhalaisons de la mer, les nommait *une vapeur légère, insipide, aqueuse et dégagée de sels*, et que jusque le Professeur Buonvicino n'a pas manqué de dire dans son ouvrage de Chimie, en parlant des sels de la mer: *Non si elevano colle vaporazioni delle acque e non possono per conseguenza seguire la circolazione delle medesime, di ascendere*

nella atmosfera e ricomporsi poscia in liquido. C'est bien vrai que l'on a aussi voulu jeter du louche dans le principe de la pureté des liquides que l'on tire par la vaporation de toute dissolution de sels fixes, par des exemples des sels tirés des eaux de pluye, de la neige ou de la rosée de quelques endroits particuliers, et notamment, selon Buffon, (t. 1 et 2 des minéraux) du Cap de Bonne Espérance; et du carbonate de soude, muriate de soude et muriate de magnesie, qui ont été retirés par M.r Vauquelin, et par M.r Vogel de Munich, de la rosée, surtout de celle des marais du Languedoc et de la Provence (v. Rigaud dell'aria attiva, Annal. de Montp. vol. 44, pag. 245 et le journ. de Pharm. ann. 7.me n. x, pag. 465): mais n'est-il pas aussi certain que si ces résultats fussent vrais, ou si, l'étant, ils ne fussent pas plutôt dûs à quelque circonstance accidentelle de tems ou de localité, ils auraient lieu partout sur la côte de la mer, en tout tems et en toute circonstance, et que l'on trouverait toujours ces sels dans tout produit quelconque, rosée, pluye, grêle ou neige, provenantes de la vaporation maritime condensée? Qui peut savoir aussi si des expériences si délicates n'ont pas été manquées? La vaporation de la mer, n'est qu'une eau parfaitement pure et douce, et un liquide entièrement libre des sels qui sont dissous dans le menstrue, d'où elle dérive. Pour ce qui concerne la rouille des

grilles et barres de fer exposées à sa vapeur, il est assez constaté que l'humidité la plus pure suffit seule, même à froid, si elle contient un peu d'air, et si le fer est dans toute sa pureté, pour diviser et dissoudre par son acide carbonique aëré, et par son oxigène élémentaire, séparé de l'hydrogène de sa composition, le principe martial, exposé à son action, sans que l'on ait besoin, pour celà, de la présence des sels marins ou d'un acide muriatique dans l'air. Les substances martiales sont également rongées, aux bords des fleuves, dont l'eau pure n'est pas censée fournir une vapeur ayant des sels fixes en dissolution, ou un acide muriatique. Y a-t-il de pays où l'humidité et la vaporation (qui en résulte, deux principes qui doivent dissoudre le fer exposé à leur action) soient plus abondantes, et où ces produits doivent agir avec plus de force, par l'intermède du calorique, que dans les contrées chaudes, entre les tropiques et surtout aux Açores et aux Barbades? Trouvera-t-on en Russie ou dans la Baie d'Hudson, pour y avoir les mêmes résultats, la même quantité de calorique et le même degré de vaporation, qui favorisent autant la diffusion et la combinaison de l'acide muriatique et de l'oxigène de l'eau avec les substances martiales? Je serai presque tenté de reléguer au nombre des fables, si l'on ne voulait plutôt l'attribuer à des causes locales inconnues, tout-à-fait

différentes de ces sels et de leurs acides libres, l'excavation, plus grande qu'ailleurs, que l'on prétend trouver, quelque part des côtes, sur les pierres calcaires et sur les marbres, exposés à l'action de l'air maritime. Nice existe tout-à-fait sur les bords de la mer ; elle est exposée entièrement à l'aspect de son golfe, et jouit d'un degré de température encore assez considérable ; la vapeur y est assez abondante : et néanmoins, les ouvrages divers en pierre calcaire, ou en marbres, qui y existent, même dans les endroits les plus exposés à l'air de la mer, y sont si bien conservés, que ceux que l'on trouve dans les lieux les plus éloignés d'elle, ou que l'on rencontre dans les aspects qui y sont opposés. On n'a, pour s'en convaincre, qu'a arrêter la vue sur plusieurs ouvrages en pierre ou en marbre qui existent à l'extérieur des diverses maisons antiques de cette ville, et notamment sur les deux belles renommées du portail de l'hôtel de ville, dont j'ai déjà parlé (v. pag. 22). Quant aux effets désastreux des vents de la mer sur les jeunes branches des oliviers qui sont exposés à leur action, l'on a bien tort de les attribuer aux sels marins ou à l'acide muriatique, répandus dans la vapeur de la mer, qu'ils traînent avec eux. On voit dans quelques endroits de la côte que les réjetons de ces plantes prennent la direction opposée à celle de la mer, et qu'ils sont

fortement endommagés et souvent même entièrement effeuillés; mais on voit seulement celà, dans cette partie des bords maritimes, où le vent dominant est celui qui vient de la mer. On observe plus particulièrement cet effet au fond de quelque baie étroite, où ce vent, venant de fort loin, répercuté de l'un et de l'autre côté de cet enfoncement, frappant sans cesse sur le même point, ne laisse jamais, ou presque, par sa force, son agitation continuelle, et par la grande humidité qu'il entraîne, le moindre instant de repos, aux rameaux jeunes de la plante, pour la libre circulation et la distribution de la sève dans le parenchyme pulpeux et délicat de ses bourgeons et de ses virgultes, et pour l'application paisible et régulière de son baume nourricier dans tous les divers points du tissu qu'elle est destinée à réparer et à accroître. Sans celà, pourquoi aurait-on de si beaux oliviers au pied de Montboron (v. pag. 35), aux bords de la péninsule de St-Hospice, aux alentours de l'emplacement de l'antique ville de St-Jean d'Olivo (v. p. 116), et tout le long du faubourg de la Croix de marbre (v. pag. 30), immédiatement au rivage de la mer? Pour ce qui regarde les taches jaunes ou noires que l'on observe bien de fois sur les feuilles des plantes qui se trouvent sous l'action des vents de la mer; vents qui sur la côte de la méditerranée ne viennent que du midi,

on les observe aussi par l'effet des vents mêmes du sud, dans des endroits bien éloignés de la mer. Ramazzini a remarqué ce phénomène en 1690 et en 1692 sur les végétaux des montagnes de Modène, et moi-même je l'ai vu bien de fois dans les plaines du Piémont. Quant à la dégradation prompte du crépi des murailles qui sont exposées à la mer, est-ce qu'il n'en est pas de même de celui de tout bâtiment, qui, bien éloigné des contrées maritimes, reçoit directement et constamment, sans aucun obstacle, un vent, d'une surface ample, humide et considérablement reculée, surtout si ce vent vient du midi ou de l'ouest? Hoffman, qui écrivait d'un endroit où l'on ne connaissait la mer que de nom, nous fait voir (v. p. 65 du 1.er vol. de ses opusc.) que ce phénomène n'était pas étranger à l'endroit où il faisait sa demeure. *Illa ædificia*, dit-il, *domos*, *turres*, *quæ spectant ad austrum et occidentem*, *longe anterius ruinam, et detrimentum pati*, *putredinemque concipere*, *quam quæ cæteris ventis exposita sunt. Quin imo curiosum aspectu est*, *in prœcelsis non nullorum urbium turribus*, *ubi ad quamvis plagam horologium aureis numeris pictum est*, *has quæ occidenti et austro patent exesas*, *post breve temporis spatium*, *et quasi deletas esse*, *cum in cæteris quæ spectant ad boream et orientem pulchræ adeo atque nitidæ appareant.* Pour ce qui regarde le développement, par

l'effet de la chaleur, de l'acide muriatique du sel de magnesie, dissous dans l'eau de la mer, ce phénomène est peut-être vrai: mais les chimistes que j'ai trouvés en parler, ne disent pas à quel degré de la température on puisse l'obtenir. Par exemple à 80 degrés du thermomètre de R.[r] je n'ai tiré de la distillation de l'eau de la mer qui le renferme, que de l'eau toute pure; s'il y faut une chaleur plus considérable, sera-t-il possible de l'avoir de la simple action du soleil sur la fraîcheur des eaux de la mer; résultat qui est ici encore, comme je le ferai voir à l'article 11, si tempéré, même pendant le plus fort de l'été? Quelle analogie peut-elle offrir, comparée au grand réservoir de la mer, dont l'immensité, pour ainsi dire, et l'agitation continuelle résistent sans cesse à la tendance à la corruption des substances végétales et animales qu'il renferme, et modifient la combinaison des élémens des sels qui s'y rencontrent, à la petite quantité d'eau de mer en repos, observée par Parmentier, susceptible de s'échauffer à la moindre chaleur, d'altérer particulièrement les corps organisés qui y existent, de se corrompre, et de changer la combinaison de tous les sels qu'elle tient en dissolution (1)? Sur quelles

(1) En effet l'eau de la mer, dans son grand réservoir, à l'abri des effets de sa grande quantité et de son agitation continuelle, se conserve inaltérable, et un flacon, une flaque de cette eau, séparée de toute la quantité et en repos, sont bientôt atteints de la corruption et répandent des principes très-dangereux.

preuves le Docteur Fodéré etaye-t-il l'action de cette influence électro-chimique, sur le compte de laquelle il fait dégager des sels de l'eau de la mer, le gaz acide muriatique, ou bien l'un des élémens de ce produit gazeux pour le répandre dans l'atmosphère des pays maritimes (1)? M.r Marsili allégue un fait contredit par l'expérience

(1) Cet acide gazeux existerait-il dans toute atmosphère maritime par l'effet de la décomposition que certaines plantes marines; le *Salsola tragus*, l'*Atriplex halimus*, la *Salicornia herbacea et fruticosa*, le *Chenopodium maritimum* etc. font peut-être des sels marins que les débordemens de la mer, portent si souvent sur le rivage? Dans cette supposition, ces plantes marines, en s'appropriant, des sels qu'ils auraient absorbés, la soude que l'on trouve dans leur substance, dégageraient, probablement de leur surface, l'acide marin, dont elles se seraient emparées, qui, mis, par cette action, en liberté, s'éleverait, par son expansion gazeuse dans l'atmosphère à portée; mais, même, dans la réalisation de cette hypothèse, cet acide dégagé, se trouverait en si petite quantité dans les vastes et pour ainsi dire immenses régions de l'air, où il serait forcé de s'éparpiller, que les effets en seraient parfaitement nuls. Cette quantité d'acide gazeux qui viendrait de cette cause, serait bien encore plus petite dans l'atmosphère de Nice, où le rivage de la mer offre des débordemens si rares (v. pag. 55); et où l'on voit si peu de ces plantes marines. D'ailleurs quand même il serait vrai, que cette espèce de sels entrerait, par ce moyen, dans la substance de ces plantes, ne pourrait-il aussi arriver, que, tandis qu'un de leurs élémens (la soude) reste en nature dans leur composition, l'autre (l'acide muriatique) fût entièrement dénaturé par la force d'assimilation de ces végétaux? Avec quel succès chercherions-nous alors cet acide dans l'air? ou bien ne pourrait-il pas aussi se faire que l'alkalinité de la plante, au lieu de venir de l'absorption des sels de la mer, ne fût due qu'au travail même du végétal, dont l'organisation aurait la faculté de produire la soude, d'une terre sans sel, comme celle de l'aconit a le pouvoir de confectionner un poison mortel, d'un sol, qui produit, à côté, des végétaux innocens et salubres? En effet l'on trouve aussi de ces plantes salines, dans des endroits bien éloignés de la mer, où il n'y a pas la moindre apparence de sel marin, et tout le monde sait qu'il y a beaucoup de sources salées dans les terres, autour des quelles on en voit aucune.

rience

rience de tous les jours ; maintes-fois j'ai promené le papier bleu sur la surface de la mer de Nice, et jamais je ne lui ai trouvé le changement de couleur que cet Auteur cherche a faire valoir. Les fumées blanches que l'on trouve, au soleil couchant, sur le rivage des fleuves ou de la mer, ou sur les coteaux qui leur sont à portée, au lieu de les attribuer au rève de la combinaison de l'acide muriatique avec l'humidité du soir, ne serait-il pas plus raisonnable de les regarder, comme le résultat de la réduction en vapeurs vessiculaires et visibles, dépendante de la fraîcheur du soir, au départ du soleil, des vapeurs insensibles que la présence, la perpendicularité et la chaleur des rayons de cet astre, auraient fait élever des surfaces humides dans tout le courant de la journée? Comment les rapporter sincèrement à l'effet de l'acide muriatique, qui, au contact de l'humidité, ne produit des fumigations semblables que quand il est concentré au point d'être dangereux par son action irritante sur les plantes, sur les animaux et sur l'homme ? D'ailleurs, où sont dans cette atmosphère le sifflement et la chaleur que cet acide gazeux produit toujours en se combinant avec l'humidité ? Où est l'odeur de citron et de pomme reinette, qu'il rend à cette occasion, et où l'irritation qu'il produit ordinairement aux yeux, et la démangeaison qu'il excite alors sur la

peau ? Où est enfin le changement en rouge, des couleurs bleues végétales, et de celles des étoffes ainsi que la ternissure des surfaces, que cet acide produit toujours ; ici, où le beau coloris des boutons de violette qui y émaille le gazon plusieurs mois de l'année, et l'éclat des belles couleurs de tous les objets, dont fut si bien frappé M.r le Comte Bray dans son séjour à Nice (v. le Mémoire de ce naturaliste, cité pag. 62), sont faits pour si bien convaincre de son absence ? C'est à Nice, et je crois dans tout pays maritime, où, à quelques pas du rivage de la mer, l'on a des preuves manifestes de l'absence complette de ce principe dans l'air, dans le défaut absolu de précipitation de la dissolution d'argent en un sel insoluble, ou de neutralisation des sels alkalis : soude, potasse, cendres clavelées et ammoniaque; dans le manque de l'épaississement des huiles ainsi que de toux violentes et quinteuses; et dans celui de resserrement du gosier, de mal à la tête, et de fortes coliques, mêlées d'épreintes et du dévoiement: phénomène que l'on a (v. la pag. 391 du 25.me vol. des Annales de la Société de médec. pratique de Montpellier) tout près des fabriques de gaz acide muriatique (1),

(1) Voyez la séance de la Société de médecine de Marseille du 25 novembre 1810, pour savoir ce que l'on disait dans cette ville, des effets de cet acide dégagé dans l'atmosphère, lorsque, en cherchant de remplacer la soude naturelle du commerce par la factice ou artificielle, préparée dans l'endroit, l'on visait à prévenir les maux, qui auraient pu être le résultat du dégagement de ce gaz du sel marin duquel on la tirait.

ou de soude factice et artificielle, quoique exactement fermées. On répond à la dernière objection, que le Vésuve, l'Etna, les volcans des Isles Ioniennes (v. le journal de Physique de germinal an 8), préviennent cette augmentation de salure de la mer méditerranée, en décomposant cette grande quantité de sel marin, pour en tirer l'acide muriatique oxygéné, nécessaire à la décomposition des pyrites; mais mettant de côté des moyens qui paraissent répondre a des difficultés de cette importance, par des allégations trop vagues, et ne me bornant pas seulement, dans ce que j'ai à dire, à ce qui est possible, dans une mer si peu étendue que la méditerranée, je répondrai, en parlant en général de toutes les mers, et je dirai qu'il est clair, que, dans les grandes et terribles secousses, par les quelles le eaux de notre planète, doivent s'être jadis séparées de tout le reste de sa composition, pour se recueillir, par l'effet de leur poid, dans les espaces les plus profonds de sa surface, elles ont dissous et entraînés, avec elles, tous les sels fixes et dissolubles dans l'eau froide, qu'elles ont rencontrés sur leurs pas, et que, les ayant amassés avec elles dans ces grands réservoirs, elles les y ont gardés en dissolution jusqu'à cette époque à la même quantité; à la seule exception de cette portion qu'en ont décomposé les plantes marines, si vraiment elles ont cette faculté; consommation qui peut être compensée, si

elle a lieu, par des sels qui leur viennent sans cesse des sources salées (1). Si ces sels, au lieu d'être en dissolution, depuis ces grandes époques dans toute la masse de ces eaux, fussent réunis en mines, en tas, en bancs au fond des mers, comme ces substances ne sont que du muriate de soude, qui est dissoluble dsns l'eau froide aux 273ers du liquide, du muriate de magnésie qui l'est à un poid égal, et du muriate calcaire qui l'est à 173er, il en résulterait que les eaux de la mer, fondant dabord jusqu'à saturation ces grands amas de matières salines, auraient bientôt eu un goût plus fort de salure, et donneraient, par l'analyse, plus de la moitié en poid de cristallisation saline: mais l'eau de la mer garde, malgré la révolution des siècles toujours la même salure, et elle ne donne, d'après Bergman, que o, 36

(1) Il peut y avoir dans les entrailles de la terre, même à des grandes distances en dedans de la surface du fond de la mer, des amas considérables de ces sels, dont les dissolutions soient sans cesse portées, par des sources profondes et invisibles, à cette surface, comme il y en a plus près de la couche supérieure de la terre, dans des ruisseaux découverts et visibles, qui portent toujours ces matières salines aux bords de ce grand réservoir. Comme ces ruisseaux salés, qui rampent à découvert vers la mer, sont rares, et petits et que, comparés aux sources abondantes d'eau douce, qui s'y hâtent de tous les coins de la terre, et à la grandeur immense de ce vaste amas d'eau, ces courants, sont presqu'insensibles, ou pour mieux dire un o, il paraît qu'il en est peut-être de même de ceux que je conjecture y aller d'autre part, si vraiment ils existent, et que tant les uns que les autres ne pourraient donner du sel marin à la mer, autant qu'il lui en faudrait, pour compenser celui que l'on en tire pour l'usage de l'homme et des animaux, et pour l'énorme quantité qui s'en exhalerait de sa grande surface.

et selon Lavoisier o, 20 en substance saline : ces sels donc sont dissous dans ces proportions dans toute la masse des eaux de la mer, depuis la naissance du monde, et la dissipation abondante qui s'en ferait journellement par l'énorme vaporation des surfaces de toutes les mers, depuis un nombre si considérable de siècles, sur cette quantité déterminée (dissipation, qui, ne pourrait point être compensée par la faible ressource des ruisseanx salins externes ou internes, à peine suffisante à faire face à la consommation qu'en font les hommes et les animaux, et à la décomposition des plantes salines des bords de la mer, si elle a lieu), aurait fait perdre, depuis si longues années, toute leur salure à ces énormes amas d'eau, toujours tempérés par la quantité immense d'eau douce qui leur vient sans cesse de si diverses régions de la terre des rosées, des pluyes, des grêles, des sources, des ruisseaux, des torrents et des fleuves, et aurait presque rendu impossible tout produit salin de leur analyse (1). Comme l'observation nous prouve de toute certitude que l'eau de la mer conserve toujours la même salure, que son analyse fournit sans cesse les mêmes produits : nous pouvons en inférer que la va-

(1) Si cette exhalaisons des sels muriatiques, ou d'acide muriatique, de la surface de la mer, fût réelle, depuis que la mer existe la vapeur maritime aurait salifié ou fortement acidulé toutes les régions de l'air.

poration de sa surface n'entraîne jamais ses sels, et nous devons réleguer cette hypothèse des qualités salines de la vapeur de la mer, au nombre des fantômes que l'esprit de l'homme s'est forgés pour s'épouvanter sans fondement (1). Ce que je dis

(1) M. Vogel de Munich, pour découvrir, si vraiment l'air de la mer baltique renfermait des sels muriatiques, introduisit une capsule, contenante de la dissolution de muriate d'argent, sous une cloche, enduite de papier noir, et munie des deux côtés d'une ouverture latérale, pour y établir un courant d'air. L'appareil fut placé sur un chariot ouvert aux deux fenêtres opposées, qui était avancé de quelques pas sur la mer. La dissolution se troubla quelques jours après, et ensuite elle laissa entrevoir, dans ses diverses couches, par ci et par là, quelques flocons noirâtres, et enfin, au fond de la capsule, une poudre blanche qui annonçait la présence de quelque sel muriatique. Cette dissolution, ayant été décantée, laissa un précipité, qui, bien lavé, et mis de nouveau en contact avec l'acide nitrique très-pur, perdit les flocons; mais laissa intacte la poudre, devenue insoluble dans ce réactif. Cette expérience avait été faite, sur la mer même, et les sels muriatiques trouvés par elle, dans le sédiment de la dissolution, pouvaient n'être que des fragmens des sels, suspendus dans les gouttes d'eau en nature que les vents avaient fait élever de la surface de la mer à une trop grande proximité. Pour le reconnaître, j'ai renouvellé cette expérience sur la fenêtre de ma chambre à Nice à deux cent environs de pas des bords de la mer, distance où l'on n'a rien à craindre du contact des gouttelettes de l'eau de la mer en nature, élevées par les vents, mais où l'on est encore à portée de se trouver sous l'influence de la vapeur maritime. Pour y parvenir je fis fondre viij gr. du meilleur argent, dans une quantité suffisante d'acide nitrique, et étendre le tout dans ℥ iij d'eau distillée : ce qui donna un liquide aqueux et parfaitement cristallin. Je mis le tout dans un appareil semblable à celui de M. Vogel sur l'endroit indiqué, le 24 novembre 1821 jusqu'au 15 du mois suivant, pendant un tems constamment sec et serein. Au bout de ce terme, la capsule m'a donné un liquide beaucoup réduit par l'effet de l'évaporation, mais encore très-cristallin, ayant comme celui de M. Vogel, quelques flocons noirâtres épars dans ses diverses couches, mais, offrant, à son fond, une incrustation saline d'un goût acre, métallique et si dégoûtant, que j'en gardai dans ma bouche, l'impression désagréable toute la journée pour un atome que j'en avais à peine tou-

en général de la pureté de tout air maritime à l'égard des sels fixes etc., doit sans doute être aussi entendu pour l'ambiant de la ville de Nice.

C'est vrai pourtant, que, dans la supposition, que la vaporation de la mer n'entraîne ni sel marin, ni acide muriatique, on ne peut nier que les vents mêmes qui roulent sur la surface de ce vaste réservoir, s'ils sont un peu forts, emportent avec eux dans des gouttelettes d'eau qu'ils en enlèvent, la

ché avec le bout de ma langue. Cette incrustation étendue de nouveau avec un peu d'acide nitrique et un peu d'eau distillée, a encore donné une dissolution limpide, semblable à la précédente, et le reste du liquide qui existait dans la capsule, interrogé avec quelques gouttes de quatre onces d'eau simple, dans laquelle j'avais fait mettre à peine un peu d'acide muriatique, se troubla d'abord en couleur de perle, comme de l'eau pure dans laquelle on aurait fait tomber quelque peu d'acetate de plomb liquide et déposa, au fond, une farine blanchâtre, que je trouvai indissoluble par l'acide nitrique, et qui n'était sans doute, qu'un muriate d'argent; signe évident, qu'à l'endroit où M. Vogel avait fait son essai : savoir, sur la surface de la mer où les vents avaient entraîné des sels marins dans les gouttelettes d'eau qu'ils avaient ravies du niveau de la mer à toute proximité, il y avait un principe muriatique dans l'air, qui, à l'exemple du liquide que j'avais jeté dans la capsule dans la seconde partie de mon expérience, avait produit une précipitation insoluble; mais que, à l'endroit où j'ai mis l'appareil moi-même, savoir à 200 pas de la mer, dans un lieu assez éloigné de l'aspersion des gouttelettes de l'eau de la mer, élevées de sa surface, mais encore sous la pleine influence de la vapeur qui dérive de ce grand réservoir, il n'y a pas, dans l'ambiant, le moindre atome de sel ou d'acide muriatique. On voit la conséquence générale que l'on peut tirer du principe déduit de cette expérience. Ayant le 25 décembre dernier, mis, par une courte notice, le résultat de cet essai sous les yeux de l'Accadémie de Turin, la classe des sciences physiques et mathématiques de cette illustre Société, après avoir entendu les Commissaires qu'elle avait chargé de lui en faire un rapport, délibéra, dans sa séance du 24 février suivant, qu'il serait fait mention honorable de cet écrit dans la partie historique de son volume.

partie correspondante des mollécules salines qu'elles tiennent en dissolution. M.[r] Raymond observe dans sa Topographie de Marseille (v. Mém. de la Société de médec. de 1777 et 1778) que de deux onces de sel marin qu'il avait fait dissoudre dans un vase, rempli d'eau, et exposer en plein air, pendant un an environ, aux souffles des vents du nord, si communs en cette ville, il n'en trouva plus, au bout de ce tems, que 9 gros et demi. Morelli prétend (v. la Fasc. 20, pag. 311 du journ. de Brera) que l'on a trouvé des gouttelettes d'eau salée sur des végétaux existans tout près de la mer, et Arbuthonot, qui, comme nous avons vu, soutenait l'avis de la pureté de la vapeur de l'air de la mer, fait remarquer ensuite que : *venti nihil-hominus in magnis tempestatibus elevare salem possunt.* Mais encore, si ce n'est que par cette cause que les mollécules du sel marin, s'élèvent du niveau de la mer, n'est-il pas vrai que ces aspersions de gouttelettes d'eau salée, plus pesantes que celles de l'eau pure, et par conséquent beaucoup plus que l'air sur lequel elles se traînent, faites par la violence des vents, ne peuvent, sans vaporation, se soutenir long-tems en équilibre sur lui, et doivent d'abord, après la cessation de la force d'impulsion qui les a faites élever, tomber à fort peu de distance de l'endroit où elles sont parties ; savoir sur la mer même, ou sur les bords

de la mer. Quand même celà ne serait pas, comme ces aspersions ne seraient enlevées de la mer que par les souffles des vents parallèles à son niveau, ou qui se glisseraient sur elle par des angles d'incidence de peu de dégrés, elles ne pourraient franchir les obstacles que la terrasse, les maisons et les arbres opposent à leur trajet, ni frapper le plan de Nice supérieur à celui de leur direction et non plus la surface de son sol qui se relève sans cesse en s'éloignant de la mer, à moins que l'on ne voulût supposer que des tourbillons d'air, élevés perpendiculairement de la mer, chargés de ces gouttelettes (phénomène assez difficile à concevoir et fort rare, s'il arrive) ne fussent traînées au continent par d'autres souffles de vent plus rélevés. D'ailleurs quand même toutes ces agitations de l'air pourraient porter ces aspersions dans Nice, puisque les vents du S et du S-O perpendiculaires à la ligne plus étendue de l'aspect de cette ville, parcourant devant elle une plus ample surface de mer, sont ceux qui pourraient lui apporter une plus grande quantité de ces gouttelettes, et que ces vents sont si rares et de si courte durée à Nice (v. les divers tableaux des vents depuis pag. 316 à 325) surtout en hiver où l'affluence des malades est plus grande, il est clair que, même dans ce cas, elles seraient à-peu-près de nul effet.

Mais quand même la mer ne donnerait

pas des vapeurs si pures, quand même les aspersions des gouttelettes d'eau de la mer tomberaient sans obstacle sur toute l'étendue de Nice et sur celle de sa belle campagne, aurions-nous raison de tant craindre que ces particules salines, ou cet acide marin répandus dans l'ambiant, fussent si nuisibles à la santé, quand nous voyons qu'un Médecin si judicieux que Barthez donne, malgré le torrent des préjugés contraires de la multitude, la préférence à l'air de la mer pour le traitement de la phthysie pulmonaire, lorsqu'il nous dit (v. son Traité des maladies goutteuses, vol. 2, pag. 326), *que cet air, à cause de son humidité, excite beaucoup moins que l'air sec, la tendance à l'inflammation et à la suppuration des poumons ?* Croirait-on peut-être, que les grands Médecins de l'Europe antique, Celse ; Aretée, Cælius Aurelien (1) etc. qui envoyaient leurs phthysiques à

---

(1) Celse nous dit, en parlant des maladies de poitrine : *Quod si mali plus est, et vera phthysis est, inter initia protinus occurrere necessarium est, quia non facile hic morbus cum inveteraverit evincitur. Opus est, si vires patiantur, longa navigatione et cœli mutatione, sic ut densius quam id a quo discedit æger putetur, ideoque aptissime Alexandriam ex Italia itur, fereque id passa inter principia corpus peti debet. Utilis etiam in omni tussi est peregrinatio.* Aretée, parlant d'un phthysique encore en forces, dit : *In mari gestatio fieri poterit, atque ibi vitam degat cum ulceribus ; enim quidquam siccum marina salsugo commendat.* Cælius Aurelien, en parlant de ces maladies, nous a laissé : *Utilis vehementer navalis gestatio et longa navigatio, et omne quod dare corpori firmitudinem potest.* Pline Second, dans son histoire naturelle, livre 31, dit. *Prætcrea et alius usus multiplex ; principalis vero navigatio phthysi affectis, aut sanguinem egerentibus, sic*

Stabie ou à Alexandrie d'Egypte, à travers les mers; que les plus grands médecins de l'Europe moderne; les Franks, les Baillies, les Portals, les Buttinis etc., qui les envoyent à Nice aujourd'hui, eussent fait dans ces tems réculés, et fissent maintenant cela, dans l'intention de les voir plutôt périr (1)? Croit-on que Musgrave ait seu-

---

proxime tenens Gallionem fecisse post Consulatum monuimus. Neque enim Ægyptus propter se petitur, sed propter longævitatem navigandi; et Pline premier dit: *Frangeret me infirmitas liberti mei Zosimi dum intente instanteque pronuntiat, sanguinem reiicit, et ob idem, Ægyptum missus ad me post longam peregrinationem confirmatum rediit.*

(1) M. Vogel, qui croit, par le résultat de ses expériences, que l'atmosphère des pays maritimes renferme des muriates en plus ou moins grande quantité, observe que, dans son séjour à Rostoch et à Douberan, près de la mer baltique, la remarque lui fut communiquée, que différens malades de poitrine se trouvèrent bien mieux à la mer qu'au rivage; qu'il avait eu lui-même, bien de fois, l'occasion de voir que le grand Duc de Meklembourg-Swerin, qui souffrait d'un asthme pénible, était bien plus à son aise et soulagé en pleine mer, et que, pour cet effet, ce Prince faisait avec succès, tous les jours une promenade de quelques heures sur mer. Bayle porte un cas de phthysie pulmonaire, dans lequel le malade fut guéri par l'habitation dans un air maritime (v, pag. 168 de son ouvrage sur la Phthysie pulmonaire). Portal observe que les voyages de mer ont été d'un grand avantage aux phthysiques. Laennec (pag. 115 et 117 du tom. 1 de son ouvrage sur l'auscultation médiate), fait l'histoire d'une phthysie pulmonaire, guérie par le changement d'air de l'intérieur, dans un pays maritime. Southey assure que la phthysie pulmonaire est assez rare à Malthe, en Sicile et dans toutes les îles Joniennes. Parr a préféré, pour ses phthysiques, la situation maritime à celle du continent. Volney observe qu'à Alep on envoye les phthysiques sur la côte maritime. Kerauden recommande, pour l'hiver à ses malades, l'habitation d'une petite ville maritime avec des montagnes, et Herbeden en fait de même, ajoutant que les voyages sur mer sont sûrs et quelquefois des bons palliatifs pour ces malades. On prétend dans les Annales de la société de médecine pratique de Montpellier (v. le vol. 44, pag. 56), que les voyages sur mer, sont utiles aux personnes faibles et à celles qui sont atteintes de phthy-

lement pour plaisanter, assuré, dans son beau travail sur les maladies arthitriques, qu'il prescrivait avec succès à ses malades, atteints de phthysie goutteuse, l'air de la mer, comme un moyen trés-doux pour les poumons, et pense-t-on peut-être, que ce ne soit que pour augmenter le nombre des victimes qu'un si grand nombre de Médecins célèbres : Rush, Grifithly, Richter, Reid, Delaclôture, Kerauden, Morelli, Baumes, les Médecins d'Amérique, et ceux d'Angleterre, prescrivent aux poitrinaires, comme leur meilleur remède, les voyages de mer et l'habitation dans les contrées maritimes? Gilchrist, qui a si bien traité des maladies de la poitrine, ne s'exprime-t-il pas, à ce sujet, de la manière suivante? » L'air de la mer, est vraiment pectoral: » ce fluide renferme tous les médicamens » propres à la consomption, s'il est, dans » l'inspiration, appliqué directement sur » les poumons. » Il ajoute ensuite; « que ses » effets ne sont peut-être point inférieurs » à ceux des baumes les plus renommés; » que, parmi le nombre exhorbitans des » remèdes internes, appelés pectoraux, il

---

sie pulmonaire. M. James Clark (v. pag. 98, Médical notes on climate etc.), nous assure que l'on envoye les phthysiques de Rome à Civita-vecchia, ou sur la mer Adriatique, et le Docteur Franceshi (v. pag. 193 de son *Igée*), soutient que l'air de la mer, accélère la convalescence des toux convulsives, quand elles ont dégénéré en maladies chroniques, et sont accompagnées de marasme; et aussi d'après les observations de Spéc, de Floyer et d'Odier, il loue beaucoup ce moyen conjointement aux bains de mer au commencement de la phthysie lariagée ou tracheale.

» n'y en n'a pas un qui mérite autant ce
» titre ; mais que la chaleur douce, la
» nature balsamique, et l'humidité saline
» (seul objet dans lequel il se trom-
» pe), de l'air de la mer, en font un re-
» mède propre à remplir toutes les indi-
» cations, qu'il est possible d'imaginer
» dans cette maladie. » Le Docteur Boschi qui exerçait son état dans un pays maritime, et dans un petit endroit éloigné de la concurrence du choix des malades étrangers, instruit par l'expérience, et n'ayant, en même tems, aucun intérêt à exagérer plus la bienfaisance de l'air maritime, que celle de tout autre ambiant, nous dit (v. la pag. 76 de sa lettre imprimée au Docteur Frank) : *Quantunque l'aria di mare contenga in se stessa disciolta e sospesa* (ce qui n'est absolument pas), *idrostaticamente delle particelle di sale neutro, ridotte in alcuni sali minutissimi, avrebbe certamente il medico a dire assai poco di bene e di male, rapporto ad una atmosfera, in cui vi fossero disperse poche particelle di quel sale medesimo, di cui facciamo noi, con molto grande vantaggio, un perpetuo uso negli alimenti, ch'è tanto amico di noi medesimi, e che si conta ancora per uno dei principj componenti la nostra constituzione.* Rush ne traitait-il pas les accès graves d'hémophtysie, par des grandes doses de sel marin à l'intérieur, et sa méthode n'a-t-elle pas, par l'effet de ses bons ré-

sultats, gagné dans la pratique des autres médecins de l'Amérique, puisque, dans ce pays, l'on attribue aux sels neutres fixes et aux saturnins, la faculté sédative des artères; et cette méthode n'est-elle pas aussi appliquée aujourd'hui, avec beaucoup de succès, par les médecins d'Italie, et notamment par ceux de la clinique éclairée de l'hôpital de Padoue? (v. la pag. 45 du vol. 7 du journal de Brera). Les médecins d'Angleterre, qui ont un tact si juste, lorsqu'il est question de pressentir et de découvrir les effets des moyens utiles contre les maladies, n'envoyent-ils pas leurs compatriotes, frappés des maladies chroniques de poitrine, ou à Nice, ou sur tout autre point de cette côte, si ces malheureux peuvent encore supporter ce voyage, ou bien à l'île de Wight s'ils n'en ont plus la force (1)? Le Docteur Davis;

(1) Il faut pourtant avouer que tous les Médecins d'Angleterre ne sont pas d'accord sur ce point. Mansford (Inquiry etc. pag. 40) pense, qu'il y a aux bords de la mer, quelque chose qui aggrave cette maladie. Ne pourrait-il pas se faire que cette cause y existât, mais qu'elle ne fût pas l'impureté saline de l'air de la mer? C'est précisément celà. Les plages maritimes se trouvent presque toutes, du côté de la mer, entièrement à découvert de plantes, de maisons, de montagnes, et enfin de tout objet, assez élevé pour empêcher les vents de leur venir avec impétuosité d'une région humide et fort éloignée. Les poitrines délicates ou malades y doivent être facilement offensées de ces énormes courans d'air, surtout si l'exposition y est aux vents dominans, comme dans la plus part des situations des côtes de l'Angleterre, et si ces vents dominans sont, comme sur ces îles, le N N-E ou le N-O, des agitations de l'air vives, froides, fort rudes, et insupportables pour des poumons délicats ou malades. Mais rien de celà n'est à craindre à Nice. Cette ville, dans la situation salubre et

qui croyait même) v. son histoire de Nice, pag. 156), que la terre de cette ville, échauffée et agitée par le calorique solaire, pût fournir des parties salines et sulphureuses à l'ambiant, trouve très-singulier (ibidem pag. 23) que, tandis que les habitans de cette ville et ceux de la Provence éloignent les poitrinaires des bords de la mer, les médecins de sa patrie insistent au contraire, pour les faire aller de l'intérieur des terres aux côtes maritimes; telle est la divergence des opinions, quand on n'approfondit pas les principes autant qu'il le faut : *It is*, dit-il, *a singular fact, the inhabitants of Nice and Provence, always send their consumptive patients away from the sea, to avoid the irritations occasioned by the salt water. We on the contrary order them to live the sea side.* Les marécages où l'on fabrique le sel de cuisine sont sans doute fertiles en maladies; les mines d'où on le tire ont des environs qui sont sans doute frappés, en ce genre, d'un résultat également triste, mais, si nous observons ce qui arrive sous ce rapport à Ve-

---

agréable où je l'ai désignée (v. pag. 50), entourée presque partout de montagnes, exposées au S-O ; vent qui n'y souffle presque jamais, et tournant quasi tout-à-fait le dos au N au N-O, et à ceux de l'est, qui y sont dominans, n'a rien à craindre de cette cause cachée. M. Jenks médecin anglais, qui partage, jusqu'à un certain point, l'opinion de la salure de l'air de la mer (v. *sa Dissert. de cœlo tabescentibus benigno*, pag. 26), et celle des effets pernicieux de cette cause sur les phthysiques, comment concilie-t-il cette idée, avec celle de l'avantage qu'il attend (v. ibid. pag. 5) pour ces malades, d'une longue navigation?

nise, à Cette, en Sardaigne, en Calabre, en Catalogne, où l'on le travaille beaucoup dans des marais salins maritimes; en Hongrie, en Suisse, en France, en Pologne, et dans le Tirol, où loin de la mer l'on exploite des mines de ce sel, nous verrons que les maladies nombreuses qui se manifestent chez les ouvriers de ces établissemens et chez les habitans de ces contrées, sont plus l'effet de l'excès du travail, le produit de l'humidité froide ou chaude de l'endroit, que celui de toute autre cause; que les affections de poitrine qui s'y rencontrent quelques fois, telles que la dispnée, la toux et la phthysie pulmonaire, ne sont pas plus communes ici que dans tout autre endroit humide; et que lorsqu'elles s'y présentent, ces affections sont moins l'effet des applications du sel marin et de l'acide muriatique, aux voies aëriennes des ouvriers et des habitans, que de l'excès de toutes les causes locales que je viens d'indiquer. Si je dois porter ici le tribut de mon expérience particulière, je dirai, que habitué, depuis ma sortie des écoles, savoir depuis plus de 34 ans, à faire le médecin sur divers points de la côte de la méditerranée: c'est-à-dire, en qualité de *Medico condotto* à Roquebrune à 500 pas seulement environ de la mer, sur une élévation en galerie tout-à-fait dans l'aspect de cette vaste amas d'eau; au Castellar, aussi en vue de cette plaine liquide, dans un site élevé, mais

mais éloigné d'elle d'environ un mille ; à Villefranche en qualité de médecin de la marine du Roi et stipendié par la ville ; endroit qui, au fond d'une étroite baie (v. pag. 111) est immédiatement sur les bords de la mer ; à Monaco (v. pag. 127) où j'ai été jadis médecin de l'hôpital militaire, ville sur un petit rocher, en forme de péninsule qui s'avance au loin dans la mer ; à Menton où j'ai été plus de 25 ans seul médecin stipendié par la ville, endroit où les gouttelettes des vagues de la mer, brisées dans les rochers à côté, venaient par intervalles se répandre sur les habitans, je puis assurer que j'ai trouvé, dans ces communes, la phthysie pulmonaire extrêmement rare, comme on peut le vérifier dans le tableau suivant que je mets à cet objet sous les yeux du lecteur (1), et

---

(1) Ce tableau est fait pour mettre d'un clin d'œil, sous les yeux du lecteur, le rapport des décès arrivés, soit par la phthysie pulmonaire, que par toute autre cause, en proportion de la population, et les rapports de ces deux mortalités, entr'elles, non seulement de Villefranche, de Monaco, de Castellar, de Roquebrune et de Menton, où, payé par les communes ou par le gouvernement, j'ai exercé la médecine ; mais aussi de diverses autres communes maritimes du grand bassin de Nice, où, quoique sans mission publique, j'ai quelquefois visité et traité des malades. Non satisfait encore des observations que j'ai faites moi-même dans ces divers endroits je me suis procuré tous les renseignemens approximatifs, des personnes de l'art, des Curés ou des individus les plus respectables que j'y connais, et sur ces données j'ai fait tracer cette planche. Il m'a été plus facile d'avoir des renseignemens de ces environs, soignés par une seule ou fort peu de personnes de l'art, administrés par une seule Autorité, et par un seul Ministre du culte, et si peu conséquents que chaque habitant intelligent en connaît le moindre détail, qu'il ne me l'aurait été à Nice, ville plus considérable, où il y a un si grand

qu'à Nice où plusieurs malades étrangers me viennent adressés, et où plusieurs autres qui n'y arrivent point à mon adresse, me font pourtant l'honneur de m'y consulter, je fais placer, avec le meilleur succès, les individus atteints de certaines espèces de phthysie pulmonaire, à la Croix de marbre (v. pag. 31), au Lazareht (v. pag. 33), dans les maisons de la Terrasse et du Cours (v. pag. 7) et aux Ponchettes (v. pag 17), lieux de Nice les plus près de la mer, et les plus exposés à son aspect. Il n'est donc certes point sans raison que le Docteur Boschi ajoute : *Da fatti si autorevoli e da ragioni si convincenti, dovremo essere bastantemente persuasi non essere l'aria nostra, per le sue esalazioni saline, la causa eccitante di queste due malattie* (l'asthme, et la phthysie pulmonaire), *ma anzi diventare ella un rimedio atto a risanarle quando siano giá formate* (1).

---

nombre de Médecins et de Chirurgiens ; où l'on trouve un nombre considérable de paroisses diverses ; où l'on ne reçoit pas les malades d'affection chronique dans les établissemens publics, et où les faits restent ignorés dans le cahos d'une populace nombreuse, même dispersée au loin dans la campagne. De la proportion que l'on a de ces deux mortalités entr'elles, et de leurs rapports différens au nombre de la population dans ces environs de Nice, qui, pour la salubrité valent moins que cette dernière, l'on peut juger que sa situation maritime ne lui ôte pas sa bienfaisance. Il en était de même presque de l'air de l'Egypte malgré sa proximité à la mer, quand les canaux de ce beau pays étaient en bon état (v. Annal. de la Société de médec. pratique de Montpellier vol. 42, pag. 43.)

(1) Les effets avantageux de l'air des bords de la mer, chez les poitrinaires, sont tellement communs, que les Praticiens qui les observent, pour ainsi dire, tous les jours, sans savoir quelque-fois se rendre raison de leur vraie cause, ont été jus-

On n'a aussi reproché à l'air de Nice, de nuire aux poitrinaires, par l'effet d'une trop grande quantité de gaz oxigène, que l'on a supposé se trouver dans sa combinaison. Si ce gaz, dis-je, n'est pas en défaut dans l'atmosphère de Nice, il n'y entre pas non plus en trop grande quantité; car il est démontré que cet ambiant ne contient de ce gaz, pas plus que le quart de son volume, et par conséquent la quantité seulement nécessaire pour constituer un air vital et bien salubre. Plutôt que de se forger trop légèrement et sans aucune donnée plausible, sur la proportion de ce gaz dans l'air de Nice, l'idée d'un excès qui n'y existe réellement pas, et attribuer à l'exubérance de ce principe des effets qui, s'ils sont réels, viennent sans doute de toute autre cause, n'aurait-il pas mieux valu de faire l'analyse de cette espèce d'ambiant, de connaître les véritables proportions de ses élémens, et d'assigner la

qu'à imaginer, que l'ambiant de terre est moins favorable au traitement de la phthysie pulmonaire, à cause des flots de poussière et d'une infinité d'insectes fort petits, dont ils ont, dans divers tems, supposé l'air de ce pays chargé (v. la pag. 166 du vol. 44 des Annales de la Société de médec. pratique de Montpellier). Ne donnant pas plus d'importance à cette explication forcée qu'elle n'en mérite, il me reste pourtant de tout cela une donnée certaine fort précieuse; savoir la certitude du fait, dont tous les Praticiens qui n'ont pas de préventions qui les égarent, conviennent généralement, que les poitrinaires se trouvent mieux dans l'air de la mer que dans tout autre. Ce fait que l'on connaît assez et que l'on avoue, souvent en en méconnaissant la cause, est la meilleure réponse que l'on puisse faire à ceux qui prétendent que l'air de la mer soit nuisible aux poitrinaires.

LA MORTALITÉ des environs de Nice situés aux bords de la mer, par l'effet de la phthysie pulmonaire, sous le rapport de celle qui y a lieu par toute autre cause et sous celui de leur population.

Communes.	Population.	Mortalité de 10 ans.	Portée commune de 10 ans de cette mortalité.	Mortalité de 10 ans par la phthysie pulmonaire.	Portée commune de 10 ans de la mortalité par la phthysie pulmonaire.	Observations.
Monaco	1110	392	39,2	4,	0,4	
Menton	3800	878	87,8	12,	1,2	
Roquebrune	715	160	16,	2,	0,2	
Castellar	627	168	16,8	4,	0,4	
Villefranche	2500	459	45,9	6,	0,6	
Bordighèra	2000	314	31,4	4,	0,4	
Vintimille	5000	1116	111,53	15,	1,53	Les Hameaux y compris.
San-Remo	10697	3500	350,	60,	6,	
Total. . . .	26449	6987	698,43	107,	10,73	

Par conséquent la mortalité générale est, dans nos environs, à l'an, le un trenteseptième de toute la population, et la mortalité qui y a lieu par la phthysie pulmonaire, le 1/2491 de cette population et le 1/65 de la mortalité par toute espèce de cause.

cause véritable de l'excès de ce gaz oxigène, si l'on eût pu vraiment la connaître. C'est ce que l'on n'a pas fait. Comme l'action de la lumière fait aspirer aux végétaux verts, l'eau qui est à leur contact, pour métamorphoser un de ses principes constituans (le gaz hydrogène) en substance réparatrice de leur parenchyme, et fait exhaler l'autre (le gaz oxigène) de leur surface, dans l'air environnant, et que le ciel de Nice, presque jamais couvert de brouillards en hiver, jouit de la plus vive lumière (1), tandis que les végétaux de son sol ne sont pas détruits par le froid, ou ensévelis, comme en beaucoup d'autres endroits au-dessous de la neige ou de la glace, on a vraisemblablement conjecturé, que cette absorption de l'eau, par les pores des plantes, devrait être ici plus abondante, leur réparation, par l'hydrogène de l'eau, plus complette et l'exhalaison du gaz oxigène dans l'air environant, plus copieuse que partout ailleurs. Que les feuilles, les stipules, les calices, et jusqu'aux fruits verts des végétaux, en contact avec la lumière,

---

(1) C'est effectivement Nice, un des pays où le jour a plus d'éclat, tant par l'effet de sa latitude (v. pag. 72 et l'art. 14.) et de la sérénité constante de son ciel (v. les articles 9 et 12), que par l'effet particulier de sa vapeur atmosphèrique (v. l'article 12), et de l'exposition de son sol au S-O) v. les pag. 7, 35 et 83), ainsi que par celui de la réflection de la lumière des astres, tant le jour, que la nuit, dans la ville et dans la campagne, de l'amphithéâtre circulaire (v. tout l'article 2) des montagnes qui l'entourent, quelquesfois même blanchies par les neiges.

ayent la faculté de décomposer l'eau et de s'en assimiler le gaz hydrogène, tandis qu'ils en laissent dégager le gaz oxigène de leur pores, comme de tant de sources vivifiantes, c'est un point de fait, attesté par Ingenhousz, Hassenfratz, Halés, Priesteley, Sennebier, Chaptal etc., et démontré par l'expérience; mais que les végétaux de la campagne de Nice fournissent à l'atmosphère de cette ville du gaz oxigène au-delà de ce qui est nécessaire à un air parfaitement constitué, et très-respirable par les personnes, qui ont un poumon délicat, et même le plus délicat, ou bien considérablement malade, c'est le paradoxe le plus invraisemblable, qu'il ait été possible d'imaginer. Si nous consultons les écrivains les plus renommés de la Physiologie végétale, nous verrons que le parenchyme des végétaux ne se borne pas à la seule absorption de l'eau, mais qu'il aspire aussi l'acide carbonique (1). (Fourcr. élém. de Chim.

(1) M. Sennebier a prouvé par plusieurs expériences très-curieuses que les plantes en contact avec l'eau, quoique agacées par une fort vive lumière, ne peuvent en aspirer le gaz hydrogène élémentaire sans le secours de l'acide carbonique. Plusieurs inductions tirées de ces expériences montrent que l'acide carbonique sert non-seulement de stimulant aux végétaux propre à leur faire prendre un mode d'être tout particulier qui le porte ensuite à l'absorption de l'eau en contact avec eux, et en séparer le gaz oxigène pour le filtrer de leur surface; mais qu'il leur fournit aussi le gaz oxigène de sa propre composition, pour être de même versé dans l'atmosphère, tandis que le carbone de cet acide reste aux plantes pour en constituer les parties fixes et solides, conjointement avec l'hydrogène de l'eau, d'où viennent les parties grasses et inflammables de leur substance.

t. 1, pag. 451), et que selon quelqu'un d'eux, il n'absorbe point d'eau sans acide carbonique, et selon bien d'autres qu'il absorbe aussi beaucoup d'autres matières volatiles, nuisibles à l'économie, telles que le gaz sulphuré et carboné et les matières putrides (1), pour en séparer et dégager dans l'air, par l'action de la lumière, un gaz vital abondant. L'absorption de l'eau par excès, tant pour l'embonpoint de la plante, que pour suroxigéner l'ambiant, n'aura lieu que chez les végétaux d'un endroit, où non-

(1) Il est très-possible que les autres mofettes et les matières putrides en contact avec les végétaux verts et une quantité abondante de lumière, produisent aussi les effets de cet acide. Des savans de la première volée ont eu des données pour être de cet avis. Il paraîtrait pourtant que la présence de ces principes est incompatible avec celle du gaz oxigène, mot qui a été pris pour le synonime d'air vital ou d'air pur, et dont l'objet a été employé pour la désinfection des lieux chargés de leur présence. Néanmoins des expériences très-positives nous montrent que l'on a tiré par l'analyse, une plus grande quantité de ce gaz de l'air chargé de mofettes et de principe putrides des endroits où il y a des plantes de la lumière et de l'eau, lieux par exemple, tels que le canal de Fuentes, ou les rizières du Piémont, que d'un ambiant très-pur, comme celui des plus grandes hauteurs telles que les élévations de Montlegnago (v. Giobert, eaux de Vaudier.) D'autres physiciens d'un très-grand mérite, ayant aussi soutenu, d'après l'analyse qu'ils ont faites de l'air des divers lieux, que les proportions des différens gaz qui constituent ce fluide, sont invariables et toujours les mêmes, dans tous les lieux et sur toutes les hauteurs (v. Gui Lussac relativement à l'air de la surface de Paris, comparé à celui de 64,001 de mètres au-dessus ; Tompson Chim. t. 6, pag. 131 ; Caldani et Spalanzani à l'égard de l'air de Mantoue, de Padoue et des montagnes de Como ; Journ. de Brera, Fascic. 39, pag. 208 ; Bertholet à l'égard des proportions de l'air de l'Egypte et de la France. Monsford. Inquiry into the influence; pag. 99), nous conduisent aussi à croire que l'air de la mer et par conséquent celui de Nice, ne peuvent, sous ce rapport, être bien différens de celui de terre, et par ainsi, plus que celui-ci aucunement nuisibles aux poitrines délicates ou malades.

seulement, comme ici, la lumière est excessivement vive et en grande quantité (v. pag. 213), le parenchyme végétal en abondance en toute saison (v. pag. 71), mais où la végétation est pour ainsi dire en contact continuel avec l'eau, ou avec les mofettes; ce qui ne peut guère arriver à Nice, où il n'y a ni lacs, ni étangs, ni flaques, ni marais (v. pag. 177), où le terroir est en grande partie sec, sabloneux, et de nature à garder fort peu l'humidité (v. pag. 97 et 178) où les engrais sont rares, très-recherchés et d'abord dévorés par la culture la plus active (v. les pag. 70, et 97) où le sol n'est pas trop horizontal, ni en conque; mais où il est en plan incliné vers la mer (v. pag. 177) et encore saigné par des ravins, des canaux, des ruisseaux et de torrents, qui vont précipitamment vers elle (v. tout l'article 7). D'ailleurs où serait-elle ici la source de l'acide carbonique plus abondante qu'ailleurs (1), qui, par son aiguillon particulier sur les végétaux frais, porterait à une absorption exubérante de l'eau, et fournirait elle-même par ses propres élémens et à la réparation de la plante, et au dégagement d'une grande quantité de gaz oxigène dans l'ambiant? Où seraient d'autre part le gaz carboné et sulphuré, les matières en putréfaction en

(1) Il est prouvé par les expériences de Vogel que l'atmosphère maritime a moins d'acide carbonique que celle du continent (v. Journ. de pharmacie an 7, pag. 465.)

plus grande abondance qu'ailleurs, quand il est complettement prouvé, de ce que nous avons observé au commencement de cet article, que l'air de la ville et des alentours de Nice est de la plus grande pureté (v. pag. 179), quand son analyse fournit à peine le peu d'acide carbonique des atmosphères les plus bienfaisantes, et que l'on n'y trouve absolument aucune mofette étrangère à son essence? Une exposition aquilonaire, une température plus froide qu'ailleurs, qui donnerait une atmosphère plus condensée, pourrait effectivement porter, à l'action du poumon. en plus petit volume, une masse plus considérable des principes constituans de l'air, mais l'exposition à Nice est tout-à-fait méridionale, (v. l'article 14) et la température y est si douce (v. l'article 11), qu'il foudrait au contraire plutôt s'y attendre à des résultats opposés. Comment craindre, avec quelque fondement, une plus grande abondance de gaz oxigène qu'ailleurs, dans l'ambiant d'une contrée, une grande partie de laquelle, au lieu d'être couverte de végétaux frais propres à la lui fournir, est ici occupée par les cailloux du vaste lit du torrent, par les rocailles arides et décharnées de plusieurs des environs, par le sable et le gravier du rivage de la mer et par l'ample étendue du large niveau du golfe; ce qui dérobe sans doute plus de la moitié de notre horizon à la végétation, et plus de la moitié de cette

quantité de gaz oxigène, qui, sans cela, se verserait dans l'ambiant? Imaginerait-on peut-être que les sels de la mer, constitués de deux principes, l'acide muriatique et la soude, ou la magnésie, décomposés, et répandans cet acide diffusible dans l'air, laissent échapper le gaz oxigène de leur composition pour le verser dans l'air de la mer? Barthez, dans son traité des maladies goutteuses, Sprengel, dans sa pathologie, paraissent avoir eu à-peu-près cette idée. Bosqui, dans sa lettre imprimée au Docteur Frank (pag. 71), rapporte la rareté des fièvres putrides dans la rivière de Gênes à l'acide, dispersé dans l'atmosphère du pays, mais outre le fait de la peste de 1720, vraiment d'horrible mémoire à Marseille, ville aux bords de la mer; de la fréquence de la même maladie à Constantinople, à Pera et à Smirne dans la même situation; des ravages de la fièvre jaune, en 1810 et 1812, à Livourne, Cadix et Alicante, ainsi qu'en 1821, à Barcellone, villes maritimes; de ceux d'une épidémie typhoide à Gênes aussi à la mer, lors du dernier siège de cette ville; et des pestes, et des épidémies qui ont dévasté Nice, les premières, en 1348, 1406, 1498, 1552, 1581 et 1641, et les secondes, en 1735, 1792 et 1800, j'observerai à ces opposans, que les vents S et S-S-O et S-O qui à Nice nous viennent de la mer, et par conséquent les plus chargés, d'après leur opi-

nion d'acide muriatique et d'oxigène, sont ceux qui favorisent ici la putréfaction, au lieu de la retarder, comme c'est l'effet ordinaire de ces substances. D'ailleurs où sont, dans la supposition de ce principe, les immenses dépôts de soude et de magnésie, qui, depuis la réunion des eaux en lacs salés, dans les enfoncemens les plus profonds de la surface du globe, se seraient insensiblement et successivement amassés de la décomposition insensible et successive de ces sels neutres et fixes, desquels cet acide gazeux se serait, par une suite si longue de siècles, incessamment dégagé ? Serait-ce cette faible quantité de soude que les plantes salines pourraient séparer des sels de la mer qui seraient mis à leur contact ? Mais cette hypothèse est sujette à bien d'inconvéniens (v. pag. 192); mais quand même, elle ne rencontrât point de difficulté, cette petite quantité de soude, que les plantes salines pourraient enlever à ces sels, est un rien en comparaison de ces lits immenses de soude et de magnésie qui seraient le résultat d'une décomposition continuelle dont le commencement n'aurait pour date que l'aurore du monde (1). Quand même tout cela serait, il est inutile d'at-

(1) D'ailleurs, comme il est connu que les surfaces humides absorbent une portion du gaz oxigène de l'ambiant, il est clair que l'atmosphère des pays maritimes doit en avoir moins que celle des pays éloignés de la mer (v. la notice de M. Vogel et les expériences Journ. therm. an 7, n. x, pag. 472.)

tendre de l'acide muriatique, du gaz oxigène, puisque il a été bien connu que ses élémens, au lieu d'être un radical et de l'oxigène, que l'on croyait former l'acidifiable de tous les acides, ne sont que de l'hydrogène et du chloris. Mais dans le cas que l'air de Nice fût un peu plus oxigène qu'il ne l'est effectivement, est-ce qu'il faudrait en conclure qu'il ne peut être que nuisible aux individus qui ont une poitrine faible ou qui sont déjà atteints de la phthysie pulmonaire ? Dans le cas d'une conclusion si peu réfléchie, n'aurais-je pas aussi, à mon tour, le droit de leur demander, pourquoi les poitrinaires qui habitent les pays du nord (dans le cas de l'opinion que ce gaz ne soit pas en égale proportion dans l'air de toutes les contrées), à proximité des forêts d'une grande étendue, et au milieu des plaines immenses, couvertes de végétaux frais, avec beaucoup plus de mofettes en contact que celles que l'on trouve dans la campagne de Nice, ne devraient, je ne dirai pas, se trouver moins bien, mais souffrir horriblement, au printems et dans l'été, où une végétation, d'autant plus colossale qu'elle a plus de mofettes à ses alentours, et qu'elle a été plus comprimée par la force du froid des mois précédens, s'élève de toute sa force autour d'eux, au milieu d'une lumière solaire de 15 à 18 heures par jour, pour dégager la plus grande quantité possible de gaz oxigène, et

pourquoi ces malades ne se trouvent pas mieux, ou pourquoi se trouvent-ils pire, quand, en hiver, le sol en deuil par la disparition presque complette du feuillage des plantes, et, pour mieux dire, privé, presqu'en entier du parenchyme vert de ses végétaux, enfermé sans cesse sous une couche épaisse de neiges ou de glace, le ciel presque toujours couvert de sombres nuages et l'horizon si faiblement éclairé, peu d'heures de la journée, donnent si peu de gaz à la respiration? D'ailleurs n'y a-t-il pas un grand nombre de malades atteints de phthysie pulmonaire encore au commencement de la maladie, et bien d'autres à une période déjà avancée, et chez lesquels la purulence occupe déjà et flétrit tous les ressorts de la vie, qui se trouvent plus à leur aise, à l'air ouvert, et par conséquent, selon l'opinion commune, plus oxigéné que celui qu'ils respirent dans leurs appartemens? N'est-il pas vrai aussi qu'un grand nombre de ces malades se trouvent soulagés par la boisson de l'eau oxigénée, et par la respiration d'un air artificiellement oxigéné, comme le plus excellent antypique que l'on puisse trouver? (v. Baumes, traité de la phthysie pulmon. vol. 2, pag. 33. Young, traité des maladies consumptives pag. 418). Si cela n'est pas, pourquoi les Médecins instruits envoyent-ils tous les jours ces malades à l'air de la campagne, supposé plus oxigène que celui

de la ville? Que devient-elle, sous ces considérations, la théorie du Docteur Beddoës et de tant d'autres qui comme lui ont poussé l'intempérance jusqu'à établir l'essence de la phthysie pulmonaire dans un excès de gaz oxigène, errant dans les routes de la circulation, qui consomme sans cesse, par ses embrâsemens continuels et successifs les ressorts et les forces de la vie? En supposant même ce que prétendent ces MM.rs, que le gaz vital est un excitant très-actif, un principe échauffant très-énergique, ne voit-on pas que si ce moyen si précieux, se trouvât en excès dans l'atmosphère de Nice, au lieu de donner une excitation inormale, comme il n'agit que dans le sens du mode normal des forces de la vie, il pourrait fort bien convenir aux individus nombreux qui sont atteints d'une phthysie scrophuleuse ou muqueuse, dénuée tout-à-fait d'inflammation sthénique, ou accompagnée seulement de cette espèce de phlegmatie asthénique que les doux excitans, appliqués à propos, soulagent d'une manière sensible? La phthysie scrophuleuse est si commune aujourd'hui sous le rapport de celle de toute autre espèce que Leppelletier a compté 74 individus qui en étaient atteints sur 125 autres phthysiques dans deux salles de l'Hôtel-Dieu de Paris pendant les années 1816 et 1817. N'est-ce pas que dans ces suppositions, ce moyen ne devrait pas manquer d'être d'une grande

utilité dans le plus grand nombre des phthysies pulmonaires, et surtout dans celles des enfans, des vieillards et des sujets d'un tempérament lymphatique ; dans les phthysies qui viennent de l'action débilitante et irritante à la fois d'un air grossier, humide, impur, marécageux, froid et chargé de la fumée des tourbes et du charbon de pierre, et dans celles dans lesquelles les forces du tissu du poumon, et celle de ses vaisseaux absorbans, flétries par la malfaisance du pus, et insensibles aux stimulans naturels, ne suffisent pas au mouvement qu'il faut pour le dégorgement complet du viscère, et pour l'expectoration des humeurs gluantes et purulentes dont il est surchargé. Est-ce que l'on n'a pas vu que Calliens, Chaptal, Phipps, Ferro et Burdin, en augmentant, d'une manière factice, l'air respirable, le dernier d'1/9me de gaz oxigène, dans la phthysie pulmonaire, et le 3me à portions égales, dans l'asthme, jusqu'à en respirer xij pintes, en ont retiré des forts grands avantages? Mais l'air de Nice, n'ayant que la quantité de gaz oxigène, qu'a tout ambiant parfaitement constitué, offre, outre à celà, des qualités bien plus précieuses que tous ces mélanges. Tout pur, à l'égard des mofettes, et des principes étrangers malfaisans, très-souple, et pour ainsi dire, très-velouté par l'effet de la vapeur diaphane et pure qui entre dans sa composition, pénétré des principes confortatifs

des exhalaisons des plantes balsamiques du sol, tout en favorisant la résolution des phthysies pulmonaires sthéniques, même au moment de leur invasion, et la guérison des vices et des maladies qui y ont donné lieu, produit tous les effets salutaires que l'on aurait pu attendre d'un air un peu plus oxigéné, dans les périodes avancées de ces maladies, et dans quelque tems que ce soit des phthysies pulmonaires asthéniques, états qui réclament un doux et normal excitant des forces de la vie.



ARTICLE NEUVIÈME.

De l'humidité et de la sécheresse de l'air de Nice et de leurs variations.



On voit de loin à Nice, dans les jours bien sereins, et surtout le matin et le soir, plus encore après la pluye, s'élever du sol de la plaine et des vallées, des contours des ruisseaux et des bords de la mer etc., une fumée plus ou moins transparente, légère, souvent couleur de perle, sur les couches inférieures de l'air, où elle flotte agréablement, en différens sens au gré des zéphyrs : on l'observe de là monter peu-à-peu vers les régions supérieures, y perdre la forme vessiculaire et toute son opacité,

cité, et s'y confondre entièrement avec ce fluide, et comme cette vapeur n'est faite que d'une humidité extrêmement pure (v. pag. 180), on l'admire ne former plus avec l'ambiant, qu'un corps uni, sans taches, et de la plus moelleuse, mais de la plus parfaite transparence. Outre à cette vaporation sensible, il en est sans doute une autre dans nos environs, que les yeux apperçoivent à peine, ou qu'ils n'apperçoivent point de tout, et celle, qui y est visible quelques instans, y élude souvent dans d'autres, surtout quand le ciel est couvert, la pénétration des vues les plus perçantes. C'est une vapeur qui se forme sur les surfaces humides, assez étendues, mais pures de l'endroit, aux dépens du calorique abondant du climat, en proportion de l'étendue de ces surfaces et de la quantité de ce calorique, ainsi que de la force et de la persévérance des vents qui se glissent sur elles, et de l'humidité, sécheresse, poid, et densité des colonnes de l'air qui les pressent. Ces surfaces humides sont ici formées 1.° par le niveau des eaux du golfe (v. pag. 52), qui occupe une grande partie de notre horizon: 2.° par celui du torrent Paillon et des ruisseaux nombreux qui croisent cette belle campagne: 3.° par la superficie d'un sol poreux, toujours exhalant, tant pour la légèreté du terroir dont il est composé, que par le remuement presque continuel, dont il est (v. les pag. 70 et 97)

sans cesse l'objet : 4.° par le grand nombre des plantes poreuses et exhalantes dont ce sol est couvert en toute saison, telles que les végétaux potagers, les figuiers, les muriers, les saules, la vigne, les grandes forêts d'oliviers et la famille nombreuses des orangers. Cette vapeur humide, si pure, après s'être présentée en partie sous la forme d'une si légère, si douce èt si belle fumée, perd si bien, en s'élevant vers le haut de notre atmosphère, sa forme vessiculaire et toute son opacité, que l'on n'a, nulle part, un ciel si beau, si cristallin et d'un si bel azur. Tous les voyageurs indistinctement admirent cette agréable voûte, et je vois que M.r Rossetti dit à son sujet: *il cielo di Nizza è dolce, tranquillo e sereno.* La beauté étonnante et le moelleux délicat et aimable de ce ciel plein de charmes, qui ne viennent sans doute, en grande partie que de l'abondance et de la pureté de cette vapeur que les hautes régions de cette atmosphère tiennent en dissolution, me fait rejetter la doctrine de M.r de Luc (1). Cette vapeur rendue plus lé-

(1) La beauté du ciel de Nice tire ce caractère de l'abondance et de la pureté de cette belle vapeur qui ne passe certainement point en atmosphère. En général la facilité, et la promptitude par laquelle un changement de tems ou de vent ou de degré d'électricité ou de température, font reparaître des nuages qui avaient disparu, ou en fait éclore des nouveaux, en produisant, presqu'en un instant, des brouillards ou de la pluye, viennent aussi à l'appui de mon opinion; car je dis : si l'action de ces diverses causes n'est pas bornée à ramasser, à condenser et à précipiter la vapeur qui est éparpillée et suspendue dans les hautes régions de l'air, et à la changer en brouillards

gère par l'effet du calorique que le soleil répand ici en plus grande abondance dans le cours de la journée, et devenue parfaitement invisible dans l'air, condensée peu-à-peu de nouveau, et rendue plus pesante et visible le matin et le soir, par la diminution ou la cessation de cette cause, paraît derechef comme une fumée blanchâtre (v. pag. 193), qui, descendant paisiblement et petit à petit, sur les couches inférieures de notre atmosphère, s'y balance encore au gré des vents, pour s'y précipiter à l'apparition de notre aimable aurore, et au silence de nos belles nuits, et couvrir nos végétaux, tremblans toujours de l'action des zéphyrs agréables, des brillans d'une si fraîche et cristalline rosée (1).

---

en nuages et en pluye etc., mais plutôt à transformer l'air même successivement dans ces diverses météores, que pourrait-elle encore devenir un jour l'atmosphère de notre globe, si nécessaire à la vie des plantes, des animaux et de l'homme?

(1) M. Fodéré observe qu'il n'a jamais vu de rosée dans les campagnes de Nice, lorsque le thermomètre de R.r se trouvait à o, ou pendant les fortes chaleurs de l'été (v. pag. 315 du vol. 1. de son voyage aux Alpes maritimes), sans faire attention, que le plus grand nombre des gélées des limons et des oranges sur leurs plantes, n'y arrivent presque, que par l'effet des petits glaçons de ce météore, à ce degré de froid; et que pendant le fort de l'été la vapeur de la journée traînée en plus grande abondance par l'excès de la chaleur au haut de la voûte, condensée par la fraîcheur du soir, plus sensible quand les nuits commencent déjà à s'alonger, mouille, en se précipitant dans le cours de l'absence du jour, non-seulement les végétaux de l'endroit, mais jusque les rues des habitations. A quoi attribuer les gouttelettes tremblantes, que nous appercevons briller en été, de bon matin, sur les beaux fruits frais et parfumés que l'on nous offre alors ici, à pleines corbeilles, de toute part? Cette rosée a été si abondante à Nice dans l'été dernier, que, en sortant de bon matin de chez moi j'en trouvais les rues de la ville mouillées comme après une petite pluye.

Les couches supérieures de notre ambiant, ne se réposant, à l'Est, au N-E, au N-N-E, au N, au N-N-O, au N-O et à l'O que sur les sommets de nos montagnes élévées (v. pag. 36 et suivantes) à une petite distance de Nice, ne fournissent presque point d'humidité aux colonnes de l'air qu'elles composent ; car elles n'en prennent presqu'aucune d'un sol, en grande partie en pente précipitée, et quasi, exclusivement couvert de plantés balsamiques et aromatiques, ou d'une surface seulement composée, en plusieurs endroits, d'une pure rocaille. Cet air sec a une force extrêmement dissolvante, et condensé par le degré de froid qu'il reçoit sur les sommets de ces énormes élévations, bien de fois encore couverts de plusieurs couches de neige, degré, supérieur, par la hauteur de la colonne d'air où il se trouve ect. à celui de la latitude et du plan de l'endroit, il acquiert au-dessus et à côté des couches et des colonnes de l'ambiant de notre petit bassin, à portée, plus chaudes et plus rarefiées, une force étonnante d'abaissement. C'est par cette force que cet air sec et condensé déscend sans cesse jusqu'aux couches inférieures de notre atmosphère, et qu'il y parvient jusqu'à nous, à un ambiant rarefié par le calorique de notre latitude, de notre heureuse exposition et de tous les accessoires qui en développent la douceur ; qu'il en pénètre les

interstices et qu'il en dissout admirablement l'excès des vapeurs qu'il y rencontre. C'est par ces raisons, et peut-être par d'autres qui me sont inconnues, que cet air admirable, tout en perdant cet excès d'humidité pure, qui, par son abondance, pourrait nuire à l'économie des individus qui y sont plongés, devient un si bon tonique et excitant de nos organes, dans le sens du la perfection des fonctions; et que, en résistant avec force à la formation des brouillards sur notre horizon, et à leur précipitation en nuages, en garde encore assez pour étaler ce beau-fond de souplesse et de moelleux qui forme son caractère, et pour produire sur le ciel qui nous éclaire des effets optiques si beaux et si ravissans. On a donné, d'après diverses analyses de l'air qui ont été faites en divers tems et lieux, une portée commune des proportions de la vapeur qui y existe, comparativement à la diverse proportion de l'ensemble des autres principes qui le composent. Cette proportion est la suivante :

Air pur composé de gaz oxigène et de gaz azote.	98. 9.
Acide carbonique.	0. 1.
Vapeur.	1. 0.
Total.	100. 0.

Comme toutes ces analyses ne sont pas toujours bien rassurantes, à cause de l'incertitude de leurs résultats, et qu'il est impossible, ou qu'il est, pour le moins, bien pénible de les réiterer par tout et en tout tems, oú on le voudroit, et autant qu'il le faudroit, pour établir un vrai terme moyen, et un principe, sur le quel l'on puisse vraiment compter pour la connaissance des qualités de l'air dont on cherche à s'occuper, il me paraît que, dans l'état actuel des lumières, ce qu'il y a de plus sûr et expéditif à faire, pour avoir une idée juste de la mesure de la vapeur, et par conséquent de l'humidité et de la sécheresse de l'air d'un endroit quelconque, ce n'est que l'observation constante des variations d'un excellent Hygromètre, pendant un nombre suivi et suffisant d'années. Je porte par conséquent dans cette vue, sur les tableaux suivans, les résultats des observations, faites ici à Nice par le moyen de l'Hygromètre de Saussure pendant trois ans consécutifs, à 10 ou 12 toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et à 150 pas environ de sés bords.

Pour éviter cette multitude de tableaux qui aurait encombré ce travail, je me suis limité à porter ici seulement 1.° les résultats généraux de l'Hygromètre indiqué de chacune des quatre saisons des trois années dans lesquelles ces observations ont été faites, prises à part: 2.° les résultats

généraux de cet Hygromètre de chacune des quatre saisons de ces trois années prises ensemble : 3.° ceux de cet Hygromètre du semestre d'hiver aussi pris ensemble : 4.° le même travail pour le semestre d'été de ce même espace de tems : 5.° le tableau contenant le résultat général des variations de l'Hygromètre pendant la totalité de ces années.

TABLEAU I. 1.re Année.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant Mars, Avril et Mai de 1818, observées tous les jours à midi.

Printems.	Élévation plus grande	66.	0.
	moyenne	57.	10.
	moindre	52.	0.

TABLEAU II.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant Juin, Juillet et Août de 1818, observées tous les jours à midi.

Été.	Élévation plus grande	59.	0.
	moyenne	54.	30.
	moindre	50.	0.

TABLEAU III.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant Septembre, Octobre et Novembre de 1818, observées tous les jours à midi.

Automne.	Élévation plus grande	60.	0.
	moyenne	53.	15.
	moindre	50.	0.

Tableau IV.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant Décembre 1818, et Janvier et Février de 1819, observées tous les jours à midi.

Hiver.	Élévation plus grande	59.	0.
	moyenne	56.	61.
	moindre	51.	0.



Tableau V. 2.me Année.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant Mars, Avril et Mai de 1819, observées tous les jours à midi.

Printems.	Élévation plus grande	72.	0.
	moyenne	59.	53.
	moindre	51.	0.

Tableau VI.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant Juin, Juillet et Août de 1819, observées tous les jours à midi.

Été.	Élévation plus grande	63.	0.
	moyenne	56.	76.
	moindre	50.	0.

Tableau VII.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant Septembre, Octobre et Novembre de 1819, observées tous les jours à midi.

Automne.	Élévation plus grande	70.	0.
	moyenne	59.	10.
	moindre	50.	0.

TABLEAU VIII.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant Décembre 1819, *et Janvier et Février de* 1820, *observées tous les jours à midi.*

Hiver.	Élévation plus grande	79.	0.
	moyenne	59.	10.
	moindre	50.	0.



TABLEAU IX. 3.me Année.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant Mars, Avril et Mai de 1820, *observées tous les jours à midi.*

Printems.	Élévation plus grande	67.	0.
	moyenne	56.	81.
	moindre	47.	0.

TABLEAU X.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant Juin, Juillet et Août de 1820, *observées tous les jours à midi.*

Été.	Élévation plus grande	54.	0.
	moyenne	68.	54.
	moindre	44.	0.

TABLEAU XI.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant Septembre, Octobre et Novembre de 1820, *observées tous les jours à midi.*

Automne.	Élévation plus grande	72.	0.
	moyenne	58.	75.
	moindre	52.	0.

TABLEAU XII.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant Décembre 1820, et Janvier et Février de 1821, observées tous les jours à midi.

Hiver.	Élévation plus grande	78.	0.
	moyenne	58.	75.
	moindre	48.	0.



TABLEAU XIII.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant les mois de Décembre, Janvier et Février des trois Années, observées tous les jours à midi.

Hiver des 3 Années.	Élévation plus grande	79.	0.
	moyenne	57.	48.
	moindre	50.	0.

TABLEAU XIV.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant les mois de Mars, Avril et Mai des trois Années, observées tous les jours à midi.

Printems des 3 Ann.	Élévation plus grande	72.	0.
	moyenne	57.	48.
	moindre	47.	0.

TABLEAU XV.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant les mois de Juin, Juillet et Août des trois années, observées tous les jours à midi.

Été des 3 Années.	Élévation plus grande	63.	0.
	moyenne	56.	41.
	moindre	48.	0.

TABLEAU XVI.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant les mois de Septembre, Octobre et Novembre des trois Années, observées tous les jours à midi.

Automne des 3 Ann.	Élévation plus grande	73.	0.
	moyenne	57.	13.
	moindre	50.	0.



TABLEAU XVII.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant tous les Semestres d'hiver des trois Années, observées tous les jours à midi.

Semestre d'hiver des 3 Années.	Élévation plus grande	79.	0.
	moyenne	57.	48.
	moindre.	47.	0.

TABLEAU XVIII.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant le Semestre d'été des trois Années, observées tous les jours à midi.

Semestre d'été des 3 Années.	Élévation plus grande	73.	0.
	moyenne	56.	74.
	moindre	48.	0.

TABLEAU GÉNÉRAL XIX.

Des variations de l'Hygromètre à Nice, pendant trois Ans, depuis Février 1818, jusqu'à Février de 1821.

Totalité des 3 Années.	Élévation plus grande	79.	0.
	moyenne	75.	11.
	moindre	47.	0.

ARTICLE DIXIÈME.

De la pésanteur et de la légèreté de l'air de Nice et de leurs variations.

COMME la pésanteur et la légèreté de l'air influent si bien sur les fonctions de l'économie animale et ont tant de part dans la régularité de leur exercice; j'ai cru indispensable de m'occuper, dans un ouvrage qui est destiné à faire connaître le climat de Nice, par un article particulier, de ces qualités d'ambiant que l'on observe dans cette ville (1). Les quatre conditions de

(1) Il est facile de voir de quelle importance sont, pour juger de la salubrité et de la perfection d'un climat, les observations relatives à la pesanteur et à la légèreté de l'air: je ne chercherai point d'en donner des preuves ici; mais je dirai seulement, qu'on les a cru, en Angleterre, si dignes de remarque, que l'on prétend de donner aujourd'hui la raison du nombre des

l'atmosphère les plus nécessaires à l'énergie de l'action normale de divers organes du corps humain et à l'égalité du cours de ses liquides, sont la pésanteur, la masse, et le ressort de l'air et une proportion convenable d'humidité pure, Il est ordinairement impossible de trouver ces quatre conditions réunies dans le même endroit et portées à leur comble, parce que si dans les montagnes l'on a un poid et une densité moindre de ce fluide par l'effet d'une compression moins forte des colonnes plus courtes de l'air qui le presse, et d'une impulsion horizontale plus fréquente des vents qui les contrebalancent et qu'aucun obstacle n'arrête sur ces élévations, l'on y a aussi plus de ressort, à cause de la plus grande quantité du principe aromatique interposé

---

pulmonistes d'un endroit quelconque, et de la plus ou moins grande gravité de la maladie, de la plus ou moins grande élévation de ce lieu, du niveau de la mer, et du plus ou moins grand abaissement du mercure dans le baromètre par le changement du lieux; que l'on a cru même de voir augmenter ou diminuer les accidens de la maladie en proportion des élévations ou abaissemens accidentels de ce demi-métal dans son tube, situé à la même place (v. Monsford Inquiry into the influence pag. 54); quoique j'observe pourtant, dans nos contrées, que les résultats, sur cette particularité, sont bien différens de ce que l'on dit avoir observé dans la grande Bretagne; puisque je ne vois pas que la phthysie pulmonaire soit, proportion gardée à la population, plus commune à Périnaldo, à Bajardo, à Eza et à Châteauneuf, situées sur des pics élevés, qu'à l'Escarene, Vintimille, Sospello, Pigne et Dolceaqua, placés dans des profondes vallées. Au contraire l'air étant plus froid où la fraîcheur de la température est, en hiver, exaltée par l'humidité, et ces deux principes combinés, agissant ensemble sur l'économie, il en résulte des répressions de transpiration et des rhumes, qui ne sont pas faits ni pour prévenir, ni pour guérir ces maladies.

à ses mollecules (1), et de la proportion moindre de la vapeur aqueuse qui s'y trouve renfermée : dans les lieux bas l'on trouve une plus grande élévation dans les colonnes de l'air, et par conséquent un plus grand poid, une plus grande compression et une plus grande densité; mais les impulsions horizontales des vents, arrêtées par plusieurs obstacles, y sont moindres, et l'atmosphère y a beaucoup moins de ressort, à cause de la plus grande quantité de la vapeur aqueuse qu'elle contient et de la moins grande proportion du principe aromatique interposé. Nice, quoique située peu s'en faut presque au niveau de la mer, paraît jouir sous ces rapports, de tous les avantages des lieux bas et de ceux des lieux élevés, sans avoir les inconvéniens ni des uns ni des autres; car non-seulement elle a, des premiers, presque toute la hauteur des colonnes de l'air, l'absence des impulsions horizontales des vents, et le poid, la densité et l'humidité pure et abondante de ce fluide; mais elle a aussi, des seconds l'air sec, léger, très-élastique, un peu comprimé par le froid des lieux, venant dans

(1) L'on sera étonné de me voir compter le principe aromatique parmi les causes qui donnent du ressort à l'ambiant. Ce fluide ne tire cette qualité que de son élasticité que peut-être l'*esprit recteur* ne change pas ; mais je considère ici l'air pénetré de ce principe sous le rapport de l'effet qu'il produit sur la fibre du corps animal. L'air aqueux diminue la cohésion des solides de cette machine, en abat la tonicité et l'action normale, et les relache. L'air sec et aromatisé y produit des effets tout opposés.

ce bassin par les causes énoncées à l'article 9, de terroir sec et pierreux de l'amphithéâtre des montagnes qui l'entourent, couvertes des plantes aromatiques, ou résineuses de la famille des coniféres etc., air qui, tout, en lui laissant du premier, le poid, la densité, la compression, l'humidité pure, ses qualités savoneuses, savoir tout son moelleux et sa souplesse, et en lui donnant beaucoup de ressort, en fait, un assortiment de toutes les qualités qui conviennent à l'ambiant le plus propre à la plénitude et à l'aplomb de l'exercice des fonctions, et au bien être du corps animal. Maintenant ne voulant que mettre le lecteur en état de juger du poid, et de la légéreté de l'air de Nice, et de leurs variations, j'ai tiré parti de 120 tableaux faits sur les résultats d'un excellent baromètre observé à trois points du jour, ici à Nice, à dix ou douze toises au-dessus du niveau de la mer, pendant l'espace de dix ans consécutifs. Pour éviter autant que possible l'encombrement du travail, sans nuire à mon but, j'ai réduit ces 120 tableaux mensuels en 12, qui ne renferment que la plus grande, la moyenne et la moindre élévation du mercure de toutes les variations de chacun des mois, des dix ans en question, pour en fondre encore les résultats, par un travail semblable, en quatre autres tableaux, dont chacun n'est relatif qu'à une des quatre saisons de toute cette dixaine d'années.

J'ai ensuite réduit, par un travail égal, ces quatre tableaux en deux, pour avoir la mesure de la pésanteur et de la légéreté de l'air de chacun des deux semestres de dix ans, et ensuite j'ai fondu ces deux tableaux en un, pour montrer par lui, le *minimum*, le *maximum* et le *medium* de l'élévation du mercure, pendant les trois points du jour, à Nice, du cours de dix ans. Le Baromètre que j'ai employé à cet usage est divisé en pouces et en lignes, et j'ai fait suivre ces divisions par des fractions de la ligne en décimales pour plus d'exactitude et de facilité dans les calculs.

Tableau I.

Des variations du Baromètre à Nice, pendant tous les mois de Décembre, Janvier et Février des Années 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

HIVER.	le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation plus grande	28.	4,000	28.	5.700	27.	10,900
moyenne	27.	10,946	27.	8,076	27.	11,200
moindre	27.	1,700	27.	1,000	27.	1,100

Tableau II.

Des variations du Baromètre à Nice, pendant tous les mois de Mars, Avril et Mai des Années 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

PRINTEMS.	le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation plus grande	28.	4,000	28.	5,700	27.	10,900
moyenne	27.	10,946	27.	8,181	27.	8,659
moindre	27.	1,700	27.	0,100	27.	1,100

Tableau

TABLEAU III.

Des variations du Baromètre à Nice, pendant tous les mois de Juin, Juillet et Août des Années de 1806 à 1815, notées tous les jours.

ÉTÉ.	le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation plus grande	28.	3,400	28.	3,400	28.	3,300
moyenne	27.	11,589	27.	0,079	27.	7,877
moindre	27.	5,600	27.	6,000	27.	5,800

TABLEAU IV.

Des variations du Baromètre à Nice, pendant tous les mois de Septembre, Octobre et Novembre des Années 1806 à 1815, notées tous les jours.

AUTOMNE.	le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation plus grande	28.	4,800	28.	1,600	28.	4,600
moyenne	27.	7,427	27.	3,102	27.	3,977
moindre	27.	3,000	27.	2,100	27.	2,900



TABLEAU V.

Des variations du Baromètre à Nice, pendant tous les Semestres d'hiver de 1806 à 1815, notées tous les jours.

SEMESTRE d'Hiver.	le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation plus grande	28.	5,300	28.	5,200	27.	5,100
moyenne	27.	9,803	27.	8,297	27.	7,921
moindre	27.	0,400	27.	1,000	27.	1,100

TABLEAU VI.

Des variations du Baromètre à Nice, pendant tous les Semestres d'été de 1806 à 1815, notées tous les jours.

SEMESTRE d'Été.		le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation	plus grande	28.	4,800	28.	4,600	28.	4,600
	moyenne	27.	9,281	27.	9,297	27.	5,627
	moindre	27.	3,000	27.	2,100	27.	0,900



TABLEAU GÉNÉRAL VII.

Des variations du Baromètre à Nice, pendant dix Ans de 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

		le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation	plus grande	28.	5,300	28.	5,010	28.	5,100
	moyenne	27.	9,540	27.	8,760	27.	7,780
	moindre	27.	0,900	27.	0,000	27.	1,100



ARTICLE ONZIÈME.

Température du climat de Nice.



LA latitude de 43 degrés etc. à laquelle Nice se trouve située, est vraiment faite pour donner, à ce climat, une température fort douce en hiver, mais le concours des diverses autres causes que je vais mettre sous les yeux du lecteur, influent sur lui d'une manière si sensible, que la douceur de l'ambiant s'y élève, en cette saison, bien au-delà de ce qu'on le voie ailleurs alors à la même distance de la ligne.

En effet il est possible d'avoir à Nice, en pleine terre, des végétaux des pays chauds, que l'on ne peut faire venir ailleurs sur la côte, sans le secours des serres : le palmier, exotique à Rome, plus au midi que Nice de plusieurs degrés, est indigène dans cette ville (v. pag. 75) et dans ses environs. et l'on a ici, pendant l'hiver des productions de l'été, dans les parterres et dans les vergers, que l'on n'a pas ailleurs dans des pays, même plus méridionaux. Les causes de ce précieux privilège sont 1.° que les bords de la méditerranée, sur lesquels Nice est placée, ont déjà un avantage, à cet égard, sur tout autre endroit de la même latitude, éloigné de la côte, de ce que cette petite mer en contact continuel des rochers de l'Afrique sans cesse si fortement échauffés par la perpendicularité des rayons du soleil, communique aisement par des courans, qui vont d'un bout à l'autre de sa plaine liquide, aux parages de l'Europe, l'excès de température qu'elle à pris à ses bords africains. 2.° De ce que la situation de Nice et de sa campagne, à l'aspect du midi et du S-O, est vraiment faite pour augmenter sensiblement la douceur de l'endroit. 3.° Que le haut rempart des montagnes pierreuses qui forment, du côté du nord, plus de la moitié de la circonscription de notre horizon (v. pag. 35), en lui écartant les vents du nord, et en réfléchissant sur elle, de tout côté, le calorique des rayons des astres

qui échauffent cette contrée, ou en lui empêchant, comme autant d'espaliers, le rayonnement du calorique, des objets inorganiques, des plantes et des animaux, qui existent auprès d'elle, donnent à son climat, pendant l'hiver, une température infiniment douce et agréable. 4.° Elle est sur les bords d'un grand amas d'eau, et il est bien connu aujourd'hui, que tous les endroits qui se trouvent dans cette position, sont, à conditions égales de toute autre part, soit que cela dérive de la fluidité du liquide et de son mouvement continuel, par lequel le calorique reçu dans l'eau, s'échappe sans cesse de ce véhicule, pour se répandre sur les objets à portée, ou bien que cela vienne de la plus grande densité de l'air, plus capable du principe de la chaleur, dans un lieu bas, tels que le sont les bords de ce grand réservoir, se trouvent, dis-je, toujours plus chauds en hiver que ceux qui en sont éloignés. 5.° La grande profondeur du golfe de Nice (v. pag. 53) en contact de celle d'une terre à côté, qui gémit sous le poid d'un tas de montagnes si énormes (v. pag. 48) (1). Cette profondeur est vraiment faite pour communiquer à la mer, d'après les

(1) Outre les sentimens de froid et de chaud, que l'on ressent aux saisons opposées dans l'aqueduc de la source de Mouraille (v. pag. 160), l'on a aussi une certaine douceur d'ambiant, même une chaleur, en hiver, dans celui du Temple et dans les Grottes de Montcau et de Châteauneuf : mais on y trouve pendant l'été un froid très sensible.

observations de M.r de Saussure, au sujet de la température des souterrains, en décembre, janvier et février, la chaleur que la terre a acquis de la force du soleil, pendant les mois correspondans de juin, de juillet et d'août. 6.° La grande exploitation de la campagne de Nice et le grand nombre des plantes dont elle est couverte. Ces végétéaux qui rafraîchissent l'air en été par leur vaporation constante, l'échauffent en hiver par leur rayonnement (v. Chaptal, élém. de Chimie vol. 3, pag. 31). On observe que le froid de l'Amérique septentrionale a fort diminué, depuis que l'on exploite cette partie du nouveau monde, et que on l'a aggrégée des végétéaux (Tompson, Chimie, vol. 6, pag. 239). Hunter et Farenheit avaient déjà, par des expériences curieuses, reconnus la chaleur que les plantes exhalent en hiver, et Tompson, qui en convient, sans déterminer si elle vient de l'absorption de l'oxigène ou de la formation de l'acide carbonique, observe sous l'autorité de Bois de St-Vincent et de Hubert, que les étamines de l'*Arum cordifolium* produisent, au moment de s'ouvrir, une si forte chaleur, que 12 de ces plantes, placées au tour de la boule d'un thermomètre de Farenheit, lui firent monter le mercure de 26, à 63 degrés (v. Tompson, Chim. vol. 8, pag. 507). Puisque tant de causes réunies paraissent se rencontrer pour rendre ce climat si doux, pendant l'hiver,

ne pourrons-nous pas dire avec beaucoup de raison à ce sujet ?

Ver erat æternum, placidi tepentibus arvis
Mulcebant Zephyri. . . . . .

Ovid. Metamorph. lib. 1.

Ou bien

Ver ubi longum,
Tepidasque præbet Jupiter brumas.

Nous pouvons donc avouer librement, que ce que dit Humboldt en grand, de la déclinaison des lignes parallèles du globe, et des lignes isothermes des régions, a lieu en petit dans le bassin intérieur de cette ville. Sera-t-il donc étonnant d'apprendre que les cheminées des appartemens, indispensables en hiver, sur tout autre point de la même latitude, ne sont à Nice (v. pag. 26) qu'un objet de luxe, et que le seul inconvénient que l'on éprouve, en promenant, dans cette saison, dans sa délicieuse campagne, n'est que la chaleur et la sueur, qui résultent de l'exercice et du degré élevé de la température? M.r Davis qui a demeuré pendant tout un hiver dans cette ville, y applique avec beaucoup plus de justice qu'on ne l'avait fait pour Hières, les beaux vers suivans :

Que c'est avec plaisir qu'aux mois
Si facheux en France et si froids,
On est forcé de chercher l'ombrage
Des orangers qu'en mille endroits
On y voit sans rang et sans nombre
Former des forêts et des bois?

Là, jamais les plus grands hivers
N'ont pu leur déclarer la guerre,
Cet heureux coin de l'Univers
Les a toujours beaux et toujours verts,
Toujours fleuris en pleine terre.

» Cette douce température, dit un auteur » moderne, et les charmes d'un ciel pur » et presque toujours serein, attirent dans » cette contrée, une foule d'étrangers qui » s'y rendent à la fin de l'automne. » M.r Richard ajoute : » Il fait presque aussi chaud » dans les mois de l'hiver à Nice, que en » Angleterre dans le mois de mai, et l'air » y est si serein, que l'on n'y voit, pen- » dant des mois entiers, que le plus beau » ciel azuré sans nuages. Pendant l'hiver » de 1785 le thermomètre de R.r ne des- » cendit qu'à 2 degrés, tandis qu'il était » à 8 à Genève. On trouve beaucoup de » vieillards dans ce pays, et on voit, dans » cette saison, les femmes occupées à cueil- » lir les olives sur les collines, et les hom- » mes à ramasser les oranges et à faucher » le foin. » Il dit plus loin, que, dans les plus fortes gélées de 1789 et de 1799, le thermomètre ne descendit à Nice qu'à trois degrés au-dessous de zéro. M.r Millin nous dit : » Le climat de Nice est singulièrement » favorable aux malades pendant l'hiver, » qui y est toujours d'une extrême dou- » ceur. A Noël le gazon y est encore vert, » les arbres y sont chargés de fleurs et de » fruits, et les papillons voltigent autour.

» S'il y gèle quelquefois, ce qui n'arrive » que dans les jours les plus rigoureux, » c'est une glace légère, que les premiers » rayons du soleil font presque disparaî- » tre. On sent tout ce qu'une pareille tem- » pérature offre d'attrayant à des habitans » du nord, et qu'un ciel toujours serein » et azuré pendant le jour, et couvert pen- » dant la nuit d'innombrables étoiles, doit » avoir mille charmes pour un habitant des » bords de la Tamise (Voyage au midi de » la France, vol. 1, pag. 562). » La température de Nice, dit M.r de la Lande, » est telle que l'on aurait de la peine à en » trouver une si douce en Italie. Le climat » de Naples même n'est pas plus doux. Il » est plus brûlant en été (v. ses Voyages » vol. 7, pag. 254). » M.r Dupaty, dans ses lettres sur l'Italie, appelle ce climat, *une serre pour les santés délicates.* Tout cela bien considéré y a-t-il un autre coin du monde auquel on puisse mieux appliquer qu'à Nice ce que M.r l'Abbé de Chaulier chanta pour l'île de Candie ?

Jamais le père des glaçons,
L'hiver, n'a porté sa rage
Chez ce délicieux rivage,
Où l'éternel printems fait toutes les saisons.
Là, jamais ni brouillards, ni brume
N'obscurcit la clarté du jour.

Outre le témoignage avantageux que M.r Sulzer, président de l'Académie de Berlin rend de la grande douceur de ce climat

pendant l'hiver, nous trouvons M.r de Saussure qui nous dit, pag. 231 du 3.me vol. de son Voyage: » Des hautes montagnes défendent Nice des vents du nord, des collines plus basses, entourant de plus près » le petit bassin qui renferme la ville et » les jardins, y concentrent les rayons du » soleil et y font régner un printems perpétuel: aussi les personnes délicates qui » craignent les rigueurs de l'hiver, préfèrent-elles avec raison ce séjour, à celui » de toutes les villes de la côte en deçà des » Alpes. » M.r le Comte Bray, cité pag. 62, nous dit dans la Flore de la société de Botanique de Ratisbonne: » Nous étions » arrivés à Nice le 24 octobre, le tems y » était constamment superbe, et la chaleur » du soleil presque trop forte. La première » excursion, la journée était belle, l'horison clair et serein., la contrée ravissante, surtout vue d'en haut; la seconde » excursion, c'était le 27 octobre; il est » impossible de décrire un tems plus beau » que nous l'avons eu. Les plus beaux jours » d'été dans nos climats ne sauraient y être » comparés. Pas un nuage: le soleil était » chaud sans être brûlant, l'air doux et » pur. » M.r Papon, quoique né en Provence, ne put maîtriser sa surprise, lorsque, ayant, dans le cours de l'hiver, porté pour la première fois, le pied dans nos contrées, il fut à même d'en dérouler l'étendue à ses yeux: » J'arrive, dit-il,

» le jour de Noël, à deux heures après
» midi: le ciel était pûr et serein, le soleil
» chaud, la mer unie comme une glace;
» par une illusion dont je ne puis me dé-
» fendre, il me paraît d'être dans la sai-
» son du printems; mais c'est surtout à
» demi-lieue de la ville que les fleurs de
» toute espèce les plus odorantes; l'oran-
» ger et les citronniers parfument l'air
» d'alentour. » *Plus loin il ajoute :* » C'est
» là que l'on trouve en novembre, en dé-
» cembre et en janvier, le chemin du Rays,
» (v. pag. 66) bordé de marguerites sur
» lesquelles voltigent des papillons: je me
» rappelle que m'y promenant la dernière
» fête de Noël, le soleil était si chaud,
« que je m'y reposai au pied d'un citron-
» nier sur un gazon émaillé de fleurs, cou-
» leur de violettes; mais plus petites. » M.r Jenks, (pag. 22 de sa dissert. *de cœlo tabescentibus benigno*), fait aussi les louanges de la douceur de ce climat, en disant: » Les
» Alpes maritimes donnent un excellent
» rempart et un climat si salubre, que la
» réputation en retentit sur toute la surface
» de la terre. » C'est comme témoin d'une présence habituelle que M.r l'abbé Joffredi dans son ouvrage de *Nicæa civitas* nous dit: *Ex tam felici ora semper aspera hyems exulat, flores et varios generis fructus gignens perpetuo vernat humus. Hinc licet Alpibus sit finitima, dixerim de nomine tantum nives novisse vulgus, adeo ut integro*

decennio, vix semel decidisse compertum sit. Et plus loin ce même auteur dit: *Hinc niciensis agri temperiem datur conicere. Illa quidem tanta est, ut nullæ, hac in parte, urbi, non modo in Italia, sed neque intra Europam concedat, cœli clementiam non satis dignis laudibus quis extollat.* Qand je lis ces beaux vers que M.r de Voltaire fit pour célébrer l'ancienne Idalie, c'est alors qu'il me paraît que ce Poëte n'a pris pour modèle que l'état en hiver de la belle campagne de Nice.

Ici, dit-il, *tous les champs voisins peuplés de myrthes verts*
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit mouvoir, partout on voit éclore,
Et les fruits de Pomone et les présens de Flore.

L'illustre auteur du Théâtre du Piémont, faisant la description de toutes les villes de la juridiction de l'Auguste Maison de Savoie, dit, en parlant de Nice: » La beauté » des collines, la fertilité du terroir, la » douceur du climat, qui est telle, qu'à » peine il y fait aucun hiver, le rendent » si propre aux commodités de la vie, que » André Thouret, qui, pendant dix-sept » ans, avait parcouru une grande partie de » la terre, assure, dans sa Géographie uni- » verselle, qu'il n'avait point vu de lieu » plus propre à bâtir une ville. » M.r Rossetti, dans une note de son Poëme sur la Grotte de Montcau dit: *Egli è fuori di dubbio, che non vi ha nell' Italia, ed ardisco dire, in tutta l' estenzione dell' Euro-*

pa, una altra città, le di cui campagne vantino l'amenità di quelle di Nizza. La dolcezza poi del suo clima, la temperatura e la salubrità del medesimo non possono mai abbastanza lodarsi. Il rigido inverno non osa apprezzarsi a quelle felicissime sponde, ma vi regna una eterna primavera che spande d'intorno i grati effluvj dei varii pinti fiori. M.r Andrioli, dans son Poëme sur l'Héroïne de Nice, nous dit :

Quindi un ciel ridente e sempre ameno
Verno spavento unqua al cultor cagiona
Ed il suol verdeggiante e sempre ameno
In la fervente e la vernal stagione (1).

Après tout ce que je viens de dire de la douceur de l'ambiant dont on jouit à Nice, pendant l'hiver, il paraît que l'on devrait s'y attendre à une chaleur correspondante dans l'été ; mais l'expérience nous apprend que l'on y trouve tout le contraire. M.r l'abbé Joffredi en parlant de la température de cette ville pendant l'été, dit : *Neque æstivus urit agros syrius, latratusque immodicos non edit canis, nec furit immitis leo.* M.r Millin ajoute : » Il ne faut » pas croire que, pendant l'été, les cha-

(1) On pourrait trouver toutes ces citations inutiles à mon but, savoir à celui de faire connaître la température de l'ambiant de Nice pendant l'hiver, quand les observations thermométriques parlent, mais cet aveu identique de toutes les personnes qui se sont trouvées en divers tems à Nice pendant l'hiver, prouve non-seulement la véracité et l'exactitude des observations météorologiques ; mais il indique que la sensation de l'homme et la marche de la végétation, ce qui n'est pas constant partout et en toute circonstance, y sont parfaitement en rapport avec les mouvemens du thermomètre.

» leurs soient à Nice insupportables, com-
» me quelques personnes l'imaginent. Le
» vent du couchant y apporte une douce
» fraîcheur, et l'on a soin de tenir les croi-
» sées ouvertes où ils soufflent (v. pag.
» 556, vol. 2 de son Voyage). » En effet le thermomètre de R.r qui était à quelques instans de l'été de 1818, à midi à 24 degrés à Milan, à Turin, à 28 à Paris : pays beaucoup plus septentrionaux que Nice : à 26 à Marseille, à 25 à Gênes : villes sur la même côte aux bords de la mer, ne se trouvait ces jours là aux mêmes heures qu'à 22 à Nice. Quelques instans du mois d'août de 1819, il a été dans cette ville au-dessus de 25, mais on l'a trouvé simultanément à 29 à Turin, et à 33 à Naples. La grande vaporation de l'endroit, les vents que l'on y observe dans l'été, les divers courans d'eau fraîche dont on arrose la campagne, les orages des Alpes a proximité y répandent dans cette saison la fraîcheur la plus salubre et la plus agréable.

J'ai montré à l'article 9 que la vaporation est très-abondante à Nice, et j'ai désigné les causes de ce phénomène ; j'observe ici qu'elle doit y être d'autant plus copieuse en été, que l'humidité y est alors en expansion par l'effet de la chaleur, et que l'air, rarefié par l'augmentation du calorique, y oppose une moindre résistance. Comme aucune vaporation n'a lieu qu'aux dépens de principe de la chaleur de la con-

trée où elle se fait, il est naturel que celle qui a lieu à Nice, dans la saison de l'été, doit donner à l'ambiant un degré de rafraîchissement fort sensible et agréable, et que l'on doit dans cette ville jouir, alors, d'un frais assez considérable.

La fraîcheur de l'ambiant de Nice et de sa campagne, est aussi l'effet de certains vents périodiques, qui, quand les autres agitations variables de l'air, où celles de l'endroit sont en silence, soufflent, dans cette saison, comme ceux de Lima dans le Pérou, de la rade sur le continent et tour à tour, des divers points de la côte, sur la mer. Ces agitations aëriennes que nous pouvons considérer comme une sorte de vents étésiens, à cause de leur apparition régulière dans quelques saisons de l'année, se combinent plus ou moins, avec une autre espèce de vents beaucoup plus faibles (que nous pouvons peut-être appeler alisés) qui, suivant la direction du soleil, viennent tous les jours, depuis le mois de juin, jusqu'à celui d'octobre, de la mer, de 8 à 9 heures du matin, jusqu'à 5 ou 6 du soir, plus régulièrement de l'est, le matin, quelquefois du sud, à midi, et plus rarement de l'ouest, le soir (1). Ils

(1) Quand les vents variables, ou cette espèce des vents d'été ont ici le dessus sur les autres, on voit rarement l'exactitude de la marche de cette autre espèce de petits vents, qui paraissent suivre sur cette côte le mouvement du soleil. Le vent dominant alors, savoir le S-E, réuni avec cette espèce de vents étésiens que je fais remarquer, est maître du champ de bataille. Mais dans les cas rares où ledit vent soit plus faible,

soufflent du nord et des montagnes vers la mer, pendant le cours de toute la nuit. Les marins de Nice, qui dans l'été veulent partir de ce rivage vers l'ouest, fixent ordinairement le matin, le moment de leur départ, pour profiter du vent de l'est que l'on est presque sûr d'avoir à l'apparition de l'aurore, comme vent dominant, ou comme variable, ou comme étésien, ou comme espèce de vent alisé; savoir de vent dont les points de départ paraissent suivre la situation du soleil. Le Docteur Davis, qui a demeuré quelque tems à Nice, a fait la description de ces vents de l'été dans son ouvrage de l'histoire de ce pays, pag. 69, 101 et 170. Ces vents sont si sensibles dans cette contrée, pendant la belle saison, que l'on y est obligé quelquefois, à cause de leur importunité, de fermer les portes et les fenêtres qui donnent, sur le midi ou vers la mer. L'action des vents périodiques qui viennent régulièrement jouer si agréablement tous les ans, dans l'été, entre les rideaux de nos appartemens, n'est pas une illusion, tirée de la présence des vents variables: je les ai toujours vu régulièrement tous les étés depuis bien d'années que j'habite Nice de pied ferme, et j'observe que tous ces voyageurs qui ont fait quelque demeure dans cette ville, et qui ont l'habitude

---

ou qu'il y garde le repos, alors on voit en été ici, qu'un léger zéphyr souffle régulièrement de l'est le matin, du sud à midi et de l'ouest le soir.

d'observer ce qui se passe autour d'eux, les ont remarqués. M.r Rossetti qui est de ce nombre, dit : *Un lieve zeffiretto vi batte nell'estate le piacevoli ali a rallegrare le gentil forosette ed il semplice Pastorello ;* et M.r Papon pag. 3 de son voyage à Nice, s'exprime à ce sujet de la manière suivante : » On croit généralement à Paris que » les châleurs doivent être excessives à » Nice et à Menton; c'est une erreur. De» puis neuf heures de matin jusqu'à six » heures du soir, y règne en été un petit » vent d'ouest ou du S-E qui récrée. Celà » est si vrai que, même dans cette saison, » on préfère les appartemens, exposés au » midi, à ceux qui le sont au nord, afin » de jouir de ce vent. On laisse les croi» sées ouvertes pour le laisser-passer dans » l'intérieur par les jalousies; souvent mê» me il n'y a que des simples rideaux, que » l'on voit toujours agités. » M.r Sulzer et M.r de la Lande ont fait a-peu-près les mêmes remarques, et M.r Andrioli chante dans son beau Poëme de l'Héroïne de Nice, au sujet de ces agréables zéphyrs, de la manière suivante :

Chiusa Nizza di questi monti in giro
È qual punto centrale in mezzo a un cerchio,
Essi di Borea contro il soffio diro
Nella cruda stagion le fan coperchio :
E dall' aperto mar dolce respiro
Di fresco venticel l' ardor soverchio
Si tempra allor, che sù i spigosi campi
Il sol vibra dal sen cocenti lampi.

M.r

M.r l'abbé Papon (pag. 555. vol. 1. de l'histoire de la Provence) attribue la cause de ces vents d'été qu'il a vu régner dans la Provence, à la différence de la température de l'air frais et condensé de la mer, qui s'élance pendant le jour par des balancemens successifs et répétés, sur l'air en contact plus chaud et plus rarefié du continent, échauffé en été par le soleil, pour refluer ensuite rafraîchi et condensé, par le froid de la nuit, de nouveau sur la mer. Si ces vents périodiques de Nice, viennent aussi de cette cause, comme il le paraît vraiment en partie, il est clair, qu'ils doivent être, comme ils le sont en effet, encore plus sensibles dans cette ville, où la mer est plus fraîche, et où la longueur de la côte, est, dans le petit espace qui s'étend de Monaco à Antibes, à cause de ses inflexions nombreuses et variées, beaucoup plus considérable que celle d'une égale étendue de la côte de la Provence, et où les bords de la mer sont plus secs et plus faciles à échauffer par l'action du calorique solaire. Il paraît que si ce que dit Tompson, pag. 316 du vol. 6 de sa Chimie, est vrai, qu'il n'y a pas de brise de terre et de mer, là où il n'y a pas de montagnes, nous devrions aussi ces vents de l'été, plus sensibles à Nice, que sur tous les autres points de la côte, aux grandes élévations qui nous entourent. Pourtant si cette cause y contribue d'une manière quelconque, il faut avouer que ce

n'est pas d'un mode si régulier, que l'on puisse dire que ces vents frais de l'été intéressent toujours les sommets des collines et des montagnes, et qu'ils en soient une dépendance nécessaire, car il m'est maintesfois arrivé sur plusieurs élévations de ce bassin, ainsi qu'il en avait déjà été pour l'anonyme de l'article *Some Remarks*, *on the climate and situation of Nice* etc. du journal de M.r Thomson, sur la pointe de Montçau, que m'y étant trouvé à diverses reprises, je n'y ai pas bien de fois ressenti ces agitations de l'air, que j'avais laissées, et que de ces hauteurs, je voyais encore de loin, folâtrer agréablement entre le feuillage mobile des pâles peupliers et le branchage panaché des saules penchés de nos plus basses collines et de nos plaines, et que j'y ai encore entendu doucement murmurer ou frémir en y revenant. Non-obstant tout celà, il est pourtant aussi vrai, que ceux de ces vents maritimes qui s'élèvent davantage sur les couches supérieures de notre atmosphère, ne sont point étrangers à nos montagnes, parce que je vois que quelques-unes de ces agitations, quoique moins fraîches et moins agréables que celles qui nous rafraîchissent ici à Nice, vont. dans l'été, presque tous les jours faire des apparitions à Breglio, à Saorgio, à Tende, à St-Martin etc., où on les désigne sous le nom de vents de mer. La plus grande raréfaction de l'ambiant du continent, produite en été

dans le courant du jour, par le calorique de l'incidence, de la réflection et du choc entr'eux des rayons solaires, et la plus grande condensation de l'air de la mer, dépendante de la fraîcheur qui s'élève en même-tems de ce grand réservoir, sont les causes qui font que ces deux airs en contact perdent, en cette saison, dans les régions où ils se trouvent, l'équilibre qui le tient en repos, et que le second, prenant le dessus sur l'autre, se dirige rapidement au rivage. Comme les eaux de la mer de Nice sont plus fraîches, à la même distance du rivage, que partout ailleurs sur la côte, et que l'exposition de cette ville et la disposition de son bassin, répandent plus de calorique sur leurs bords, il en résulte que l'équilibre entre l'air maritime et celui du continent est encore plus en défaut ; que l'excès de l'action de l'un sur celle de l'autre est plus marqué; et que tandis qu'en été les souffles du plan inférieur du premier se glissent avec plus de force dans la direction de Nice sur le niveau du golfe, et que tout en ridant et blanchissant en divers points cette surface azurée, ils en rafraîchissent si sensiblement la lizière (1) ;

(1) Les divers vents, qui traversent une atmosphère de mer, sont plus ou moins frais, selon le plus ou moins de densité et de fraîcheur de la vapeur maritime qu'ils entraînent. S'ils glissent immédiatement sur le niveau de la mer, ils sont encore plus frais. Ils le sont encore plus en parcourant la surface du golfe de Nice. Ce sont ces derniers que les habitans de cette ville, vont, dans les étés les plus chauds, accablés quelquefois des feux de la canicule, en beaux groupes et en caravanes,

ceux des plans un peu plus relevés parviennent, de tems à autre, dans cette saison, a faire, quelques brasses en dessus, plus agréablement frémir le vert feuillage des ormeaux des plaines et des collines, à agiter plus rapidement la chevelure de nos jeunes moissoneuses, et à répandre autour de nous, avec la salubrité et la vie, le frais le plus aimable et le plus réjouissant.

Une autre cause de la modération de la chaleur que l'on observe, pendant l'été, à Nice, est la sortie des sources, des ruisseaux, et des torrens, des gorges caverneuses, et des entrailles profondes et glaciales dans cette saison, des collines et des montagnes (v. pag. 174) qui nous environnent. Ces eaux fraîches et cristallines (v. les pag. 70 et 102) se distribuent, en courant rapidement dans tous les quartiers de cette agréable campagne : et, tout en y versant la fertilité, elles s'emparent, partout, du calorique excédant de l'ambiant ; et y répandent la plus agréable fraîcheur. D'autre

respirer à l'entrée de la nuit sur le vert gazon, ou sur les galets arrondis des bords de la mer ; ce sont eux qui seuls peuvent, lorsqu'ils sont un peu forts, entraîner au rivage les aspersions rafraîchissantes (v. pag. 201) des gouttelettes d'eau de la mer. Les vents qui passent immédiatement au-dessus d'eux, pénétrés de la fraîcheur de la vapeur maritime, la plus à portée de la surface de la mer et la plus dense, quoique un peu moins frais en été que ces derniers, produisent aussi, dans cette saison, un effet très-récréatif sur la ville et la campagne de Nice et par la sensation ordinaire de fraîcheur que le vent produit toujours de sa nature, et par l'effet de la température de la vapeur fraîche et condensée des couches de l'atmosphère de la mer de Nice, qu'il entraîne avec lui.

part la grande profondéur de la mer de Nice (v. pag. 54) a aussi, pendant le cours de l'été, des effets sensibles sur la chaleur de la saison et de la latitude. Outre ce degré de température que toute eau en mouvement, naturellement plus fraîche que l'air, surtout en été, communique à l'ambiant qui la parcourt, c'est que l'on a calculé que le calorique des rayons solaires pénètre dans l'eau jusqu'à 150 pas de profondeur tandis qu'il ne perce dans la terre, même dans les étés les plus chauds, qu'à 15 ou à 20, de manière qu'il ne peut plus fondre la glace au-dessous de cette profondeur. Il vient de là que le calorique du soleil, disséminé dans un golfe si profond à peu de distance des bords de la mer, jusqu'à 150 pas de profondeur ne peut sans doute s'accumuler sur sa surface, et avoir sur elle et sur les objets à portée, l'action et les résultats qu'il aurait sans cette circonstance, et non plus ceux qu'il a sur les autres bords de la mer, où l'on ne trouve pas un fond si éloigné. D'ailleurs, le soleil, ne perçant dans l'eau que jusqu'à la mesure indiquée, il en résulte que les couches inférieures de notre golfe, à la moindre distance du rivage, ne sont jamais échauffées, et comme le balancement et le remuement continuel du liquide fait que les couches inférieures et point échauffées de l'eau, se mêlant sans cesse aux supérieures, leurs communiquent

leurs qualités sensibles, il en dérive que les eaux du golfe de Nice sont toujours plus fraiches que celles d'un autre où on n'aurait pas les mêmes avantages. La profondeur énorme de ce golfe opère aussi bien d'autre côté sur la fraîcheur de ses eaux, pendant le cours de l'été, que sur leur chaleur pendant celui de l'hiver (v. pag. 244) par leur contiguité aux grandes profondeurs d'une terre, qui se trouve encore pressée par des masses si énormes et si élevées à toute proximité (v. tout l'art. 2.). Cette sensible vicissitude, aux diverses saisons, dans les grandes profondeurs ; savoir, de fraicheur dans les mois de l'été et de chaleur dans ceux de l'hiver (1), vient

(1) La fraîcheur des grandes profondeurs dans l'été, et leur chaleur en hiver, n'ont paru que l'effet d'une illusion aux physiciens qui pensent qu'elles ne sont que le résultat de ce sentiment relatif de froid ou de chaud que l'on éprouve quand on passe d'emblée d'une température ou plus relevée ou plus basse dans une autre ou moins relevée ou moins basse. Il est plus aisé d'accuser d'erreur nos sens à l'égard d'un phenomène qui se passe sur eux dont on ne connaît pas la raison, que d'en donner une explication satisfaisante. C'est ce que fit M. Fontenelle à l'égard de celui-ci. Ces sensations de rélation peuvent nous donner le change, quand elles sont moins tranchantes, mais non pas quand elles sont si prononcées qu'on les observe ici. par exemple dans l'aqueduc de Mouraille, et dans les grottes de Montcau et de Châteauneuf (v. pag. 150, 152 et 160), et dans les diverses sources des eaux de Nice. Dira-t-on qu'une eau, qui, comme la glace refroidit les dents, quand on la boit dans l'été, qui donne des coliques, lorsque, après avoir été échauffé, on l'avale d'emblée, n'est pas moins froide qu'en hiver quand on la trouve, dans cette saison, fumante à la source et à une tiédeur au tact si énormément distante de la fraicheur de la glace ? Quand on ne croirait pas à ces signes, l'on se rendrait au moins à la décision irréfragable du Thermomètre, qui l'annonce vraiment plus froide dans l'été et plus chaude en hiver.

de ce que, selon les expériences de Saussure, l'action du soleil sur les surfaces de la terre, ne porte aux grandes profondeurs que petit à petit et progressivement, presque sans cesse, de couche en couche, pendant l'espace de six mois. Il suit de là que les eaux qui sont en contact de ces profonds souterrains, ne peuvent se ressentir de la chaleur qu'a contracté la surface de la terre en mai, juin, juillet, août, septembre et octobre, que dans les mois correspondans de l'hiver, novembre, décembre, janvier, février, mars et avril, et de la fraîcheur qu'elle a acquis pendant les diverses parties de l'autre semestre, que dans les portions respectives des six mois correspondans. M.r de Saussure, voulant connaître lors de son voyage à Nice (v. la pag. 196 du vol. 8 de ses voyages), pendant le mois d'octobre, si les couches inférieures des eaux de ce golfe n'étaient pas, à une petite distance du rivage, plus fraîches que celles de leur surface, y jeta le soir un Thermomètre de R.r, au moment où ces dernières étaient au 16 degrés à leur surface, et l'ayant retiré le lendemain matin, avec toute la promptitude possible, à l'instant où ce niveau était à 16 et 3, il le trouva à 10 et 6. Cette fraîcheur des couches inférieures du golfe auroit sans doute été plus grande dans l'été, mais tempérée par le mélange continuel de celles des couches supérieures, échauffée dans

cette saison par le contact des rayons solaires, je doute qu'elle eût pu faire des pas bien considérables au-delà ; elle aurait été moindre en hiver, par l'effet de la chaleur des souterrains à portée, augmentée dans cette saison par le passage lent et progressif des chaleurs de l'été dans leur sein, mais soutenue alors, par la communication de celle de la surface qui partage dans ce tems la fraîcheur des objets du niveau de la terre, elle n'aurait pas été non plus de beaucoup au-dessous; mais, en toute réalité, il n'en serait pas moins toujours résulté, que toute eau d'un autre golfe moins profond, dont les qualités de la surface seraient moins contre-balancées par celles si opposées d'un fond si éloigné, doit être beaucoup plus froide en hiver et plus chaude en été, que celle du golfe de Nice, et qu'elle est plus faite pour communiquer, en ces diverses saisons, ces qualités respectives, à l'air qui se glisse sur elle, et à tous les objets qui l'avoisinent.

Outre à cela le calorique des rayons solaires, qui n'agit avec force que sur les objets qui leur présentent fixes sans cesse les mêmes points, produit toujours dans la ville et dans la campagne de Nice, pendant le cours de l'été, une chaleur moins sensible et moins vive à cause du mouvement continuel de la surface lamelleuse de la mer à une petite distance, presque toujours ridée, par les vents marins, qui, dans cette

saison, se traînent sur elle, et celui de la large surface des feuilles mobiles des plantes dont le sol est presque partout couvert, sans cesse agitées et tremblantes par l'effet des mêmes zéphyrs.

A toutes ces causes de la fraîcheur de l'ambiant de Nice, pendant l'été, il faut encore ajouter les effets du travail qui a lieu en cette saison, sur les sommets des élévations à proximité, et surtout sur les diverses rangées des montagnes extrêmement élevées, qui composent le 3.me et le 4.me rangs (v. pag, 42 et 45) de nos Alpes. Ces éminences énormes, pleines de conducteurs métalliques : or, argent, cuivre, fer et substances pyriteuses ou séléniteuses (1), soutirant, par leurs pointes rélevées, presque toute l'électricité dont l'atmosphère des environs est surchargée dans ces tems, l'accumulent sur elles et sur les vallées interposées, et donnent lieu, par la perte de l'équilibre des diverses régions de ce principe mobile et turbulent, à des bouleversemens atmosphériques grands et fréquens, mais de peu de durée, à une telle distance de Nice, que presque tout le ciel de cette ville, gardant toute sa sérénité accoutumée et toute sa beauté, on n'en est averti bien souvent que par le gonflement des torrens troubles et refroidis qui vien-

(1) V. M. Giobert, Eaux de Vaudier, pag. 30 et 56 Marini, Eaux de Vinay, pag. 13. Fodéré, Voyage aux Alpes maritimes, vol. 1, pag. 142, 311 et 316.

nent de leur direction, et par un frais récréatif et agréable qui dérive, dans cette saison, de ce que les couches supérieures et septentrionales de l'atmophère, refroidies et concentrées par ces orages éloignés, se font jour sur les méridionales et inférieures, échauffées et raréfiées par le calorique du climat et celui de la saison. Les côtés du ciel de Nice, où les moindres nuages qui s'élèvent dans l'atmosphère, vont ordinairement s'assembler pendant l'été, sont l'endroit N-N-E, qui répond au plus grand nombre et aux plus grandes élévations de ces montagnes, et après lui celui de l'O-N-O, tout près de la vallée de Cianam (1).

---

(1) Les vapeurs de notre atmosphère, assemblées sur ces deux points, plus souvent sur le premier, y donnent lieu à des orages étranges, marqués à l'endroit même par des fréquens retours d'un vent humide, frais et sifflant, par une obscurité ténébreuse, par des gros sillons redoublés et fréquens d'une lumière vive et livide, par des roulemens épouvantables et prolongés de tonnerre, rétentissans dans des profondes vallées de rocailles, par l'éclat de la foudre, et enfin par des grêles bondissantes, qui, au milieu du fracas et de l'horreur des averses et des vents, se précipitent en torrens vers la mer. Quoiqu'en dise M. Giobert, qui peut-être n'a été dans ces montagnes que quelques mois à Vaudier dans un tems accidentellement favorable, les traces noirâtres de la foudre que l'on rencontre à tous pas sur les rochers et les vieux pins de ces Alpes, nous prouvent le contraire. Moi-même élevé dans une des vallées de ces montagnes à une bonne journée N-E de Nice, je ne me rappelle, qu'en frissonant, de la pâleur des propriétaires consternés, qui, au fracas de la tempête, à celui du tintement alarmant des cloches, par lequel on prétendait alors appaiser ces orages, s'assemblaient en tumulte pour implorer grace du Ciel pour leurs moissons, leurs vergers et leurs bestiaux horriblement menacés. C'est bien de ces endroits, que l'on peut dire avec raison :

Formidables déserts d'où tombent les torrens,
Où grondent les tonnerres, où mugissent les vents.

Ces deux endroits, surtout le premier, se trouvant, dans cette saison, souvent couverts et rembrunis par toutes les vapeurs que l'électricité attire de tous les environs sur leurs élévations, offrent alors dans ces lointains, de tems en tems, un entassement de nuages gris et brunâtres qui lance par intervalle, à cette grande distance, des éclats vifs et redoublés d'une flamme vive et verdâtre et par fois des traînées en zig-zag d'un feu éblouissant, et ne fait entendre que des grondements sourds et prolongés de tonnerre; phénomènes qui n'ont ordinairement, auprès de nous, d'autre suite, que de servir de prélude, au gonflement des torrens et au rafraîchissement de l'air qu'on y respire. Quelques-fois, pourtant, mais plus rarement, pendant l'été, par le contraste des vents opposés, plus puissans que les forces qui traînent les vapeurs, en nuages, dans la direction de ces montagnes, ces météores s'arrêtent sur notre zénit, et il en résulte des orages momentanés, dont les suites font naître dans notre atmosphère des vents frais, qui se continuent souvent encore plusieurs jours après que ces tempêtes se sont appaisées.

Le moyen le plus propre à faire connaître la température d'un climat quelconque, n'est, sans doute, que l'exposition des tableaux des variations que le thermomètre y a éprouvées, pendant une longue suite d'années. C'est ce que je vais faire ici pour

le climat de Nice ; mais, en faisant un travail semblable, on est exposé à deux inconvéniens ; à celui d'une suite longue et fastidieuse de tableaux thermométriques qui encombre l'ouvrage et répousse le lecteur, ou à celui d'un si petit nombre d'observations qui, ne portant pas sur un nombre assez considérable d'années, ne peut faire connaître le vrai caractère de la température du climat. Si un voyageur, passant à Nice, dans le mois de janvier de 1809 ou dans celui de 1819, où la gélée a fait tant de mal à la famille des orangers, eût fait pour ce mois seulement un travaïl semblable, il aurait pu par ses résultats météréologiques, rapprocher le climat de Nice de celui de quelque contrée des pays plus septentrionaux. Pour éviter ce double écueil, j'ai tiré de 120 tableaux thermométriques, mensuels de dix ans, où les variations diverses de la température de cette ville étaient tracées, jour par jour, le matin, à midi, et le soir, 12 plus petits, où j'ai noté le *maximum*, le *medium* et le *minimum* de toutes ces variations, aux mêmes points du jour, dans chacun des douze mois de ces dix ans. Ces 12 tableaux m'ont fourni les matériaux de quatre autres, chacun portant aussi le *maximum*, le *minimum*, et le *medium* de l'élévation du thermomètre dans chacune des quatre saisons de ces dix années. De la même manière ces quatre m'ont livré les matériaux de deux autres pour les deux

semestres, celui de l'été et celui de l'hiver du même espace de tems, et ces deux, de même, fondus ensemble, m'ont donné un tableau général des variations, aux mêmes trois points du jour, des différentes élévations du thermomètre, pendant ces dix ans.

Je dois faire observer dans ce travail 1.° que dans cette dixaine d'années d'observations météréologiques à Nice, le thermomètre de R.r est rarement tombé à zéro, et que quand ce phénomène y est arrivé, celà n'a jamais été à midi, point, auquel, quelques Météréologistes se bornent souvent à marquer leurs observations, et que si je n'avais regardé le thermomètre qu'à cette heure du jour, je ne l'aurais jamais vu à son véritable point d'abaissement; 2.e que, quand le thermomètre y est arrivé à ce point, celà n'a jamais été que sous l'influence des brisées des vents du N-O, du N, du N-N-E, et du E-N-E; 3.° que fort rarement ce thermomètre y est monté, dans les mois les plus chauds, au delà de 24 ou 25 dégrés, et que, quand celà est arrivé, ce n'a jamais été que, sous l'action des vents du N-S, N-O, S-S, O et du S-O-S. Je dois prévenir le lecteur que pour faciliter le calcul des fractions des dégrés du thermomètre, je les ai marquées en décimales jusqu'à un millième près.

En comparant la température moyenne de chaque mois, telle que je l'ai trouvée ici à Nice, avec celle que Kirvan a imagi-

née, d'après sa théorie, pour le 43.me dégré de latitude, qui n'est à-peu-près que celui de cette ville, l'on peut voir, comme par hazard ces deux températures se rapprochent. C'est pour cette vérification que je porte les dégrés de la température moyenne de chaque mois de la ville de Nice, tels que je les ai trouvés par le thermomètre de R.^{r}, à côté de ceux que ce Physicien a établi, au thermomètre centigrade, pour celle du dit dégré de latitude.

Température de Nice pour tous les mois de l'année à midi, par l'auteur. Thermomètre de R.^{r}		*Température de Nice id. calculée sur tous les points du jour.* Thermomètre id.	*Température au dégré 43 id. par Kirvan.* Thermomètre centigrade.
Janvier	9. 5	6. 5	7. 4
Février	10. 2	7. 5	8. 3
Mars	12. 4	9. 3	13. 6
Avril	13. 6	10. 8	15. 2
Mai	17. 0	14. 3	18. 3
Juin	20. 4	18. 0	20. 0
Juillet	21. 3	19. 3	20. 8
Août	23. 6	20. 3	20. 8
Septembre	20. 2	17. 7	15. 8
Octobre	16. 5	14. 2	13. 8
Novembre	13. 0	10. 7	11. 6
Décembre	11. 1	7. 8	10. 5
Portée commune	15. 7	13. 3	14. 7

TABLEAU I.

Des variations du Thermomètre de R.[r] *à Nice, pendant les mois de Janvier de* 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

	le matin.	à midi.	et le soir.
Élévation plus grande	9. 800	13. 800	10. 300
moyenne	4. 230	9. 510	5. 810
moindre	0. 000	1. 110	0. 000

TABLEAU II.

Des variations du Thermomètre de R.[r] *à Nice, pendant les mois de Février de* 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

	le matin.	à midi.	et le soir.
Élévation plus grande	11. 000	16. 100	13. 500
moyenne	5. 230	10. 250	7. 130
moindre	0. 000	4. 800	1. 000

TABLEAU III.

Des variations du Thermomètre de R.[r] *à Nice, pendant les mois de Mars de* 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

	le matin.	à midi.	et le soir.
Élévation plus grande	13. 000	16. 500	13. 800
moyenne	7. 260	12. 420	8. 220
moindre	0. 900	5. 300	1. 500

TABLEAU IV.

Des variations du Thermomètre de R.[r] *à Nice, pendant les mois d'Avril de* 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

	le matin.	à midi.	et le soir.
Élévation plus grande	14. 700	17. 500	16. 600
moyenne	8. 910	13. 670	10. 060
moindre	1. 400	6. 100	4. 100

TABLEAU V.

Des variations du Thermomètre de R.[r] *à*

Nice, pendant les mois de Mai de 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

		le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation	plus grande	17.	800	21.	700	18.	600
	moyenne	12.	350	17.	000	15.	729
	moindre	8.	900	11.	100	10.	100

Tableau VI.

Des variations du Thermomètre de R.r à Nice, pendant les mois de Juin de 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

		le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation	plus grande	18.	600	21.	700	19.	300
	moyenne	16.	000	20.	400	17.	700
	moindre	13.	800	13.	000	12.	200

Tableau VII.

Des variations du Thermomètre de R.r à Nice, pendant les mois de Juillet de 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

		le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation	plus grande	20.	800	23.	200	20.	000
	moyenne	16.	800	21.	300	19.	500
	moindre	15.	000	16.	900	15.	000

Tableau VIII.

Des variations du Thermomètre de R.r à Nice, pendant les mois d'Août de 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

		le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation	plus grande	20.	000	24.	500	21.	200
	moyenne	17.	500	23.	600	19.	000
	moindre	12.	000	16.	800	12.	400

Tableau IX.

Des variations du Thermomètre de R.r à Nice, pendant les mois de Septembre de 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

le

	le matin.	à midi.	et le soir.
Élévation plus grande	16. 100	24. 000	21. 100
moyenne	15. 900	20. 250	17. 380
moindre	10. 200	15. 000	12. 000

TABLEAU X.

Des variations du Thermomètre de R.r à Nice, pendant les mois d'Octobre de 1806 à 1815, notées tous les jours.

	le matin.	à midi.	et le soir.
Élévation plus grande	16. 700	20. 900	18. 400
moyenne	12. 390	16. 580	13. 720
moindre	5. 900	9. 000	9. 000

TABLEAU XI.

Des variations du Thermomètre de R.r à Nice, pendant les mois de Novembre de 1806 à 1815, notées tous les jours.

	le matin.	à midi.	et le soir.
Élévation plus grande	15. 100	17. 100	16. 000
moyenne	8. 550	13 550	10. 550
moindre	5. 300	9. 000.	5. 000

TABLEAU XII.

Des variations du Thermomètre de R.r à Nice, pendant les mois de Décembre de 1806 à 1815, notées tous les jours.

	le matin.	à midi.	et le soir.
Élévation plus grande	10. 300	15. 100	12. 100
moyenne	5. 710	11. 120	7. 120
moindre	0. 700	2. 400	0. 000

TABLEAU XIII.

Des variations du Thermomètre de R.r à Nice, pendant les mois de Décembre, Janvier et Février de 1806 à 1815, notées tous les jours.

TEMPÉRATURE d'HIVER.	le matin.	à midi.	et le soir.
Élévation plus grande	11. 000	16. 100	15. 500
moyenne	5. 056	10. 293	7. 060
moindre	0. 000	1. 100	0. 000

TABLEAU XIV.

Des variations du Thermomètre de R.[r] *à Nice, pendant les mois de Mars, Avril et Mai de* 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

TEMPÉRATURE du PRINTEMS.	le matin.	à midi.	et le soir.
Élévation plus grande	17. 000	21. 700	18. 600
moyenne	9. 506	14. 363	10. 766
moindre	0. 000	5. 200	5. 500

TABLEAU XV.

Des variations du Thermomètre de R.[r] *à Nice, pendant les mois de Juin, Juillet et Août de* 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

TEMPÉRATURE d'ÉTÉ.	le matin.	à midi.	et le soir.
Élévation plus grande	20. 800	24. 500	21. 200
moyenne	16. 766	21. 766	18. 900
moindre	10. 000	15. 600	10. 200

TABLEAU XVI.

Des variations du Thermomètre de R.[r] *à Nice, pendant les mois de Septembre, Octobre et Novembre de* 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

TEMPÉRATURE d'AUTOMNE.	le matin.	à midi.	et le soir.
Élévation plus grande	16. 700	20. 500	18. 400
moyenne	12. 246	16. 613	13. 883
moindre	5. 500	9. 000	5. 000

La température moyenne de la latitude de 43 degrés, observée d'après Kirvan, n'est que de 14 degrés et 7 dixièmes du thermomètre centigrade, et par conséquent elle est de beaucoup au-dessous de ce que je l'aie trouvée à Nice, malgré les causes particulières de rafraîchissement d'ambiant que j'y ai remarquées en été: mais outre la probabilité des faux résultats auxquels peuvent donner lieu des opérations qui n'ont que l'hypothèse pour base, j'observe que la modération de la chaleur que l'on éprouve à Nice, dans le cours de l'été, doit, dans une portée commune de toute l'année, être en quelque manière compensée par la douceur que l'on y trouve pendant l'hiver; ce qui nous a donné pendant dix ans à midi le résultat de 15 degrés et le 758 millièmes; degrés indiqués dans le tableau, et dans l'ensemble de tous les points du jour, les 13 degrés et 3/10 du thermomètre de R.r C'est par la même raison que l'on trouve le même terme moyen de la température de la Martinique et de celle de Londres (v. Annales de la société de médecine pratique de Montpellier, vol. 42, pag. 193.)

M.r le Docteur Michel porte l'état de la température moyenne de chacune des quatre saisons à Rome par le Thermomètre de R.r Je vais comparer ces quatre résultats, à ceux de ces mêmes quatre saisons que j'ai obtenu à Nice.

	Portées communes de la température de Rome dans les quatre saisons.	*Portées communes de la température de Nice calculée sur les 3 points du jour, dans les quatre saisons.*
Hiver	6. 2	7. 4
Printems	11. 6	11. 5
Été	18. 7	19. 1
Automne	13. 2	13. 2

En compulsant les mesures portées par M.r Clark (notes médical. etc.) de la portée commune de trois ans, de la température, au Thermomètre de Farheneit, de Nice, Marseille et de quelques mois de l'hiver d'Hières, je trouve que le plus grand abaissement de ce moyen à Nice n'a été que de 44 degrés et 06, tandis qu'il a été de 40, 7, à Pise de 41 et 38 à Rome, de 28 et 33 à Marseille; qu'il a été de 41 et 38 à Hières dans les observations de ce peu de mois qui ont été portées dans ce travail.

On voit de-là et par ces résultats de M.r Michel que le climat de Rome est plus froid en hiver que celui de Nice : ce qui s'accorde fort bien avec les observations de la végétation de sa campagne (v. pag. 74.) On peut observer aussi, dans ce tableau comparatif, qu'il en est de même dans le printems et presque dans l'automne; mais ce que je trouve contraire à l'expérience, et aux conséquences qu'il faut attendre des effets

d'une moindre latitude et de l'absence à Rome de plusieurs causes de rafraîchissement que nous avons reconnus dans l'été de Nice (v. pag. 252 et suiv.) c'est que la température de cette ville soit, dans ses résultats, moins forte en été que celle de Nice. Nous voyons que le Thermomètre de R.r, selon M.r Michel lui-même (v. son ouvrage *de agro romano*) monte à Rome jusqu'à 28 ou 29 degrés, tandis qu'il n'arrive jamais rien de semblable à Nice, et je conclus de-là, ou qu'il y a erreur sur ce point du travail de M.r Michel, ou qu'il faut porter cette modération de la portée commune en été du Thermomètre à Rome, sur le compte des disparates énormes, en sens opposé, d'une température, qui doit y avoir, dans cette saison, des instans extrêmement froids, et d'autres biens brûlans. La circonstance d'une ville ouverte à tous les vents contraires sur une longue péninsule entre deux mers à proximité est vraiement faite pour des résultats semblables. M.r Michel a observé lui-même que l'on n'a nulle part de transitions plus subites d'un excès de température à l'autre.



Tableau XVII.

Des variations du Thermomètre de R.r à Nice, pendant les Semestres d'hiver de 1806 à 1815, notées tous les jours.

SEMESTRE d'HIVER.	le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation plus grande	17.	810	21.	701	18.	600
moyenne	9.	281	12.	528	8.	736
moindre	0.	000	1.	000	0.	000

TABLEAU XVIII.

Des variations du Thermomètre de R.r à Nice, pendant les Semestres d'été de 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

SEMESTRE d'ÉTÉ.	le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation plus grande.	20.	800	24.	500	21.	200
moyenne	15.	060	19.	189	16.	591
moindre	5.	500	7.	000	5.	000

TABLEAU GÉNÉRAL XIX

Ou portée commune des variations du Thermomètre de R.r à Nice, pendant toutes les Années de 1806 *à* 1815, *notées tous les jours.*

	le matin.		à midi.		et le soir.	
Élévation plus grande	20.	800	24.	500	21.	100
moyenne	12.	170	15.	758	12.	569
moindre	0.	000	1.	100	0.	000

Nice, comme tout autre pays de la terre, est dans un ambiant très-mobile, exposé sans cesse à toutes les causes qui peuvent d'un instant à l'autre le mettre en mouvement. Ces causes sont l'humidité, la sécheresse, la chaleur, le froid, l'électricité, l'explosion des gaz, les mouvemens mécaniques etc. Y chercher un calme parfait, ce serait vouloir trouver ce qui n'est pas

dans la nature même de ce fluide, et dans celle des causes ordinaires de son mouvement. Un air qui serait dans un état semblable, y serait encore plus nuisible qu'un autre; mais de cette instabilité salutaire qui donne la pureté et la salubrité à l'air de Nice, il ne faut pas en conclure, ce que font peut-être quelques esprits que rien ne contente, qu'il soit plus qu'un autre frappé d'une versatilité, et sujet à des disparates de température dont le résultat soit le trouble de la santé des personnes qui l'habitent. Par quelles raisons devrions-nous craindre cette versatilité et ces disparates dans un pays si bien exposé à un rumb, le S-O, d'où les vents à Nice ne soufflent presque jamais, comme nous pouvons le vérifier des 7 tableaux qui suivent? Les craindrions-nous peut-être de contraste des deux élémens opposés: savoir du froid (le vent du nord), avec celui du chaud (le vent du midi), si bien séparés ici, par les grands boulevards qui les éloignent l'un de l'autre? Peut-on avec quelque fondement faire cas de ces petites disparates de température, qui peuvent par hasard s'offrir dans une ville et dans une campagne au centre du petit bassin dont j'ai indiqué (v. pag. 50) la situation heureuse, et (v. pag. 242) la douceur agréable? Veut-on comparer les petites diparates de température que l'on peut avoir à Nice, ville qui, quoique à l'abri des vents du nord, est pourtant exposée,

comme tout autre pays du monde, aux vicissitudes d'un élément extrêmement mobile partout, à celles que l'on éprouve nécessairement tous les jours en hiver, dans les pays du nord, seulement, en sortant de son appartement, échauffé en cette saison de 13 à 26 degrés du Thermomètre de R.r pour descendre dans les rues, à 10, 20, 30 du même Thermomètre sous la glace, ou, en passant rapidement, de la douceur du dégel (ce qui n'arrive que trop souvent dans ces contrées), à cette intensité de froid dont je viens de parler? Mais, sans aller plus loin, nous n'avons, pour juger exactement du peu de fondement de l'opinion de cette prétendue versatilité de température du climat, qu'à mettre en parallèle les mouvemens du Thermomètre, observés ici à Nice, avec ceux d'un autre pays sur la côte, ou dans l'intérieur du continent: Gênes, par exemple, Montpellier, Paris etc., auxquels on ne reproche pas cet excès de versatilité. C'est ce que j'ai fait dans les deux tableaux suivans, en mettant les premiers résultats météréologiques de la température d'autres pays, qui me sont, les premiers, tombés sous la main, à côté de ceux qui ont été pris à Nice aux mêmes instans. L'on voit, dans le premier tableau, les observations thermométriques de toute l'année 1807, de Paris et Montmorenci, faites par Cotte, à côté de celles qui ont été prises, aux mêmes instans à Nice, et dans

le second, celles de toute l'année 1811 et de partie de 1812, jusqu'à mars inclusivement, de ces deux endroits, prises par le même auteur, et celles de Montpellier par Mejan, tout près aussi de celles, qui ont été notées à Nice en même tems, et on peut reconnaître par là, non-seulement le peu d'éloignement, aux deux solstices, des deux extrêmes de la température de Nice, comparativement à celle de Paris et de Montpellier (puisque les écarts de cette température n'ont été, en 1807, à Nice, que de zéro, à 24 degrés du Thermomètre de R.r au-dessus de la glace, et que ceux du chaud et du froid ont été dans ces deux pays, pendant la même année, de 5 degrés au-dessous, à 27 et 1 au-dessus), mais aussi cette même modicité d'éloignement de ces deux extrêmes dans tout autre tems, des résultats du premier tableau, et dans ceux du second de cette température, observée et considérée sous les mêmes rapports. En effet on ne voit point de disparates bien promptes et bien saillantes de la température de Nice dans les observations du premier tableau, et on en trouve, dans celle de Paris et de Montmorenci, des tems correspondans, une de 14 degrés, au mois d'octobre, une autre de 15 à celui de septembre, une de 14 et 4 dans celui d'août, une de 17 et 1 dans le mois de juillet et une de 21 et 172 dans celui d'avril. Il en est à-peu-près de même dans le second tableau.

La température de Nice n'y offre point de disparates bien considérables dans l'année de 1811 et une partie de 1812, et celle de Paris, de Montmorenci et de Montpellier ont donné des écarts beaucoup plus sensibles; comme il le paraît des observations prises, dans ces deux premiers endroits, en même tems par Cotte, et de celles qui ont été simultanément faites dans ce dernier par Méjan.

Un auteur anglais, qui a passé l'hiver de 1816 à 1817 à Nice, est parvenu par un procédé assez ingénieux, qu'il a publié à Londres dans le n.° 69 du journal de septembre 1818 de M.r Thomson: savoir par une espèce d'échelle de proportion, faite par des lignes qui se croisent en plusieurs quarrés, à rendre visible sur elle, au premier coup d'œil, la marche de la température des divers pays que l'on veut comparer ensemble. Chacun de ces quarrés est formé par des grosses lignes horizontales d'un premier ordre dont les divisions perpendiculaires, faites par des lignes de même nature, répondent à chaque mois dont on veut examiner la température. Ces lignes perpendiculaires représentent aussi les divisions des dixaines des degrés du Thermomètre de Fahrenheit. Chacune des grandes divisions des lignes horizontales, ayant autant de divisions égales de lignes plus petites qu'il y a de jours dans le mois auquel elles sont destinées, et chacune des grandes

divisions des lignes perpendiculaires en ayant autant par des lignes aussi plus petites qu'il y a de degrés dans chaque dixaine du Thermomètre de Fahrenheit, il en résulte des forts petits quarrés dont chacun correspond à un degré de ce Thermomètre, et à un jour du mois, dans des quarrés plus considérables qui représentent chacun tout un mois, et une dixaine entière des degrés du Thermomètre. On peut voir sur les grands et sur les petits carrés de cette échelle le mouvement que fait, chaque mois et chaque jour, par leurs angles plus ou moins aigus ou plus ou moins sortans, deux lignes placées, l'une au-dessus de l'autre, saisissant, chacune respectivement, les divers points d'abaissement ou d'élévation du *maximum* et du *minimum* de la température d'un pays quelconque, pendant un tems déterminé. Si l'on met, sur la même échelle, deux autres lignes semblables, mais plus grosses ou plus petites, représentant chacune la marche du *maximum* ou du *minimum* de la température plus haute ou plus basse d'un autre pays, on peut aisément voir, d'un clin d'œil, la correspondance ou la divergence qu'il y a entre les températures de ces deux pays, et juger du rapprochement, ou de la force et de la promptitude des écarts et des disparates qu'il y a entr'elles. C'est ce que cet auteur a fait à l'égard de la température de Nice prise dans les mois de l'hiver de 1816

à 1817, dans cette ville, et à celui de la température de Londres notée en même tems par Sir Howard en Angleterre, et il en résulte que le Thermomètre à Nice a été, par ce moyen, trouvé beaucoup moins versatile et plus éloigné des extrêmes opposés que à Londres. C'est cet auteur même qui parle : *It may be observed how uniform the daily temperature was at Nice comparatively with that in England, the line indicating the maximum at Nice having for the three winter months mostly confined itself within the 50th and 60th degrees of Fahr.; whilst that of England has marched during the same period, between the 30th. and 55th. degrees : its sharp, angular course indicating the rapid changes of temperature in our English climate It may also be observed how nearly the great depressions and elevations of temperature in the two countries correspond in point of date.*



I.er Tableau Comparatif

D'observations Thermométriques faites à Paris, à Montmorenci et à Nice, en même tems, pendant toute l'année de 1807.

An et Mois.	*Endroits.*	*Maximum*	*Medium.*	*Minimum.*
1807.				
Janvier.	Paris et Montmorenci.	8. 0	5. 0	1. 2
	Nice.	10. 0	0. 0	5. 6
Février.	Paris et Montmorenci.	10. 4	1. 5	4. 2
	Nice.	11. 6	0. 0	6. 9
Mars.	Paris et Montmorenci.	9. 3	3. 0	2. 5
	Nice.	14. 4	0. 9	3. 7
Avril.	Paris et Montmorenci.	21. 6	0. 0	8. 1
	Nice.	15. 9	2. 3	9. 0
Mai.	Paris et Montmorenci.	22. 8	5. 6	13. 1
	Nice.	19. 7	9. 3	13. 9
Juin.	Paris et Montmorenci.	22. 6	7. 3	13. 9
	Nice.	21. 3	10. 2	14. 6
Juillet.	Paris et Montmorenci.	27. 1	9. 5	17. 5
	Nice.	24. 0	15. 0	19. 7
Août.	Paris et Montmorenci.	26. 0	11. 6	17. 7
	Nice.	24. 0	17. 0	19. 0
Septembr.	Paris et Montmorenci.	20. 0	5. 0	11. 1
	Nice.	23. 8	13. 3	19. 9
Octobre.	Paris et Montmorenci.	18. 6	4. 6	11. 12
	Nice.	19. 5	11. 0	14. 6
Novembre	Paris et Montmorenci.	12. 6	0. 2	5. 0
	Nice.	15. 9	7. 0	11. 0
Décembre	Paris et Montmorenci.	5. 8	5. 0	1. 2
	Nice.	11. 7	3. 0	10. 1

II.me Tableau Comparatif

D'observations Thermométriques prises simultanément à Paris, Montmorenci, Montpellier et Nice, en tout 1811 et en partie de 1812.

An et Mois.	Endroits.	Maximum	Medium.	Minimum.
1811.				
	Paris et Montmorenci.	8. 2	4. 0	0. 2
Janvier.	Montpellier.	4. 0	6. 0	1. 1/2
	Nice.	10. 1	0. 0	5. 5
	Paris et Montmorenci.	10. 6	0. 7	5. 6
Février.	Montpellier	15. 0	3. 0	8. 0
	Nice.	14. 7	10. 6	13. 0
	Paris et Montmorenci.	13. 9	2. 0	7. 4
Mars.	Montpellier.	12. 0	6. 0	9. 0
	Nice.	14. 0	5. 0	9. 9
	Paris et Montmorenci.	20. 4	2. 0	10. 1
Avril.	Montpellier.	19. 0	5. 0	12. 0
	Nice.	15. 5	5. 6	11. 2
	Paris et Montmorenci.	22. 6	7. 5	14. 2
Mai.	Montpellier.	20. 0	10. 0	15. 0
	Nice.	18. 9	10. 1	14. 2
	Paris et Montmorenci.	25. 0	8. 8	14. 3
Juin.	Montpellier.	24. 0	13. 0	18. 0
	Nice.	22. 0	11. 2	17. 8
	Paris et Montmorenci.	23. 6	10. 2	15. 8
Juillet.	Montpellier.	25. 0	13. 0	18. 0
	Nice.	22. 0	16. 0	19. 2
	Paris et Montmorenci.	22. 1	8. 0	14. 6
Août.	Montpellier.	22. 0	13. 0	18. 0
	Nice.	20. 8	12. 0	17. 9
	Paris et Montmorenci.	22. 1	8. 0	14. 5
Septembr.	Montpellier.	22. 0	12. 1	11. 0
	Nice.	20. 3	10. 2	16. 9

An et Mois.	*Endroits.*	*Maximum*	*Medium.*	*Minimum.*
1811.				
Octobre.	Paris et Montmorenci.	18. 5	7. 4	12. 5
	Montpellier.	18. 8	8. 0	13. 0
	Nice.	19. 9	8. 7	14. 8
Novembre	Paris et Montmorenci.	14. 2	-0. 6	. 8
	Montpellier.	15. 0	0. 0	7. 0
	Nice.	15.	4. 0	10. 4
Décembre	Paris et Montmorenci.	9. 2	-1. 3	5. 8
	Montpellier.	11. 1/2	-2. 0	4. 0
	Nice.	12. 0	1. 0	7. 1
1812.				
Janvier.	Paris et Montmorenci.	5. 4	-5. 0	1. 7
	Montpellier.	8. 0	-4. 0	2. 0
	Nice.	10. 0	2. 5	4. 2
Février.	Paris et Montmorenci.	11. 6	0. 0	5. 5
	Montpellier.	12. 0	1. 1/2	7. 5
	Nice.	15. 2	3. 5	7. 5
Mars.	Paris et Montmorenci.	12. 1	-0. 3	0
	Montpellier.	15. 0	1. 0	8. 0
	Nice.	14. 8	4. 0	. 4

ARTICLE DOUZIÈME.

Du Ciel, du Jour, et des Vents du climat de Nice.

La vapeur qui s'élève, à tout instant, dans l'air, de la surface des animaux, des plantes, de la terre et de l'eau. présente dans ce fluide ambiant, plusieurs formes qui tiennent les unes aux autres, par des nuances presque imperceptibles, et par des manières d'être dont les Météréologistes n'ont point encore pu donner une explication satisfaisante. Cette vapeur s'offre, selon eux, ou sous un état de dissolution plus ou moins parfaite dans son véhicule, ou sous celui d'une forme vessiculaire, susceptible encore de quelque opacité, dont-ils s'efforcent de tirer bien ou mal, la raison de divers météores. J'observerai qu'il est impossible de donner par ce seul moyen une explication satisfaisante de la forme illimitée des brouillards et de l'arrangement borné des nuages : j'observerai aussi que la dissolution de la vapeur dans l'air, ou pour mieux dire, d'après ce que je pense, la dissipation d'une certaine quantité d'humidité dans une fort grande masse d'air, n'est, rigoureusement parlant, jamais parfaite, puisque, quelque diaphane que paraisse

raisse un beau ciel cristallin, à une grande distance de la source de ces vapeurs, les vastes et les plus hautes régions de l'air, confondues avec elles, présentent, toujours, à travers la multitude de leurs couches jetées les unes au-dessus des autres, quelque peu de réflexion de lumière, qui, de noir que devrait être le firmament sans la qualité réfléchissante de cette vapeur, le font plus ou moins azuré ou nuancé de diverses couleurs (1). La plus ou moins grande quantité de cette vapeur dans l'air, sa plus ou moins grande pureté, sa diverse dissolution, sa différente manière d'être, encore inconnue peut-être aux physiciens, et le plus ou moins grand nombre des couches que l'épaisseur d'une atmosphère donnée en laisse voir à l'observateur, les vents et la diverse quantité du calorique ou de la lumière des astres, directe, réfléchie ou pliée par réfraction, que donnent la latitude et l'exposition de l'endroit, ainsi que la disposi-

(1) Quoique le ciel de Nice paraisse d'abord très-diaphane, incolore et invisible, sa couleur plus ou moins azurée, nous prouve une quelque opacité de sa vapeur, sans laquelle il n'aurait absolument aucune couleur. Saussure pense que la couleur du ciel ne vient que d'une certaine opacité qui résulte de la multitude des couches de vapeur qui sont placées les unes sur les autres; puisqu'en diminuant le nombre de celles qui se trouvent entre nous et la voute céleste en montant sur des hautes montagnes, la couleur du ciel se rapproche des nuances les plus foncées et les plus obscures de son cianée, et que en les augmentant par une descente dans des profondes vallées, elle tient de plus près aux traits les plus clairs de cet instrument.

tion de ses alentours, constituent un ciel plus ou moins azuré, net, transparent etc. Il y a des proportions données, par lesquelles ces diverses conditions, se mettant réciproquement en rapport, concourent à la formation d'un ciel de la plus grande perfection. Ces conditions, ainsi proportionnées, sont celles, sans doute, qui, dans cette contrée, réunies par le hazard le plus heureux, contribuent à la formation de notre voute charmante; savoir, du ciel net, transparent, moelleux, si bien azuré et nuancé de belles couleurs, que l'on y admire. Ce ciel magnifique tire surtout les belles qualités, que tout le monde s'accorde à lui reconnaître, de la quantité convenable et de la grande pureté de la vapeur atmosphérique de notre bassin, de l'action du calorique de l'endroit, des zéphyrs qui y règnent, ainsi que des flots abondans de la pure lumière dont l'atmosphère est sans cesse plus ou moins inondée (1). Je vais considérer cette vapeur de l'ambiant de Nice, 1.° comme distribuée

(1) S'il est vrai que la lumière est la principale des causes de la belle végetation, du coloris, du parfum, de la saveur, de l'huile volatile, des parties extractives, résineuses et balsamiques des plantes (v. Barbier Pharmacol. tom. 1, pag. 17, Chapt. élem. de Chim. vol. 1, pag. 80), et que ce soit à cause de son abondance que ces effets sont poussés si loin dans le climat de Nice, il n'est pas moins vrai aussi que ce beau fluide contribue infiniment à la beauté, à l'éclat et à la grace du ciel et du jour du pays, dans lequel il se répand sans parcimonie, et qu'à Nice, où il se distribue, comme j'ai fait observer à la pag. 213, avec tant de profusion, l'on doit avoir un ciel de la plus grande beauté et le jour le plus aimable.

dans les espaces les plus élevés de notre atmosphère dans son état de prétendue invisibilité ; 2.° sur les montagnes et dans les éloignemens, à la distance à la ronde, de quelques lieues de l'observateur, et au-delà ; 3.° au-dessus de la plaine de Nice à la moindre distance ; 4.° dons les régions supérieures de l'air de notre bassin dans ces masses visibles, circonscrites et flottantes, aux quelles on a donné le nom de nuages.

Quoique l'atmosphère des régions éthérées, paraisse d'abord diaphane, incolore et invisible, examinée de près elle n'offre, qu'une combinaison parfaite d'une proportion convenable de gaz oxigène et d'azote, constituant un fluide mobile, entièrement invisible, élastique, pénétré d'une plus ou moins grande proportion de vapeur, qui, disséminée plus ou moins dans l'étendue de ses diverses couches, présente toujours de loin une couleur plus ou moins azurée, et par conséquent une certaine opacité à travers toute sa transparence. Cette atmosphère a moins d'humidité et surtout ici à Nice, que celle des régions inférieures, mais elle en fournit toujours plus ou moins par le contact des substances hygroscopiques. L'atmosphère de Nice contient assez de cette vapeur aqueuse, par l'effet de l'évaporation abondante de l'endroit, et comme cette humidité est très pure, et que les couches d'air dans lesquelles elle est épar-

pillée, et à travers lesquelles elle s'offre à notre aspect, sont, à cause de la profondeur de ce bassin, en très grand nombre, elle nous donne une voute d'un azur magnifique, mais un peu moins foncé qu'ailleurs, un ciel d'un velouté frais, d'un transparent, d'une netteté et d'un moelleux que rien n'égale, nuancé encore d'un beau blanc de lait qui le rend charmant. La grande lumière de l'endroit l'anime d'un grain de rose qui le rend encore plus agréable. On a qu'à fixer cette belle voute quelques instans, pour y découvrir ce dernier agrément. Tous les voyageurs sont frappés de la beauté de cette atmosphère. *The climate of Nice*, dit Esq pag. 231, *possess a more genial atmosphere*. L'on n'a qu'à observer attentivement les nuances délicates de ce ciel admirable, même dans le silence d'une belle nuit, pour être frappé d'une émotion confuse, mais vive de plaisir, et se trouver les sens si bien saisis, que, tout en ressentant l'impression de l'admirable et du beau, il reste à peine à l'esprit ébloui la faculté d'en apprécier la force et d'en démêler les causes. L'atmosphère sous la quelle nous nous trouvons à Nice, pleine d'une vapeur si pure, peut être comparée, sous le rapport des effets optiques qu'elle produit, à un grand cristal épais, convexe en dehors, très propre à augmenter les effets de la lumière qui tomberait sur lui, et à donner un éclat à la fois vif et moelleux aux

astres que nous observons à travers son épaisseur, et beaucoup de netteté à la voute qui nous éclaire. *The clearness of the atmosphere*, dit l'anonyme cité du journal de M.[r] Thomson, *was very remarkable: the moon, and the stars appeared very brilliant, and the lofty mountains of Corsica with their snow y summits were occasionally to be seen by the naked eye rising above the south eastern horison at a direct distance of about* 120 *ou* 130 *miles* (*english*); L'exposition méridionale de ce beau bassin, et la réflexion constante, du calorique des astres, dans son centre, de presque toute sa circonférence, font que le fond, en étant comparativement plus échauffé que tous les endroits adjacens, les couches inférieures de l'air à son contact, partagent cette calorification et se raréfient en proportion; que ces couches échauffées et raréfiées, échauffent aussi et raréfient celles qui se trouvent immédiatement en dessus; que ces dernières, par une égale raison, en font de même à l'égard de celles qui y sont supérieures; travail qui, se communiquant tour-à-tour jusqu'aux dernières, fait que celles-ci soulevées, comme le sommet d'un volcan, par des balancemens successifs en haut et en dehors de leur séjour, en sont éparpillées bien au loin: mais c'est précisément par ce travail, que l'air froid et condensé des alentours, surtout l'ambiant humide et frais de la mer, et celui plus sec et également

frais de nos Alpes, se pressent, par d'autres balancemens contraires, pour se jeter, sans cesse par les lois de l'équilibre, dans les interstices de l'air raréfié du centre, où, après quelques flux et reflux successifs, et après avoir encore été échauffés et raréfiés par les mêmes causes, ils sont de nouveau repoussés, par le haut de ce bassin, hors de cette enceinte. De là s'établit dans cette contrée un courant d'air continuel, qui allant de la circonférence au centre et du centre à son zénith, y rend plus grande la pureté de la vapeur atmosphérique, et en en déblayant les brouillards et les nuages, y augmente l'éclat des astres et la beauté de cette voute, et donne à notre ciel (v. pag. 86) une constance de sérénité, de netteté et de transparence, qui fait peut-être le plus beau prix de ce climat (v. ici Millin pag. 248). C'est pour celà, que M.r Richard en parlant du ciel de Nice, dit: » il est toujours clair et se-
» rein, éclairé, pendant la nuit, par des
» astres innombrables, particulièrement
» agréable aux Allemands, aux Russes et
» aux Anglais: » et que M.r Rossetti et tous les voyageurs qui visitent ce beau pays, font presque tous les éloges de la beauté et de la sérénité de son ciel. Cette voute est si pure et si transparente, que M.r Sulzer crut que Nice était la ville de l'Europe la plus propre à un observatoire (v. ici pag. 399). Elle est telle, que je crois qu'on peut fort

bien lui appliquer ce beau vers suivant de Virgile :

Partout c'est un beau sol qu'éclairent des beaux cieux.
GÉORGIQUES, pag. 109.

La vapeur, qui à Nice, s'élève des montagnes et autres endroits de l'horizon, à quelques lieues à la ronde de l'observateur, ne paraît qu'une fumée légère, vague, diaphane, couleur de perle, à la moindre distance, et plus ou moins azurée dans les points un peu plus éloignés. Elle lie par des nuances graduées si jolies et si bien assorties, et par des liens variés si doux et si tendres, les contours de nos collines avec les montagnes qui sont le plus à portée, ceux de ces dernières, avec celles qui sont plus éloignées, et enfin les bords de notre horizon avec celui du ciel, que l'on ne peut concevoir un ensemble de contours plus vagues et plus charmans. Elle forme dans les éloignemens, que l'endroit offre à la vue à Nice, des lointains (v. les pag. 30, 99 et 142) mieux nuancés que ceux qui ont pu sortir des pinceaux des paysagistes les plus habiles. Cette belle vapeur, quoique plus ou moins azurée, est si perméable à la lumière, que non-seulement elle laisse, comme nous avons vu à pag. 87, la vue libre au S-E sur l'île de Corse à une énorme distance, mais qu'elle nous permet de voir de Nice à la ronde, à la suite les unes des autres le beau spectacle de plusieurs des montagnes qui nous entourent, et surtout

de celles des nombreuses rangées (v. pag. 87) de la Provence.

C'est la manière particulière d'être de cette vapeur, répandue dans l'horizon de Nice, et confondue avec celle de notre ciel qui nous donne la fraîcheur, la beauté et la durée de nos agréables crépuscules. Les premiers ou les derniers rayons d'un soleil qui se trouve déjà, le matin, ou encore le soir, à peine au-dessous de notre horizon, se repliant vers nous au contact de notre hémisphère, le font d'une manière telle, près de nous, à celui d'une vapeur si pure, que, à l'expiration ou à la naissance de la nuit, il nous offrent une image du jour d'autant plus belle et plus durable, que cette vapeur y est plus abondante et plus pure, et y occupe un espace plus étendu. Quel effet ne produit pas alors cette humidité cristalline, répandue dans notre atmosphère, lorsque les premiers rayons de la fourière du jour, après avoir blanchi la tête de nos riantes collines d'ouest, vienent avec tant de grace et de fraîcheur, au doux frémissement des frais zéphyrs du matin, au premier gazouillement des oiseaux, se briser dans le touffu et humide feuillage de nos vergers et y verser, à travers les parfums exquis de tant de corolles, les larmes brillantes et mobiles d'une si pure et abondante rosée ! C'est au moyen de l'agréable vapeur de notre atmosphère, ou pour mieux dire, de la convexité, épaisseur et

pureté du cristal qui nous couvre, que les rayons d'un soleil naissant nous décochent ici, un peu plus tard, avec tant d'éclat, à travers le branchage des oliviers de Montboron, produisant un plus grand effet qu'ailleurs, les brillants confondus du diamant, des zéphyrs, des topazes, des émeraudes, des feux desquels nos diverses couches d'air paraissent alors embrasées ; et qu'ils répandent sur nos collines et presque déjà sur nos plaines, dans des fraîches verdures presque toujours doucement agitées par les zéphyrs, ce lumineux éclat de l'or, que les contrastes de l'obscurité et des ombres des bocages à côté, rend encore plus ravissant. C'est cette vapeur admirable, qui, par l'effet des rayons d'un soleil couchant, donne lieu à Nice, à la superbe clarté du croissant lumineux orangé, si doux, si bien nuancé et si agréable, que nous voyons, à la dernière période du jour, bien au loin à l'ouest du firmament. C'est la grande pureté et l'abondance d'une si belle vapeur dans notre horizon, qui font qu'au moment où le le soleil rafraîchit déjà sa lumineuse chevelure dans les flots azurés de la mer de notre occident, ou qu'il s'y plonge en partie, le disque de ce grand astre sillone de ses vastes et robustes faisceaux, avec autant de force que d'éclat, la bande orangée qui l'entoure, et que des rayons, venant de son orbe, réfléchis et brisés en même-tems, en mille éclats divers, sur les eaux ondulantes d'une

si belle et si paisiblé mer, arrivent encore à se confondre, d'une manière si tendre et si agréable, avec d'autres, qui, venant encore directement de lui, expirent sur la molle et tremblante verdure de nos délicieuses vallées. Cette ville, vue alors de son nord, à quelque distance que ce soit, contre ce doux croissant de l'horizon maritime, à cet instant du jour, paraissant tout en feu, et contre les flots mouvants d'une si belle mer, confondant ses toits et ses clochers dans les torrens de la vapeur embrasée, qui paraît lui pleuvoir du ciel de la méditerranée, offre à l'observateur un spectacle aussi bien digne de fixer l'attention. Quels régrets n'est-elle pas faite pour inspirer l'entrée de la nuit à l'heureux villageois fatigué des occupations champêtres du jour, quand, étendu sur les touffes d'un vert gazon, à l'embarras d'une commençante obscurité, il voit, partout sur sa tête, la pâleur universelle du ciel (1), hormis que du côté où le soleil s'est élancé dans la mer, et qu'il contemple cette incertitude des contours de nos collines, qui, dans un imposant silence, lui annonce imminente la disparition successive et enfin complette des beautés nombreuses du jour? Le chant doux et plaintif du rossignol, qui se répète par tout

(1) Le ciel de Nice, quoiqu'infiniment plus pâle la nuit que le jour, conserve pourtant, même après la descente du soleil, le caractère de beauté que je lui ai observée tantôt.

dans nos parterres, le lointain, sourd et lentement répété bruissement de la mer, qui, par des longs intervalles, parvient jusqu'à son oreille, semblent devenir, auprès de lui, les tristes interprêtes de la nature entière, sur la part qu'elle paraît prendre à ses regrets; mais les vifs et fréquens élans des rayons d'Hesperus et des constellations brillantes qui lui font la cour, la blancheur d'une si agréable voie lactée, une lune d'argent, qui, dans son lent et majestueux lever, trace sur des eaux lamelleuses des si beaux sillons de lumière, l'éclat de tous ces astres (1), et les beaux traits de pâle clarté, qui, même dans cette absence du jour (v: pag. 213) viennent directement ou par réflexion, de l'amphithéâtre des montagnes qui l'environne, les frais et folâtres zéphyrs, qui se balancent en silence sur des ailes azurées, et qui, par intervalle, se débattant légèrement sur elles, provoquent, à travers des nuées des plus exquis des parfums, la chute d'une si fraîche et si délicieuse rosée, lui font, à plus juste raison, dire à tout instant, au sein d'une volupté ineffable, à ces habitans du nord, ce que Racine leur disait d'Usez:

. . . . Ah c'est ici
Où nous avons des nuits plus belles que vos jours.

---

(1) Plusieurs voyageurs ont remarqué particulièrement la douceur et l'éclat brillant des astres de ce beau ciel, et surtout M. Davis dans son histoire de Nice, ainsi que l'anonyme

Les flots abondans du fluide lumineux, qui nous découlent sans cesse des astres, passant à travers une vapeur si pure et si bien conditionnée, répandent ici sur tous les objets de la nature et des arts, tout en leur adoucissant les angles, les inégalités des contours et les aspérités (ce qui fait un admirable effet, surtout à l'égard des collines et des montagnes déjà arrondies par la nature, v. pag. 88), des nuances délicates et charmantes d'un jour doré, si beau, si clair et si moelleux, que l'on ne peut en avoir ailleurs des plus agréables. M.r le Comte Bray, à qui un seul coup d'œil suffit pour démêler les principes les plus cachés de la beauté d'un pays quelconque, dit, à la suite du peu de jours qu'il demeura à Nice, à la Société de botanique de Ratisbonne dans un rapport sur cette ville, qu'il y a quelque chose dans l'atmosphère de Nice, qui paraît y faire ressortir la forme et les couleurs des objets divers. Si l'on voulait comparer ces nuances admirables à la teinte qu'aurait un épi de blé, près de sa maturité, y supposant une plus grande clarté, animée d'un petit grain rose, c'est peut-être ce que l'on pourrait imaginer de plus approchant. Ce jour est si beau à Nice, surtout pendant l'hiver, quand il est si sombre ailleurs, que M.r Davis dans un autre ouvrage sur la salubrité de ce

---

cité à l'article *Some remarkes on the climate of the Nice* du journal de Thomson, pag. 171.

climat, nous dit: *Claritas pulchræ diei in hyeme plusquam in aliis anni tempestatibus, quam manifestam cernimus, repetenda profecto est* etc. . . . . *Quo pulchrius enim illucescit dies ?*

Les vapeurs, qui s'élèvent ici à Nice, des surfaces humides, dans les hautes régions de l'air, où elles vaguent dissoutes et invisibles, se précipitent quelquefois, de leur dissolvant, jusqu'à une certaine modicité d'élévation, pour se concentrer, non-obstant cette sérénité pure et habituelle qui forme le caractère de ce beau ciel, en vapeurs visibles et opaques, d'une forme plus ou moins déterminée. Ces masses, de figure et de couleurs diverses, une fois formées, s'élèvent, s'abaissent et courent, au gré des vents, dans les espaces immenses de ce ciel pur et cristallin. Cette précipitation de vapeurs raréfiées et invisibles, en vapeurs condensées et visibles, est-elle l'effet de la saturation du dissolvant, par la continuation de l'abord successif, et ensuite de l'excès d'autre vapeur qui s'exhale des surfaces de l'endroit, à fur et à mesure ou le produit des diminutions accidentelles du calorique, qui, seul tenait dissoute dans l'air cette humidité de la contrée, ou bien le résultat d'un surcroit du calorique même, qui, par un excès de la raréfaction de l'air, diminue le rapport que ce principe a avec la vapeur? C'est ce que l'on ne pourrait pas déterminer encore, dans l'état actuel des con-

naissances. Je doute que celà ne soit qu'un effet d'un principe extrêmement mobile et actif dont les effets ne sont pas encore parfaitement connus. Quelques en soient les causes, je m'en tiendrai entièrement au résultat, et ce fait nous montre constamment, que, non-obstant la sérénité habituelle de l'endroit, cette vapeur est quelquefois condensée, au haut de notre bassin, en un voile sombre, d'une couleur cendrée, qui, étendu de l'E à l'O, et du N au midi, nous cachant à la fois toutes les beautés ravissantes du ciel de Nice, nous fait attendre par des petites bouffées instantanées froides et sifflantes d'un vent humide, par un calme momentané accompagné d'une blême et fugace clarté, une pluye presque imminente ; plus rarement en hiver, c'est une grande étendue, couleur de cendre d'un clair de perle, ou blanc jaunâtre quelque part, sale dans d'autres endroits, déchirée en diverses parties luisantes aux bords, se tenant par des lambeaux ou des lizières, qui nous présage une chute de neige sur la montagne. Quelquesfois, en été, et c'est par momens, des tas, pour ainsi dire, de montagnes mobiles et légères, d'un brun noirâtre, sont accumulés, par la rage des vents contraires dans quelques coins du ciel, et c'est ici ordinairement le côté N-N-E ou le N-N-O (v. pag. 266). C'est des noires entrailles de ce sombre amas de masses énormes, que, par intervalles, l'on voit des éclairs simples ou

redoublés d'une flamme vive et verdâtre, que des roulemens sourds et prolongés de tonnerre, se font entendre, et que, au sifflement des vents humides, on voit l'éclat de la foudre s'anéantir au milieu d'un déluge de pluye et de grêle.

Quoique ces météores sinistres aient quelques-fois aussi lieu dans ce climat, nous verrons pourtant, par les tableaux de l'état du ciel, qu'ils y sont assez rares et d'une fort courte durée.

Nous avons déjà vu que l'on ne trouve, nulle part, une sérénité plus prononcée et plus constante que dans ce beau pays. Cet avantage y est même quelques-fois à la charge des récoltes. Le plus souvent ce ciel n'offre qu'une vaste voute d'un cristal partout mollement azuré et agréablement nuancé des couleurs les plus assorties sans la moindre tache ou souillure. Souvent l'on n'y voit que quelques brins lumineux, ressemblans à un bysse rare, très-fin, très-léger, argenté, ou pourpre : bien de fois on n'y observe que des flots admirablement nuancés qui y errent au gré des vents. Moins souvent on y distingue, surtout dans les belles soirées de l'été ou de l'automne, sous la forme de moutons, de veaux, de géans qui se tiennent par la main, de tours, de chateaux, et de mille autres objets divers, des nuages légers, bleuâtres par dessous, d'un blanc argenté par dessus, dorés, pourpre ou rose sur

les bords, qui, en changeant à tout instant de forme, se roulent lentement, en échelons à égale distance ou diversement, dans les diverses régions de ce beau ciel, et surtout sur les routes du soleil, entre la bande lumineuse du clair orangé (v. pag. 277) qui se montre à son ouest, et le frais feuillage des beaux oliviers de Bellet, après que cet astre a dépassé l'horizon. *These cumuli*, dit l'anonyme de l'article du climat de Nice du journal de M.r Thomson, *about sun set sometimes presented a grand and richly coloured mass towering above the horizon to an immense elevation reflecting the sun's rays for some time after the sun had gone down.*

Les rapports d'une contrée quelconque avec les différens vents et avec l'état du ciel qui en est le résultat ordinaire, sont pour elle un genre des conditions les plus saillantes de salubrité ou d'insalubrité qui puissent fixer l'attention des praticiens appelés à y exercer l'art de guérir, et il est impossible, à l'homme de l'art, d'y donner des conseils à l'abri de toute erreur, s'il ne s'en est pas, par une attention suivie, et une observation constante, mis entièrement au fait, principalement dans un pays, qui, comme l'étendue de toute la campagne de Nice où habitent les malades, offrirait des aspects si variés, et des dégrès d'élévation et de dépression si différens, et où il n'y aurait pas, comme ici, presqu'aucun point qui

qui se ressemble sous le rapport de l'action de ces principes.

Quelques modérés que soient ordinairement les vents qui règnent à Nice, il n'arrive que trop, que ces météores éprouvent, presque, comme dans tout le reste de l'Europe, une certaine augmentation, au printems et dans l'automne, et qu'alors ils y donnent lieu à quelques vicissitudes de la température et à des troubles de l'état du ciel. Ces vicissitudes et ce trouble n'y sont pas si réguliers et si certains que beaucoup de personnes le pensent, puisque je les y ai vus manquer maintes-fois, et surtout en 1915 et 1819. C'est à cause de ces oscillations de l'air dans ces saisons que l'on a voulu aussi calomnier ce climat; mais j'observe que ces vents des équinoxes ne peuvent avoir lieu à Nice que ou par des causes locales, ou par des principes, communs à tout le reste de l'atmosphère de l'Europe; parmi les premières, je n'y trouve de probables, que l'accumulation de neiges sur le sommet des Alpes à proximité, qui, condensant l'air, par le froid, le précipitent par une augmentation de masse et de poid sous le même volume, dans le fond de ce bassin, à travers un ambiant plus chaud, plus raréfié et plus léger; mais si ces vents du printems, existans ici à Nice, fussent l'effet de cette cause, ce phénomène, au lieu d'arriver en mars, en avril et en mai, lorsque les neiges des montagnes qui nous entou-

rent, sont à-peu-près fondues, ou en octobre et en novembre, quand elles ne seraient point encore accumulées, ne s'y montreraient-elles pas dans toute leur force, en décembre, janvier et février quand elles s'y trouvent dans le plus grand entassement et que l'on y jouit du plus grand calme et d'une si grande douceur ? D'ailleurs s'il est surtout question du printems, les vents que l'on voit alors à Nice, sont (v. le 1.er tableau). le S-E, l'E-N-E, l'E, le N-E, l'E-S-E et le S; météores qui ou ne touchent pas nos montagnes pour se rendre à Nice, ou qui ne rasent que Montboron, Montalban, Vinaigrier, Montgros, et les élévations de St-Pierre (v. pag. 37) dans le premier rang; Aggel Zembola et Tête de Chien dans le second (v. pag. 39), et diverses autres montagnes de cette direction dans les 3.me et 4.me, qui, étant au printems entièrement débarrasseés de neige, ne peuvent alors refroidir les vents, qui, pour se rendre à Nice, passeraient par leurs sommets (1). Si ces vents ont, comme il le paraît, une cause générale ; si le change-

---

(1) Les montagnes du Duché de Gênesqui se trouvent tout le long de cette direction, sont, au printems, plutôt débarrassées de neige que celles qui séparent la Comtée de Nice du Piémont. En effet nous voyons souvent que des voyageurs qui veulent, à la fin de l'été, se rendre de Nice à Turin ou de Turin à Nice, craignant, à cause des neiges, le passage du col de Cornio, alongent leur chemin, en faisant leur voyage par la Bouquetta, une des plus hautes montagnes des Appennins liguriens, entre Gênes et Turin, parcequ'ils la trouvent, dans cette saison, plutôt libre que la première.

ment des saisons le fait naître dans toute l'Europe, pourquoi les craindre d'avantage à Nice où par l'effet de la position, (v. pag. 50) ils doivent être beaucoup moins violens, que dans tout autre endroit du monde, dans lequel ils ne trouvent pas d'obstacle qui leur en ferme l'accès? Que ces vents soient, surtout dans le printems, communs à toute l'Europe, nous le voyons de l'échelle comparative que l'anonyme du journal de Thomson fit pour le climat de Londres et de Nice. Les disparates des températures du printems y sont marquées plus fortes et plus promptes aux lignes de Londres, qu'à celles de Nice. Nous observons aussi que le D.r Young (v. son Traité de maladies consomptives, pag. 94) remarque que Kirwan, qui sans doute ne connaissait pas Nice, a essayé un calcul, pour prouver la plus grande fréquence du froid que l'on doit avoir au printems, et à l'automne par la plus grande variabilité de la température; nous voyons que Grant qui sans doute ne connaissait pas les vents de Nice, avait remarqué, là où il résidait, des irrégularités de température pendant les équinoxes, puisque ce praticien, en traitant de la phthysie pulmonaire, recommande de faire beaucoup attention aux vents de mars, avril et mai. *Nous avons*, dit-il, *pendant cette saison quelques vents sensibles et frais du N-E.* Nous le connaissons de la nomenclature des mois qu'employa le Comité conven-

tionel qui rédigea le kalendrier républicain de la révolution de France : car ce Comité donna, bien loin de Nice, le nom de ventose au mois qui répond au tems, où, dans cette saison, ces vents soufflent avec plus de violence et de constance, et nous l'apprenons de ce que l'auteur du beau poëme des saisons, qui n'avait, certainement pas la moindre idée des vents du climat de Nice, dit, en parlant en général du mois de mars :

La mer gronde, les vents précurseurs des tempêtes
Courent d'un pole à l'autre, et traversant les flots,
Entourent de la mort les pauvres matelots.

Cet auteur estimable ajoute dans une note, que : » quoique les vents de nos » climats paraissent n'avoir rien de réglé » dans leurs retours, néamoins ils soufflent » très-constamment avec impétuosité vers » les équinoxes. C'est le moment, *continue-* » *t-il*, où les tempêtes sont plus terribles » et les naufrages plus nombreux. » *Il cite Buffon qui dit* : » La fonte des neiges, la » marée plus grande, le flux et reflux » de l'atmosphère, le passage du froid au » chaud ne peuvent se faire, sans aug- » menter le volume de l'air ; ce qui pro- » duit les grands vents. (1). «

Dans ces observations des vents qui règnent à Nice, j'ai dû observer plusieurs

---

(1) Pour ce qui regarde les vents étésiens et alisés de la contrée (v. les pag. 254 et suivantes.)

singularités dont il m'a paru assez difficile de rendre raison. La première est que, Nice, 1.° se trouvant plus près de Montboron et de Montalban, élévations (v. pag. 35), qui paraissent la couvrir des vents de l'est, que de toutes les autres montagnes qui l'entourent; 2.° que étant, tant elle que sa plaine, situées en plan incliné vers le S-O, et adossées au N-N-E, à un rocher de (v. pag. 9) 93 mètres d'élévation, elle soit néanmoins, surtout en été, ainsi qu'on le voit par le 6.me tableau, sous la domination des vents de l'E, plutôt que sous l'influence de ceux qui leur sont opposés. Rapporter tout cela à la force des vents étésiens, remarqués pag. 254 et suivantes, qui ne règnent que dans l'été, nous serions toujours dans l'impossibilité de rendre raison, pourquoi ces vents d'est gardent le second rang en hiver à Nice, dans le nombre de ceux qui s'y montrent en cette saison, quand les premiers n'y existent plus, et dans l'embarras d'expliquer pourquoi alors les vents du S-O n'y ont pas la primatie. La seconde singularité est que Nice, étant seulement ouverte au midi, et au S-O, et se trouvant, de tout autre côté, entourée de montagnes de la plus haute élévation, elle se trouve en hiver sous la domination des vents desquels elle paraît parfaitement à l'abri, et reçoive plutôt les effets bien modérés de ceux du nord que l'influence des vents du sud ou du S-O,

(1). De là on peut voir aisément à combien de fautes s'exposent ces voyageurs, qui, ayant couru un pays quelconque en poste,

---

(1) Les vents du nord que l'on peut avoir à Nice, ou ont une source étrangère à notre grand bassin, et viennent des plaines du Piémont ou des régions plus éloignées, et traversent les Alpes qui nous en séparent, ou bien ils naissent sur les sommets de ces montagnes par l'effet de l'électricité qui s'y accumule des environs (v. l'article 13) ou par celui de la condensation que l'air y reçoit du froid des neiges dont elles sont si souvent couvertes une longue partie de l'année (v. pag. 30 et 106) et de son balancement sur l'ambiant plus chaud et plus raréfié du petit bassin où nous nous trouvons. Les premiers de ces météores ou ne viennent vers nous que par les couches supérieures de l'air, en traversant le dernier rang et le plus élevé de nos montagnes, et en franchissant alors les 2,000 ou 2,300 de mètres d'élevations (v. pag. 45 46 et 49) à 30 mille environ de distance de Nice, et obligés de suivre le grand côté du triangle vertical qui aurait un angle aigu sur leurs sommets, un ouvert dans la ville de Nice et un encore plus aigu bien au loin dans la mer, ils sont forcés de passer bien haut à notre zenith, et de se jeter dans la mer à notre dernière portée de la vue sans nous causer le moindre trouble. En effet nous voyons assez souvent, comme le fait remarquer l'anonyme du journal de Thomson, tandis que tout est calme autour de nous; le cours précipité du nord au sud des nuages qui passent sur nos têtes, l'inclinaison vers le midi des cimes des oliviers de nos hautes collines, et la mer en vue à une grande distance bouleversée et blanchie par les vagues. Les seuls résultats que nous en ayons (comme la marche des couches supérieures de l'air, entraine aussi un peu dans leur direction, quoique d'une manière fort plus modérée, celles qui leur sont inférieures, quand il n'y a pas des causes qui agissent en sens opposés), sont une sérenité constante du ciel, plus d'aptitude à l'éxercice des fonctions de l'économie, et la direction des nuages et des girouettes au midi. C'est ce que nous éprouvons en hiver, quand les tableaux météréologiques (v. le 5.e Tabl.) nous donnent pour dominant le vent du N, sans que nous éprouvions vraiment, souvent, aucun des inconvéniens de ce météore; ou bien ces vents, venant d'une région éloignée, parcourent la route des couches inférieures de l'air, et alors ou, en frappant le dos des dernières rangées des Alpes, ou ils restent anéantis sur le flancs de ces rochers et dans les vallées intérposées, ou bien répoussés à l'E par la chaîne des montagnes de Cormio, de la Briga, du col de la Perla, de Rezzo, de Montegrosso dans l'Aroscia, ils vont enfin se perdre dans la mer d'Albenga,

où n'y ayant habité que peu de mois, se hâtent sur le simple apperçu qu'un coup d'œil leur a fourni, d'en publier un rapport qu'ils croient utile à quelque chose. On ne peut rien faire de bien utile en ce genre, que, en observant attentivement, se méfiant de toute prévention, et en répétant ses observations, n'épargnant ni tems, ni patience, et comme il est nécessaire de découvrir la marche de la nature, qui souvent n'a lieu que d'une manière lente et variable même dans les di-

---

ou à l'ouest par celle du col de Fenestres, du Barracon, du Mont Molière, ils s'en vont par la vallée d'Aigue-blanche, en France, dans le département des Basses-Alpes. Ceux de ces vents qui echappent des interruptions des rangs extérieurs de ces montagnes, telles que la gorge, ou l'ouverture de Fenestres (v. les pag. 46, 50 et 51), ou sont brisés et exténués sur les rangs des montagnes plus internes, ou conduits à l'E dans la Treglia sur la mer de l'Arma par la suite des montagnes de Monterezzo, Toraggio, Tenarde etc., ou par Braus, pointe d'Airole, Bruis et Castiglione, dans les gorges de Bevera, de Roya ou Nervia dans la mer de Vintimille ou de Bordighèra, et à l'ouest, sur Ferrion, le col de Vial, les montagnes de St-Martin, et de Bellet, dans la vallée de Cianam et dans l'ouverture de St-Génés en face du Broc (v. pag. 42) dans l'intérieur de la Provence. Ces deux dernières communications avec la Provence ne peuvent point nous donner le désagrement des vents d'O ou du N-O, à cause de l'opposition des montagnes plus internes de Montcau, Bellet, Terron et Genestières, qui nous serrent de plus près. Ceux des vents du nord qui naissent sur les sommets du rang plus rélevé de nos montagnes, souvent chargés de neiges ou remplis de conducteurs métalliques (v. pag. 45) peuvent bien produire un quelque effet en été; mais cet effet, n'étant pas bien considérable, ou il se brise en grande partie sur les dos des montagnes des rangs les plus intérieurs, ou se perd dans les divers rangs des vallées interposées qui nous en séparent. Ceux de ces vents qui peuvent naître sur les montagnes qui nous avoisinent sont de fort petite conséquence, attendu qu'elles, ou n'ont presque jamais de neige, ou n'ont pas des conducteurs métalliques dans leurs entrailles.

verses années, il y faut du tems, et puis encore du tems. La troisième est que, non obstant que le S-E, vent dominant à Nice, qui nous vient directement de la mer, soit ordinairement chaud, et que l'on attribue généralement à tous les vents qui, venant du sud, parcourent la surface d'un grand amas d'eau, l'effet de beauconp de brouillards et de pluyes, l'accablement des forces et le poid du corps: *qui corpus totum efficit hebes et imbecille*, dit M.r Hoffman pag. 47. vol. 1.er Op. physic. medic. parlant de ce vent, qui, pour lui, n'était pas même maritime; malgré aussi que les autres rumbs de vents, les plus à proximité, produisent ici à Nice plus ou moins ces effets, comme on pourra le voir en partie de l'état du ciel des tableaux suivans, il n'est pas moins vrai que ce météore, très-humide, très-sombre, très-nubileux et très-insalubre par tout ailleurs, amène dans cette ville, quoiqu'en dise M.r Fodéré (v. la pag. 306 du 1.er vol. de son voyage aux Alpes-maritimes), également que les vents secs du nord, la sérénité la plus constante, le plus beau tems possible, la plus agréable fraîcheur en été, la salubrité et la meilleure santé. L'anonyme du journal de Thomson, pag. 171 avait déjà remarqué que ce vent l'avait surpris par sa douceur; qu'il n'était pas absolument relâchant, et qu'il était très-agréable au sentiment. M.r Jenk's a fait une observation semblable, venant de

dire pag. 17 de sa dissertation, en prennant Vulturnus; savoir l'E-S-E selon Hoffmau opusc. phys. med. t. 1.er pag. 25, pour le S-E: *Alia ex parte Vulturnus maris in transitu temperatus, cœlum Niceæ, prœter solitum serenum, tenue et salubre prœstat.* Ces messieurs n'ont vu ce phénomène qu'en passant. Habitant l'endroit, depuis long-tems, et observant soigneusement la marche de nos météores, je puis assurer qu'il est constant. Il n'y a pas d'effet sans cause; mais ici mon esprit s'égare en courant sur les traces d'un fait si singulier et si bienfaisant. Est-il peut-être que l'atmosphère de notre bassin se déblaye par le flux de ce rumb de vent, modéré, mais continuel, de tout brouillard et des nuages par la communication directe qu'il trouve aux points opposés, invisibles à Nice, au N-O dans la Provence, par les ouvertures ou gorges du second rang de nos montagnes, entre le col de Vìal et ceux de St-Martin, ou par l'ouverture de St-Génés, où les nuages s'encombrent si facilement (v. pag. 42, 44, 50 et 302)? Je ne pourrais pas l'assurer, mais je dirai seulement, que, quand le tems se trouble à Nice, en quelque saison que ce soit, et que les santés s'y altèrent par l'effet d'uue cause constitutionelle, je ne suis jamais bien rassuré pour la fin de ces désagrémens, que, lorsque, en regardant les girouettes et le cours des nuages, je les vois daus cette direction d'une manière fixe et permanente.

Une grande partie des vents de l'été, portés au 6.me tableau de cet article, n'est formée que par les zéphyrs de la mer dont j'ai fait mention pag. 254, et suivantes. Ces petits vents sont partout, en quelque façon subordonnés entr'eux à un principal ou dominant, celui dont je viens de parler, qui y prend le plus souvent le dessus. Comme ces météores qui viennent ici de la mer ont chacun diverse élévation, il est facile de voir qu'ils n'ont pas tous leurs qualités au même degré. J'observerai que ceux de ces vents qui passent sur les couches supérieures de l'atmosphère maritime, plus éloignés que les autres du niveau de la mer, entraînent une vapeur moins dense, moins humide et moins fraîche, et, s'étendant même sur les plus grandes élévations de la campagne de Nice, arrivent dans cette Comtée jusqu'à St-Martin etc. (v. pag. 258); que les vents d'une élévation moyenne qui viennent de la même direction, entraînant avec eux une vapeur plus douce, plus humide et plus fraîche, s'éparpillent sur la ville et sur la campagne de Nice, et, y donnant, surtout dans l'été, beaucoup de souplesse à l'ambiant, ils y répandent le frais le plus agréable; et que ceux de ces vents, qui, presque parallètes au niveau de la mer, se glissent sur sa surface, enlèvant des gouttelettes d'eau salée qu'ils traînent avec eux au rivage, ils ne peuvent porter ce fardeau bien loin de là, parcequ'ils

vont se briser sur les premiers obstacles que la plage oppose à leur passage.

Il paraît qu'il aurait été aussi peut-être utile de noter dans ce travail, au moins par approximation, la force et la vitesse par lesquelles les vents se sont agités dans cette ville, pendant le tems où j'ai fait mes observations: mais comme ici ces mouvemens de l'air, à reserve de quelques cas très-extraordinaires (v. pag. 56) n'y sont presque jamais qu'entre l'a-peine sensible et le vif élevé, et que l'on y voit si rarement le vent très-élevé, celui du vrai orage, de grande tempête, d'ouragan ou de grand ouragan, je me suis borné, sans courir auprès tant de détails si pénibles à être saisis, à faire voir, dans ces tableaux, par des notes, prises trois fois par jour, dans la direction des girouettes et le cours des nuages, ceux de ces météores qui ont soufflé à Nice de tel ou tel autre point de l'horizon, et les divers états du ciel qui en sont résultés. Ce travail a fourni huit tableaux, dont quatre pour les quatre saisons de ces dix ans dont je porte les observations, deux pour les deux semestres de cette espace de tems: savoir un pour le semestre d'été et l'autre pour celui d'hiver, et enfin un tableau général, dans lequel, d'un clin d'œil, l'on peut voir par l'ordre de la fréquence dans laquelle ses vents se sont montrés, tous ceux que l'on a eu à Nice dans le cours de ces dix ans, et les divers états du ciel qui

en sont résultés, et enfin un dernier tableau qui offre, par l'ordre du nombre de fois, la récapitulation générale des divers états du ciel que l'on y a vu pendant ce tems là. Je dois observer que, en rédigeant ces tableaux je n'ai indiqué que par les lettres initiales suivantes: cl-p. cl-n. n. pl. pluv. p-plu. t. brum. brou. neig. or. etc. clair pur, clair nuageux, nuage, pluye, pluvieux, petite pluye, tonnerre, brume, brouillard, neige, orage etc.

Tableau I.er

Proportion des vents à Nice pendant les mois de Mars, Avril et Mai de 1806 *à* 1615, *notés trois fois par jour.*

ÉTAT du Ciel pendant ces vents. Printems de dix ans.

S-E	434.	(1) 411 cl-p. 21 cl-n. 2 n.
E-N-E	369.	184 n. 97 cl-n. 35 c. 15 n-v. 13 cl-v. 12 cl-p. 5 pl. 5 pluv. 3 d-c.
E	353.	188 pl. 119 c. 22 n. 29 pluv. 11 cl-v. 8 cl-n. 2 or. 2 d-c. 1 n-v. 1 gr-v-pl.

(1) Le premier nombre à gauche désigne combien de fois le vent indiqué dans la ligne a souflé pendant la saison dont on s'occupe dans les années qui se sont écoulées de 1806 à 1815 inclusivement. Cet avertissement doit servir à l'intelligence de ce tableau, et de ceux que nous trouverons ici à la suite. Il en est de même du premier nombre de toutes les autres lignes pour tous les autres vents. Le tableau premier répond à ce que M. Thomson dit des vents de la méditerranée à l'approche des équinoxes; savoir qu'il paraît alors, dans ces tems, sur cette côte un vent d'est qui est généralement plus constant qu'en automne.

N-E	239.	110 cl-n. 88 cl-p. 28 n. 7 c. 5 cl-n. 1 pl.
E-S-E	233.	116 n. 66 cl-n. 37 c. 9 cl-p. 4 pluv. 1 d-c.
S	232.	138 c. 40 pl. 24 n. 12 cl-v. 14 pluv. 3 gro-v. 1 cl-n. 2 brouill.
N	217.	216 cl-p. 1 cl-n.
S-S-E	212.	99 n. 69 cl-n. 27 c. 14 cl-p. 2 d-c. 1 brum.
N-O	156.	146 cl-p. 7 cl. 1 cl-v.
N-N-E	80.	59 cl-p. 16 cl. 5 cl-v.
S-O	66.	22 c. 11 n. 10 pl. 9 cl-n. 4 pluv. 4 v. 3 or. 2 cl-p. 1 cl-v.
S-S-O	61.	22 c. 13 n. 9 pl. 5 pluv. 4 cl-n. 2 cl-p. 2 p-pl. 2 v. 1 or. 1 cl-v.
O-N-O	47.	20 cl-p. 17 cl-n. 6 n. 3 c. 1 n-v.
O-S-O	29.	11 cl-n. 7 n. 6 c. 7 pluv. 2 pl. 1 cl-p.
O	21.	6 c. 4 cl-n. 4 n. 4 pluv. 2 pl. 1 br.
N-N-O	1.	1 cl.p.

Tot. 2760.

TABLEAU II.me

Proportion des vents à Nice, pendant les mois de Juin, Juillet et Août de 1806 *à* 1815, *notés trois fois par jour.*

ÉTAT du Ciel pendant ces vents. Été de dix ans.

S-E	800.	790 cl-p. 7 cl-n. 2 n. 1 or.
E-S-E	419.	201 cl-n. 14 c. 88 n. 8 d-c. 4 cl-p. 3 pl. 1 pluv.
N-E	266.	144 cl-p. 79 cl-n. 28 n. 7 cl-v. 3 pluv. 2 pl-t. 1 pl. 1 or-t.

E-S-E	242.	149 cl-pur. 64 n. 14 c. 12 cl-p. 2 d-c. 1 pl.
E-N-E	185.	75 cl-n. 57 n. 29 c. 8 cl-p. 5 d-c. 4 cl-v. 3 pl. 2 n-v. 1 or. 1 ton.
E	194.	52 c. 21 pl. 30 n. 9 cl-n. 6 or. 2 d-c 2 pl-t. 2 cl-v.
S	142.	93 c. 18 n. 9 pl. 6 cl-n. 3 pluv. 2 pl-t. 2 pl-f. 1 p-pl. 4 cl-p. 2 n-v. 2 cl-v. 1 d-c.
N	138.	136 cl-p. 1 cl-n. 1 pl-t.
N-O	138.	132 cl-p. 5 cl-n. 1 n.
S-S-O	115.	27 c. 31 cl-n. 25 n-pl. 6 or. 3 cl-p. 2 pl-v. 1 pluv. 1 p-pl. 1 d-c.
S-O	58.	14 cl-n. 10 c. 12 n. 8 pl. 7 cl-p. 5 n-v. 1 p-pl. 1 or.
O-N-O	33.	14 cl-n. 11 n. 6 cl-p. 1 pl. 1 pluv.
O-S-O	29.	7 c. 5 n. 5 cl-p. 7 cl-n. 1 cl-v. 1 n-v. 1 or. 1 or-t. 1 pl.
N-N-E	27.	22 cl-p. 4 cl-n. 4 cl-v. 1 n.
O	14.	7 n. 2 pl. 2 cl-n. 1 pluv. 1 couv. 1 ton.
S-N	8.	8 pl.
N-N-O	2.	2 cl-p.

Tot. 2760.

Tableau III.

Proportion des vents à Nice, pendant les mois de Septembre, Octobre et Novembre de 1806 à 1815, notés trois fois par jour.

ÉTAT du Ciel pendant ces vents. Automne de dix ans.

N-S	350.	175 cl-p. 139 cl-n. 21 n. 10 cl-v. 2 c. 1 pl. 1 d-c. 1 n-v.

E-E-N	328.	167 cl-n. 95 n. 20 c. 17 cl-p. 13 n-v. 8 d-c. 5 cl-v. 1 pl. 1 p-pl. 1 pl-t.
E	319.	105 c. 126 pl. 41 n. 13 pluv. 6 cl-n. 5 p-pl. 11 pl-f. 4 d-c. 3 cl-p. 3 pl-t.
S-E	307.	302 cl-p. 3 cl-n. 2 pl-v.
N	288.	284 cl-p. 3 cl-n. 1 pl-c.
S	240.	131 c. 58 pl. 22 pluv. 15 n. 3 pl-t. 3 brum. 3 cl-n. 2 gr-pl. 1 p-pl. 1 cl-p. 1 d-c.
N-O	211.	195 cl-p. 15 cl-n. 1 or.
N-E	148.	63 cl-n. 42 n. 30 c. 8 cl-p. 4 pl. 1 d-c.
E-S-E	140.	76 n. 43 cl-n. 15 c. 3. d-c. 2 pluv. 1 p-pl.
S-S-O	107.	40 c. 26 pl-t. 14 cl-n. 13 n. 6 pl. 3 d-c. 2 pluv. 1 p-pl.
N-N-E	95.	74 cl-p. 19 cl-n. 2 n.
O-N-O	76.	49 cl-n. 18 cl-p. 6 n. 3 cl-v.
S-O	48.	22 n. 12 c. 9 cl-n. 3 pl. 1 pl-f. 1 n-c.
O-S-O	40.	19 n. 10 cl-n. 5 pl. 3 c. 2 pl-t. 1 cl-v.
O	19.	6 c. 6 cl-n. 3 n. 2 d-c. 3 or. 1 pl.
N-N-O	4.	2 cl-p. 1 n. 1 cl-v.
S-N	6.	5 pl. 1 pluv.
E-S	3.	3 pl.
N-S	1.	1 cl-p.

Tot. 2730.

Tableau IV.

Proportion des vents à Nice, pendant les mois de Décembre, Janvier et Février de 1806 *à* 1815, *notés trois fois par jour.*

État du Ciel pendant ces vents. Hiver de dix ans.

N	534.	520 cl-p. 13 cl-n. 1 n.
N-E	418.	212 cl-n. 170 cl-p. 31 n. 2 p-pl. 2 n. 1 c.
E-N-E	326.	134 cl-n, 115 n. 30 c, 26 cl-p. 10 d-c. 9 pl. 1 neige.
N-O	235.	216 cl-p. 12 cl-n. 4 cl-v. 2 n. 1 pl.
E	285.	127 pl. 98 c. 24 n. 16 pluv. 11 cl-n. 3 p-pl. 2 pl-t. 1 d-c. 1 gr-pl. 1 pl-n. 1 n-t.
S	231.	100 c. 94 pl. 16 cl-n. 12 pluv. 3 p-pl. 6 d-c.
S-E	125.	111 cl-p. 12 cl-n. 1 n. 1 c.
N-N-E	113.	79 cl-p. 29 cl-n. 4 c. 1 cl-v.
E-S-E	100.	41 n. 28 cl-n. 19 c. 4 pl. 3 cl-p. 2 neiges. 2 d-c. 1 or.
S-S-E	82.	32 n. 16 cl-n. 12 c. 9 v-n. 6 d-c. 3 cl-p. 2 pl. 1 p-pl. 1 cl-v.
S-S-O	74.	20 c. 19 n. 19 pl. 16 cl-n.
O-N-O	65.	25 cl-n. 25 cl-p. 5 cl-v. 5 n. 3 c. 2 n-v.
O-S-O	55.	19 cl-n. 11 c. 7 cl-p. 7 cl-v. 4 d-c. 3 pl. 3 n. 1 brouill.
N-N-O	26.	20 cl-p. 5 cl-n. 1 pl.
S-O	23.	7 n. 7 c. 4 pl. 4 n. 1 cl-n.
O	12.	3 n. 3 cl-n. 2 c. 2 cl-p. 1 cl-v. 1 pl.
Tot.	2703.	

Tableau Vme

Proportion des vents à Nice, pendant le semestre de Janvier à Mai de 1806 *à* 1815, *notés trois fois par jour.*

ÉTAT du Ciel pendant ces vents. Semestre d'hiver de 10 ans.

N	741.	726 cl-p. 14 cl-n. 1 n. (1)
E-NE	694.	299 n. 231 cl-n. 65 c. 38 cl-p. 15 n-v. 13 cl-v. 14 pl. 13 d-c. 5 pluv. 1 or.
N-E	657.	327 cl-n. 257 cl-p. 59 n. 8 c. 2 p-pl. 2 neig. 1 pl.
E	648.	275 pl. 117 c. 66 n. 45 pluv. 19 cl-n. 11 cl-v. 3 d-c. 4 p-pl. 2 or. 2 pl-t. 1 pl-v-t. 1 gr-pl-v. 1 neig-t. 1 pl-gr-v.
S-E	559.	522 cl-p. 32 cl-n. 3 n. 2 c.
S	463.	238 c. 134 pl. 40 n. 23 pl. 11 cl-v. 3 p-pl. 3 gr-v. 2 br. 5 d-c. 4 cl-n.
N-O	391.	362 cl-p. 19 cl-n. 5 cl-v. 4 pl. 1 pluv.
E-S-E	333.	157 n. 94 cl-n. 56 c. 4 pl. 4 pluv. 12 cl-p. 3 d-c. 2 neig. 1 or.
S-S-E	294.	131 n. 85 cl-n. 39 c. 17 cl-p. 7 v-n. 8 d-c. 7 pl. 1 p-pl. 1 cl-v 2 brum.
N-N-E	193.	138 cl-p. 45 cl-n. 8 n. 1 c. 1 cl.

(1) Les vents du nord tels que la localité peut les donner, sont ici dominans en hiver, et ceux de l'est, dans l'été. Ceci répond en quelque façon à ce que M Tompson assure, savoir que dans les climats de la méditerranée, le vent est au nord plus de neuf mois de l'année.

S-S-O 135. 42 c. 32 n. 20 cl-n. 28 pl. 5 pluv. 2 cl-p. 2 p-pl. 2 v. 1 or. 1 cl-v.

O-N-O 112. 45 cl-p. 42 cl-n. 11 n. 6 c. 5 cl-v. 3 n-v.

S-O 89. 29 c. 18 n. 14 pl. 10 cl-n. 4 n-v. 4 pluv. 4 v. 2 cl-p. 3 or. 1 cl-v.

O-S-O 84. 30 cl-n. 17 c. 10 n. 8 cl-p. 7 cl-v, 5 pl. 4 d-c. 1 pluv. 1 brouill.

O 33. 8 c. 7 n. 7 cl-n. 4 pluv. 3 pl. 2 cl-p. 1 cl-v. 1 brum.

N-N-O 27. 21 cl-p. 5 cl-n. 1 pl.

Tot. 2760.

TABLEAU VI.me

Proportion des vents à Nice, pendant le semestre de Juin á Novembre de 1806 *à* 1815, *notés trois fois par jour.*

ÉTAT du Ciel pendant ces vents. Semestre d'été de 10 ans.

S-E 1107. 1092 cl-p. 10 cl-n. 2 n. 2 cl-v. 1 or.

N-E 616. 319 cl-p. 218 cl-n. 49 n. 17 cl-v. 3 pluv. 3 pl. 2 pl-t. 2 c. 1 d-c. 1 or-t. 1 n-v.

E-S-E 559. 244 cl-n. 164 n. 129 c. 11 d-c. 5 cl-p. 3 pl. 3 pluv.

E-N-E 513. 242 cl-n. 152 n. 49 c. 25 cl-p. 15 n-v. 13 d-c. 9 cl-v. 5 pl. 1 p-pl. 1 or. 1 ton.

E 463. 167 pl. 157 c. 71 n. 15 cl-n. 13 pluv. 7 d-c. 5 p-pl. 6 pl-t. 4 pl-

		f. 4 c-v. 3 cl-p. 3 n-v. 3 cl-v. 2 c-pl. 2 pl. 1 or.
N	426.	420 cl-p. 4 cl-n. 1 pl-c. 1 pl-t.
S-S-E	390.	212 cl-n. 106 n. 44 c. 20 cl-p. 5 pl. 3 d-c.
S	382.	224 c. 67 pl. 33 n. 25 pluv. 9 cl. 5 pl-t. 3 p-pl. 5 cl-p. 2 pl-f. 1 n-v. 2 cl-p. 1 d-c. 2 pl-t. 3 bru.
N-O	349.	327 cl-p. 20 cl-n. 1 or.
S-S-O	222.	69 c. 53 cl-n. 38 n. 35 pl. 6 or. 4 pl-v. 4 d-c. 3 cl-p. 2 pluv. 2 p-pl. 6 br.
N-N-E	122.	96 cl-n. 23 cl-p. 2 n. 1 cl-v.
O-N-O	109.	63 cl-n. 24 cl-p. 17 n. 3 cl-v. 1 pl. 1 pl-v.
S-O	106.	33 n. 22 c. 23 cl-n. 11 pl. 5 n-v. 7 cl-p. 2 p-pl. 1 or. 1 pl-t. 1 n-épais.
O-S-O	69.	24 n. 17 cl-n. 11 c. 6 pl. 5 cl-p. 2 pl-t. 2 cl-v. 1 n-v. 1 or-t.
O	33.	10 n. 8 cl-n. 7 c. 3 pl. 2 d-c. 1 pluv. 1 or. 1 t.
S-N	14.	13 pl. 1 pluv.
N-N-O	6.	3 cl-p. 2 cl-n. 1 or.
E-S	3.	3 pl.
N-S	1.	1 cl-p.

Tot. 5490.



TABLEAU VII.me

Des proportions des vents à Nice, pendant dix ans, savoir de l'an 1806 à 1815, notés trois fois par jour.

ÉTAT du Ciel pendant ces vents durant l'espace de 10 ans.

S-E	1666.	1514 cl-p. 42 cl-n. 5 n. 2 cl-v. 2 c.
N-E	1273.	577 cl-p. 545 cl-n. 108 n. 17 cl-v. 4 pl. 3 pluv. 2 pl-t. 10 c. 1 d-c. 1 or-t. 1 n-v. e pl-t. 2 nuag.
S-N-E	1207.	473 cl-n. 451 n. 118 c. 63 cl-p. 30 n-v. 26 d-c. 22 cl-v. 19 pl. 1 p-pl. 2 or. 1 t. 4 pl-t. 1 pluv.
N	1177.	1156 cl-p. 18 cl-n. 1 pl-n. 1 pl-t. 1 n.
E	1111.	442 pl. 374 c. 137 n. 58 pluv. 44 cl-n. 13 cl-v. 9 p-pl. 7 pl-f. 8 or. 9 c-v. 3 cl-p. 2 n-v. 1 c-pl. 1 pl-n-t. 2 pl-v. 1 neige-t.
E-S-E	892.	321 n. 338 cl-n. 185 c. 17 cl-p. 14 d-c. 7 pl. 7 pluv. 3 or.
S	845.	462 c. 201 pl. 73 n. 48 pluv. 23 cl-n. 5 pl-t. 5 cl-p. 6 pl-p. 12 cl-v. 2 d-c. 2 pl-t. 3 gr-v. 2 brouill. 1 n-v.
N-O	740.	689 cl-p. 39 cl-n. 6 n. 5 cl-v. 1 pl.
S-S-E	684.	297 cl-n. 237 n. 83 c. 37 cl-p. 11 d-c. 5 pluv. 8 v-n. 2 pl. 1 cl-v. 2 brum. 1 p-pl.
S-S-O	357.	111 c. 70 n. 73 cl-n. 63 pl. 7 pluv. 7 or. 5 cl-p. 4 p-pl. 2 v. 1 cl-v. 4 pluv. 4 d-c. 6 brum.

N-N-E	315.	234 cl-p. 68 cl-n. 10 n. 2 cl-v. 1 c.
N-O	221.	113 cl-n. 66 cl-p. 28 n. 6 c. 3 cl-v. 3 n-v. 1 pl. 1 pluv.
S-O	195.	51 n. 51 c. 33 cl-n. 35 pl. 9 n-v. 6 or. 6 pl-v. 5 v. 4 p-pl. 2 pl-t. 1 n-épais. 1 neig. 1 cl-v.
O-S-O	153.	47 cl-n. 34 n. 27 c. 13 cl-p. 11 pl. 9 cl-v. 4 d-c. 2 pluv. 2 pl-t. 2 n-v. 1 or-t. 1 brouill.
O	66.	17 n. 15 cl-n. 15 c. 6 pl. 2 d-c. 5 pluv. 1 or. 1 ton. 2 cl-p. 1 cl-v. 1 brum.
N-N-O	33.	24 cl-p. 7 cl-n. 1 n. 1 pl.
S-N	14.	13 pl. 1 pluv.
E-S	3.	3 pl.
N-S	1.	1 cl-p.

Tot. 10,953.

Tableau VIII.me

Récapitulation générale, par ordre de leur fréquence, différens états du Ciel qu'il y a eu à Nice, pendant dix ans, de 1806 *à* 1815, *observés trois fois par jour.*

Clair pur	4519
Clair nuageux	2155
Nuageux	1553
Couvert	1442
Pluye	797
Pluvieux	142
Clair vent	88

Demi-couvert	69
Nuage vent	55
Petite pluye	23
Orages	22
Pluye forte	16
Brumes	13
Pluye-Tonnerre	12
Pluye-Vent	10
Brouillards	6
Couvert-Vent	4
Orage-Tonnerre	4
Vents	4
Gros Orage	4
Nuage épais	4
Couvert Orage	3
Couvert pluye	3
Neiges	2
Neiges Tonnerre	1
Pluye Nuage Tonnerre	1
Pluye Tonnerre	1
Total.	10,653.

ARTICLE TREIZE.

De l'électricité du Climat de Nice.

FAUTE d'un bon thermomètre je n'ai pu sonder d'une manière bien exacte la quantité du principe électrique qui se trouve

répandu dans l'atmosphère de Nice, mais quel ques soient les frottemens qui ont sans cesse lieu dans nos alentours par l'ondulation continuelle des vagues de la mer entre elles et contre les rochers et les cailloux du rivage, ainsi que par le cours précipité des ruisseaux et des torrens qui traversent les campagnes, quelque ce soit à Nice la sérénité constante d'un si beau ciel et la raréfaction de l'air athmosphérique, dépendante du calorique de l'endroit, quel que ce soit aussi dans ces contrées l'abondance de la vaporisation des surfaces humides sur les ailes de la quelle ce principe s'élève sans discontinuation du grand réservoir (la terre) dans les vastes régions de l'air, je pense que l'électricité ne doit pas exister par excès dans l'ambiant de la ville et dans celui de la campagne de Nice. Cette conjecture est tirée du bien être qu'y éprouvent, de l'aveu même de M.r Smolet, de M.r Dupaty, de Mad.me de Genlis (v. l'art. dernier) et du témoignage de l'expérience de tous les jours, les individus qui se trouvent fatigués des maux de nerfs ; personnes qui, dans tout endroit de la terre, quel qu'il soit (mémoire de M.r de Lacepede sur les orages) se trouvent, au moindre orage, ordinairement saisis d'un état de lassitude, d'impatience, de langueur, d'abattement, d'agitation interne et d'agitation externe à cause seulement de l'exubérance momentanée dans laquelle ce principe tur-

bulent se trouve alors dans leur ambiant. Il est naturel que les hauteurs excessives des pics nombreux, extrêmement élevés de nos Alpes à proximité (v. pag. 31), en cumulant, des environs, l'électricité pour les bouleversemens atmosphériques que j'ai signalés page 265, le soutirent en même tems de l'atmosphère de Nice, et qu'ensuite de cela il n'en reste dans cet ambiant, que ce qu'il faut, pour servir paisiblement à l'économie des animaux et des végétaux qui y existent.

ARTICLE QUATORZIÈME.

De la latitude, de la longitude et de la population de Nice. De la nourriture et des amusemens des Niçois. De leur tempérament et formes extérieures. De leurs qualités morales, idiome, éducation et de leurs hommes remarquables.

La latitude de Nice est de 43 degrés, 18 et 13. Sa longitude, comptée du méridien de Paris, est de 4, 52 et 22. Sa population a presque toujours été dès un tems immémorial de 20 à 25,000 habitans. L'abbé Joffredi l'évalua, en 1658, à 20,000. Après la construction du port, et les beaux privilèges qui en furent la suite, elle s'accrut ra-

pidement, dit le Dictionnaire géographique imprimé à Nice, jusqu'au nombre de 38,000. Je crois qu'il y a, dans ce nombre, une erreur d'impression d'une dixaine de mille, et que l'intention de l'auteur de cet article, ne s'est portée que sur 28.000; population de Nice la seule probable, dans ce tems là, consistant, je pense, en 24 ou 25,000 vrais niçois et en 3 ou 4000 environ, entre piémontais, liguriens, provençaux et montagnards, employés, ou individus, qui la plus part, courent de leurs villages à proximité, à la ville de Nice, comme les hommes moins heureux se rendent partout ailleurs, de leurs petites habitations, aux villes principales à portée, pour y tirer parti de leur travail et de leur industrie. Aujourd'hui la population de Nice, en y comprenant celle des fauxbourgs et de la campagne, n'étant que d'environ 24,000 habitans, on ne peut lui faire, avec justice, le reproche que l'on adresse aux villes fort populeuses; par exemple Marseille, Gênes, Naples etc. d'un tumulte continuel et trop grand, nuisible au repos et à la tranquillité des malades; du relâchement de cette énergie de rélations sociales que les habitans des petits endroits gardent entr'eux et avec les étrangers, et qui se trouve, dans les grandes réunions d'hommes, pour ainsi dire, noyée dans l'océan de la multitude; d'une trop grande quantité dans l'air d'exhalaisons animales et de mofettes, provenantes du grand

nombre des foyers de respiration, de transpiration et d'évacuations sensibles, de l'appauvrissement et de l'altératiou sensible de l'ambiant par l'effet des combustions nombreuses et du jeu des ateliers; ainsi que par la fermentation des objets qui passent en putréfaction; causes extrêmemont nuisibles aux asthmatiques et à tous ceux qui ont le moindre vice à leurs poumons (v. Buchan, médec. domestique tom. 1.er chap. 4); ainsi que l'on ne doit pas lui adresser ceux des endroits trop petits, manquans d'une réunion suffisante de familles bien élévées et à leur aise, faites pour offrir aux étrangers malades qui y arrivent, toutes les commodités de la vie, tous les agrémens du luxe, et ceux d'une société nombreuse et aimable de l'un et de l'autre sexe. C'est dans une ville de cette médiocrité de population, où tous les bons praticiens préférent d'envoyer leurs malades qui ont besoin de soin, pour réparer les brêches d'un poumon fatigué ou ulcéré, et celles d'un tempérament fortement épuisé (1).

La nourriture de la classe aisée est très-bonne à Nice et très-salubre. On y mange du bœuf, du veau, du mouton, de la volaille, du gibier, des céréales etc. et l'on y a tout cela à fort bon compte. Les bæufs

---

(1) M. Keranden, et Herbeden qui recommandent aux phthysiques un air maritime, dans une petite ville entourée de montagnes (v. pag. 205), sentaient sans doute, pour ces malades, tout le danger des villes populeuses.

du pays sont petits, et ont une viande assez coriace; mais ceux que l'on y consomme ordinairement, y sont conduits du Piémont. Ils sont des masses lourdes et énormes qui excèdent assez souvent le poid de 40 rups, et qui fournissent à la ville une viande excellente, aliment qui acquiert un fumet et bon goût, qu'il n'a pas en Piémont, de l'excès de fatigue que ces animaux font dans le voyage, ou peut-être du changement d'air ou de nourriture: en effet les piémontais qui la dédaignent chez eux pour celle du veau, la trouvent délicieuse dans cette ville. Les veaux y sont tendres et délicats; les cochons n'y sont presque jamais atteints de ladrérie. Les moutons et les agneaux de la campagne de Nice, et ceux des montagnes qui l'entourent, sont délicieux, surtout ceux qui nous viennent du côté de la Briga, de Pierlàs ou de Ciairon; mais malheureusement la plus part de ceux que l'on y abat, nous viennent du Piémont, où ils sont d'une qualité inférieure. La volaille: chapons, poules, canards, pigeons, dindes etc. y est tendre et d'un goût exquis, et le gibier, y est tel que je pense qu'on n'en trouve point d'autre ailleurs qui puisse lui être comparé. Il ne peut être différent dans un endroit où il ne se nourrit que de graines, de fruits, et d'herbes si sucrées, si parfumées et d'une si graude perfection; où il s'agite sans cesse sous un ciel si constamment serein et au milieu de tant de lumière,

et où il se plonge à tout instant dans des eaux courantes si pures et si cristallines. Ce gibier consiste en de sangliers, des lièvres, des perdrix de diverses sortes, des grives, des hortolans, des becfigues, des bécasses, des bécassines, des gorges-rouges etc. Les céreales y sont abondantes et de fort bonne qualité, et quant aux fruits, je renverrai le lecteur à ce que j'en ai dit pages 72 et 92, et a ce qu'en dit dans le tems M.r Rossetti dans les notes de son poëme sur la grotte de Montcaud, pag. 36. *Le frutta*, dit celui-ci, *sono quivi di squisito sapore, i pacifici olivi danno un oglio eccellente: e del colore emulo a quello dell'ambra la più rilucente e perfetta. Le pome granate, i limoni* (1), *i persici, i cedri sono senza numero, e le ronzanti pecchie formano copioso e soavissimo mele che gareggia con quello delle api idee, talmente che si puol dire che la natura diffonde incessantemente a larghe copie su quel beatissimo suolo tutti quei doni che comparte altrove con avarizia e parsimonia.* On mange à Nice, comme à Marseille, du poisson de mer excellent (v. pag. 53), et on y consomme beaucoup de poisson d'eau douce; truites, anguilles et barbeaux, que l'on pêche dans le Var, le Steron, la Tinée, la Vésubia, dans Paillon, la Roya, la Bevera, la Nervia etc. ainsi que dans les divers

(1) Tout le monde s'accorde a regarder le climat de Nice et celui de Menton, et des environs, comme les meilleurs de la terre.

ruisseaux de sa campagne. Le vin de Nice (v. pag. 11 et 74), est un vrai nectar, que M.r Rossetti appelle (ibid.) *vino generoso e prelibato, che può star a fronte*, ajoute-t-il, *di quello che celebrava il rinomato cigno di Venousa e del quale godeva empire la ciotola, tessendo encomj al suo Mecenate*. Il est assez sucré, mais il est rempli d'alchool et par conséquent décidément sec et fumeux. Il a fort peu d'extractif, il est d'un rouge transparent, et on y trouve un bouquet charmant, Celui de la montagne de Bellet est le plus recherché. Il se conserve long-tems, et il n'atteint, toute sa perfection, qu'à la 4.me ou à la 5.me année. Il fait une boisson délicieuse et en même tems très-utile à la santé, quand on le fait servir avec ménagement, et qu'on sait l'adapter aux maladies et aux tempéramens. Les légumes sont très-abondans à Nice, à très-bon compte et très-bons. On y mange, depuis la fin d'octobre, jusqu'à Pâques, outre bien d'autres végétaux, beaucoup de petits pois, d'artichaux frais, et bien de brocolis et de chousfleurs. La cuisine s'y fait communément par des femmes, et comme le sexe a des papilles nerveuses plus développées, plus sensibles et plus délicates, tant pour le sens du goût que pour tous les autres, les alimens y sont apprêtés avec beaucoup de finesse et de variété et d'une manière très-recherchée. Ils y sont servis très-proprement, et même avec une espèce

de luxe. La nourriture de la classe moins aisée y est plus grossière et moins salubre. La populace vit dans cette ville aussi des alimens dont nous venons de nous entretenir; mais ils n'y sont pas aussi bien apprêtés, ni servis avec autant de soin. Elle y mange, surtout en hiver, beaucoup de légumes secs et surtout de fèves du pays d'une si belle espèce que l'on n'en trouve point ailleurs de semblables. On y a introduit, depuis bien d'années, la parmentière, dont la classe ouvrière fait une grande consommation. On y mange, surtout parmi les marins, beaucoup de poisson salé: sardines, enchois, harengs, petit poisson, mourue, stokefiche. Ces deux derniers formaient, avant la révolution, un aliment supportable: on en avait, pendant la guerre, beaucoup resserré l'usage, à cause de leur rareté et de leur cherté: mais tout en regorge après la paix, et ils sont à fort bon compte. Le surcroit de mal qu'il y a, est que, que ce soit la mourue de anglais salée avec de l'alun, ou celle des français conditionnée avec le sel marin, ou bien celle des américains, conservée par l'une ou par l'autre de ces méthodes, ou le stokefiche séché sans sel, ces substances qui y ont paru après la paix, sont si mal préparées, ou conservées, que je doute qu'il ne résulte de leur usage, qu'un chyle mal préparé et acre; malgré cela la classe malheureuse s'y livre à corps perdu. On vend ici, comme sur tout

le reste de la côte, beaucoup d'épices et de café de qualité inférieure. Ces drogues ont encore plus de débit à Nice, où à cause de la proximité de la mer etc., elles se vendent plus à bon compte. La torrefaction de graines de ce café, au lieu d'en développer un' arome gracieux, sédatif et bienfaisant, et des parties huileuses, elle n'en exalte qu'un principe d'âcreté. La classe ouvrière fait un tel abus de tous ces poisons, que la douceur de leurs humeurs en est souvent altérée, et que l'on voit fréquemment sur leurs corps, des dartres, des rousseurs et autres vices de la peau, que l'habitant des bords de la mer porte toujours sur le compte de l'air marin. Les mauvais vins de Provence, de Sicile ou d'Espagne y sont ordinairement vendus, moitié valeur, moins que ceux de Nice, et la classe ouvrière, qui y dejeune fort souvent avec du pain, du petit poisson salé, des anchois, des harengs, de l'ail, de l'oignon, et de l'huile et du vinaigre, s'en gorge souvent avec une intempérance, qui n'est pas favorable à la santé. Un des mets favoris à Nice est ce que l'on appelle un chapon de galère. L'on couvre une galette, trempée dans l'eau et frottée d'ail, de lambeaux d'anchois salées, de capres, de cornichons etc., de vinaigre et d'huile d'olive. La verdure perpétuelle des alentours charmans de cette ville; les richesses que Flore et Pomone versent en toute saison; la bonté et la séré-

nité constante du ciel ; la modération singulière de la température ; l'enjouement des habitans, portent beaucoup aux parties de campagne ; et aussi les Niçois se livrent avec passion, en tout tems, à ces agrémens. Dans les jours respectifs des Saints, auxquels sont dédiés les divers Temples que l'on trouve dans les différens quartiers de la campagne (jours que l'on appelle ici *Festins*), toutes les classes de la ville (v. pag. 118 et 143) courent en foule, au son de la cloche du Sanctuaire, au lieu de la réunion. Après y avoir payé chacun dans le lieu Saint, au milieu d'un nuage embaumé, ce que l'on doit au Saint de l'endroit et à la Divinité, les divers groupes flottent dans les avenues des champs attenants au Temple, pour y jouir de l'aménité des sites, de la beauté d'un horizon incomparable, et de la vue d'un concours nombreux, animé par le plus doux enjouement. C'est de là que ces différens groupes, rejouis presque sans cesse par les souffles caressans des zéphyrs et par le doux concert des oiseaux, se pressent de tout côté, riant et folâtrant, au milieu d'une vaste campagne, parée par tout de grace et de beauté, pour s'y livrer, aux bords des ruisseaux murmurans, sur des tapis de verdure, sémés de boutons de violette et de soucis dorés, à des goûters champêtres qui inspirent la gaieté et le vrai plaisir.

Le beau monde habille à Nice avec goût

et aussi proprement que dans les pays les plus civilisés du monde, et les paysans, surtout leurs femmes et leurs filles, y portent un costume qui les flatte le mieux du monde. Les heureux habitans de Nice, influencés par les divers élémens du climat que je cherche à mettre sous les yeux du lecteur; savoir par la modération de la température de l'air, par la belle exposition, par l'abondance du fluide lumineux (1) etc. sont assez robustes, et commencent, à leur origine, à se tenir débout et à marcher avant la révolution complette d'un an. Les garçons y parviennent à la puberté à 14 ans, et les demoiselles y acquièrent les signes de la fécondité à 12 ou à 13: avantage qui leur continue ordinairement jusqu'à l'âge de 43 à 47. Les mariages y sont très-féconds, puisque les naissances y excèdent toujours les décès. On vit à Nice, en général, assez bien en santé, et il n'y a peut-être point de ville, où les gens de l'art

(1) D'après ce que j'ai avancé dans la note de la pag. 313 sur l'abondance de la lumière répandue sur la ville et sur la campagne de Nice, il fallait sans doute s'attendre, d'après aussi la pag. 423 du t. 2, du journ. de pharmac. à tous les résultats que je vais indiquer, s'il est vrai, comme je n'en doute pas, tout ce que M. Keverberg, président de la société de botanique de Gand, avança dans un discours public, (v. Annal. de médec. de Montpel. t. 8 de la seconde série, 5.me année, pag. 157) que c'est de la lumière que découle la force, la beauté et la perfection : que c'est la lumière vive et pure, bien plus que la chaleur, qui, sur le zone torride, pare de son éclat brillant, le plumage des oiseaux, le corselet des insectes et les coloris variés des fleurs. . . . Que dans la nature physique et intellectuelle la lumière est l'élément de la vigueur, de la beauté et des vertus : puisque sans elle il n'existe plus qu'étiolement, que vice et que barbarie.

aient si peu à faire pour les habitans. On y parvient jusqu'à un âge avancé : bien d'autres avant moi avaient fait cette remarque (v. pag. 241). On est charmé, en promenant, à la fraîcheur d'une belle matinée de dimanche dans les alentours de Cimiez, d'y voir les familles nombreuses de robustes paysans, à plusieurs générations, qui se portent au Sanctuaire, ayant à leur tête des chefs vénérables à cheveux blancs et alongés, à petits chapeaux à grand bords, à physionomie mâle et assurée, pleins de gaieté, de vigueur et d'expression, montrant à 90 ans l'air mâle et toute la force physique et morale de l'âge de 60 à 70. (1) Ces beaux vieillards rappellent sans cesse à mon esprit ce bon M.r Berard, qui, a l'âge de 92 ans, vînt, au mois de juillet 1818, prendre congé de moi pour un voyage qu'il allait faire à Parme. Cet individu n'était pas né à Nice, mais il en était devenu citoyen depuis longues années. Je fis de mon mieux pour le dissuader de son projet, pénible à l'exécution, surtout au fort des chaleurs, et n'y ayant pu réussir, je l'engageai au moins de faire son voyage en voiture. Je ne pus rien obtenir. Ses enfans néanmoins le forcèrent à déférer à ce dernier conseil. Je fus surpris de le rencontrer un mois après dans l'antichambre de S. E. M.r Cambiaso, alors premier Président du Sénat, où il attendait pour faire

(1) Ces individus sont des vrais réjetons de nos anciens Chevelus (v. pag. 144).

à cette Excellence une commission, que, de retour de Parme, on lui avait donnée à Gênes, pour lui. Il était revenu à pied, et il était si frais et si plein de feu, que s'il eût été de retour d'une courte promenade. Cet heureux vieillard mourut l'hiver suivant d'une phlegmasie vraie de poitrine, sans laquelle il aurait encore pu vivre longues années. Le tempérament des habitans de Nice est en général entre le sanguin et le nerveux. Leurs amusemens sont la pêche, la chasse, la musique, la danse, le spectacle, le jeu de billard, celui des cartes et les promenades. Ils sont grands, bienfaits et bien proportionnés, ils ont un beau maintien, beaucoup d'adresse, de force et de souplesse dans leur marche : ce qui les rend très-propres aux divers exercices que je viens d'énoncer. Ils ont des yeux vifs et brillants, une physonomie spirituelle, pleine d'expression et d'enjouement, et ils sont, dit M.r Esq, en général, *mild*, *humane*, *peaceable*, *and complaisant. They are*, ajoute-t-il, *lively and pleasant in company.* M.r Millin dit, en parlant des Niçois : *ils ont des mœurs douces et paisibles, de manière que les rixes et les querelles entr'eux sont assez rares ; ils font paraître une gaîté*, ajoute-t-il, *qu'ils doivent au climat, sous lequel ils vivent, et l'espèce en est belle* (voyage au midi de la France vol. 2. pag. 566.). Leur éloquence est douce, vive, affectueuse et

pressante ; on n'y est point porté aux crimes : les mœurs y sont douces, humaines et religieuses ; on y aime beaucoup la promenade, et on y reçoit les étrangers d'une manière fort aimable, et prévenante. Le sexe surtout y est très beau, fort spirituel, très bien élevé et plein de grâce et d'amabilité. Quand on l'a une fois connu, on ne peut plus l'oublier, et l'on est forcé d'avouer qu'il est bien digne du beau ciel qui l'a vu naître. Les habitans de Nice sont, comme par tout ailleurs dans l'Europe, divisés en nobles, en religieux, en militaires, en gens de robe, en personnes de l'art, en négocians, marchands, artisans et paysans. Pour l'éducation, on envoie les garçons dans les Collèges du pays, ou à divers établissemens d'instruction existans en France ou en Italie, ou bien dans les Collèges de Turin, un desquels a une place gratuite au mérite, en droit, en médecine, en théologie, et en les belles lettres pour toutes les Préfectures du Royaume. On place les Demoiselles ou dans diverses maisons particulières d'éducation, existantes dans la ville, ou dans un Couvent de Religieuses, où l'on a tout le soin de leur donner une instruction agréable et utile. Dans les Collèges on n'enseigne à Nice, en matière de langue, que l'italien et le latin ; mais tont le monde y apprend le français en particulier. L'instruction du sexe s'y fait toute en français qui est la langue de la conversation et celle

de toutes les familles qui se trouvent dans l'aisance. L'idiome du pays est un espèce de patois qui tient du provençal, assez curieux par beaucoup de phrases, de tours et de mots, vraiment bien expressifs de la nature des actions, des choses et des modifications diverses, ou pour mieux dire, très-rapprésentatif de cette nature. Il y a en général beaucoup de conception et de génie parmi les habitans, et dans tout tems, il est sorti de cette ville des personnes distinguées par leur mérite et par les hauts emplois auxquels elles ont été appelées. Tels ont été divers Évêques que Nice a donné en différens tems à l'Église: deux Chapeaux au Sacré Collège, dans les personnes de M.r l'Abbé del Pozzo et M.r l'Abbé Ferrero: trois Peintres célèbres; au 15.me siècle, les deux Brera père et fils, et au 17.me M.r Venloo: en 1658 un Biblitothécaire de S. A. le Prince de Piémont, et qui a été en même-tems Historiographe de Nice, dans la personne de M.r l'Abbé Joffredi: en 1670 un Poëte et Jurisconsulte estimable dans celle de M.r l'Avocat Leotardi: pendant le 17.me siècle, on Vice-Roi en Sardaigne, dans la personne de M.r le Comte Caissoti de Roubion, qui venait alors de s'acquitter de plusieurs ambassades avec beaucoup de distinction. On y a vu aussi un Grand-Maître de l'Ordre de Jérusalem, en M.r le Comte Paul Lascaris, mort en 1636, et un Grand Bailli du même Ordre dans M.r Gallean: deux Chanceliers

un dans M.r le Marquis de Verdun, premier Président du Sénat de Turin et premier Conseiller d'État, et l'autre dans M.r Gubernatis, Président du Sénat de Nice, et Ambassadeur de la Maison de Savoye à Madrid, à Lisbonne et à Rome : un Ministre et Secrétaire de l'Ordre de l'Annonciation, dans M.r le Comte Joseph Lascaris ; M.r l'Abbé François Alberti de Villeneuve, auteur du meilleur dictionnaire que l'on ait d'italien en français et du français en italien. On y admire aujourd'hui M.r le Comte de Villeneuve frère à ce dernier, qui à l'âge de 84 ans était encore Président du commerce à Turin, avec toute la netteté des idées, la force du raisonnement et la mémoire d'un Jurisconsulte de 60 ; le brave Général Michaud, au service de la Russie, et Aide-de-camp de S. M. l'Empereur Alexandre, et M.r le Comte de Venanson petit fils de M.s le Comte Sénateur Trinquieri de S. Antonin (mort second Président du Sénat à Nice), Général jadis au service de la Russie, et aujourd'hui Grand-Croix de S. Maurice, Major-Général dans l'armée Sarde. On y voit l'illustre famille Raiberty à qui l'État est redevable de grands services pendant plusieurs générations et surtout à M.r feu Chevalier Flammini, qui lui en a rendu des plus grands, pendant le dernier siècle, en qualité de premier Secrétaire des rélations extérieures ; et ensuite en celle de Régent de ce beau ministère ; M.r

le Chevalier Andrioli, Lieutenant-Colonel d'infanterie dans les troupes de S. M. et auteur d'un ouvrage en poësie sur l'héroïne de Nice, publié en 1806, à Turin; M.r Risso auteur de plusieurs beaux ouvrages, très-réputés, en histoire naturelle; et enfin, en passant sous silence plusieurs personnes de Nice, qui occupent maintenant des rangs fort distingués dans le militaire, le judiciaire, l'administratif ou les lettres, je pense que j'aurai tout dit, pour la gloire de cette ville heureuse, quand j'aurai nommé S. E. M.r le Chevalier de Revel fils de M.r le Comte de Saint-André (Général en chef de l'armée pendant la guerre), Comte de Pralungo, Ex-vice-Roi en Sardaigne, Gouverneur aujourd'hui de la ville de Turin (au lieu de S. E. feu M.r le Chevalier son frère), et Lieutenant-Général du Royaume; première dignité de l'État après celle du Roi. Si nous pouvons dire à l'égard du climat de Nice, ce que M.r de Chateaubriant nous a laissé des climats de la Grèce, auxquels celui-ci n'est pas inférieur, nous avons aussi le droit d'annoncer (*a priori*) que les habitans de cette ville ont beaucoup de disposition au bon goût et à la perfection (1), *car le climat*, dit cet auteur plein de grace dans

(1) *Che la dolcezza e la bontà del clima*, dit M. Andrioli dans l'ouvrage cité, vol 2, pag. 57, *influisce sulla felicità degli ingegni, è cosa comprovata da tanti scrittori, che riuscirebbe inutile il rinnovarne quì la dimostrazione.*

son itinéraire à Jérusalem, (tom. 1 pag. 151) *influe sur le goût du peuple. En Grèce par exemple tout y est adouci, tout y est plein de calme, comme dans les écrits des anciens.*

> *La terra*, dit le Tasse, *dilettosa e molle*
> *Simili a se gli abitator produce.*

ARTICLE QUINZIÈME

Mortalité du pays, maladies des Niçois, et salubrité en général du climat.

Les naissances de quatre ans à Nice ont donné la somme de 3932

La mortalité de cette ville, où beaucoup de malades étrangers se réfugient tous les ans, et où il y a un passage continuel et une garnison nombreuse, a donné celle de 3136

Les naissances donc ont produit un excès sur les décès dans le même espace de tems de 796

Voyons ces décès dans les différens mois et saisons dans les Tableaux suivans.

Première Année.

Nombre de décès à Nice.

pendant le mois de décembre.	48	
de janvier.	72	210
de février.	90	
pendant le mois de mars.	58	
d'avril.	44	159
de mai.	57	
pendant le mois de juin.	67	
de juillet.	66	195
d'août.	62	
pendant le mois de septembre,	55	
d'octobre.	50	156
de novembre.	51	
Total.		720

Seconde Année.

Nombre de décès.

pendant le mois décembre.	48	
de janvier.	43	180
de février.	89	
pendant le mois de mars.	89	
d'avril.	80	254
de mai.	85	
pendant le mois de juin.	100	
de juillet.	147	354
d'août.	107	
pendant le mois de septembre.	79	
d'octobre.	65	225
de novembre.	81	
Total.		1013

Troisième Année.

Nombre de décès.

pendant le mois de décembre.	60	
de janvier.	53	160
de février.	47	
pendant le mois de mars.	55	
d'avril.	65	164
de mai.	44	
pendant le mois de juin.	46	
de juillet.	67	193
d'août.	80	
pendant le mois de septembre.	57	
d'octobre.	60	167
de novembre.	50	
Total.		684

Quatrième Année.

Nombre de décès.

pendant le mois de décembre.	69	
de janvier.	65	192
de février.	58	
pendant le mois de mars.	63	
d'avril.	70	201
de mai.	68	
pendant le mois de juin.	60	
de juillet.	60	140
d'août.	20	
pendant le mois de septembre.	64	
d'octobre.	56	186
de novembre.	66	
Total.		719

Totaux des quatre années. 3136

Portée moyenne à l'an de ces Quatre années 784

Par conséquent les quartiers d'*Hiver* de ces quatre années ont donné en décès,

la première année.	210	742
la seconde.	180	
la troisième.	160	
la quatrième.	192	

Ceux du Printems.

la première année.	159	778
la seconde.	254	
la troisième.	164	
la quatrième.	201	

Ceux de l'Été.

la première année.	195	882 (1)
la seconde.	354	
la troisième.	193	
la quatrième.	140	

Ceux de l'Automne.

la première année.	156	734
la seconde.	225	
la troisième.	167	
la quatrième.	186	

Total. 3136

La population de Nice est, à quelques centaines près de 24,000 habitans. Sa mortalité commune à l'année y est de 784.

(1) Excès prroduit par le ravage de la petite vérole.

Il meurt donc à Nice, dans le cours de l'année 1/31.me environ des individus de sa population.

Il parait par ces tableaux que la mortalité est, à Nice, moindre en hiver et en automne que dans toutes les autres saisons de l'année, malgré le grand nombre des étrangers très-malades, qui viennent s'y réfugier dans ces saisons : l'on ne devait, sous ce rapport sans doute s'attendre à un résultat différent, d'un climat qui a un hiver si doux et si bienfaisant (v. pag. 243). Il semble aussi, que, pendant les autres saisons de l'année, le nombre des décés y est à-peu-près égal, à moins que quelque épidemie contagieuse, ou le ravage de la petite vérole, accidens qui n'ont rien de commun avec le climat, ne viennent extraordinairement à le grossir La proportion pourtant de la mortalité à la population, telle qu'elle se présente dans ces Tableaux, n'offre point, malgré l'excellence du climat de l'endroit, des résultats bien avantageux sur ceux de plusieurs autres pays de l'Europe, beaucoup moins heureux sous ce rapport ; mais il sera utile d'observer à cet égard, que Nice, ville la plus considérable et la plus riche à une grande étendue, de toute la contrée, est, pour ainsi dire, le réfuge de tous les misérables des communes pauvres du pays qui l'environne, qui, dans leur détresse, souvent dejà malades, viennent sur l'espoir d'un travail qu'ils se trouvent fré-

quemment disputé par un grand nombre de leurs semblables, y mourir dans l'indigence: et que cette ville, étant, sur le passage de la côte de France en Italie, et d'Italie en France, le seul lieu qui offre plus de ressource au voyageur, le passager qui fait cette route, y étant surpris par quelque accident ou maladie, s'y arrête s'il y est arrivé, ou se fait traîner jusqu'à elle, s'il n'y est pas encore, pour en guérir, ou pour y rendre le dernier soupir; que dans le tems où ces tableaux ont été dressés, la petite vérole faisait encore un ravage affreux dans la contrée; qu'il mourait dans cette ville un nombre considérable de militaires en garnison ou de passage, épuisés de fatigue et entièrement ruinés par les peines de la guerre vaste et meurtrière qui a si long-tems et si furieusement dévasté l'Europe; et qu'il y a figuré aussi un certain nombre de ces victimes, qui, à une période, où la phthysie pulmonaire est absolument hors de toute ressource, viennent, un peu trop tard, essayer si le climat de Nice peut encore quelque chose à leur faveur.

Pour ce qui regarde les maladies qui règnent à Nice, on a cru remarquer les fièvres intermittentes. Je puis assurer que c'est Nice le seul endroit de ceux dans lesquels j'ai exercé la médecine, où j'ai trouvé ces maladies les moins nombreuses et les moins opiniâtres. Si ce genre d'affections

ne fussent jamais que l'effet des eaux stagnantes et corrompues, l'on pourrait sans doute être sûr de ne jamais les trouver dans cette ville, puisque l'endroit y est très sec et tout-à-fait sans marais (v. pag. 69, 70 et 177); mais on en voit aussi, et j'en ai vu bien souvent sur les collines et les montagnes les plus sèches, telles que Castellar, Gorbio, et Roquebrune, où je les ai souvent traitées. Si l'on en voit quelques-unes à Nice, elles n'y viennent sans doute ni de cette cause, ni elles y sont en si grand nombre à mériter le titre d'affection dominante. Il est très rare que l'on y voie une fièvre pernicieuse, à réserve de celles qui viennent dans le cœur de l'été et de l'automne sur les bords du Var au dehors du petit bassin de Nice, des exhalaisons de cette rivière, vapeurs qui sont nulles (v. pag. 178) pour les habitans de la ville. On en accuse un grand nombre dans les plaines de Riquier (v. la situation de ces campagnes pag. 61) dépendantes, dit-on, des eaux de Montboron, qui croupissent dans ce quartier, quand tout le monde sait ici, que cette montagne aride (v. pag. 35) dépourvue absolument d'eau et de sources, se trouve à un mille, plus au S-E, en dessous de ce quartier, et qu'au lieu qu'elle puisse donner de l'humidité à Riquier, les eaux qui sourdent de cette plaine, qui viennent probablement des entrailles de Montgros et de Vinaigrier qui le dominent (v.

pag. 46 et 37), au lieu d'y former des flaques et des marais, réunies dans le canal que l'on appele surgentin (v. pag. 157), s'en vont à l'Est du port presque dans la direction même de Montboron. C'est bien vrai que l'on voit souvent en l'été, dans les campagnes de S. Roch, de Camposanto et de Riquier, quelques métayers atteints des fièvres d'accès ou gémissans de leurs suites; mais ces paysans, ayant presque tous, ou en propriété ou en métairie, quelques pièces de terre hors le petit bassin de Nice, aux Saignes ou aux Iscles (v. pag. 66, 69 et 178), au bord oriental du Var, ils y vont contracter dans l'été ces maladies ou en y làbourant le jour, exposés aux exhalaisons de cette rivière, ou en y demeurant la nuit sous l'influence d'une rosée imprégnée de miasmes; après quoi, pour en guérir, ils se rétirent à leur domicile à Riquier. Il arrive aussi que la grande quantité de fruit que produisent en été les beaux vergers de cette fertile campagne, et ceux des quartiers attenants, où il paraît que Vertumne ait vraiment fixé sa demeure et versé tous ses bienfaits, fait aussi qu'ici ces paysans, comme également plusieurs autres du reste de la campagne de Nice dans leurs quartiers respectifs, en usent avec intemperance, bien de fois n'ayant pas le soin de le choisir à sa parfaite maturité et exempt de tout vice, et que, par ces écarts, ils s'exposent alors à contracter des fièvres de ce genre.

J'ai vu et j'ai traité à Nice, quelques fois même avec une espèce de succés, des individus atteints de la lèpre tuberculeuse, désignée sous le nom de *Elephantiasis Græcorum*, comme j'en ai vu et traité dans le tems à Menton, à Castelfranco, à Dolceaqua et à Pigne; mais cette maladie, venue de l'Orient aux temps des croisades, répandue ensuite d'une manière alarmante dans toutes le parties de l'Europe, endémique alors à Marseille, comme elle l'est aujourd'hui aux Barbades et à la Cayenne, n'offre plus dans la Comtée de Nice et à Nice même que quelques exemples bien rares, comme elle les présente à Milan, à Paris, en Autriche, en Norwege (v. Swed. Systh. de Nosol, vol. 2. pag. 192), selon Frank dans tout le reste de la plus belle partie du monde, et même, selon Alard sur toute la surface du globe, sans que l'on puisse dire pour celà qu'elle y soit endémique. Cette maladie a à Nice une marche si lente, qu'en voyant toujours dans les rues les mêmes malades, si propres à fixer l'attention sur eux par la laideur de leur figure, on s'en exalte le nombre. Je n'y en ai vu que quatre ou cinq depuis que j'y exerce la médecine. Chez quelques-uns elle ne m'a paru que l'effet d'une affection herpetique mal soignée et portée à son extrême degré, et chez d'autres un reste de cette infection qui était répandue anciennement dans toute l'Europe, dont le germe

est

est passé de père en fils dans les diverses humeurs des individus de quelques familles chez lesquels la prédisposition à son développement n'est pas encore entièrement éteinte, comme elle l'est aujourd'hui en général chez la presque universalité des habitans de Nice et de l'Europe entière (1).

---

(1) J'ai traité à Menton une de ces familles atteintes de la lèpre, produite par un germe, qui paraissait passer sur elle de génération en génération chez les individus disposés au développement de l'action de ce principe. Elle était composée d'un père sexagénaire, d'une mère agée de 40 ans, d'une fillette de 12, et de deux garçons, un de 30 et l'autre de 25. Cette famille de laboureurs originaire de Castelfranco, s'était transplantée à Menton depuis longues années. Le père, la mère et la fille paraissaient jouir de la santé; mais le garçon aîné avait sur lui les marques d'une lèpre qu'il avait laissée arriver jusqu'à sa seconde période sans y opposer le moindre remède. Enfin, effrayé des progrès d'une maladie si dégoûtante, il me consulta, et par l'effet d'un régime, de beaucoup de bains de mer, de chicoracées, d'antimoniaux, de crucifères, de gayac, d'écorce d'orme et de sulphure de potasse, continués pendant 4 ou 5 mois, j'eus le bonheur de trouver la surface de son corps réduite à l'état naturel. Quelques années après, ayant encore montré aux jambes et sur la figure des boutons de cette maladie, voulant, à ce qu'il disait, en guérir plutôt et plus radicalement, il se livra à un traitement mercuriel qui exaspéra le mal, et l'amena ensuite à un point tel, que le malade en fut la victime. La même maladie se développa quelque tems après chez son cadet, et je lui opposai un traitement méthodique, que le malade trouvant trop long et trop embarrassant, mit bientôt de côté, pour y substituer quelques secrets de femmelettes, à la suite desquels il marcha enfin, long-tems après, sur les traces de son frère. Le père, alité pendant ce tems par l'effet d'un typhus, montra d'abord, dans le cours de cette fièvre, sur ses bras, ses jambes et son visage, des boutons semblables à ceux de la lèpre de ses enfans décédés, qui diminuèrent en nombre et en grosseur, pendant sa convalescence, et qui disparurent enfin complettement à son rétablissement. Ce vieillard, attaqué, quelques années après, d'une fièvre intermittente, montra de nouveau ces boutons aux mêmes endroits, mais il s'en trouva délivré quelque tems, après la disparition de cette fièvre: ce qui me fait croire que le germe lépreux, existant de génération en génération dans les lymphes des individus de cette fa-

On trouve à Nice beaucoup de maladies des yeux et même de cécités. Outre les causes ordinaires que ces affections locales ont partout, il paraît que ces maux sont dûs ici aux flots immenses de lumière directe ou réfléchie dont nous sommes sans cesse inondés (v. la note de la page 213). MM.[rs] Larrey, Assalini et Denou avaient rapporté en grande partie (v. Annales de la soc. de médec. pratique de Montpel. p. 42, vol. 42) à une cause semblable l'ophtalmie contagieuse d'Égypte (1).

---

mille n'avait trouvé chez le père en état de santé assez de prédisposition pour manifester ses effets ; que même ce principe s'était transmis par la génération chez ses enfans ; qu'il se développa chez ceux de ces derniers où il trouva une prédisposition décidée à son action, et que cette condition ne se développait chez le père qu'autant qu'il y avait un autre maladie qui troublait l'ordre de l'action normale de ses divers organes. La mère et la fille, qui comme l'universalité presque des habitans de Nice et de toute l'Europe aujourd'hui, n'avaient aucune prédisposition au développement de l'action de ce germe, n'avaient pas contracté la lèpre, quoique la première l'eût reçu dans son sein dans la conception de ses enfans, et que toutes les deux eussent donné, sans la moindre précaution, leurs soins aux deux lépreux décédés. Quatre ou cinq exemples de lèpre que j'ai vus à Nice, pendant tout le tems que j'y exerce ma profession, ne sont point sans doute faits pour nous faire croire qu'elle y est une affection dominante.

(1) Monsieur notre Intendant général, dont j'ai déjà eu l'honneur de parler pag. 17 et 158 de cet ouvrage, avant de publier son sage manifeste du 16 avril 1822, (disposition qui renferme des mesures propres à faire planter d'arbres et d'arbustes tous les terreins non cultivés de la contrée, que la main de l'homme, les incendies, les pluyes et les ravines ont dépouillés de toute végétation) avait déjà provoqué et fait exécuter des plantations considérables sur la croupe aride et rocailleuse de Mont-Alban. Le rocher où le Chateau était jadis placé (v. pag. 9.) endroit où l'on ne trouve aujourd'hui presque que des décombres couverts de ronces et habités par des reptiles, ayant été par la munificence de S. M. livré à la ville, va bientôt être par cet Administrateur philanthrope et zélé, rendu accessible aux voitures, au moyen de routes commodes et bordées d'arbres d'agrémens ; sa surface va être ni-

Tout en faisant des vœux pour que les routes publiques soient ici plus soigneusemens bordées de grands arbres d'agrément, pour diminuer sur les yeux les effets d'une cause si active, je me fais un devoir de conseiller à ceux qui ont les yeux tendres, délicats ou affectés d'un vice quelconque, de porter toujours et surtout en été, des lunettes coloriées; de ne pas sortir dans cette saison, en plein midi, à l'air ouvert; et de ne lire ou faire des travaux, où l'action des yeux est fortement nécessaire, qu'au demi-jour de leurs appartemens. Le plus grand nombre des décès à Nice arrivent chez les individus qui se trouvent à l'age de la force : ce qui, joint à l'expérience que j'ai de la marche des maladies qui ont lieu dans ce climat, me fait croire qu'ils sont la plus part le produit de l'excès de la vitalité générale du corps et de celle qui est particulière aux divers systêmes et aux organes dont il est composé et surtout au systême vasculaire sanguin. Cette vérité trouve encore une preuve bien tranchante

---

velée en plusieurs plateaux bornés par des beaux bosquets d'où les chantres mélodieux de l'air nous adressent leurs ramages, où les habitans de Nice et les infirmes étrangers iront passer agréablement leurs loisirs, et où notre vue ne sera plus fatiguée par une réverbération répoussante de lumière. Il serait encore à souhaiter pour l'utilité, l'embellissement et la salubrité de la ville et surtout pour la conservation des vues de ceux qui y habitent, que les bords des remparts et ceux de Paillon fussent rendus susceptibles d'arbres d'agrément et ornés de ces plantes, et que toutes les routes des avenues de Nice, ainsi que les contours de la place Victor en fussent bordés.

dans les traitemens que les anciens médecins de l'endroit, instruits par l'expérience de ce qui en général y soulage les malades ou leur est nuisible, avaient transmis jusqu'à nous de génération en génération. Les moyens que ces traitemens avaient montrés être le plus heureux, n'avaient échoué que lorsqu'ils avaient été employés ou hors de propos ou au-delà des bornes qui doivent leur être assignées. Comme des hommes ineptes et incapables de faire une application raisonnée, juste et heureuse des dits moyens, mais assez présomptueux pour se mêler de l'art médical, ont bien de fois abusé de cette méthode dans des cas où elle ne devait pas être appliquée, on n'a pas toujours eu avec elle un résultat favorable. Des abus semblables ont fait dans le tems beaucoup de mal; mais quel mal plus affreux n'est-il pas arrivé à Nice vers le 1796, quand les proselytes de la trop facile et incendiaire doctrine de Brown, débordant de tout côté dans cette ville, à la suite de l'armée française qui par intervalles refluait d'Italie, y proscrivaient hautement ce qu'ils appellaient l'ancienne routine, savoir le dépôt précieux depuis tous les siècles de la médecine locale d'observation, pour lui substituer une espèce de système de Thessalus, dans la supposition d'un *strictum* sous le nom de *Sthénie* qu'ils ne voyaient presque nulle part, et dans celle d'un *laxum* qu'ils appellaient *Asthenie* qu'ils trouvaient

presque partout chez les malades, et qu'ils combattaient sans cesse par des alimens nourrissans, du vin, de l'opium, du café, de la cannelle, de l'éther, de l'alkool, du kinkina, de l'ammoniac et des substances analogues? Que des résultats malheureux n'a-t-on pas vu alors ici, de ces écarts de la bonne route, pour des moyens, qui, quels que soient les avantages qu'on puisse peut-être en avoir retirés dans les humides et sombres vallées de l'Ecosse, m'ont toujours paru ne devoir être employés dans ce climat que fort rarement et avec beaucoup de réserve? Dans une contrée où le calorique est si abondant sans être assez énergique, pour y porter atteinte aux forces de la vie; sous un ciel où l'on ne respire qu'un air pur et aromatique; dans un endroit où l'on trouve une nourriture si *euchime* et si stimulante, des vins si délicieux et si alchooliques et où l'on abuse tant des liqueurs, du vin, du café, et des substances salées et aromatiques (v. pag. 334), doit-on en général s'attendre à voir le plus grand nombre des maladies découler de toute autre source que de celle que je viens d'énoncer? En effet si l'on suit chez les malades de cette ville la marche de la nature, dans le cours des maux qui s'y présentent le plus ordinairement, on voit que la plus part des maladies n'y sont, comme aux tems d'Hyppocrate sous le ciel de la Grèce, que des affections inflammatoires

aiguës ou chroniques, sous diverses formes, qui, combattues, non pas par des antistimulans perfides, dont les principes acres paraissent, étant employées sous ce rapport, incompatibles avec le but auquel on les destine, mais par des saignées, du nitrate de potasse, des boissons dites antiphlogistiques; par la diète, le repos et le bain tiède, parviennent à une solution plus ou moins heureuse, par un commencement de coction à leur état, et ensuite par des crises complettes ou incomplettes, sensibles ou non, le plus souvent calculables sur la marche des jours pairs ou impairs; crises que l'on voit arriver aux jours décrétoires, après avoir été annoncées par divers changemens où troubles aux jours indices. Outre à ces affections prédominantes, on voit aussi à Nice, les maladies qui sont l'effet de l'aberration des propriétés vitales sur divers organes, ainsi que celles qui dépendent des divers principes virulens, miasmatiques, ou des vices de la quantité ou de l'altération diverse des humeurs du corps. Quoique celles des maladies qui dérivent de l'excès de la vitalité, soient à Nice en plus grand nombre que les autres, néammoins il y en a aussi de différens genres dont les principes internes ou externes ont la propriété d'affaiblir ou pour ainsi dire de paralyser les divers ressorts du microcosme humain. Ces maladies, quel que ce soit la force que

le corps emprunte du climat, au lieu d'y exiger des débilitans, n'y demandent que les moyens qui peuvent exciter ou soutenir l'action des organes affaiblis.

L'on a compté assez mal-à-propos les scrophules et la phthysie pulmonaire parmi les maladies qui règnent à Nice. Les causes de cette méprise sont que quelques fois l'on y en voit des exemples ; mais quel est le point de la terre, où la civilisation et tous ses résultats aient porté le pied, et où l'on ait traîné avec eux le raffinement de la paresse et du vice, qui soit, quoique du meilleur aloi pour la salubrité locale, entièrement exempt de ces deux fléaux ? Si le climat ne peut être ici la cause de ces deux genres de maladie, si même il y exerce une influence qui leur est directement contraire, combien ne s'y développe-t-il des principes ou d'actions indépendans de lui, qui sont très-propres à les produire ? Tels sont par exemple pour le premier, un vice syphilitique ou d'autre nature perdu de vue ou dégénéré, une disposition héréditaire ; la mal-propreté ; la négligence des soins de l'éducation physique ; une vie trop sédentaire ; une habitation humide ; l'usage habituel des crudités et des alimens indigestes ou mal apprétés, et pour le second, l'abus des poisons dans le traitement des maladies ; la répercusssion sur la poitrine des vices de la peau, du rhumatisme, de la goutte ou de la sy-

phillis ; des pathèmes tristes ; les divers états ou professions ; une conformation vicieuse du thorax ; un allaitement, qui, par son abondance et sa durée, est au dessus des forces de la nourrice ; l'exubérance ou le défaut de l'exercice nécessaire ; des excès qui épuisent, ou la manière vicieuse d'habiller ; des blessures pénétrantes dansla cavité du thorax ; l'amenorrhée et l'abus, que fait la populace, des assaisonemens, boissons et comestibles, indiqués à page 334. Lorsque ces causes, que l'on peut rencontrer partout, sont plus fortes à Nice, que l'à-plomb physiologique des organes du corps et que l'action bienfaisante de toutes les conditions qui constituent le climat, est-il raisonable d'accuser ce dernier, des maux qui n'en dépendent point, et qui y sont bien au-dessus de sa salutaire influence ? Quelles que ce soient les causes particulières qui, agissant sur le physique des Niçois, leur font, également que chez les habitans de tout autre pays du monde, contracter des maladies, même en dépit du climat, je dirai qu'il est démontré, par une observation constante, que, dans cette ville, le rhumatisme, la goutte anomale, les maladies des nerfs et surtout, l'hypocondrie, les divers résultats d'une trop grande quantité de mercure introduite dans le corps, les affections glandulaires, l'hémophtysie, la toux, l'asthme, la phthysie pulmonaire, la paralysie, les anéurismes,

les scrophules, et presque toutes les maladies chroniques y sont moins communs que partout ailleurs, et que, quand ces maux y existent, traités d'une manière convenable, ils y parviennent plus facilement qu'ailleurs, s'ils sont encore susceptibles de guérison, à une solution heureuse, ou bien que, s'ils sont dejà arrivés à l'état d'incurabilité, ils s'y supportent avec plus d'aisance que dans tout autre climat, et que même, il est quelquefois assez facile, lorsqu'ils sont encore au dégré de pouvoir être palliés, de permettre, à l'aide d'un bon régime et des secours appropriés, de parvenir à la prolongation de la vie bien au loin, sous les apparences d'une certaine santé. Bien de fois les poitrinaires étrangers arrivent à Nice à cette période de la maladie, à laquelle il n'y a plus rien à attendre d'un traitement curatif bien ordonné, et où aucun médicament n'aurait même plus le pouvoir d'enchaîner les divers symptômes qui le tourmentent; mais est-il donc si peu appréciable pour eux, surtout dans les circonstances d'une maladie, dans laquelle il faut, autant que possible, faire de l'exercice à l'air ouvert et parfaitement à l'abri du froid et du chaud, et se distraire des réflexions tristes qu'inspire une situation si malheureuse, de se trouver dans un endroit, où l'on peut se promener, autant que l'on veut, à l'air extérieur, sans craindre comme ailleurs des excès bien

saillans de température en plus ou en moins, et où l'on est sûr de rencontrer à chaque pas un si grand nombre de distractions douces, innocentes et agréables (v. pag. 64 et à quelques feuillets d'ici) qui, comme des fleurs jonchées sur la tombe, peuvent amuser un être souffrant, au moment même où un astre fatal, le force à y porter le pied, et qui, en lui en cachant l'horreur, le détournent encore pour quelques instans de la pénible idée de sa dissolution prochaine et de l'aspect de la triste vérité qu'il n'y a plus pour lui rien à faire, ni à espérer; ressources, dit un savant professeur de l'école de Montpellier propres à calmer les angoisses, les douleurs et les horreurs de la fin malheureuse de cette terrible maladie. (M.[r] Baumes entendait de parler par là de l'usage du lait, moyen seulement utile, à cette période de mal, à occuper le malade, et moi j'entends annoncer ici toutes les distractions que le pays peut lui offrir et que la philanthropie commande de mettre à sa portée). Pourtant quand le mal n'est pas encore à une extrémité si fâcheuse, il y a tout à espérer des effets de ce climat : car l'observation nous offre tous les jours des exemples d'individus atteints de cette maladie, rebelle loin d'ici à toute espèce de moyens, qui s'y rétablissent d'une manière étonnante, pourvu qu'on sache leur prescrire le régime convenable, et leur appliquer non

seulement les moyens qui conviennent au mal, mais aussi ceux que reclame particulièrement le climat, ne perdant jamais de vue en celà ce que nous annonce Celse dans ces mots : *differre quoque pro natura locorum genera medicinœ, aliud enim opus esse Romœ, aliud in Œgypto, aliud in Gallia*, et ayant toujours soin de choisir à ces malades, parmi les localités et les sites nombreux que fournit la ville et la campagne de Nice, ceux que l'expérience a prouvé convenir plus particulièrement au genre, à l'espèce et au dégré de la maladie dont le sujet est frappé (1). Il est aisé

(1) Les malades étrangers qui se rendent à Nice pour s'y rétablir à la faveur du climat, manquent quelquefois ce but, non par le défaut de la salubrité du pays, mais 1.° parcequ'ils s'y placent au hasard par le conseil de qui que ce soit qu'ils y rencontrent, sans se donner la peine d'y consulter ceux que les principes et l'expérience de la localité a mis à portée de faire l'application juste de sites divers qui y existent, au genre, à l'espèce et à la période de leurs maladies. 2.° Parceque souvent ils y sont traités ou par des individus qui n'appartiennent point à la médecine, ou par des personnes de l'art étrangères au pays, sans cesse ambulantes d'une station à l'autre, qui n'ont pas, par une attention longue et suivie, pu prendre la connaissance des localités, celle des vents et celle de la médecine du pays. 3.° Parceque souvent ces malades se traitent eux-mêmes sur quelque formule qu'ils trainent avec eux, qui, quand elle serait tracée des mains de l'homme le plus habile, elle ne peut être utile à leur situation, si elle n'est pas appliquée par une personne de l'art au fait des localités et de la médecine du pays, à l'espèce de la maladie que l'on a à combattre et à sa periode, condition qui, depuis la date de l'ordonnance, a déjà varié de mille manières, par la seule marche du mal, par l'effet des traitemens employés bons ou mauvais, et par le changement du climat. 4.° Qu'ils ne gardent point ordinairement le régime, convenable à la nature et à l'état de leurs maladies. Le meilleur moyen en médecine manque son effet, si l'on ne sait pas en faire l'application convenable. Il en est de même du climat de Nice, considéré comme un objet de thérapeutique. Pour réussir avec lui, il faut qu'un praticien,

de concevoir que dans un pays ou l'ambiant n'est jamais ni trop froid, ni trop chaud, ni trop sec, ni trop humide, ni trop léger, ni trop pésant; que dans un pays où l'on a une température qui n'offre pas des disparates bien fortes et bien rapides: dans une situation ou l'air est si pur, si souple et si rarement agité avec violence; sous un ciel si rarement offusqué par des brouillards ou des nuages, si rarement troublé par des pluyes, et sous lequel on a des zéphyrs si légers, si doux et si agréables, un horison si plein d'appas et de charmes, des sites si beaux et si variès, des eaux si légères et si cristallines, des alimens si sains, et si recherchés, il est aisé, dis-je, de concevoir que les fonctions des organes des individus qui y habitent, doivent s'y exercer avec tant de force et d'à-plomb que, l'action inormale qui est l'effet des causes morbifiques, le plus souvent inférieure en puissance, arrive rarement au point de les déranger, et que quand elle y parvient à cette extrémité, les deux pouvoirs opposés sont encore si près d'être balancés entr'eux que, le moindre secousse médicale contraire au procédé de la maladie, donnée dans le sens du premier, savoir dans le but de l'exer-

bien au fait de la localité, désigne aux malades le logement qu'exigent leurs maladies, que leur mal y soit suivi, bien étudié et traité au regime et aux remèdes, selon son espèce, sa période, ses symptômes dominans, ainsi que selon la nature du climat.

cice des fonctions, et dans celui de l'influence d'un climat si bienfaisant, suffit seule, le plus grand nombre de fois, pour rétablir entièrement l'ordre dans l'économie.

A l'égard des maladies chroniques et surtout de la phthysie pulmonaire, M.r Foderé, qui avait remarqué, que la mortalité des habitans de cette Comtée est plus grande dans les aspects septentrionaux de la contrée que dans les méridionaux, a beau ensuite chercher à nous effrayer de la douceur de ce climat, en nous disant que la haute température d'un endroit quelconque ne défend pas de tomber dans ces maladies, (v. pag. 266 du 2. vol. de son voyage) dès que, au contraire elles se montrèrent avec plus de force et en plus grand nombre à Londres et à Paris, lorsqu'en 1807 les chaleurs y furent excessives, et que ces maux sont fort communs en quelques contrées brûlantes des nègres en Afrique. Tout en convenant avec ce professeur respectable, que les grandes chaleurs sont faites (comme les grands froids) pour exciter d'abord, ou pour exaspérer, lorsqu'ils existent déjà, l'asthme et la phthysie pulmonaire, il nous permettra, j'espère, de nous rassurer complettement sur le compte de l'effet, que peut produire sur ces deux maladies la chaleur ordinaire du climat de Nice, en observant que, en été, où seulement cette cause pourrait être soupçonnée se trouver à un certain dégré dans

une ville, existante à une latitude assez méridionale, elle y est moindre de ce qu'elle est ordinairement dans cette saison à Paris, à Londres, à Turin, à Neuchatel, à Genève et à Strasbourg même, domicile de ce professeur (v. pag. 257 et suiv.) et qu'au contraire Nice est un endroit des plus précieux de l'Europe, pour s'y mettre à l'abri des feux de la canicule? Pour ce qui concerne l'avantage que l'on a dans cette ville en hiver, pour ces maladies, du calme des vents de quelque considération dont on y jouit pendant ce tems, et de cette douceur de température dont tout, jusqu'à la flore du pays (v. pag. 75), nous indique la mesure, ne conste-t-il pas des tables de Short, dressées en Angleterre, que c'est surtout dans les saisons froides, que cette maladie est plus commune et fait plus de ravages dans les pays agités par les vents et de basse température, et n'est-il pas probable de là, que la chose, étant à-peu-près de même, partout où l'ambiant est également froid que celui de l'endroit où ces tables ont été dressées, elle doive être moins commune à Nice, en toute saison, et même pendant l'hiver, où l'on a un froid si modéré, et où l'on se trouve alors si à son aise que on l'est à Londres et à Paris dans le mois de mai? (v. pag. 242 et suiv.) N'avons-nous pas déjà observé, au commencement de cet article, que la mortalité est moindre à Nice pendant l'hiver,

que dans toutes les autres saisons de l'année, et que par conséquent les actes physiologiques du corps humain y sont moins exposés à l'action subversive de leur ordre et de leur à-plomb, de la part des causes morbifiques? A quoi bon nous opposer des subtilités qui nous fassent perdre de vue un avantage si manifeste et un bien qui s'offre si naturellement aux besoins de l'humanité souffrante? Le fait exact est que le climat de Nice est très doux en hiver, et que cette douceur salutaire y previent la phthysie pulmonaire et en facilite le traitement. Je ne reviendrai pas de nouveau sur le premier point de cette proposition déjà complettement prouvé ailleurs, et je demanderai seulement encore à M.r Fodéré, à l'égard du second, que signifie l'aphorisme dixième de la section troisième d'Hyppocrate, qui nous dit: *autumnus tabidis malus*: si non que le passage du chaud de l'été au froid de l'hiver est une funeste transition et une époque très dangéreuse pour les individus qui sont atteints de la phthysie pulmonaire, et que dans un endroit, qui comme Nice, offre, dit-on, *un printems perpétuel* (v. pag. 230 et suiv.)... *un lieu où de tout côté on fuit l'hiver... une température telle que l'on aurait de la peine à en trouver une si douce en Italie, et qui n'a jamais des disparates bien promptes et bien saillantes* (v. pag. 286)... *une espèce de serre pour les santés délica-*

tes (v. pag. 248), *ou bien une ville où il n'est point d'hiver*, ce passage ne doit point être également dangéreux? Ne voyons-nous pas qu'en Angleterre ce n'était qu'à la fin de l'hiver, que Morton concevait l'espoir d'obtenir quelque succès, dans une maladie si difficile, d'un traitement bien ordonné? (v. Morton, Opera omnia, pag. 52). Ne sera-t-il donc pas, dans toutes les saisons de l'année, puisqu'il n'est point d'hiver à Nice, que l'on pourra se flatter de trouver dans cette ville, dans le traitement de la phthysie pulmonaire, le grand avantage que ce praticien célèbre n'attendoit qu'au printems en Angleterre? Effectivement on n'a pas non-seulement dans ce climat, pendant le cours de l'hiver, cette mollesse, cette souplesse, cette douceur de l'ambiant respirable, qui, dans un mal semblable, convient à un poumon irrité ou malade, et ce calorique, qui, facilitant la transpiration, diminue la concentration des propriétés vitales et le cours des humeurs dans la poitrine, pour les déterminer aux vaisseaux exhalans du derme, mais l'on peut aisement trouver en cette saison, dans un pays d'une température si douce et si agréable 1.° le calorique nécessaire au mélange intime des mollecules des médicamens employés, avec celles des humeurs animales en circulation, dans les vaisseaux les plus petits et les plus déliés du corps, et utile à la réaction

de

de ces derniers sur elle, avec le moins de résistance et de trouble possible. 2.° Une sérénité presque toujours constante, qui fait que, non-seulement la transpiration, nécessaire à la solution de la maladie, est toujours plus abondante et plus régulière, mais que les sécrétions des bronches et des vessicules pulmonaires trouvent, dans cet ambiant, un moyen plus facile de fonte et de vaporation. 3.° Les herbes fraîches, le plus ordinairement employées contre cette maladie ; telles que les chicoracées, les borraginées, les crucifères, les plantes apéritives, les dépuratives, les vulnéraires, et un air parfumé partout du baume odorant des plantes aromatiques : végétaux et substances qui se trouvent alors, à une latitude plus septentrionale, profondement ensevelis sous le poid des neiges et des glaces, ou bien entièrement anéantis par l'intensité du froid. 4.° Le petit lait et les différentes espèces de lait, si souvent nécessaires au traitement des maladies lentes de poitrine, non pas tirés, comme dans le pays du nord, dans cette saison, d'animaux sans cesse oisifs et gissans sur la sale litière des sombres et humides écuries, mais des quadrupèdes voltigeans et bondissans sans cesse dans l'ouverte et rase campagne du meilleur des climats, nourris, non d'un foin ou d'une paille quelquefois mal conservés, ou déjà gâtés, mais de végétaux frais, à leur choix et même assortis, si l'on

le désire, à l'espèce de maladie que l'on cherche à combattre. 5.° La commodité de se tirer, en cette dite saison, de l'ennui et de l'horreur d'une vie monotone, inactive et désespérante, dans un endroit, où il n'y a presque en tout tems, rien a craindre pour eux, ni du froid, ni du chaud pour leurs promenades journalières. et où les malades sont sûrs de trouver, à chaque pas, des sujets d'occupation du goût de presque tout le monde bien élevé, en histoire politique, naturelle, dessein, sites et beautés de la nature de toute espèce, et surtout en travaux d'ornithologie, d'insectologie, d'ichtiologie et de minéralogie ; où ils sont à portée d'excursions botaniques qui fournissent dans une si petite étendue les matériaux les plus disparates par la nature de leur origine (v. pag. 82). 6.° La liberté de faire régulièrement tous les jours à l'air ouvert, dans un horizon si beau, dans un ciel si serein, sur des routes sans cesse sémées de fleurs, un exercice à cheval ou en voiture, moyen tant recommandé pour le traitement des maladies chroniques et surtout pour celui de la phthysie pulmonaire par Davis, par Baumes, par Rush, par Sydenham, par Salvatori etc. etc. etc. Combien les phthysiques qui ont contracté les maladies qui les rendent si souffrans, dans des pays froids, humides, marécageux, nébuleux, et dans un air impur, plein des exhalaisons des mines, des volcans, et de

la fumée des tourbes et du charbon de terre, ne se trouvent-ils plus heureux ici, surtout en hiver, où les gros vents restent presque toujours enchaînés dans leur cavernes, et où un air doux, pas trop humide ni trop sec, et entièrement libre de toute impureté, folâtre doucement et presque sans cesse sur sa surface.

Quant à la sécheresse de l'air de Nice et à son humidité, ne devrions-nous pas opiner que notre ambiant sera utile aux personnes, atteintes des maladies de poitrine, contractées dans un atmosphère qui a l'un ou l'autre de ces excès, puisque, tirant la séchéresse des montagnes élevées et arides qui sont à son contact, et l'humidité de la vaporation pure des surfaces humides de l'endroit (v. pag. 305), il prend sans cesse dans l'exhalaison douce, savoneuse et abondante des plantes en végétation dont le sol est constamment paré, même dans tout le cours de l'hiver, une souplesse telle, et, pour ainsi dire, un velouté si doux et si agréable, une vertu si doucement fondante, résolutive et si vulnéraire, pour les poumons qui le respirent, que les engorgemens, les irritations, les obstructions des glandes, les solutions de continuité du parenchyme de ces viscères, s'en trouvent considérablement soulagés, lorsqu'ils sont, à cause du peu de progrès du mal, encore susceptible de ces effets? Si c'est la lumière qui

communique l'odeur, la couleur, et la saveur aux plantes et à leurs produits; la vigueur et la normalité aux diverses fonctions de nos organes (v. pag. 213 et 337), qui rappelle à la peau les excès de vitalité concentrés dans notre intérieur (1), que n'y aura-t-il pas à attendre, pour la conservation de la santé, et pour son rétablissement dans ces maladies (2) de l'habitation d'un pays qu'elle inonde sans cesse, de la succession continuelle et abondante de ses flots? Si c'est de la bonté des eaux que nous y attendons de l'avantage pour ces objets, ce fluide qui est la base de

(1) M. Broussais espérait soulager les individus atteints d'affection des organes intérieurs, par le balancement que produit sur l'irritation interne l'action continuelle de la lumière d'un lieu fort éclairé, sur l'enveloppe générale du corps.

(2) Que l'on ne nous oppose pas l'observation que, dès que l'on en est atteint, de la phthysie, qui est une maladie incurable, toute espèce de soin, et tout changement de climat sont parfaitement inutiles. Il y a plusieurs affections lentes de poitrine, qui, sans être des phthysies pulmonaires véritables, imitent si bien cette maladie, que quelquefois on les prend pour elle; et ces maladies, sans être une affection si grave, si elles sont perdues de vue, si elles sont sans cesse livrées aux causes qui les ont faites éclore, y conduisent ordinairement, et sont, avant d'y passer, souvent encore susceptibles de l'effet d'un traitement efficace, et de la bienfaisance d'un climat recommandable. D'ailleurs est-il toujours nécessaire, pour croire à l'existence de la phthysie pulmonaire, qu'il y ait un ulcère dans les poumons? Willis, Fracastor, Bonefox de Mallet et Bayle sont, avec beaucoup de raison, d'un avis contraire. Je dirai plus, il est des vraies phthysies ulcereuses qu'il est possible de réduire, par un traitement convenable, et par l'habitation d'un excellent climat, à un état apparent de santé, qui donne encore une vie assez longue, et il en a d'autres, dans les quelles, il est permis d'espérer, par ces moyens, une parfaite guérison, ainsi que nous le voyons des observations pathologiques de Lieauteau, de Broussais et de Laennec, faites sur des cadavres de sujets qui avaient souffert de cette affection, mais qui étaient morts de toute autre maladie.

nos humeurs ; qui étanche notre soif ; qui sert à la cuisson de nos alimens ; qui nous rafraîchit l'ambiant ; qui nous entretient la propreté des vêtemens et de la personne, et dans lequel nous délayons la plus part de nos alimens et de nos médicamens ; que n'y a-t-il pas à espérer, à Nice, de l'usage de ces eaux pures, légères et cristallines (v. pag. 174) dont nous y jouissons partout et avec tant d'abondance ? Si l'égalité du poid de l'atmosphère, dans les diverses saisons de l'année, peut être de quelque prix, dans des maladies, que tout changement brusque de l'équilibre et de la pression de l'air exaspère souvent très-sensiblement, peut-on l'avoir plus prononcée que dans cette ville, où l'on a vu des variations si peu marquantes du baromètre (v. pag. 240) dans le long intervalle de dix ans ? Combien n'est-il pas à désirer, étant atteint d'une maladie si grave, de se trouver dans une atmosphère où l'électricité est, comme à Nice, ni sans excès, ni sans défaut (v. pag. 376), et dans un climat où l'on a un si grand nombre de conditions de salubrité ? Eh bien. . . . malgré des avantages si éminens et si universellement reconnus, n'y a-t-il pas des écrivains. . . . (mais quelle est la vérité la plus utile et la plus incontestable, qui n'ait pas trouvé des contradicteurs)? des écrivains, dis-je, qui ont osé d'attaquer *a priori* le climat de Nice comme nuisible aux poitrinaires ; les uns, à cause

des sels de la mer, dont ils supposent l'air maritime partout imprégné, ou à celle d'une exubérance de gaz oxigène, qu'ils ont, sans la moindre vraisemblance, songé dans sa composition, ou bien par l'effet d'un acide muriatique, qu'ils ont cru lui venir de la décomposition des sels de la mer, et les autres par une versatilité de température ou par des vents tout particuliers du printems, dont ils ont voulu le privilégier sur tous les pays de l'Europe? N'y en a-t-il pas encore d'autres, qui ont cru pouvoir le blâmer, *a posteriori*, pour des faits pratiques et pour beaucoup d'autres données qui tendent indirectement ou directement à affaiblir la confiance que tout commande d'avoir sur sa salubrité et sa bienfaisance dans les maladies chroniques et surtout dans la phthysie pulmonaire? J'ai déjà répondu aux premiers dans les articles 8, 11 et 12 de cet ouvrage, à ce qu'il me paraît, avec quelque probabilité de succès, et répondant ici rapidement aux derniers; MM.rs Pughh, Clark et à MM.rs les Docteurs Fodéré (1), et Sinclair, mis en avant par M.r James Clark lui-même (v. *Medical notes on climate* etc.), je dirai, à l'égard du premier, que quelques observations isolées, prises sur un petit nombre de malades, respirans l'air de Nice, tout-à-fait opposés à ce que la pra-

(1) Professeur de médecine légale à l'école de Strasbourg, et auteur de onze ouvrages très réputés.

tique ordinaire, met, dans ce pays, pour le même genre de maladie, tons les jours sous les yeux de tout le monde, et seulement dûes peut-être à quelques causes accidentelles (par exemple, un vent, un froid insolite, approchant à la force de celui de 1709, ou de 1819, ne sont pas faites ponr ternir l'éclat ou la réputation d'un climat, établie, depuis la durée des siecles par des milliards et des milliards des faits différens. A quoi bonne l'observation de M.r Clark des vents que l'on trouve au printems à Aix en Provence, ou bien sur le Col de Tende, endroits éloignés de 30 à 40 mille de Nice, et tout-à-fait au dehors du rayon visuel de cette ville (1), lieux dont le froid et le vent, n'ont pas, lorsque les rudes aquilons et la tourmente, déchaînent contre eux toute la rage de l'hiver, la force de troubler à Nice, le balancement des papillons nombreux qui y voltigent paisiblement de corolle en corolle, ni de flétrir les boutons de rose et d'œillet qui parent sa campagne dans cette saison? Quand la chaleur du soleil est, dans le fort de l'hiver, assez élevée, à Nice, celle de l'ombre ne l'est-elle pas en proportion, puisque le calorique qui, dans l'absence de

(1) Aix en Provence est tout-à-fait bien à l'O de Nice, hors du rang visuel de cette ville, et nous avons observé que Nice se trouve à l'angle opposé au plus grand côté d'un triangle vertical qui aurait le second de ses angles sur le sommet du Col de Tende, et un troisième, en face de Nice, bien au loin dans la mer.

cet astre, est disséminé dans l'ambiant, n'est qu'une émanation de celui qui y a été répandu par sa présence? Dans tous les pays de la terre le passage de l'ombre à la clarté du soleil, et réciproquement, offre sans cesse une disparate de température de quelques dégrés, qui est toujours la même, soit que le climat soit un peu plus chaud ou un peu plus froid; disparate que je fais cesser, pour les personnes qui ont le poumon malade ou d'une sensibilité outrée, mais qui ont d'autre part, besoin de l'air ouvert et d'un certain exercice, en les logeant dans des maisons qui aient, au tems de la promenade, le soleil en face de leur entrée, en les y tenant toujours à la température de 12 à 16 dégrés de R.r, en ne les en laissant jamais sortir qu'en voiture ou en chaise à porteur et au moment où cet astre éclaire le vestibule de leur appartement, et en les engageant à y rentrer, avant que les rayons de ce flambeau aient quitter le seuil de la porte. Qu'arrive-t-il au commencement du printems aux malades pusillanimes qui ont amélioré leur sort dans le séjour qu'ils ont fait à Nice, pendant le cours de l'hiver? Alarmés mal-à-propos par les bruits sans fondement, que des personnes mal-intentionnées ou crédules font circuler, au sujet des vents, qui, dans cette saison, l'on suppose dans cette ville, où il ne peut y en avoir que dans des proportions bien

moindres, que celles qui se font sentir ailleurs à la même époque, à la première agitation de l'air qu'ils ressentent, au commencement de mars, agitation à laquelle ils ne feraient point attention sans cette prévention trompeuse, ils prennent d'abord la fuite, et arrivés à Tende, à Aix, à Marseille, à Gênes et à Montpellier où ils ne trouvent pas l'avantage des bons abris qui nous protègent, ils y perdent ce qu'ils avaient reçu de ce climat. J'en pourrais produire beaucoup d'exemples, mais pour la finir plutôt je me contenterai du suivant. Une Dame autrichienne (la Marquise Dubouquoi), ayant passé assez heureusement à Nice l'hiver de 1818 à 1819 pour une maladie lente de poitrine, dont, à l'âge de 65 ans elle était atteinte depuis plusieurs années, voulut prendre la fuite, en mars, après quelques légères brisées du mistral (le vent du N-O), qui se firent extraordinairement sentir alors dans cette ville. Toutes mes observations; dans lesquelles, je lui exposais qu'elle allait à la rencontre de l'ennemi qu'elle cherchait à esquiver, furent vaines: elle voulut absolument partir pour Montpellier. Elle le fit, et comme ce vent se renforçait tous les jours de plus en plus à mesure qu'elle s'éloignait de Nice, et qu'elle le trouva à son comble lorsqu'elle fut à sa destination; elle se répentit, mais trop tard de ne pas m'avoir écouté. Ses maux augmentèrent, elle perdit tout-à-fait l'ap-

petit, et fut saisie d'une oppression grave avec de la toux. Elle se dépêcha alors de se rendre à Nice pour s'y rétablir, et prendre de là la route de sa patrie : mais hélas! ... elle n'arriva ici, accablée par la constance de ce vent, que pour y rendre le dernier soupir. Ces vents du printems existent alors à Nice, comme partout ailleurs, et dans la seule proportion et force qui sont compatibles avec la situation et la disposition de l'endroit (v. pag. 279). Ne vaudrait-il donc pas mieux, pour ces malades qui y ont passé l'hiver, qu'au lieu de quitter ce séjour d'abord à la première arrivée de mars, ils y restassent tranquilles jusqu'au mois de mai, et qu'il n'en partissent qu'à cette époque, s'ils ne voulussent pas se déterminer, ce qui vaudrait bien mieux, y faire leur convalescence pendant l'été, puisque Nice n'est pas, alors, plus chaude que les autres contrées où les malades étrangers vont, par habitude, dans cette saison, se mettre à l'abri des chaleurs (v. cahier 35), sauf aller ensuite, si dans la canicule, une température de 18, 20, à 24 dégrés les incommode, passer un ou deux mois dans les villages à portée : à Sospello, Lantosca, S. Martin, Rocabillière, ou Tende etc. : endroits où le chaud est, dans ce tems, beaucoup au-dessous de ce qu'il soit à Nice. J'ai déjà observé que ces vents du printems ne peuvent nous venir ici que du sud ou des rumbs de l'est, et

que ceux de la première direction naturellement chauds, ne peuvent se refroidir sur des neiges, parcequ'ils parcourent un espace où il n'y en pas, et que ceux de la seconde ne trouvent pas, non-seulement découverts de ce météore les monts qui de ce côté se pressent autour de Nice (v. pag. 306), mais même aussi ceux qui y existent à des distances considérables. Monsieur James Clark observe, sur le dire de quelque médecin de Nice, que la phthysie pulmonaire, sans être trop fréquente dans cette ville, y emporte néanmoins plusieurs habitans (v. *medical notes on climate*, pag. 40) et que de 400 malades qui y a traité le Médecin Perez en 1817, il y en a eu 16 de phthysiques, dont onze ont succombé. Comme la phthysie pulmonaire vient de plusieurs causes, et même de celles qui n'ont absolument aucun rapport avec le climat, telles que celles énoncées à la page 334 et 359), il est tout naturel qu'elle paroisse quelquefois à Nice, si les habitans de cette ville s'y exposent à ces principes, et que même, résistant à l'action bienfsisante et salutaire de ce climat, elle y fassse aussi quelques victimes. Les 400 malades, traitès par M.r Perez n'étoient pas, de l'aveu de ce Médecin tous de la même année, et les 16 phthysiques qui en font partie, étaient-ils tous nés à Nice? C'est bien ce que j'ai de la peine à croire. Peut être ils n'étoient pour la plus-part que des étran-

gers, ou bien des Niçois tombés dans la phthysie par tout autre cause que par celles qui ont du rapport avec le climat. Monsieur Clark avoue qu'un tiers à-peu-près de ces phthysiques s'est tiré d'affaire: qui sait, je lui observe, s'ils ne seraient pas morts, s'ils n'eussent pas eu le bonheur de se trouver sous un ciel si heureux? Quand même il y aurait eu à Nice les 16 phthysiques que M.r Clark indique, sur 400 malades, (qui sait en quel nombre d'années?) ce qui, ne fait que le 1/25.me des phthysiques à la totalité des malades et peut-être la 1/3150.me et 2/3 de celle des vivans, en calculant sur les proportions ordinaires des malades aux sains, est-ce que l'on pourrait jamais tirer une induction, propre à prouver la moindre chose contre la salubrité de ce climat dans de maladies semblables, quand de l'aveu de M.r Fodéré (aveu qui est même un peu outré, mais qui est cité par M.r Clark), la dixième partie des habitans, tant sains que malades de l'Europe et de l'Amérique septentrionale périssent de cette maladie, et que plusieurs auteurs paraissent prétendre que cet abominable fléau enlève, tous les ans presque le 1/22.me des habitans des Isles Britanniques, et d'autres soutiennent qu'il en emporte environ le 1/66.me (1)? M.r Clark s'appuye dans

(1) La proportion des phthysiques aux autres malades est aujourd'hui étonnante hors de ce climat. En lisant la page 39 du 1. vol. du traité de l'ascultation médiate de M. Laen-

ses conclusions du jugement de M.[r] Fodéré, qui affirme, d'après les observations qu'il a faites à Nice et ailleurs sur la côte de la méditerranée, où il a demeuré long-tems, *que l'air de ces endroits et celui de Nice sont nuisibles et funestes aux poitrinaires*. M.[r] Fodéré a demeuré, il est vrai, pendant la révolution, six ans à Nice, en qualité de Professeur de Chimie à l'école centrale, et comme Médecin de l'hôpital militaire qui était dans cette ville; mais sur quelle classe d'individus ses observations doivent-elles avoir particulièrement porté? Sur des jeunes conscrits, levés à la hâte, au nombre desquels les valides et robustes à leur aise, trouvaient ordinairement le moyen de se soustraire, tandis que les faibles, et les malades peu fortunés étaient souvent forcés au service; frêles soldats, obligés à l'âge où l'on est le plus exposé à la phthysie pulmonaire, de gagner, chargés de leurs armes et du poid d'un havresac sur le dos qui leur serroit la poitrine, les routes de la gloire militaire sur les rampes très-élevées et très-difficiles des Alpes et des Apennins, exposés sans cesse sur ces montagnes, au milieu de leurs courses, à la faim, à la soif, aux bivouacs, aux vents, aux pluyes et à toutes les intempéries des tems et des saisons, ainsi qu'à des excès de boissons alchooliques

---

nec j'y trouve que le nombre des phthysiques forme plus du tiers de celui des autres malades traités dans les hôpitaux de Paris.

réservés purement pour la veille des combats. Ces pauvres militaires harassés, irrités et épuisés par tant de causes réunies tombaient dans des maladies de poitrine qu'il leur était impossible de faire traiter à l'avancée. Après les avoir long-tems négligées et maltraitées à portée de l'ennemi, ils entraient dans d s ambulances, et au lieu d'y jouir du répos, de la douceur de l'ambiant et d'un traitement convenable, ils étaient renvoyés souffrans d'hôpital en hôpital à travers le tracas d'un pénible voyage, sur des mauvais moyens de transport réquis ou pris de force, à toutes les vicissitudes des tems, à la mère patrie, en passant par les mains d'un tas de jeunes officiers de santé, sans expérience, et la plus-part initiés dans la funeste doctrine de Brown; ils étaient ordinairement en cet état, entassés dans les premiers établissemens que la France pût alors offrir à ses soldats à la frontière.

Les hôpitaux de Nice étaient de ce nombre, et quelles que fussent les évacuations que l'on faisait de leurs malades à l'intérieur, ils ont long-tems régorgé de ces malheureux. Si nous parcourons la page 416 du vol. 1. du bel ouvrage que M.r Broussais a publié sur les phlegmasies chroniques, nous verrons que les affections lentes de poitrine étaient ou devaient être en grand nombre partout où le Géant de la guerre avait élancé ses bras destructeurs. Les soldats français étaient beaucoup plus exposés à ces af-

fections sur les croupes difficiles des Alpes et des Apennins, parceque la montée en était pénible, que ils y rencontraient facilement à de fort petites distances, des changemens frappans de température et du poid de l'ambiant, à cause des différentes expositions, depressions et élévations, qu'il étaient forcés de parcourir, souvent plusieurs fois dans la journée, et à cause que le climat de ces lieux, quoique très-proche de Nice, en est tout l'opposé. Ces individus traînés dans les hôpitaux de cette ville, ne pouvaient même, dans un certain tems de la révolution, y trouver, en alimens et en médicamens, les secours nécessaires à leur état; tel était le peu de soin que le Gouvernement prenait alors de ces établissemens. M.r Fodéré n'a pas certainement fait les observations sur lesquelles il s'appuye, chez les individus de cette ville presque déserte alors de ses habitans par l'effet de l'énorme émigration qui avait eu lieu à l'arrivée des Français, et parceque, comme l'on peut en juger du tableau de la page 212, la mortalité par la phthysie pulmonaire n'y est que de 1/2471.me de toute la population. Il ne les a pas faites sans doute chez les malades étrangers qui abordent ordinairement à Nice, Anglais, Allemands, Prussiens, Piémontais etc., que la fureur de la guerre et les horreurs de la révolution repoussaient bien loin de nous. Quand même cela aurait été, elles auraient été

sans doute nulles dans son but. M.r Fodéré, se trouvant sans cesse dans ce tems au milieu de tant d'infortunés conscrits ou requisitionnaires, attaqués de la poitrine par ces diverses causes, a porté peut-être sur le compte du climat, ce qui n'était qu'un résultat de tant de principes différens. Pourquoi donc attribuer aux climats de la méditerranée (1), et à celui de Nice qui en est, ce qui ne dépend que d'un concours extraordinaire de causes propres à frapper un état, une profession qui en sont absolument indépendans? Que l'on ne nous oppose pas l'objection frivole du nombre considérable des cadavres des phthysiques étrangers que renferme le cimetière des Anglais, dont j'ai parlé page 28. Ce nombre ne prouve que la grande réputation qu'a le climat de Nice pour le traitement des maladies lentes de poitrine; réputation qui n'est point établie sur des données imaginaires ou sur des causes de circonstance, comme celle des climats dont on parlait beaucoup dans un tems, et dont on ne tient plus aucun compte aujourd'hui, mais qui est assise sur l'expérience de tous les siècles et sur des principes réels, fixes et invariables, qui ont existé ici en tout tems, et qui dureront autant que le monde.

---

(1) On voit au contraire de la page 150 du vol. 1. de l'ouvrage cité de M. Broussais, que plusieurs catharres chroniques dont les soldats avaient été saisis dans les pays du nord, s'amélioraient ou guérissaient, lorsque ces individus, s'avançant vers l'Italie, s'approchaient des bords de la méditerranée.

C'est

C'est cette réputation si solidement étayée, qui fait que de tous les pays du monde, les personnes aisées qui craignent ces maladies, ou celles qui en sont déjà atteintes, s'empressent de courir en foule à cette terre de salut; mais comme ces affections sont presque toujours mortelles ailleurs, il en résulte, que, épargnant même beaucoup de leurs malades à Nice, qui en auraient été victimes en tout autre endroit, en accablent aussi un certain nombre, et surtout une partie de ceux, qui, en jouissant de la bienfaisance de ce climat salutaire, n'ont point tout le soin de prendre les mesures (v. la note de la page 363) qui peuvent en seconder l'influence, ou bien de ces mal-avisés qui attendent pour recourir à cet air pur et salutaire et tout-à-fait différent de celui dans lequel ils sont tombés malades, quand ils ont, selon l'expression de Gilchrist, cessé d'avoir des poumons pour le respirer. Quand même l'air de Nice n'aurait sur celui de tous les autres climats que l'avantage de sauver à l'année, un seul, du nombre considérable des malades qui lui arrivent tous les ans (1), n'en serait-il pas assez, pour que

---

(1) Je voudrais bien encore faire connaître ici les avantages, que, sous le rapport de la salubrité, le climat de Nice a sur ceux de Pise, de Gênes, de Parme, de Montpellier, de Marseille, de Naples etc. aussi beaucoup courus pour ces maladies; mais puisque ce travail m'amenerait trop loin je le mettrai de côté. Comme on a voulu dernièrement comparer ce climat avec celui de Rome, et celui d'Hières et qu'on l'a trouvé

tous ceux, qui sont atteints de la phthysie pulmonaire, eussent l'envie de se presser dans sa direction pour en courir la fortune,

---

si approchant de celui de l'Égypte, je me contenterai d'en faire, en peu de mots le parallèle avec ces derniers et d'en indiquer la prééminence. Tout le monde peut le voir d'abord à l'égard de Rome, en considérant seulement Nice dans l'état ou la situation où je l'ai montrée, page 50, et cette capitale du monde catholique, couverte de tout côté à l'action des vents les plus malfaisans : savoir à celle des vents du nord et du midi (v. Clark pag. 88, Jenks pag. 17,) propres à produire l'asthénie l'hémophthysie et la phthysie pulmonaire; ville plus chaude que Nice en été (v. pag. 74 et 276) plus fraîche en hiver (ibid.); plus sujette à des promptes et à des plus grandes vicissitudes de température; plus éloignée des bords de la mer, si favorables aux poitrinaires (v. pag. 203); ayant un air si impur par l'effet d'une population de 134,000 habitans, l'inconvénient de la mal-propreté qui dérive de la populace toujours plus nombreuse dans le plus grand nombre, ainsi que celui de l'obstruction des canaux, destinés à porter au dehors les saletés de la ville (v. Zimm de l'expér. vol. 2. pag. 299); habitation dans laquelle on fut porté, non sans des bonnes raisons, dans des tems même plus heureux sous notre rapport, à dresser des autels à Tussis, Fœbris, Mœphytis et Cloacine, génies malins dont les Romains cherchaient à appaiser le courroux; endroit, où, de l'aveu de M. Michel, *de agro romano*, l'étranger qui y arrive, sent bientôt, après quelques jours de résidence, qu'il n'est plus le même; lieu dont les alentours, dits, *d'aria cattiva*, sont, par l'effet de la malfaisance de l'air, ou tout-à-fait déserts, ou n'offrent aux yeux des infirmes étrangers, qui ont toujours besoin de voir des objets si réjouissans, que des spectres hideux, des figures tristes, pâles et bouffies, à ventre et jambes enflés à contenance de faiblesse, de lassitude et d'ennui (v. Montagne, Chateaubriant, génie du Christianisme tom. 4. pag. 7. et Jenks, dissert. citée, pag. 31). Je demanderai à ceux qui ont l'air de préférer, pour les poitrinaires étrangers, le climat de Rome à celui de Nice, où entendraient-ils de loger les malades? Dans la ville? — Est-il possible que des poitrinaires aient dans un endroit si populeux, l'air pur et la tranquillité que leur maladie reclame, ce qu'ils peuvent si facilement trouver à Nice? Dans les alentous de Rome? (v. pag. 350). — Savoir dans des lieux couverts de ronces et purement habités par des reptiles, ou par des hommes que la fièvre et les infirmités devorent, si divers des beaux vergers et des parterres parfumés des fauxbourgs de Nice! (v. pag. 29 et 54). A une plus grande distance! — Et comment leur admi-

et le droit de viser à cette faveur? Nonobstant tous les avantages que ce climat a au-dessus de tous les autres sous le rap-

nistrer assez-tôt, en les tirant de Rome, les secours en médecine, en chirurgie, pharmacie, que les symptômes graves de la phthysie pulmonaire réclament si souvent, très promptement et impérieusement? Quant à Hières, je ne sais sur quel fondement M. Fodéré y croit la température en hiver, plus chaude que celle de Nice, lui, qui doit savoir que, lorsqu'à Nice la gelée emporte la moitié des oranges sur leurs arbres, elle les enlève en totalité ou presque, dans cette ville, et qui n'ignore pas que toute la côte de la Provence est exposée aux agitations rudes et malfaisantes du mistral, vent du N-E, que Montcaud, Génestières, Ferrion, Col-de-Vial et tous les autres rangs plus extérieurs de nos montagnes répoussent à Nice avec tant d'exactitude loin de nous? Ne se rappelle-t-il pas, qu'il nous a dit, pag. 104 de son premier vol., que les vents du Sud, et il entendait sans-doute sous cette dénomination les vents du S-E, sont les plus fréquens sur la côte de Menton et de Nice, et que ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que, quand on part de Nice avec un bon vent pour se rendre à Marseille, on trouve souvent au-delà du cap de la Napoule (et cela est très-vrai) à quatre lieues de distance, (et par conséquent entre Nice et Hières) le N-N-O ou le mistral (celui-ci est le vent qui agite presque constamment toute la Provence et qui irrite beaucoup les poumons) qui ne dépasse pas cette pointe et qui oblige à rétrograder? M. Millin observe, pag. 242 de son voyage au midi de la France, que ce vent s'introduit dans Hières par les issues qui existent entre les montagnes qui entourent cette ville du côté de Toulon. M. Fodéré pourtant, quelque prédilection qu'il paraisse témoigner pour Hières à l'égard de la température, ne manque pas de faire observer le voisinage que l'on a, dans cette ville, des marais, des étangs et des salines; la malpropreté des rues; ainsi que le manque d'une quantité suffisante d'eau potable, dont on est si loin de se plaindre à Nice. M. de Saussure, qui avait le beau privilège d'observer la nature avec tant de pénétration et de justesse, nous dit en parlant d'Hières: *l'air y est moins doux qu'à Nice: les orangers en présentent la preuve. Ses hivers y font beaucoup plus de mal. Les étrangers trouvent aussi à Nice beaucoup plus de ressource pour la société* (v. voyage vol. 3. pag. 270). M. l'Abbé Papon provençal d'origine, observe que la malfaisance des marais voisins à Hières y détruisent en été ainsi que dans l'automne, la salubrité du climat. M. Martin Dubagne (v. bulletin de la société de Médecine de Paris pag. 83. vol. 8.) remarque que Hières est entourée d'eaux staguantes qui en rendent souvent

port de la mortalité de ses habitans par la phthysie pulmonaire, ses succés ont encore plus de probabilité en faveur des malades qui ont contracté cette maladie à l'étranger, en Angleterre en Russie, en Hollande, en Allemagne etc., climats si différents de celui-ci, que pour ceux qui sont

---

le séjour dangereux et insalubre. M. Gensollen qui a écrit la topographie de cette ville, observe que ses environs sont marécageux, que la végétation de l'endroit, le temperament et l'habitude des Hierois se ressentent fort-bien de l'exces de l'humidité du climat, — tempérament qui partout favorise bien souvent les scrophule, dont le plus grand nombre de fois, dérive la phthysie pulmonaire; que dans l'été on y ressent des funestes exhalaisons marécageuses, mais que, en hiver, après les premières pluyes, ces effets cessent complettement. — D'accord, pour ce qui dépend des miasmes qu'is'élèvent de ces marais, mais j'observe que cette humidité qui en est le foyer et qui donne le tempérament lymphatique aux hierois, reste non seulement telle qu'elle était dans l'ete, mais qu'elle augmente par la diminution de l'évaporation et par l'effet des pluyes, et que dans cette saison, exaltée par le mistral, dont elle aussi, à son tems, active les effets, elle doit même produire (v. dans les institut. patholog. de Gaubius, pag. 470, les effets de l'humide combinés avec ceux du froid) la suppression de la transpiration, la répercussion des forces et des humeurs, de l'extérieur à l'intérieur, des rhumatismes, des rhumes et des catarrhes : accidents qui sont, sans doute, bien éloignés d'être favorables aux poitrinaires. Quel avantage donc Nice, qui n'a pas un seul marais et dont le sol est plutôt sec qu'humide, ne doit elle pas avoir, sous ce rapport, sur Hières? Le pays qui, dans les tems d'Hérodote, de Strabon et de Diodore de Sicile, approchait le plus du climat de Nice était l'Égypte. Ce climat est fort doux en hiver; il est rafraîchi en ete par les vents frais des deux mers à proximité; le ciel y est peu exposé aux variations subites de l'atmosphère; mais il n'est pas, comme l'exigent Keraudren et Herbeden, pour le traitement de la phthysie pulmonaire (v. pag. 330), une petite ville entourée de montagnes, qui la mettent, comme Nice (v. pag. 50) tout-à-fait à l'abri de tous les vents du Nord. Aujourd'hui, privé des soins d'une culture active et des canaux de dégorgement, dont il jouissait dans des tems plus heureux pour lui, quelque avantage qu'il ait d'autre part, il n'est point comparable ni pour l'agrément, ni pour la salubrité, au climat de Nice.

tombés dans cette affection dans la contrée même. Il est probable que les premiers, qui ont contracté cette maladie par l'effet d'un climat froid, par celui d'un air nebuleux, humide et impur, vont gagner la santé dans un pays, où ils trouvent tout-à-fait le contraire; mais que ceux qui y sont tombés dans la contrée, en dépit de la bienfaisance du climat et par l'effet des causes énoncées (pag. 334, 335 et 359) ne peuvent guère compter sur l'amélioration qui doit être le résultat d'une cause (le climat) qui n'a pas eu assez de force pour leur empêcher de glisser dans ses pièges. M.r Clark, dont je combats l'opinion, mais dont j'apprécie les talens et respecte les intentions, nous oppose aussi une thèse de M.r Samuel Sinclair qui observe que la flotte anglaise, forte de 30,000 hommes, croisant en 1810, en 1811 et en 1812 dans la méditerranée, avoit 416 individus, savoir le 1775me des marins de toute la flotte, atteints de phthysie pulmonaire. En décriant les climats de la méditerranée, on pense faire le procès à celui de Nice; mais outre à la diversité des situations sur laquelle je reviendrai, je trouve une grande différence de l'état de l'habitant tranquille de cette ville, à celui d'un marin au service d'une flotte au milieu de la mer, exposée à toute l'action des vents contraires. Les mêmes reponses que j'ai faites aux observations de M.r Fodéré, militent pour les

faits indiqués par M.[r] Sinclair et mis en avant par M.[r] Clark. Il ne faut pas attribuer à la malfaisance du climat d'un pays quelconque, ce qui n'est bien souvent que le produit d'une cause différente, assez forte pour résister à sa bienfaisante influence. Ces maladies sont arrivées chez des marins, au service de l'état, en tems de guerre, pendant toute l'activité de ce service, sur des vaisseaux en croisière, exposés à toute l'action des vents, météores qui ont peut-être agi extraordinairement, dans ces trois années, avec plus de force, et d'instabilité sur elle. Ces marins, qui, à chaque changement de tems, doivent d'emblée et sans le moindre delai, passer rapidement, au premier coup de sifflet, sous des punitions sévères, de la vie la plus tranquille, de l'abandon au sommeil dans leurs hamacs, de l'entassement chaud des entrailles d'un vaisseaux, à l'action la plus prompte et la plus violente, aux vents les plus froids, les plus turbulens et les plus humides; s'arrêter en plein air, très-souvent en sueur par l'effet d un travail hâté, pour des travaux plus minutieux et plus tranquilles à toute la force, à toutes les vicissitudes et à toute la malfaisance du vent froid, de la pluye, de l'orage, et à toute l'impression des vêtemens mouillés, faisant en mêms tems usage d'alimens de mauvais aloi et des liqueurs fortes, ayant dans leurs corps peut-être des restes de

syphillis ou de gales mal soignées ou rentrées, peuvent-ils faire à moins, quels que soient pour la poitrine les bienfaits d'une navigation maritime (v. pag. 203.), que de tomber dans des phlegmasies plus ou moins graves de viscères de cette partie? (1) Ensuite toutes ces phlegmasies comment sont-elles traitées, à travers le grand nombre des malades, et souvent le petit de ceux qui sont chargés de leur donner des soins, au milieu même des fréquens déplacemens à l'air ouvert qu'exigent les évacuations des hôpitaux les uns sur les autres, des malades qui ont besoin de respirer sans-cesse un ambiant doux et égal, et de jouir de la plus grande tranquillité? Ces malades, entretenus toujours dans le même état par ces causes, en font toujours attendre d'autres, determinés par les mêmes principes, et le nombre s'en accroit très-rapidement. Que les phthysies dont parle M.r Sinclair soient venues de ces causes, on le voit de la marche rapide de la maladie et de ces 140 péripnumoniques, que ces malades avaient à côté. M.r Clark lui même a comparé ces affections aux phthysies qui avaient été indiquées par le docteur Fo-

---

(1) Il ne faut pas confondre les effets que produit sur des poumons malades la navigation tranquille des voyageurs, qui, sur les vaisseaux n'ont que leur santé à soigner, avec ceux qui ont lieu sur des marins que la nécessité et le devoir mettent en lutte contre la violence et l'instabilité des vents et de la mer, et contre l'intempérie et les vicissitudes des tems et des saisons.

déré à Nice, par M.r Segaud à Marseille, et à celles que le Docteur Duncan avait appellées *phthyses apostematodes* en Angleterre : affections qui ne doivent point être confondues, dit M.r Clark, avec les phthysies tuberculeuses, qui constituent la grande majorité des cas de celles qui sont envoyées d'Angleterre à l'étranger, pour y trouver un amendement. M.r Sinclair ajoute ensuite que cette proportion des phthysiques des vaisseaux de cette flotte, observée dans la méditerranée, est plus grande de ce qu'il ait vu dans des circonstances semblables chez la même classe de personnes dans plusieurs autres pays du monde connu. Ce fait seul, s'il ne fût pas un simple accident de circonstance, tendrait même à appuyer les conclusions que j'ai tirées, pag. 202 et suiv., que les phthysies ne viennent point des exhalaisons salines ou muriatiques des eaux de la mer, parceque les liquides des autres mers quelconques, où M.r Sinclair aurait vu si peu de phthysiques, devaient être à-peu-près également salés que ceux de la méditerranée et exposés à donner des exhalaisons de même nature. Mais, mettant ici de côté une question qu'il me parait avoir assez discutée et éclaircie à l'article huitième, j'observerai que M.r Sinclair pourrait se tromper, dans son assertion, parcequ'il me conste que l'on a aujourd'hui partout ailleurs, une proportion de phthysiques à-peu-près égale, et

même plus forte que celle qu'il annonce avoir vu sur la méditerranée, je ne dirai pas sur des marins en pleine mer, exposés à toute la rage des vents et à toutes les causes que j'ai énoncées plutôt, mais chez des individus tranquilles dans leurs ménages, et infiniment plus à l'abri des injures du tems. N'assure-t-on pas que la mortalitè par la vraie phthysie pulmonaire est 1/6.me de celle qui dépend de tout autre cause, à Vienne, à Berlin, à Petersbourg et à Philadelphie, et. en supposant dans ces endroits la mortalité générale à 1/25.me, comme à Montpellier, elle seroit à-peu-près le 1/106.me de toute la population: à Paris cette proportion serait encore plus forte, puisque l'on y évalue, dans la totalité des décés, le 1/3 (1) 1/4 et 1/5.me de mortalité pour cette maladie. N'est-il pas généralement connu par le calcul même des Médecins anglais, qu'il meurt annuellement de la phthysie pulmonaire dans les Isles Britanniques, non de la seule classe des marins de la flotte en croisière au milieu de la mer, exposée sans-cesse aux inconvéniens graves de leur état en action, mais des citoyens de toutes les classes, jouissant dans leurs ménages, de la vie la plus tranquille, selon les tables de M.r Villecombe (v. Mansford, Inquiry, pag. 67) 55,000 individus à l'an, et selon M.r

(1) Voyez la citation de Laennec à la note de la page 380.

Pearson (v. la séance de la Soc. de médec. de Marseille de l'an 1817, pag. 25) 150, 000, dont deux tiers dans la vraie Angleterre, et un entre l'Écosse et l'Irlande? En ramenant, d'un côté, le résultat de la mortalité par la phthysie pulmonaire au nombre des malades que cette affection doit avoir sur ces Isles, qui est peut-être, pour le moins, le triple plus grand que celui des morts, en prenant la maladie de son invasion, comme doit l'avoir fait M.r Sinclair pour avoir un résultat si marquant, et en diminuant, de l'autre, le nombre des phthysiques de plus que peut avoir donné l'état de marin en activité de service, sur une flotte au milieu de la mer, exposée à l'action de tous les vents contraires, on verra que le nombre des poitrinaires doit avoir été sensiblement plus petit dans la méditerranée, de ce qu'il est dans tous les endroits indiqués, et en général sur la surface de la terre. L'observation portée sur la santé des marins du vaisseau le colosse, stationné pendant toute l'intensité du froid de l'hiver, dans la rivière de Shalt, sans qu'il eût aucun individu atteint de cette maladie, est un fait isolé, dont on ne doit point tirer une conclusion en principe. Combien de fois des communes entières n'offrent pas un seul malade dans une saison, et en ont des centaines une autre fois dans la même partie de l'année? D'ailleurs veut-on met-

tre en parallele les résultats de la fatigue et de la lutte des marins contre les vents en pleine mer, avec ceux de la tranquillité des gens de cette classe dans la navigation paisible d'une rivière? Mais quand même cette proportion des phthysiques des marins de la flotte anglaise, sur la méditerranée, fût si considérable qu'on le montre, quand même elle fût encore plus forte, sans que l'on pût en accuser les irrégularités accidentelles des vents, qui, pendant ces trois ans l'ont peut-être dans cette mer singulièrement ballotée, et sans que l'on puisse s'en prendre à la circonstance d'un service extraordinaire de guerre; quand même ces affections remarquées par M.r Sinclair n'auraient point été des phlegmasies de poitrine, provenantes des vicissitudes ordinaires des orages et de la force et turbulence des vents qui règnent au milieu de la mer, est-ce peut-être qu'il pourrait y avoir la moindre induction à tirer, ainsi que M.r Clark paraît s'en faire une idée, de la fréquence de cette maladie, supposée même la vraie phthysie pulmonaire sur les individus d'une flotte, au milieu de la mer, exposés à l'influence de toutes les causes dont j'ai tracé le détail, à celle de cette même affection sur les habitans tranquilles d'une ville, telle que Nice, gissant dans les entrailles d'un bassin si profond, tel que je l'ai montré pag. 49 et 50; et jouissant des avantages que j'ai indiqués

aux articles 8, 9, 10, 11, 12 et 13, et surtout quand il est reconnu, que la proportion de ces malades à la population est jusque dans les environs de Nice (v. le tableau de la pag. 212) si différente de celle de cette flotte? (1) Mais il est tems que je prenne enfin congé des Messieurs Pughh, Fodéré, Sinclair et Clark, collègues que j'estime beaucoup, et que je remercie d'avoir par leurs observations, leurs hésitations philosophiques et leurs oppositions, amené une discussion sur un sujet qui n'était point encore dans tout son jour *a priori*, et servi, par les éclaircissemens qui me paraissent en être résultés, la cause des poitrinaires, celle de Nice et de l'humanité entière, et ensuite que je passe en revue, outre tous les auteurs que j'ai déjà cités, dans le cours de cet ouvrage, à la faveur du climat, encore une suite de ces hommes instruits, qui, s'en tenant à l'expérience, lui ont déjà rendu, dans le tems, ou lui rendent même aujourd'hui des tributs d'éloges. Le climat de Nice, dit M.r Nougaret, voyage pag. 74, » est délicieux: une triple

---

(1) Dans cette supposition je ne sais pas, comme M. Clark pourrait soutenir les louanges que, sous le rapport de la guérison de la phthysie pulmonaire, il donne au climat de Rome, ville qui se trouve presque au plan de la mediterranée, qui n'est par aucune montagne séparée de la mer à peu de lieues au midi, et qui est assise sur une étroite et longue péninsule, existante au milieu de son niveau, sur laquelle les vents de la méditerranée se promènent en toute liberté à pas de Géant, et beaucoup mieux que dans le fond des deux bassins où Nice se trouve placée.

» enceinte de montagnes y oppose aux vents
» du nord, un rempart invincible, et il n'y
» laisse pénétrer que ceux du midi. Tous les
» matins et les soirs une brise légère y ra-
» fraîchit l'atmosphère : aussi Nice en tems
» de paix est-elle peuplée d'une multitude
» d'étrangers valétudinaires dont la constitu-
» tion délicate a besoin d'une douce tempé-
» rature. Le russe, le suédois, l'anglais atta-
» qué de splen quittent en foule leur pa-
» trie, et viennent, dans cette terre heu-
» reuse, échanger leur or contre leur
» santé. » Il est intéressant de lire les louanges que Monsieur Esq donne, pag. 232 de son ouvrage, aux environs de Nice, au sujet du rétablissement des malades, et la citation qu'il fait à sa faveur des vers de Ladi, Mary Montagne. Madame de Genlis, ou bien la voyageuse qu'elle fait parler dans ses lettres sur l'éducation, ayant été témoin de présence des bons effets de ce climat dit de cette ville : » Nice est une
» fort jolie ville, et l'air y est si pur et
» si bon pour les nerfs, que des malades
» viennent de fort loin pour le respirer
» sans faire d'autres remédes. » M.r l'Abbé Papon aussi, en parlant de cette ville, écrivoit. » On y trouve tout ce qui peut ren-
» dre son séjour agréable : l'air y est fort
» sain, le ciel toujours beau, et d'une dou-
» ceur et d'une beauté incomparable, la
» campagne admirable. Tous les arbres et
» les arbustes de la Grèce, tels que

» l'oranger, l'olivier, le coignassier, le
» pécher, le figuier, et le prunier y vien-
» nent avec une facilité admirable. La vi-
» gne et l'oranger exhalent, au commen-
» cement du printems, une odeur, qui, se
» mêlant à celle de l'œillet, de la rose et
» du jasmin, parfument l'air des alentours. »
M.r Sulzer, Président de l'accademie de Ber-
lin, après avoir examiné en détail le climat
de Nice, écrivoit à ce sujet, » On y est à
» l'abri du froid, des neiges et des brouil-
» lards, on y jouit, pour ainsi dire, d'un
» printems perpétuel. L'hiver de 1775,
» si rigoureux par tout ailleurs, fut fort
» doux à Nice, quoiqu'il parût extrême-
» ment rude aux habitans. Le froid fut sup-
» portable depuis le commencement de
» décembre, jusqu'à la fin de mars; il ne
» tomba point de pluye, pendant tout l'
» hiver, excepté sur le sommet des monta-
» gnes, et trois fois seulement la gelée fut
» assez forte. pour couvrir les eaux d'u-
» ne légère glace qui disparoissoit d'abord
» pourtant après la levée du soleil. Les
» pluyes et les vents du mois de janvier
» étoient la seule incommodité de ce rude
» hiver; cependant nous eûmes en même
» tems, surtout en décembre, des journées
» délicieuses. Aussitôt que la pluye cessait,
» la saison devenoit belle et comparable
» aux plus beau tems de l'Allemagne. Il
» n'y a pas de ville en Europe, qui soit
» plus propre pour un observatoire que

» Nice, car au tems des pluyes même, on
» ne s'apperçoit pas que le tems devienne
» plus humide ou épais. Dans ce climat la
» nature n'y est jamais en repos pendant
» l'hiver; les jardins y sont toujours verts;
» on y séme, on y plante sans relâche.
» Les endroits incultes des montagnes sont
» perpetuellement couverts d'herbes. Dans
» la plaine on voit des fleurs naissantes,
» des arbres chargés de fruits et de fleurs. »
Quand je m'occupe de cet objet, j'ai toujours présens à mon esprit les beaux vers que fit pour ce climat dans l'hiver de 1819 à 1820 M.r le Comte de K. (Prince Russe,) un de ces malades étrangers qui venait, la même année d'en éprouver la bienfaisance, et qui en voyait les effets salutaires sur une colonie d'autres malades et d'infirmes qui s'y étaient réfugiés avec lui quelques mois auparavant pour y trouver la santé. Ce fut en une pièce de théâtre, dans le rôle de Monstfort, qu'il dit :

Cesse de t'étonner, nous sommes tous à Nice ;
Sur les bords fortunés de cet heureux climat,
Plus d'un heureux parvient d'échapper au trépas :
Mais d'un Ciel bienfaisant l'admirable magie
N'est pas le seul motif qui m'attache à la vie.

M.r de Louvois, Seigneur français, qui était en 1815 malade à Nice, après avoir admiré les effets de cet heureux climat sur les étrangers nombreux qui avoient passé avec lui l'hiver dans cette ville, et en avoir

lui-même recuilli les bienfaits, à l'exemple de Baumon, publia un ouvrage en planches sur les vues de Nice, et il dit en tête de ce travail. » Le climat de Nice, dont la » température douce et agréable, même » au milieu de l'hiver, respecte les plan- » tes délicates, étend aussi sa bienfaisante » influence sur les santés d'une faible cons- » titution; son atmosphère balsamique con- » serve journellement la vie aux malades, » que les médecins, ne pouvant guérir, » envoyent respirer l'air de Nice, comme » dernière tentative de guérison ». Il ajoute que lui même, ayant éprouvé les bienfait du beau ciel de Nice, et ne pouvant oublier les manières prévenantes et aimables, avec lesquelles il avait été recueilli par les habitans de cette ville, il croyait devoir leur payer un tribut de reconnaissance par la publication de son ouvrage: c'est là dit l'illustre auteur des lettres sur l'Italie en parlant de cette ville, *que de tout côté on fuit l'hiver; c'est là où l'on trouve une espèce de serre pour les santés délicates.* Il dit ensuite, que, en s'y trouvant, il avait diné avec O. R. qui passait l'hiver à Nice et le reste de l'année ailleurs. *Il est tourmenté*, continue-t-il, *par un asthme épouvantable que Nice a adouci. . . . . Les maisons de campagne des environs de Nice sont peuplées d'Anglais, de Français. etc. Chacune d'elles est une colonie. C'est là*, ajoute un autre vo-

yageur

yageur instruit, *que l'on jouit en hiver d'un vrai printems, et qu'un valétudinaire, qui a besoin de respirer un air pur et de se tenir en exercice, trouve tout ce qui lui est nécessaire.* M.r le Docteur Davis, un des Apologistes les plus instruits de ce climat, remarque, dans son ouvrage sur l'histoire de cette ville, que les beautés de la nature qui, dans cet agréable pays, s'offrent de toute part, peuvent mieux être conçues que décrites, et que, en certaines circonstances, la poitrine s'y trouve libre, et toutes les fonctions de l'économie dans une telle aisance, que le rétablissement des malades ne peut y être long-tems différé, et que tandis que ces derniers s'y trouvent soulagés de leurs souffrances, *the voluptueux men find new pleasures occupy his mind.* Les savans de l'Enciclopédie n'ont pas manqué non plus de payer leur tribut à cette vérité, en disant, qu'il n'y a de situation plus heureuse, tant pour la beauté des collines et la fertilité du sol, que pour l'aspect des sites et la bonté de l'air que l'on y respire.... Mais en mettant de côté, les louanges que donnent, à ce pays salubre, Richard, Smollet, Lalande et bien d'autres, voulant enfin toucher au terme de mon travail, je finis par me résumer, en disant.

1.° Que, outre aux avis du grand nombre des auteurs cités dans cet ouvrage (v. l'art. 5.me, 11.me et le présent) sur la grande salubrité de ce climat, surtout à l'égard de la

phthysie pulmonaire, j'ai trouvé aussi conforme au mien, ceux de tous les médecins instruits de ce pays morts ou vivants, qui, ayant traité ou traitant, sous ce beau ciel, d'une manière permanente les maladies diverses, sont ou ont été beaucoup plus en état d'en apprécier les effets; que j'ai trouvé favorables à ce climat les opinions du nombre considérable des médecins français, allemands, anglais, russes etc. qui, instruits par quelque expérience locale, quoique sans permanence fixe, y ont, depuis mon établissement, ici visité des malades, et surtout trois, qui y ont passé l'hiver dernier, savoir, M.[r] Morison du Collège royal de médecine de Londres, Docteur dont la modestie et l'urbanité égalent le savoir, et au quel je me fais un devoir de rendre ici un témoignage public de vénération, et M.[rs] les Docteurs Tourner et Skiwering, tous les deux attachés à la marine de leur patrie. Le premier s'est plu à être toujours de mon avis sur ce sujet, dans les fréquentes et longues conversations que nous avons eu ensemble, et les derniers m'ont écrit de la manière suivante.

Lettre de Monsieur le Docteur Tourner.

Monsieur,

Ayant passé à Nice l'hiver de 1817 à 1818 et celui de 1820 à 1821 avec deux malades anglais, j'ai soigneusement observé l'in-

fluence de ce climat sur eux, et je suis forcé d'avouer franchement, que ses effets avantageux ont surpassé de beaucoup mon attente. Le premier malade fut une jeune et délicate demoiselle scrophuleuse, dont la maladie avait résisté en Angleterre, au traitement du Docteur Grigou d'Edimboug, et qui allait de mal en pire. Il y avait à peine 2 ou 3 mois qu'elle était à Nice, que, continuant toujours le même traitement qu'on lui avait prescrit chez elle, les tumeurs commencèrent à diminuer, et la santé et les forces s'améliorèrent de telle manière, que, avant la fin de mars, parfaitement rétablie, elle quitta Nice, où elle était arrivée en novembre assez malade, quoique à son arrivée elle fût dans un tel état de faiblesse, qu'elle ne pouvait point marcher. Le second ce fut un jeune Seigneur, d'une constitution infiniment faible, avec une forte disposition à la phthysie pulmonaire tuberculeuse. Il arriva à Nice, accablé depuis 18 mois déjà d'une expectoration de mucosité verdâtre, quelquefois légèrement teinte de sang. En peu de tems, quoique rien ne fut changé à Nice au traitement qu'il faisait en Angleterre, l'expectoration diminua, les autres symptômes s'amendèrent, et enfin le malade partit parfaitement rétabli. Par ces résultats et par plusieurs autres vus pendant mon séjour dans cette ville, je suis d'avis que ce climat surpasse tous les au-

tres d'Italie, pour la cure des affections scrophuleuses et pour celle de la phthysie pulmonaire provenante de la diathèse scrophuleuse, moyennant que le malade soit envoyé assez à tems dans ce séjour bienfaisant et qu'il y soit logé dans une situation sèche et élevée (1).

Lettre de Monsieur Skiwering.

Monsieur,

« Ayant visité en France et en Italie presque tous les endroits, où les poitrinaires sont généralement envoyés pour passer l'hiver, je suis disposé à donner la préférence à Nice, à cause de la température douce et peu variable, pendant cette saison. Je crois que dans les phthysies ulcéreuses j'ai observé le meilleur effet du climat de Nice, lorsque les malades y sont envoyés de bonne heure, et que les tubercules ne sont point encore ulcérés. Dans l'hémophtysie, ou pour mieux dire, dans cette condition de poumon qui reste souvent après des attaques de cette hamorragie, j'ai vu les résultats les plus utiles de l'usage de ce climat. J'en suis moi-même un exemple; ayant, avant mon arrivée à Nice, souffert dans ma patrie plusieurs attaques de cette affection, avec *cynanque* et beaucoup de

(1) C'est un point très-important; mais la prescription est trop générale. Le logement doit être choisi d'après le génie, l'espèce, la variété et la période de la maladie (v. p. 563.)

toux et de catarrhe, ma santé s'est parfaitement rétablie après mon séjour dans cette ville. Pour ce qui concerne les autres maladies chroniques du poumon et celles surtout qui sont les effets des attaques d'asthme, je ne puis assez louer ce beau climat (1), ayant connus des personnes atteintes de ces attaques, qui, après avoir passé un seul hiver à Nice, s'en sont parties non seulement parfaitement libres, mais fortes et robustes (2). Quant aux accès de cette maladie, chez quelques-uns je les ai vus totalement tronqués ici, et chez d'autres je les ai vus seulement suspendus jusqu'au commencement du printems, tandis que j'avais appris de ces malades mêmes, que, avant de se rendre à Nice, ils n'en avaient jamais été libres, pendant l'hiver en Angleterre. Pour le rhumatisme, il m'a paru que cette station est favorable aux malades qui en sont atteints, et je suis informé que cette maladie est rare dans le pays.

2.° Que, outre à ce que j'ai exposé, *a priori*, en considérant les élémens de ce climat relativement à sa salubrité, l'expérience journalière de tous les tems a tellement convaincu tout le monde de son influence heureuse sur la santé, que tous ceux, qui jusqu'à présent ont écrit sur les

---

(1) Voyez M. Dupaty, ici pag. 400.
(2) J'ai vu de ce nombre M. le General Bellet.

meilleures villes de l'Europe, s'ils ont parlé de Marseille, Florence, Génes, Rome, Naples, Pise ect., aussi beaucoup courues par les malades, ce n'a jamais été que pour faire leurs éloges en fait de sciences, arts, administration, commerce, sans rien dire de ce qui peut avoir du rapport à la santé, et que s'ils ont fixé un moment leur attention sur Nice, muets sur tout le reste, ce n'a été que pour faire un éloge pompeux de la beauté du ciel, de la pureté de l'air et de la bienfaisance du climat.

3.° Que les grands de Rome venaient, dans les tems anciens, comme les Seigneurs d'Angleterre, et ceux de tout le monde civilisé le font aujourd'hui, se réfugier pour leurs maladies, dans cet incomparable climat, et qu'il y a des savans qui, non-seulement ont comparé pour son agrément, la campagne de Nice à la Grotte de Callypso, à Tempée ou aux jardins des Hespérides, et, pour sa salubrité, aux endroits les meilleurs et les plus propres à la guérison des maladies chroniques et surtout à celle de la phthysie pulmonaire, mais qu'ils en ont trouvé l'ambiant, parsemé de l'odeur de tant de fleurs suaves, si balsamique et si confortant, qu'ils l'ont cru propre non-seulement à combattre cette maladie, mais aussi à mettre une constitution faible et délicate en général fort au-dessus de l'action de toutes ses causes. Nous avons vu pag. 400 ce que nous en a dit M.r de Louvois; j'ai

éprouvé ces effets sur moi-même. J'achève enfin en citant M.r Davis qui, d'accord à ce que nous prouve tous les jours l'expérience, nous dit, dans son opuscule en latin, sur la bienfaisance de ce climat: *Equidem mihi ipse gaudeo, cogitans quot innumera commoda percipiant amici et cives mei; devenient validi et fortes illi quorum constitutio debilis erat, dispositiones autem ad phthysim omnino evanescent; firmam tandem ac robustam valetudinem obtinebunt. Sed quis*, il ajoute, *tandem locus magis accommodatus esse potest sanitati obtinendœ?* Quel endroit y a-t-il sur la surface du globe, qui puisse être plus propre au rétablissement de la santé?

FIN.

TABLE

Des articles de cet ouvrage.

FIN DE LA TABLE.

ERRATA.

Pag.	Lig.	Fautes.		Corrections.
28	18	an recuillement	*lisez*	au recueillement
48	9	angustes		étroites
51	1	cohos		chaos
58	15	pêche, doivent, comme		pêche, comme
	17	soient		y être
74	22	agrégés		garnis
84	20	prespectives		perspectives
85	18	amphitéâtre		amphithéâtre
88	11	amphitéâtre		amphithéâtre
101	29	exclamer		écrier
112	28	de pierres		des bières
125	8	ce plate-forme,		cette plate-forme.
126	26	du		de la
138	6	anguste		étroit
139	42	servir une		servir l'intérieur d'une
149	1	parois		côtés
151	29	exclama		s'écria
169	13	qui exsite		qui existe
171	15	portes		eaux
177	14	article 1.er		article 14.me
189	17	virgultes,		rejetons,
210	25	cahos		chaos
215	29	Gui		Gay
225	30	pour		par
228	30	à un		à travers d'un
245	16	aggrégée		plantée
335	23	souvent		bien de fois
342	32	premier Secrétaire		1.er Officier de Secrétairie
355	26	adressent		adresseront
376	11	poumon malade ou		poumon ou